Fiction & Cie

Norman Manea

LA TANIÈRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Fiction & Cie

Norman Manea

LA TANIÈRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Du même auteur

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » n°P1536

Le Retour du hooligan une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » n°P1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

Les Clowns : le dictateur et l'artiste
Seuil, 2009

L'Enveloppe noire
Seuil, 2009

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre
de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

Titre original : *Vizuina*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 978-973-46-0972-7
© original : Norman Manea, 2009, 2010
All rights reserved

ISBN 978-2-02-104922-0

© Éditions du Seuil, mars 2011, pour la traduction française

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Table des matières

Couverture

Du même auteur

Copyright

Première partie

Deuxième partie

Troisième partie

Quatrième partie

Première partie

Matinée neuve, à peine entamée. Un bras long et puissant de prestidigitateur déclenche la magie de la journée. La Lada jaune s'arrête au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur : Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie ?

– J'y ai vécu.

Voix enrouée. Visage large, petits yeux.

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine.

– Union soviétique ! Odessa et moi, nous sommes soviétiques. Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous.

Non, ce n'est pas forcément le commencement de la journée… Le début c'était l'inconnu tendant une petite main blanche, et un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées.

– Je me demande si vous accepteriez de figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

Et avant lui, le petit docteur Koch. Et encore avant lui, le souvenir de Lu, l'impossibilité de la rencontrer.

Le présent ! Le présent, marmonne le piéton. La devise de sa nouvelle vie : LE PRÉSENT. Rien d'autre : LE PRÉSENT ! Dans la vie d'avant, il y avait le passé coupable et l'avenir radieux, mais ajourné. Maintenant, pourtant, maintenant… il est là, stupéfait devant l'inconnu qui lui tend une petite main blanche.

– Ne craignez rien. Une question, c'est tout. Juste une question.

Une entrée en matière abrupte. Mais le ton est calme, prudent.

L'intrus est un monsieur d'une quarantaine d'années. Manteau long, en mohair beige. Chemise blanche, impeccable. Pas de veston. Cheveux noirs, coupés court, yeux noirs, vifs. Mouvements souples de danseur de ballet ou de prestidigitateur. Il sort un petit portefeuille de cuir noir de la poche arrière de son jean. Il déplie la languette aimantée, retire les cartes de visite. Il offre un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées : le code de l'événement.

Le piéton ne fait pas attention, hypnotisé par les pieds de l'agresseur. Des bottes de cow-boy ! L'élégant monsieur porte des bottes de cow-boy sous son jean serré et coûteux.

– Je suis producteur. Curtis. James Curtis.

C'est ce qui est inscrit sur la carte de visite : James Curtis, producteur.

– Je me demande si vous voudriez figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

– De la publicité ? Moi ? Quel genre de publicité ?

– Coca-Cola.

– Moi ? Coca-Cola ?

– En joueur d'échecs.

– Échecs et Coca ?

– Oui, c'est à peu près ça. Le joueur d'échecs concentré sur la partie. À un certain moment, il tend la main vers le verre posé sur la table. Coca-Cola.

– Ah bon ! sourit le joueur d'échecs. Non, je regrette. Je ne vaux rien pour ce genre de choses.

– C'est bien payé, je vous l'ai dit. Les publicités repassent en boucle, l'argent tombe automatiquement. Quand on ne s'y attend pas.

– Non, je ne fais pas ça.

– Réfléchissez encore. Vous avez ma carte de visite. Passez-moi un coup de fil. Si vous changez d'avis, téléphonez-moi.

– Merci. Je vous l'ai dit, je ne…

– *Never say never*, comme on dit ici. Vous n'êtes pas américain, n'est-ce pas ?

– Pourquoi pas ?… Les Américains ne jouent pas aux échecs ? Du Coca-Cola, ils en boivent, en tout cas. Et du Pepsi. Moi je n'en bois pas, mais j'ai joué aux échecs. Quand j'étais jeune.

– Vous voyez ? Je le savais. Vous avez le physique de l'emploi. Pensez-y. Vous avez mon numéro, passez-moi un coup de fil. Comment vous appelez-vous ?

– Peter.

– Peter comment ?

– Peter.

– O.K., Peter. Je m'en souviendrai. Passez-moi un coup de fil.

« Le physique de l'emploi ! » grommelle le piéton Peter, abandonné au coin de Broadway et de la 63e Rue. « C'est ce que croit le producteur, si toutefois c'en est un. Une journée agréable, n'est-ce pas, docteur Koch ? James Curtis, producteur de publicités, m'a offert la pub du jour, docteur ! Voilà, je me suis regardé dans le miroir Curtis. »

Un pas à gauche, encore un. Il descend du trottoir, lève la main. Taxi ! La Lada jaune freine au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur : Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie ?

– J'y ai vécu.

Accent russe. Voix enrouée, de fumeur. Visage large, doux, petits yeux, grandes dents, front sillonné de rides.

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine ?

– Union soviétique ! Odessa comme moi. Maintenant je suis ici. Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous… Vous vous plaisez ici, sur la Lune ? La capitale des migrants. Des lunatiques et des somnambules. Ça vous plaît ? Une merveille ! Une des 777 merveilles du monde.

Leova se tait, mais semble attentif.

– L'île de Manhattan, achetée en 1626 par un Français, Minuit, pour trois fois rien. Vingt-quatre dollars ! Payés aux Indiens en perles de verre. Il poussait ici des fraises des bois et des raisins sauvages, du maïs et du tabac. Tout autour, des loups, des ours et des serpents à sonnette.

Lev ou Leova se tait, mais il écoute. Il ne pose pas de questions, le passager volubile ne l'intéresse sans doute pas. Il conduit lentement, détendu, il n'a pas la nervosité du chauffeur new-yorkais. Dans la 34e Rue, devant la gare, il arrête calmement le moteur et, en même temps, le compteur.

– Combien ?

– Huit dollars.

Le passager fouille dans ses poches de pantalon. D'abord l'une, puis l'autre. Ensuite, le veston. Deux poches de pantalon, quatre de veston. Il bredouille, ne bredouille pas.

– Deux dollars ! C'est tout ce que j'ai, deux dollars.

– Comment ça ? Que voulez-vous dire ?

Le miroir au-dessus du volant. Tenez, nous avons un miroir, docteur. Le destin m'a envoyé un miroir, docteur.

– Vous avez dit quelque chose ? demande le Russe ukrainien et soviétique.

– Non, je n'ai rien dit. Mais je n'ai pas d'argent. Deux dollars ! C'est tout ce que j'ai. Allons à la banque. Excusez-moi, je ne m'en suis pas rendu compte. Je vous paye le trajet jusqu'à la banque. Le guichet de la 28e Rue. Tout près, à l'angle. Quelques minutes.

Leova scrute son client dans le miroir, il marmonne quelque chose en russe ou en ukrainien. Le taxi démarre, la 28e Rue est tout près, la banque, au coin de la rue. Le client se tait et attend. Leova se retourne pour mieux voir ce fou. Le miroir ne le satisfait pas, il veut voir le visage du filou.

– Que faites-vous, vous ne descendez pas ?

– Je cafouille. Je suis cafouilleux. La carte de crédit était dans mon portefeuille. Je l'ai oublié. Je n'ai pas le portefeuille sur moi, je viens de m'en rendre compte. J'ai oublié le portefeuille à la bibliothèque. À la cafétéria de la bibliothèque. Peut-être chez le médecin. Je suis allé voir un médecin.

– Vous avez perdu votre portefeuille avec votre carte de crédit, c'est ce que vous voulez dire ?

– Je ne l'ai pas perdu, je l'ai oublié. Chez le médecin ou à la bibliothèque.

– Nous y allons ? Vous payez aussi cette course, avec l'argent que vous n'avez pas ? C'est ce que vous voulez dire ? On va à la bibliothèque ou chez le médecin ?

Le client ne répond pas.

– Un psychiatre ? Le médecin était psychiatre ? D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Ici, ce n'est pas la maladie qui compte, mais l'assurance. Vous avez une assurance ? C'est ce qu'on vous demande. Pas ce qui vous fait mal ou ce que vous croyez vous faire mal. Un psychiatre, n'est-ce pas ?

– Ce n'était pas un psychiatre. Et je ne sais pas où j'ai oublié mon portefeuille. Peut-être à la bibliothèque. Retournons à la gare, je vais rater mon train.

– Le train est gratuit ?

– J'ai mon billet. J'ai acheté un billet aller-retour. J'ai mon billet.

– Ah bon, on y retourne. À la gare. Gratuitement ? Non, j'ai oublié, vous avez deux dollars. Vous me donnez vos deux derniers dollars et je reprends mon petit bonhomme de chemin. Le reste en perles colorées, hein ?

– Pardonnez-moi. Je vous prie, vraiment, de me pardonner. Je vous en prie sincèrement… Tenez, j'ai une carte de métro. Neuve, vingt dollars. Je vous la donne. Je l'ai achetée aujourd'hui.

– Quand ? Quand l'avez-vous achetée ? Avant le médecin ou avant la bibliothèque ?

– Je l'ai achetée en arrivant à la gare.

– Que voulez-vous que je fasse d'une carte de métro ? Je ne prends pas le métro.

– Quelqu'un de votre famille peut-être ?

– C'est la meilleure, ça ! Vous subventionnez ma famille maintenant ? Elle doit être périmée. Ou bien il reste deux dollars dessus. Il vaut mieux que je prenne les deux dollars comptant, pas vrai ? C'est ce que vous voulez dire ?

– Je ne dis rien. Je vous demande juste pardon. Croyez-moi, j'ai honte. Ces choses-là arrivent. Elles peuvent arriver à n'importe qui.

– Et quand ça arrive, on fait quoi ?

– Tenez, allons à la station de métro. Ici, à côté de la banque. Vérifions la carte à l'appareil. Elle est neuve, l'appareil le montrera. Pas utilisée. Vingt dollars. On peut vérifier. Ça prendra une minute.

– Et qui va le faire ?

– Eh bien, moi… ou non, plutôt vous. C'est vous qui vérifiez. Moi, je reste dans la voiture, je vous attends.

– C'est ça, moi je vérifie ! Et vous, pendant ce temps, vous vous taillez !

Suit une courte phrase sifflée, en russe ou en ukrainien.

– Prenez ma sacoche avec vous. Je ne partirai pas sans ma sacoche, croyez-moi. Elle est importante. Tenez, je vous la donne. Je reste ici, j'attends.

Le passager tend sa sacoche par-dessus la banquette. Leova la prend, geint sous son poids.

– Qu'avez-vous donc dans cette sacoche, du granit ? Du mercure ? Le mercure est plus lourd, non ?

– Des livres, des bricoles. Des trucs personnels.

– Personnels ! C'est pour ça qu'ils sont lourds !

Leova se dirige vers la station de métro, avec la sacoche. Il marche comme un canard, il a du ventre. Il revient en penchant du côté gauche, à cause de la sacoche au mercure.

– Oui, elle n'a pas été utilisée. Vingt dollars. Je la prends.

Il veut monter dans sa voiture, la portière est bloquée par un Italien basané. Veston, pantalon, chapeau, tout est en cuir noir.

– C'est pour aller à Wescester. C'est urgent. Je suis pressé, je vous donne cent dollars.

– Wescester ! Je ne peux pas. J'ai un problème. Cet ahuri n'a pas d'argent pour me payer.

– Combien ?

– Huit dollars. C'est-à-dire douze. Maintenant il m'en doit douze.

– Je vous donne les huit dollars. Ou douze, ou ce que vous voudrez. Je vous en donne vingt. Cent vingt jusqu'à Wescester. On y va. Vite, tout de suite.

Leova regarde le mafieux, avance d'un pas vers sa voiture, lève les bras au ciel, avec la sacoche et tout le reste, comme un haltérophile.

– Non, pas question de Wescester, monsieur ! J'emmène ce passager à la gare. À la gare ! Il va rater son train.

– À la gare ? Il n'a qu'à y aller à pied, c'est tout près. Je vous donne cent vingt dollars !

– Je n'irai pas. Je n'irai pas, je vous dis !

– Imbécile ! Vous êtes un imbécile ! crie le mafieux.

Leova n'a pas l'air offensé, il approuve, oui monsieur, je suis un imbécile. Il rend la sacoche à son possesseur, claque la portière, crache des mots russes ou ukrainiens, se met au volant. Il ne démarre pas. Il veut se calmer. Troublé, il regarde le client dans le miroir.

– Pourquoi êtes-vous allé chez le médecin ? Vous êtes malade ?

Le malade ne répond pas.

– Vous êtes malade, c'est grave ?

– Je me porte comme un charme.

– Pourquoi aller voir le médecin ? Contrôle de routine, comme disent les Américains ? Vous n'êtes pourtant pas américain. Quelle maladie avez-vous ?

– Je n'ai rien, je vous dis.

– Ici, nous sommes des numéros. C'est tout. Assurance, compte, crédit. Des numéros, c'est comme ça. Qu'allez-vous faire chez le médecin ? C'est votre femme ? Elle est malade votre femme ? Votre femme ?… *The significant other*, c'est comme ça qu'on dit ici. Épouse, amie, compagne. *Significant other*. Elle est malade ?

– Non, elle travaille chez ce médecin. J'y vais de temps en temps, pour la voir. Elle est au courant de mes rendez-vous. Quand je viens, elle disparaît. Elle le savait, aujourd'hui aussi, j'en suis sûr. Elle n'était pas là.

– Divorcé ? C'est-à-dire, vous êtes séparés… Vous allez la voir, alors qu'elle ne veut pas ? C'est ça que vous voulez dire ?

– Nous ne sommes pas divorcés.

– O.K., on va à la gare.

Leova met le moteur en marche, la voiture bondit, voici la gare. Le client descend, la sacoche descend.

– Attendez, monsieur ! Prenez donc votre carte de métro. Prenez ce fichu truc !

– Comment ça ? Nous étions pourtant d'accord pour…

– Fichez-moi le camp ! Fichez le camp, fi-chez-le-camp ! crie Leova, en jurant en russe ou en ukrainien.

La fourmilière. Vacarme. Cohue. Le voyageur finit par découvrir le panneau d'informations. Puis le quai 9. Puis le train.

LE PRÉSENT, c'est tout. Pas mal, pas mal, rythme le train en quittant lentement la métropole.

« Pas mal, ça pourrait être pire », pense le passager, épuisé, sur son siège. La sacoche est à côté de lui, sur la place libre, près de la fenêtre. Il contemple sa carte de métro toute neuve. Le cadeau de Leova. Un bien honnête homme, le Russe. Enfin, l'Ukrainien, le Soviétique. Bien honnête. Bien honnête, voici la conclusion de ce jour, docteur. Lu n'était pas là, ça vaut mieux. Il faut que je m'y habitue. Elle s'y est sans doute habituée. Non, elle ne s'y est pas habituée, sinon elle aurait été là, cela lui aurait été indifférent. Elle se protège, elle se protège du passé. Ou plutôt du présent. Le présent c'est le passé, c'est pourquoi elle n'est pas venue. Pour que je n'aie pas de miroir. Elle me protège de l'ancien miroir et du nouveau. Elle me préserve, la chère âme.

Non, ce n'était pas ça le point de départ de la matinée… en fait, le chronomètre de cette journée sans retour s'était plutôt déclenché dans le cabinet du docteur Koch.

– Regardez dans la glace, ordonne le docteur.

Le patient regarde ses chaussures. Immenses, mornes. Des momies, des animaux préhistoriques !

– Vous vous êtes regardé dans une glace dernièrement ? Je vous l'ai déjà dit : de l'exercice. Exercice, régime, détente ! Autrefois, le laboureur n'avait pas de névroses. Celui qui abattait des arbres dans la forêt à longueur de journée, pas davantage. Le corps est notre demeure. Si nous ne prenons pas soin de notre corps, la vie devient minable. Vous vous êtes regardé dans une glace ?

Nuque de plomb. Douleur dans le bras. Frissons, sueurs froides, panique.

– Perdez quelques kilos ! Faites de la gymnastique, évitez le stress. Vous avez mal à la tête ? Prenez un cachet. Un état de confusion ? De l'apathie ? Promenez-vous ! Il n'y a pas de crise ! Si vous avez une crise, appelez le Samu. Cette fois, ce n'était pas une crise. Des poussées. Des

poussées névrotiques. Neurovégétatives, comme on disait autrefois chez nous. Estomac paresseux. Vie sédentaire.

Le médecin regarde le patient, le patient regarde ses chaussures, pensif.

– Un ulcère ? Peut-être. Tension 14/9. Ce n'est pas trop mal. Des douleurs dans la nuque ? À cause de l'immobilité. Bougez, que diable ! Vous vous êtes regardé dans une glace ? Vous êtes-vous observé dans une glace ces derniers temps ? Un électrocardiogramme ? De l'argent jeté par les fenêtres. Ce n'est pas le cœur, votre problème. Exercice, régime, grand air ! Voilà la recette. Le style de vie. Vous vous êtes regardé dans une glace ? Vous vous êtes regardé ? Un éléphant !

Le patient quitte tout chancelant le cabinet. Il s'assied sur un banc, dans le parc voisin.

Vendredi après-midi. La hâte avant le repos. Les employés pressés d'aborder à la fin de la semaine. Sept jours et sept nuits envolés encore une fois, quand-comment ? Ciel incertain de printemps : le docteur est là-bas. Le petit Koch-Avicenne ! La glace, non mais, des fois ! Le patient chasse l'image. Dans un bombardement de musique, les trois marionnettistes du parc font jongler sur leurs doigts fins et noirs des marionnettes burlesques. Elles sautillent, frénétiques. Le docteur parmi elles. Des allées, à gauche, à droite. Des passants de tous âges et de toutes races. Le docteur parmi eux. Le kaléidoscope de la cité tourne, le petit Koch en son centre.

La rivière voyage, tranquillement, à gauche du train. On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau primordiale. C'est ce que voit le voyageur par la fenêtre du wagon, le long de la voie ferrée : l'eau qui ne vieillit pas et n'est jamais la même. Ni l'air. Ni l'horizon flottant, thérapeutique.

Passé, présent, avenir, un temps égal à soi-même, est-ce cela, l'horizon ? Des eaux calmes, des instants qui vieillissent, pourritures et déjections. L'eau monte, lentement, apaisante, au-dessus du passager endormi. Le contrôleur lui tape délicatement l'épaule. Le train s'est immobilisé dans la gare.

Il ramasse rapidement sa sacoche, son veston. Il descend, il est descendu, le voici, hébété, dans la gare, regardant la rivière large et

tranquille devant lui.

Ouf ! Il est arrivé ! Le quai désert, les montagnes à l'horizon, la rivière à deux pas. Un après-midi serein, frais. Le commencement du monde. Il ne se doute pas à quel point la fin est proche. La fin de son monde.

Le chronomètre avale ces secondes d'armistice.

*

Peter avait surgi brusquement, comme dans un rêve ou un cauchemar.

– Peter. Gaşpar. Mynheer. Mynheer Peter Gaşpar au téléphone.

Une voix venue du néant. Le professeur Gora ne savait plus très bien où il était. Il scrutait les murs garnis de livres. Il se taisait. Il n'avait aucune envie de répondre, cette surprise l'agressait.

Peter ! Mynheer Pieter Peeperkorn, le célèbre personnage d'un livre, lu des dizaines d'années plus tôt ? Ou Peter Gaşpar, surnommé Mynheer, dans le café littéraire balkanique et socialiste ?

Il n'y avait plus rien de sûr, sauf les étagères devant lui et dans sa tête.

Le seul texte que le jeune Gaşpar avait publié en ces années de « bonheur légiféré », comme il avait coutume d'appeler le paradis dans lequel il avait vécu, s'intitulait *Mynheer*. L'histoire de ce surnom était subtile et bizarre, le hasard et la bibliothèque étaient complices.

Comment Peter Gaşpar avait-il trouvé le numéro de téléphone du professeur Augustin Gora, disparu dans la vaste Amérique ?

– Où es-tu ? Es-tu arrivé ici, en Amérique, dans l'autre monde ?

Le revenant confirma : oui, il était venu, il y a quelque temps déjà, avec une bourse de doctorat à la New York University.

– Un doctorat ? En architecture ? Il me semble que tu n'étais pas…

– Non, je n'étais pas architecte. Je n'étais que collaborateur d'architecte. En troisième année d'études, quand ils ont de nouveau arrêté mon père, ils m'ont mis à la porte. Trois années d'architecture équivalaient à un BTS.

– Alors, ce doctorat…

– En art, monsieur le professeur. En histoire de l'art. Dans notre patrie somnolente, il y avait des cours du soir. Même en histoire de l'art. Vous ne saviez pas cela.

– Non, je ne le savais pas.

Mais si, il le savait, le professeur Gora savait tout, mais il ne semblait pas disposé à mener une longue conversation.

Gaşpar n'avait pas l'intention de devenir un expert de l'expressionnisme allemand, comme le stipulait la bourse. Il voulait, tout simplement, rester dans le Nouveau Monde.

Juste maintenant, quand l'espoir renaissait en Europe de l'Est ? Il n'avait pas l'avantage de l'âge, il n'était pas venu non plus pour l'avenir des enfants qu'il n'avait pas. Et alors ? Il était seul ? Non, Lu l'avait accompagné… elle était diplômée d'anglais, le professeur Gora le savait fort bien. L'anglais lui permettait de passer inaperçue dans le monde où elle avait fait naufrage. Oui, elle avait initié Peter à la langue des autochtones, mais les résultats n'étaient pas formidables, il ne comprenait pas le nom des stations annoncées par haut-parleur dans le métro. Pour le moment, ils n'avaient pas le droit de travailler. Des renseignements laconiques répondaient aux rares questions ennuyées du professeur Gora.

– J'en avais assez, voilà tout. Je ne suis pas un explorateur et le tourisme ne m'intéresse pas. Mais je n'avais jamais mis les pieds hors de l'enclos. Jamais ! Quarante ans de bonheur légiféré, au même endroit ! Maintenant je suis sorti ! *For good*, comme vous dites ici. J'ai un besoin urgent, absolu, d'irresponsabilité. Au moins maintenant, avant mes funérailles. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Il avait nettement détaché les syllabes, deux fois, comme s'il parlait à un idiot ou à lui-même. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Il parlait d'une fin, non d'un commencement, de sortir d'une situation, non d'entrer dans une autre. De départ, non de destination.

– Vous avez raison, je ne revendique pas une nouvelle place, je me libère de l'ancienne. Le jeu de cache-cache avec la mort sur un autre terrain que celui de l'ancien enclos. Pour le moment, j'ai besoin d'un travail. D'un salaire. Il serait malhonnête et fastidieux de continuer la comédie de la bourse. Lu est devenue *baby-sitter*. Elle a toujours aimé les enfants, elle qui n'en a pas eu.

Donc, c'est pour l'aventure que venait l'aventurier… le professeur Gora sourit avec mélancolie, en regardant les étagères pleines d'aventures.

– Tu es venu pour l'aventure.

– Je n'ai pas dit aventure. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Peter Gaşpar avait bien spécifié au professeur Gora de ne surtout pas lui envoyer d'argent. Il voulait seulement lui demander conseil de temps en temps ou au moins bavarder avec quelqu'un qu'il connaissait, rien de plus.

Qu'il connaissait ? Oui, ils s'étaient connus à l'époque où le professeur Augustin Gora était le mari de Ludmila-Lu.

Ils garderaient le contact, c'est tout ce que voulait lui dire le nouveau venu.

*

Depuis la nébuleuse conversation avec Peter, le temps avait passé. À moins que la nébuleuse n'ait été dans l'esprit de Gora ? Peter affirmait qu'à son arrivée en Amérique, bien qu'ayant décidé de ne pas chercher Gora, il avait changé d'avis, sans savoir pourquoi. Du temps avait passé depuis son arrivée jusqu'à cette décision et aussi après cette première conversation. Peter avait disparu, mais il ne cessait de l'obséder. Le professeur se demandait comment définir la réalité. Il fermait-ouvrait les yeux, il voyait les étagères de livres, le bureau large et brillant, l'ordinateur, la paire de gants rouges au bord de la table, le téléphone et un grand dossier ouvert, avec une pile de feuilles blanches.

Peter Gaşpar lui rappelait des souvenirs dont il n'était plus ou ne voulait plus être sûr. Il avait une confiance grandissante dans les livres, non dans des souvenirs dont il n'avait plus que faire. Il croyait à ce qui restait écrit. L'esprit et le cœur de ses interlocuteurs ou de celui qu'il était lui-même appartenaient au passé.

Étranger parmi les étrangers, on peut quand même retrouver des amis de sa vie antérieure. Dans les livres ! Les livres de la vie antérieure l'avaient attendu. Camarades fiables, ils lui souhaitaient la bienvenue en une autre langue et en d'autres langues. Interlocuteurs fidèles prêts à lui rendre ses habitudes, à humaniser son errance.

Peter Gaşpar ne l'intéressait pas, pas du tout. Pieter Peeperkorn, si. Il était content de retrouver Mynheer Peeperkorn, il avait relu, juste après leur conversation, les trois chapitres sur le Hollandais dans l'épais roman des années 20.

Dans le sanatorium de *La Montagne magique*, Hans Castorp attend, avec nostalgie, la venue de Clawdia Chauchat. La femme de ses rêves

apparaît flanquée d'un fabuleux compagnon. Front haut et rouge, rides profondes. Cheveux blancs, longs et rares, barbe clairsemée. Grand nez et grande bouche, lèvres déchirées. Mains larges, tachées de son, ongles longs et pointus. Le Hollandais dominait la société du sanatorium de sa stature et de son accent. Discours saccadé, morcelé, incohérent.

« Mon enfant, […] cela surpasse toutes mes espérances. […] Un peu de pain, ma chère[1]. »*

Le pain, c'est ainsi que Peeperkorn appelait l'eau-de-vie qui le revigorait.

« Du pain brûlé, mon ange. Du pain du bon Dieu, du pain transparent, ma petite forme caressante, afin de nous délecter. Je ne suis pas très certain que le sens de ce mot… je proposerai d'y substituer : pour ranimer notre cœur, si nous ne courions pas à nouveau le danger que l'on donne au sens frivole… Réglé, Rentia, réglé et liquidé. C'est bien plutôt au sens du devoir et d'une obligation sacrée. »*

L'étranger aux épaules larges, au front haut, aux yeux pâles et à la tête puissante, entourée des flammes blanches de sa chevelure, était un homme imposant. Parfois frissonnant de fièvre. Une force majestueuse, une incohérence magnifique.

« La vie est courte, notre capacité de répondre a ses exigences… Il en est ainsi que… Ce sont des faits, mon enfant. Des lois. Des intangibles. Bref, mon enfant, bref, c'est parfait. »*

Des messages télégraphiques, fractionnés, au sens confus. Une personnalité ! La solennité d'un chef de tribu, subjuguant son auditoire par sa mimique et son regard pâle. Une grande main, de capitaine, le poing serré frappant la table.

« […] la simplicité, le sacré ! Bon, vous me comprenez. Une bouteille de vin, un plat d'œufs fumants, un alcool de blé pur et transparent. […] Réglé, mon ami ! Condamné, maudit ! »*

Contretemps burlesques. L'impuissance comme la force le terrassaient.

« Les exigences sacrées de la vie qui est femme, à l'endroit de l'honneur et de la force […] c'est l'insuffisance, pour laquelle il n'y a pas de grâce, pas de pitié et pas de dignité, mais qui est impitoyablement et sardoniquement maudite, réglée, jeune homme, et vomie… La honte et le déshonneur sont des mots pâles pour cette ruine et cette faillite, par cet

effrayant ridicule. C'est la fin, le désespoir infernal, le crépuscule du monde… »*

Le visage et la silhouette de Peter Gaşpar, qu'il n'avait pas vu depuis plus de vingt ans et qu'il ne voyait guère avant non plus, demeuraient vagues. Gora se souvenait seulement qu'il ne ressemblait pas à Pieter Peeperkorn, c'est tout.

Le surnom avait-il d'autres raisons d'être ? Le récit de Peter Gaşpar, intitulé *Mynheer*, avait quelque peu agité le monde littéraire de la patrie socialiste. Les esclaves contraints d'acclamer leur esclavage sont contents de percevoir le plus timide clin d'œil, le moindre signe d'insubordination, l'amorce d'une raillerie. Était-ce le TNT caché dans ce récit qui avait assuré la célébrité à Peter Gaşpar dans le souterrain socialiste ? Un récit, c'est tout ! Dans une revue de province ! Quarante ans après le fameux roman du fameux Thomas de Lübeck ! Une allusion cryptée, ayant échappé à l'œil de la censure ? Ce genre de bizarrerie, vite oubliée, arrivait parfois. Peu après la parution, l'auteur avait été investi du nom de son personnage. Ce n'était même pas un nom, plutôt une façon de s'adresser à lui. Mister, Monsieur, Monsignore, Mynheer ! Le nom-surnom avait circulé dans le café littéraire, puis au-delà. Les rumeurs concernant Peter Gaşpar se nourrissaient d'elles-mêmes. Par la suite, l'auteur n'avait plus rien publié, mais l'auréole ne s'effaçait pas. Dans le pays de tous les commérages, le bruit courait que Peter était l'auteur d'autres énigmes littéraires, inconnues de tous. On murmurait qu'il travaillait, en secret, à un chef-d'œuvre. Rumeurs, le pain noir, frotté d'ail, de la dictature.

Modeste technicien dans une petite entreprise socialiste, Gaşpar écrivait pour des revues culturelles des textes courts et ironiques, évitant la langue de bois des officiels. Des chroniques sur le sport, le théâtre et les expositions, et même des chroniques philatéliques ou hippiques. On pouvait le rencontrer aux spectacles, aux vernissages et à des fêtes entre amis. Gêné, sans vraiment l'être, par son prestige évanescent et durable, obsédé par les espions qui grouillaient partout.

Grand, plutôt mince, embarrassé par son corps dégingandé, comme s'il l'avait emprunté depuis trop longtemps et avait oublié de le rendre.

Tête rasée, moustache et petite barbe noires, il ressemblait à un hussard d'opérette. Regard noir, intense, sous les sourcils épais et charbonneux. Petites mains, front lisse. Nez droit, défiant son hérédité.

Son nom pouvait être celui d'un Hongrois ou d'un Allemand, tout comme son aspect. Mais on disait qu'il était… circoncis. Donc, il l'était. La rumeur faisait la loi, selon la bonne tradition locale. Certains prétendaient même qu'il y avait des détails tragiques dans sa vie, mais les preuves étaient vagues, tout comme celles concernant son chef-d'œuvre. Il semblait pareil à tous les autres, bien qu'il ne le fût peut-être pas. Son allure amicale, héritée de l'époque où il jouait au hockey, au basket et au football dans des équipes de juniors, éveillait la sympathie.

Son éducation transylvaine, apanage de l'empire des Habsbourg, contrastait avec les manières balkaniques et francisées de la métropole bucarestoise. Pouvait-on considérer la Transylvanie comme occidentale ? Et Mynheer Peeperkorn avait doté son successeur d'un anoblissement bienséant : Hollandais ! Ses commensaux avaient repris cette appellation. « Hé, le Hollandais ! » s'entendait-il héler.

Le texte de Gaşpar était un défi aux « débats » manipulés par les Autorités, aux grands mots et aux slogans humanistes.

L'incohérence est subversive, c'est ce que suggérait Gaşpar ? Il surgissait parfois, le chapeau de feutre de Peeperkorn sur la tête et, après quelques verres de vodka, récitait les répliques habituelles de celui-ci, la main tendue, implorante.

« Cet air, messieurs, cet air annonciateur de föhn que nous respirons aujourd'hui, pénétré d'un délicat arôme printanier, tout chargé de pressentiments et de souvenirs, nous ne devrions pas l'aspirer pour l'expirer sous forme de… […]. J'attire […] votre attention sur cette altitude, vers cette grande altitude, sur ce point noir et tournoyant là-haut, au-dessus de ce bleu extraordinaire qui tourne au noir… C'est un oiseau de proie, un grand oiseau de proie. C'est, si tout ne me… Messieurs, et vous, mon enfant, c'est un aigle. […] L'aigle, mesdames et messieurs, l'oiseau de Jupiter, le roi de son espèce, le lion des airs ! »*

Mynheer avait-il été un plaidoyer crypté en faveur du Nouveau Monde ? L'international Peeperkorn, un *self-made-man* ? Le Roi du Café, Hollandais résidant à Java, auprès de son amante aux yeux bridés de

Caucasienne ? Un plaidoyer pour la liberté et pour la statue des bords de l'Hudson ? Liberté, vitalité !

Jusqu'à quel point connaît-on quelqu'un, perdu parmi les consommateurs d'illusions vivant sur le méridien où l'Orient croise l'Occident ? Le professeur Gora n'aurait pas eu le courage de répondre. Pieter Peeperkorn animait les pages du livre, mais Gora attendait en vain : Gaşpar ne se montrait pas.

Le géant hollandais se suicide en s'injectant du venin d'animaux et des poisons végétaux. Les fièvres tropicales avaient épuisé ses forces : ne plus ressentir intensément la vie était « une catastrophe cosmique »*, était-il écrit. Une honte devant Dieu.

Gora espérait comprendre peu à peu ce qu'il n'avait pas compris autrefois. Mynheer Gaşpar en Amérique deviendrait-il, finalement, ce que l'on avait toujours dit qu'il était ?

*

Des années plus tôt, Peter, en classe terminale, avait surgi tout aussi soudainement dans sa famille de la capitale.

Grand, pâle, renfrogné, écrasé par une mission inadaptée à son âge et à sa nature. Il n'avait que peu de temps avant de reprendre son train. Il avait voyagé de nuit depuis l'extrémité ouest du pays pour cette étrange réunion de famille : relater ce qui était arrivé à son père et mettre sa parentèle en garde contre les conséquences éventuelles pour tous.

Le procureur David Gaşpar n'imaginait pas que son épouse enverrait dans une telle expédition cet adolescent plus soucieux de basket que des ténèbres politiques. Eva Gaşpar avait fait en sorte que l'absence d'une nuit de Peter ne suscite pas d'interrogations. Son fils avait l'habitude, parfois, de dormir chez un camarade de classe : les parents de Tibor garderaient le secret.

Augustin Gora avait décelé immédiatement la préoccupation sur le visage des parents de Lu. Ils en savaient déjà beaucoup, semble-t-il, sur la destitution du procureur David Gaşpar et encore davantage sur des cas similaires. La camarade Serafim et le camarade Gaşpar étaient seulement cousins, mais le soupçon se transmet aussi vite que la gale. Inquiets de l'évolution de leur propre situation, ils ne parlaient pas de la nouvelle à leur

gendre, qui s'était demandé alors – et par la suite – s'ils prenaient conseil d'amis et qui étaient ceux-ci. Il préférait croire que, s'il y avait eu des amis, il aurait été considéré comme l'un d'entre eux.

En cet après-midi poussiéreux de juillet, quand le lycéen fut invité à s'asseoir dans le grand fauteuil en cuir rouge de la salle à manger pour détailler son message, Gora sentit que le danger se déplaçait des limites ouest du pays vers sa nouvelle famille. Il avait été immédiatement contaminé, il devait le reconnaître, par l'inquiétude de ceux qui écoutaient l'athlétique jeune homme expliquer l'absurdité dans laquelle avait sombré tout d'un coup la maison de ses parents.

L'ancien horloger David Gaşpar avait été démis, sans explications, de sa fonction de procureur dans l'appareil judiciaire socialiste ! Au gré du Parti, un horloger est envoyé dans une école pour un an et il devient procureur ; au gré du Parti, le procureur ne l'est plus, du jour au lendemain. On ne pouvait l'accuser de malhonnêteté ou de quelque action politique iconoclaste, seulement d'intransigeance excessive au service de la Cause. Le prétexte de la destitution demeurait obscur, la disgrâce pouvait avoir des conséquences tout aussi absurdes, voilà le message qu'Eva Gaşpar avait confié au jeune émissaire.

Le silence fut bientôt suivi d'innombrables protestations : il ne pouvait s'agir que d'une erreur ou d'un malentendu, David n'était pas homme à se taire face à une telle injustice, il allait contester, demander des explications, il finirait par obtenir satisfaction. Les rivalités et les intrigues existent partout où vivent les hommes, les ignominies ou les erreurs n'ont qu'un temps, le lycéen constaterait bientôt que la justice finit par l'emporter. On régala l'invité de mets délicieux, Lu lui montra la bibliothèque familiale et l'emmena faire une grande promenade à travers la capitale. Au retour, on conseilla au voyageur de se reposer, il avait devant lui une autre nuit sans sommeil dans le train qui le ramènerait à la maison.

Le soir, en rentrant de la gare où il avait conduit l'invité, Gora apprit l'histoire de la naissance de Peter.

L'horloger David Gaşpar avait réussi à se cacher avec sa femme et sa fille pendant la première et la deuxième année de la guerre, mais au printemps 1944, ils furent découverts et déportés à Auschwitz par les autorités hongroises qui administraient à l'époque cette partie de la Transylvanie. Sa femme et sa fille furent gazées dès leur arrivée. David

avait survécu, en travaillant d'abord dans un petit atelier où l'on transformait en bijoux l'or arraché aux vivants et aux morts, puis en trimant comme un forcené. Il avait eu la chance d'être robuste. Après la mort de celles qu'il aimait, les émotions et les angoisses disparurent ; désormais seul, il était devenu fort. Indifférent, calculateur, concentré sur sa survie.

Délivré par les Soviétiques, il rencontra sa future femme à l'hôpital de tri des anciens détenus. Ils se marièrent sur le long chemin du retour.

Eva, de dix ans plus jeune que lui, ne voulait pas retourner là où elle avait été envoyée à la mort. Elle rêvait de la Terre Promise, celle des survivants. Mais David se montrait intraitable. Il voulait rentrer chez lui, regarder dans les yeux ses anciens voisins et amis, les policiers et politiciens qui avaient rayé son nom d'entre les vivants.

Ils rentrèrent à l'automne 1946, après bien des détours à travers l'Europe dévastée. David, Eva sa nouvelle femme et Peter, le bébé né à Belgrade, au cours de leurs pérégrinations. Otilia Serafim, la mère de Ludmila, soutenait d'ailleurs que Peter pourrait bien ne pas être le fils de David. « Dans le chaos de la libération, la copulation était générale. Tout le monde avec tout le monde. L'orgie de la résurrection. »

– Cette histoire nous a tous troublés, avouait Lu. Aujourd'hui encore, elle met la famille mal à l'aise… Nous non plus, nous n'avons pas eu la vie bien facile, pendant la guerre. Misère, humiliations, dangers, camps de travail forcé, panique quotidienne. Mais l'histoire de David, c'est autre chose.

De retour dans sa ville natale, David Gaşpar ne regarda pas dans les yeux ses anciens voisins ni les anciens policiers ou politiciens, comme il l'avait promis. Il refusa tout simplement de se souvenir du camp ! Et somma sa famille et ses amis d'en faire autant.

Le visage de Lu s'était allongé, comme dans les anciennes images bibliques. La brune Madone avait pâli. Gora fut frappé par l'effet de ses propres paroles sur elle. Émotive à l'excès, elle portait tout à l'extrême. Cette fragilité semblait être la face visible de pressentiments soudain en éveil. Elle interceptait ou se laissait envahir par de vagues signaux, l'incertitude intensifiait son inquiétude.

Elle s'arrêta pour se calmer. Sa pâleur s'accentuait.

– Je devine ce que tu penses. Non, dans ma famille il n'y a pas et il n'y a jamais eu de place pour la religion, tu le sais bien. Ni dans le passé ni, à

plus forte raison, maintenant que l'athéisme est devenu de l'opportunisme. Chez moi, on était libres-penseurs avant de devenir communistes. J'ai été élevée dans un esprit de rationalisme, de solidarité avec les humiliés et offensés. Je n'ai pas eu de contacts avec des personnes ou des livres mystiques, je n'ai assisté à aucune discussion sur la transcendance. Et pourtant… Je connais, encore et encore, des moments où quelque chose d'obscur me dépasse, me déroute. Me rend, oui, vulnérable. Disponible pour je ne sais quoi au juste. Quelque chose d'inconnu vit obscurément en moi.

Elle secoua soudain son abondante chevelure noire. Son visage restait blanc, ses yeux brûlants de fièvre. Elle semblait, par ce geste bref et nerveux de secouer ses cheveux, s'être débarrassée d'un fardeau.

– Je pensais à Peter. Quand l'enfant est né, David a dit à sa femme : il vivra dans un monde différent, et nous avec lui. Il est né de parents éprouvés, lui a répondu Eva. Le monde nouveau contient l'ancien, le passé vivra aussi en lui. Ils n'ont pourtant jamais révélé à Peter que son père avait déjà été marié, qu'il avait eu une fille, une sœur dont la destinée l'a privé. Si toutefois le père de Peter était bien David… ma mère en doute. Eva et lui sont les seuls à le savoir. Si seulement ils le savent.

Lu avait baissé les yeux et la voix.

« Et maintenant, dans le Nouveau Monde, qu'a apporté Peter du passé et qu'en a apporté Lu ? se demandait Gora. Ont-ils apporté autre chose ? »

Le professeur Gora allait bientôt apprendre que Peter avait refusé le statut de « survivant » que des Américains bienveillants étaient disposés à lui attribuer, comme il avait toujours refusé toute allusion à la tragédie dont il était né. Il se détournait brusquement de toute conversation sur l'horreur grâce à laquelle ses parents s'étaient rencontrés autrefois.

Entre le lycéen apparu à l'improviste dans sa famille de la capitale et le migrant surgi comme un fantôme, vingt ans après, au téléphone et dans la mémoire du professeur Gora, il y avait Lu, l'épouse d'Augustin Gora, une soirée d'été sur un trottoir désert.

De vieilles inquiétudes assaillaient, de nouveau, la solitude du professeur Gora… il aurait voulu les repousser, en rester à la séquence Lu. Cela le comblait de joie et de douleur, lui rendait la vie, le sauvait du néant.

Il ferma les yeux, pour rester ainsi avec Lu, suspendu à l'impossible.

Une fois le lycéen rentré chez lui, les nouvelles de la famille Gaşpar furent rares.

Lu parlait de plus en plus souvent d'Eva Gaşpar. Elle ne la connaissait pas, mais elle l'évoquait avec un mélange d'admiration et d'émotion. Elle lui téléphonait. L'anxiété d'Eva touchait plus à Peter qu'à son mari, pensait Lu. Ferveur maternelle. La thérapie du passé, qu'Eva semblait avoir enfin trouvée, lui venait non de son mari, mais de son fils. L'avenir de Peter l'obsédait.

– Eva est une possessive, avait déclaré Gora avec agacement. Incertaine quant à sa vie. Trop sûre quant à celle des autres.

Lu avait sursauté, ébranlée. Elle le regardait. Fronçait les sourcils, choquée. Comme effrayée. Le silence s'était prolongé ; par la suite, Gora n'avait plus abordé le sujet Eva Gaşpar. Il se contentait d'écouter les brèves informations de Lu comme destinées à contredire son interprétation.

Pour Lu, Peter n'avait pas été un choix prévisible ou naturel. Modeste acceptation du familier ? Lu n'estimait pas la modestie et n'admettait pas les spéculations psychanalytiques. Elle les considérait comme des incursions frivoles et vaines dans l'intimité. Elle préférait juger et être jugée d'après les actes. D'ailleurs elle n'aimait pas du tout être jugée.

Les liens familiaux… auraient donc rapproché Lu de Peter ?

– Je m'en vais pour quelques jours chez les Gaşpar. Je veux connaître Eva. Comprendre ce qui se passe là-bas. Et surtout ce qui s'est passé. Cette histoire ancienne, qui n'a pas été la mienne…

Son mari n'avait pas caché sa perplexité.

– Tu ne vois donc pas que je vis dans un aquarium ? Je ne peux tout de même pas aller m'engager comme maçonne sur un chantier de constructions. Pour voir quelle vie merveilleuse mène notre merveilleuse classe ouvrière, dont je ne sais rien de plus que les contes de fées racontés dans la presse. Mais je peux aller chez les Gaşpar. Pas pour apprendre pourquoi le procureur n'en est plus un, bien que ça en vaille la peine, pour apprendre autre chose. De plus douloureux sans doute.

Elle voulait sortir de l'aquarium ! La famille-aquarium ? Le mariage-aquarium ? Elle avait désiré se réfugier dans le couple et la famille, l'univers familier lui donnait un équilibre et la stimulait… pourquoi cet éclat ?

Elle était revenue de chez les Gaşpar avec des récits terribles sur les camps de concentration. Elle parlait d'une voix blanche, elle-même blanche, pâle, venant d'un autre monde. Quelque chose d'essentiel semblait avoir changé. Une douleur, une force l'habitaient. On aurait dit qu'elle avait décodé ses propres bizarreries, jusque-là incomprises. Un transfert dans d'autres prémices, pensait Gora. Ou bien elle avait transféré en elle-même des prémices dont elle n'était pas consciente, qui lui manquaient ? Convaincue maintenant qu'elles avaient toujours été là, en elle, depuis toujours.

*

Gora avait appris tardivement l'étrange union de Lu et de son jeune cousin Peter. C'était lorsque son ami Palade était rentré de son lointain pays, tout juste sorti de la dictature. Palade, devenu Portland dans son Amérique adorée, était allé présenter sa fiancée à sa famille. Il était revenu dégoûté par la corruption et la démagogie, un véritable chaos dans la transition de son pays vers nulle part.

Longtemps auparavant, Gora avait rencontré Mihnea Palade, au début de ses études universitaires. Une période de libéralisation de l'Est totalitaire où le levain de l'espérance agitait les jours et les nuits des amphithéâtres. L'exaltation et la défiance l'emportaient tour à tour. Étudiant en mathématiques, Palade, petit, mince, avec des lunettes à verres très épais qui glissaient sur son nez fin, se taisait beaucoup, avant de parler beaucoup. On ne savait pas qui l'avait amené dans la mansarde où bouillonnaient les controverses. Il écoutait attentivement, il répondait d'abondance. Il avait énormément lu, semblait tout savoir, conscient de ne rien savoir. Par les grandes fenêtres de l'université il scrutait l'horizon au-delà des horizons. Il travaillait beaucoup, se plaignait que la bibliothèque ne fût pas ouverte plus longtemps.

Venu de province comme un conquistador, il avait aussitôt été remarqué par les étudiants et les professeurs ; il était vite devenu suspect et cette douteuse investiture le remplissait de fierté. Il n'était pas le seul intrus dans ce groupe d'humanistes. Il y avait des étudiants en médecine et d'autres en institut polytechnique, quelques lycéens, et même des dépossédés des classes aisées, devenus ouvriers ou chômeurs, qui tentaient

de s'oxygéner par la lecture et le dialogue. Dans le petit cercle d'amis, on parlait de livres que l'on se procurait par des subterfuges compliqués. Un fébrile commerce souterrain d'ouvrages inaccessibles, un monde interlope d'intellectuels. La magie de l'inconnu interdit.

L'aura mythique autour des expatriés grandissait. Certains s'étaient fait, après guerre, un nom à l'Ouest. Le grand érudit Cosmin Dima était devenu un modèle obsédant. Palade avait déniché ses anciens livres, et même certains publiés en Occident.

Informations, livres, rumeurs, débats. Urgence des jours et des nuits. Une pause, c'est tout. À chaque instant, les illusions pouvaient se retourner en interdictions ou en crimes. La précarité et l'impatience enflammaient le dialogue, personne ne résistait à l'impatience.

L'assistant de français Augustin Gora se mêlait souvent au groupe d'étudiants. Les réunions avaient lieu dans un grenier, logement de l'un d'eux. Une vaste mansarde, pleine de vieux fauteuils et de chaises dépareillées. L'immense fenêtre leur donnait l'impression de se trouver à l'air libre, sur le toit.

Gora avait assisté à la controverse autour du *Procès* de Kafka. L'arrestation arbitraire de K. était chargée de connotations, n'importe qui pouvait être arrêté, sans justification, la terreur se livrait à des jeux absurdes. Arrêté sans motif, K. ne prétendait pas être innocent. Il semblait accablé par une faute obscure, métaphysique.

Les jeunes tentaient d'échapper aux compromis des vieux, mais ils connaissaient leurs propres lâchetés face à l'Autorité. Ils avaient appris à jongler avec les slogans pour justifier leur droit à la controverse et à la critique. Dans l'ombre, les espions guettaient : les informateurs, déguisés en rebelles, ne manquaient pas. On pouvait déceler l'intelligence, non le caractère.

Mihnea Palade avait demandé à Gora, à la fin de la soirée, s'il pouvait l'accompagner jusque chez lui. Tandis qu'ils parcouraient le parc bordant les lacs, Gora se laissa séduire, il abandonna toute prudence. Dans l'excitation de cette ivresse désirée, il lâcha qu'il avait reçu une invitation d'une université américaine. Il prenait le risque d'un vrai dialogue, il retrouvait sa dignité.

L'étudiant se tut. Tant à cause de la confiance qu'on lui témoignait dès la première rencontre, que de la nouvelle en soi. À cette époque et en ce

lieu, les effets de l'isolement rendaient solidaires tous les captifs. Les captifs de la lecture avaient encore plus de raisons d'être unis.

Lors de la rencontre suivante, on avait lu du Borges, qu'un étudiant avait traduit de l'espagnol. La planète fictive Tlön, des lieux imaginaires, le cosmos révélé par un jeu cérébral. En 1942, en France, dans l'appartement d'une princesse, on aurait découvert un objet réel portant une inscription dans l'alphabet Tlön, nom d'une planète fictive. Puis était apparu – quand-comment ? – en Amérique du Sud, dans les poches d'un mort, un métal inconnu venu aussi de Tlön. En 1944, à Memphis, Tennessee, quarante volumes de *l'Encyclopédie Tlön* avaient été soudainement signalés.

Gora suivait ces mystères captivants en regardant le jeune homme assis par terre, muet, en extase, fermé maintenant aux controverses, absorbé par les pages empruntées au traducteur après la lecture. Dans un autre récit de Borges, le suspense naît d'une enquête sur une série de crimes non élucidés. Le détective, obsédé par la logique du meurtrier, comprend trop tard le piège de ses raisonnements et se rend compte qu'il sera lui-même la prochaine victime. Il se soumet pourtant à la fatalité : il se présente au rendez-vous proposé. Avant de décharger son revolver l'assassin prononce la sentence et donne l'explication : « […] le monde était un labyrinthe d'où il était impossible de s'enfuir […][2] ». La victime et le meurtrier pris dans la logique du même passé ténébreux, codifié.

La lecture était à peine terminée que Palade avait bondi, électrisé, au milieu de la pièce.

– Symbolisme compliqué. Le texte se concentre, en réalité, sur l'évasion. La liberté est-elle la sortie du labyrinthe ou l'extension du labyrinthe lui-même ? Et quel est le sens du mot « labyrinthe » dans une trajectoire invisible et meurtrière ? Un seul coup labyrinthique, éternel… Pourquoi labyrinthique ? S'il n'y a qu'une trajectoire, qu'elle soit rectiligne, rapide. En tant que mathématicien, je devrais aussi comprendre le labyrinthe d'une droite, le chemin le plus court entre deux points, même situés à une distance infinie l'un de l'autre.

La voix de l'étudiant tremblait. Une voix faible, timide, contrastant avec l'énergie des gestes et des arguments.

– Vous rappelez-vous les paroles de l'aveugle de Buenos Aires ? « J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : l'incertitude[3] », affirme Borges. Dois-je répéter la citation ? Je ne la répéterai pas, mais il est bon de ne pas l'oublier. La liberté, c'est s'évader de la tyrannie d'un système mental unique, voilà ce qu'est la liberté. Pensée incomplète, ouverte, antidogmatique, l'incertitude, la nébuleuse des probabilités.

Les lunettes avaient glissé sur son nez, comme cela lui arrivait dans des moments de trouble. Il bredouillait : l'incertitude, l'imparfait permettent le débat et la révélation.

Gora était contrarié. Les paroles de Palade lui rappelaient quelque chose de lu ou d'entendu, sans qu'il situe ce souvenir. Il espérait que l'étudiant reviendrait sur cette idée.

En raccompagnant Gora, les lunettes du jeune Mihnea Palade avaient de nouveau glissé, plusieurs fois. Dans le quartier des lacs, banlieue élégante de la ville, la soirée de printemps se faisait complice des secrets et de la griserie.

Augustin Gora possédait, outre l'invitation, une chose encore plus invraisemblable – le passeport.

– Oui, j'en ai entendu parler, murmura l'étudiant en regardant l'asphalte, d'un air gêné. Vous avez de la famille là où il faut.

– La famille de ma femme, s'empressa de préciser Gora.

Réplique naïve. Ceux qui obtenaient un passeport, y compris dans cette période de relatif relâchement, ne méritaient pas la confiance, même les enfants le savaient.

– Vous partez avec votre épouse ?

Ce qui signifiait : vous ne reviendrez pas ? Un passeport était un privilège douteux, les passeports pour un couple dissipaient tous les doutes.

– Je l'espère. Je ne sais pas encore.

Gora n'avait plus envie de parler, le silence se prolongeait, toujours plus lourd. Ce n'était pas facile de confier que le docteur Feldman, l'oncle de Ludmila, alors jeune communiste, avait été emprisonné dans la même cellule que le grand chef du Parti et de l'État, ni que le camarade Feldman avait procuré les passeports au couple Gora.

– On m'a proposé d'entrer au Parti, murmura l'étudiant, épuisé, avec ou sans lien avec le sujet.

– À moi aussi, dit le professeur au bout d'un certain temps.

– Le prix du passeport ?

– Je n'ai pas accepté.

Le suspect Gora était évidemment devenu encore plus suspect. Palade ne tarda pas à faire monter les enjeux.

– J'ai reçu la visite d'un officier de la Securitate.

Cette fois, il avait regardé le professeur droit dans les yeux, pour voir ce qu'on ne pouvait pas voir.

– Routine. Tentative habituelle de racolage. Ça non ! Ne faites pas ça ! Tout mais pas ça ! À aucun prix. Contre aucune récompense, quelle qu'elle soit. Vous n'avez pas besoin de la carte du Parti. On n'est plus au temps du stalinisme, ils ne vous arrêteront pas. Ils peuvent juste vous chercher noise.

– Ne jamais me donner de passeport.

– Oui, c'est possible. Je vais vous raconter quelque chose…

Gora paraissait prêt à offrir une nouvelle preuve de confiance qui détende l'atmosphère.

– Vous parliez aujourd'hui d'évasion. La liberté en tant qu'évasion d'un système mental unique. Disons carcéral ? Les prisonniers sont isolés du monde, c'est leur condamnation. Mais voilà qu'à un moment un chat apparaît à la fenêtre de la cellule. Il passe d'une fenêtre à l'autre, d'un détenu à l'autre, il est curieux et a envie de jouer. Les captifs lui font des signes, l'attendent, lui offrent à travers les barreaux un peu de leur nourriture, inventent des appâts. Le félin se glisse parfois entre les barreaux, se laisse caresser. L'un des prisonniers ne supporte plus ces enfantillages, la facilité avec laquelle ses camarades se laissent aller à des amusements stupides. « Bande de femmelettes, de crétins, de tarés ! » crie cet enragé, captif non seulement d'une cellule mais aussi du dogme révolutionnaire. Il se dispute avec les autres, il est têtu, méchant, vaniteux, vindicatif. Il est bien placé dans la hiérarchie illégale du Parti, impossible de l'ignorer. Ils n'ont pas envie non plus de le contredire. Finalement l'hystérique attrape le chat et le tue. Là-bas, dans la cellule. Savez-vous qui est le coupable ?

– Le coupable ? C'est une histoire vraie ?

– Oui, vraie. Le héros est notre grand *Conducător*, le plus aimé des fils du peuple.

– D'où tenez-vous cela ?

– D'un parent de ma femme. Il était en prison avec ce fanatique. Toujours renfrogné, sérieux. Dépourvu de vices, exaspéré par toute

déviation par rapport au but suprême.

Dernière conversation. Gora était finalement parti seul. Il avait quitté son pays, sa femme à laquelle il était plus attaché qu'à quiconque et à quoi que ce soit. À la surprise générale et à son grand désespoir, Lu avait refusé de l'accompagner !

Un an après son arrivée dans le Nouveau Monde, il reçut une longue lettre affectueuse, dans laquelle Mihnea Palade évoquait les difficultés qu'il avait eues pour obtenir son adresse et lui faisait part de ses projets universitaires, autant que le permettait une lettre censurée. Il pensait renoncer aux mathématiques ! Pour le moment, il ajournait, étudiait d'arrache-pied, même les mathématiques, bien qu'il s'intéressât surtout au système judiciaire de la torture au Moyen Âge, au procès de Jeanne d'Arc, à l'alchimie et à l'astronomie. Il avait déjà publié quelques études, lu l'œuvre de l'érudit Cosmin Dima, et se demandait qui pourrait intercéder auprès de lui pour un contact épistolaire. Gora ne répondit pas à la question mais il intervint pour que Palade obtienne une bourse aux États-Unis. Sans surprise, le passeport lui fut refusé. Deux ans plus tard, avant d'obtenir son diplôme à l'Université avec *magna cum laude*, Palade reçut une nouvelle bourse américaine, grâce cette fois au grand Dima. On lui accorda un passeport. Palade avait-il cédé aux pressions du Parti ou de la Securitate ? La question ne fut jamais posée, ni le soir où Gora et l'ancien étudiant se retrouvèrent en Amérique, ni par la suite.

Le nouvel immigrant n'avait qu'un mot à la bouche : l'évasion.

Chance miraculeuse, négociée par les dieux et les forces obscures. Après l'euphorie des premiers mois, Palade s'enfonça dans la dépression. Aliénation, solitude. Le refuge de la bibliothèque ne l'aidait apparemment plus. Il restait au lit, des heures et des jours durant, attendant le miracle qui le remettrait sur pied.

« Je suis désespéré, mais non vaincu. Le désespoir est un signe de vitalité, je l'espère. Je suis en suspens, libre d'être tout ou rien, je ne déchiffre pas le désarroi auquel je suis voué. On ne m'a pas encore donné la clé. J'attends dans l'indifférence et la désolation. J'entends dans l'escalier les pas des anciens surveillants. Ils sont toujours là. »

Ils se parlaient tous les jours au téléphone. Entre-temps Gora s'était rapproché de Dima. Généreux, affable avec tous ses compatriotes, le Maître avait accepté de rencontrer Mihnea Palade, son admirateur fraîchement

arrivé de Roumanie. Plus tard, quand Gora lui demanda ses impressions, Dima confirma, enchanté, qu'il avait trouvé en Palade son disciple.

La rencontre avait dissipé l'anxiété de Palade. Le Maître lui avait proposé un plan de lecture élaboré en vue du doctorat, et lui avait promis de le faire collaborer à des exégèses communes. Bien qu'il ait été contraint de naviguer d'une université à l'autre, Palade publia beaucoup sous la houlette de Dima. Des travaux sur les mythes et le mysticisme, la Renaissance et l'Inquisition. Il suivait le modèle encyclopédique du Maître.

Palade allait rencontrer sa femme dans l'impressionnante maison de Dima. Gora connaissait Kira Varlam, elle avait été son étudiante, et, semble-t-il, plus qu'une étudiante. Ils avaient aussi été collègues, quand Kira était devenue assistante d'espagnol. Étudiante en troisième année, elle avait joué le rôle principal dans un film : elle le devait non à ses talents d'actrice, plutôt médiocres, mais à son visage étrange aux yeux verts, en amande. Elle nattait ses longs cheveux, dorés comme les blés, qui lui descendaient jusqu'aux hanches, et dévoilait des jambes superbes sous des robes courtes. Peu après la première du film, elle épousa un sportif célèbre, en divorça au bout d'un an et resta seule avec un petit garçon, avec lequel elle émigra chez une tante de Cleveland, sitôt ses études terminées.

Dès la première nuit, Palade plaça leur amour sous le signe d'un rituel magique. D'un index trempé dans leur propre sang, les amoureux avaient signé, chacun à son tour, face au lit, un pacte d'éternité. « Le traître mourra très vite, dans la honte », lisait-on au bas d'une page de parchemin acquise tout exprès et placée, bien en vue, à côté de la bouteille de vin rouge qui attendait sur la table d'être sacrifiée. Nuit de septembre : Kira recevrait jusqu'à sa mort, le jour anniversaire, dix-neuf roses, rouges comme le bûcher qui consume les promesses.

Des détails kitsch, dirait Peter Gaşpar, comme le dit aussi le professeur Gora. Le Maître Dima avait, de toute évidence, un pouvoir hypnotique sur son disciple, ensorcelé par la magie et les mystères.

Les années qui suivirent sa séparation avec Kira ne ralentirent pas la productivité de Palade ni ne diminuèrent ses bizarreries. Mais, à un certain moment, la relation avec Dima s'est concentrée sur des questions sans réponse. On apprenait peu de vérités sur l'histoire de la Roumanie dans les bibliothèques de la Patrie. Gora et Palade n'avaient découvert qu'une fois arrivés dans leur nouveau pays, à la lecture de journaux anciens de leur

Patrie lointaine, accessibles ici, de ce côté de l'Océan, à la Bibliothèque du Congrès des États-Unis, d'étranges épisodes politiques datant des années 30, quand l'érudit, alors jeune, était fasciné par un genre de terrorisme fondamentaliste chrétien-orthodoxe.

Palade avait chancelé sous le choc. Dima n'était pas seulement un érudit extraordinaire, une véritable bibliothèque, mais aussi un interlocuteur généreux, altruiste, à qui il était difficile de trouver des défauts.

Gora avait tenté, sans succès, de provoquer un dialogue avec Dima. « Il tricote ! Il tricote un petit bonnet de nuit. Si je lui pose des questions sur cette période et sur ce que j'ai trouvé ici, dans les vieux journaux, il prend ses aiguilles. D'un air absent et méticuleux, il se met à tricoter son petit bonnet de nuit noir, qui protège du froid et des souvenirs. C'est ainsi que je vois le silence dont il m'honore », avait dit Gora à l'ancien étudiant, lors d'une conversation téléphonique, entrecoupée de halètements.

Bouleversé et avide de nouvelles preuves, Palade n'arrivait plus à travailler, déchiré entre son adoration pour le Maître et les questions qui s'enchaînaient et s'accumulaient.

« Un crétin, voilà ce qu'il est, l'amoureux ! », avait-il explosé au téléphone. « Disciple par-dessus le marché ! Toute ma vie j'ai rêvé de la grande rencontre avec le Maître. Mais à la porte de l'école, voici qu'on m'arrache le nerf critique, pour que je puisse rester amoureux. L'esprit critique est interdit à l'entrée du Temple de l'Amour. »

Crise après crise d'auto-accusation, Palade décida d'oublier le dilemme. Dima était son protecteur, son amitié était inestimable, il ne pouvait renoncer à lui. Des faux pas de l'intelligence et de la moralité vieux d'un demi-siècle ? Ce n'est pas le présent. Si le passé n'est pas clair, le présent, lui, l'est : l'érudit est l'homme des livres, non des polémiques de comptoir.

Gora s'était demandé si Palade était entré au Parti qu'il haïssait et dont il avait quand même besoin pour s'évader. Il aurait ainsi eu l'expérience du compromis.

Les irritations allaient resurgir cycliquement. Le vieil homme et son disciple continuaient cependant à publier des livres ensemble.

Aux funérailles du regretté Cosmin Dima, l'héritier prononça un déchirant discours d'adieu. Ferveur de son affection et affirmation publique de sa libération. En quelques phrases, Palade annonçait qu'il avait une

vision différente du monde et du domaine auquel s'étaient consacrés son illustre prédécesseur comme lui-même. « Mon Maître croyait au caractère organique d'un système, moi, je préfère la médiévale *ars combinatoria*. Les théories actuelles de l'information et les théories cognitives dans lesquelles nous partons d'un point vide vers des variantes qui se disputent la logique et le message. J'ai foi en l'idée d'imperfection et la dynamique mentale m'obsède. »

L'aveuglement politique, et même la prétention de l'ignorer ou de le nier ne peuvent concourir avec l'amour, affirmait Palade, et il déclarait, une fois de plus, en public, son admiration et son affection pour le disparu. Probablement une thérapie contre l'incapacité d'oublier les égarements politiques et le silence qui les entourait.

« Après sa mort, monsieur Dima m'envoie des messages. Je réfute presque toutes ses idées, je le contredis, mais nous poursuivons notre polémique. »

Palade aspirait à influencer les événements terrestres et cosmiques, après en avoir étudié le code. Obsédé par les prophéties sociales, les cataclysmes personnels, les énigmes sexuelles, il interrogeait les astres. Il s'était éloigné de la communauté des exilés, publiait des textes antinationalistes dans la presse de l'exil. Il attaquait toutes les semaines l'idéologie des patriotes nazis et communistes issue du post-nazisme et du post-communisme.

Ce fut le début des menaces : coups de téléphone, lettres, violences en pleine rue. Il se savait poursuivi mais ne prenait aucune précaution et n'avait pas averti la police. Les colis étranges se multipliaient, il refusait de les ouvrir, les jetait à la poubelle dans la cour de sa maison. Il avait rendu public son désir d'abandonner le christianisme pour toute autre religion ou plutôt, pour la religion des irréligieux.

C'est alors que Palade se décida à retourner brièvement dans sa Patrie, pour voir de ses propres yeux si le communisme serait suivi de l'an 2000 ou des années 30. Il revint en Amérique, sombre et déprimé. Les nouvelles destinées au professeur Gora n'étaient pas rassurantes non plus, communiquées pourtant à doses homéopathiques et avec des blancs.

Il avait aperçu Lu, un soir, au théâtre, accompagnée d'un partenaire plus jeune ; il avait appris que c'était, en fait, son cousin.

*

Peter, le seul cousin de Lu. Pas de confusion possible. Un jeune maintenant adulte, bel homme et beau parleur ? À quoi ressemblait-il, le cousin Gaşpar ? Avait-il achevé ses études supérieures, était-il devenu un grand sportif ? S'occupait-il de basket et d'athlétisme, comme jadis, écrivait-il des chroniques hippiques, des critiques d'expositions ? Avait-il accompagné Lu d'autres fois ?

Lucian Palade, le frère de Mihnea, et sa femme entretenaient des relations amicales avec l'ex-madame Gora. Ils l'avaient vue à diverses occasions, publiques ou familiales. Qui l'accompagnait ?

Au théâtre avec Peter ! Et après ? Ils étaient cousins, pas vrai ? Peter sera venu de l'autre bout du pays passer quelques jours dans la capitale et sa cousine l'aura invité au théâtre. C'est la moindre des politesses. Lu ne supportait pas d'aller seule au théâtre ou au cinéma, ni au concert ou en excursion, rien d'étonnant à ce qu'elle ait pris le jeune Gaşpar comme chevalier servant.

Peter Gaşpar aurait-il par hasard une voiture ? En visite à Bucarest, des années auparavant, racontait Lu, le lycéen avait été fasciné par les voitures, rares et en piteux état. Se serait-il procuré une de ces célèbres Trabant, ce jouet socialiste en plastique, avec un moteur de motocyclette ? Elle roulait teuf-teuf, pouf-pouf, fumée, il fallait changer fréquemment la sacro-sainte bougie, le cocktail de gazole et d'essence était efficace, elle consommait peu, l'auto du pauvre, cinq ans d'attente avant d'accéder à ce progrès social. Le procureur Gaşpar aurait-il obtenu de son cher Parti la faveur dont rêvait son fils ? David Gaşpar était-il redevenu procureur ou avait-il passé de longues années en prison, comme le disait la rumeur ?

Le passé. Des fragments apparaissent et disparaissent quand on ne s'y attend pas. Voilà que Lu accompagne maintenant aussi Gusti Gora, alors qu'elle avait refusé de le faire. Elle détient, maintenant encore, le rôle d'épouse unique ! Non, leur rencontre n'avait pas été une illusion, c'est la séparation qui l'était.

« Je ne l'ai pas rencontrée, je l'ai retrouvée. Elle était en moi depuis longtemps », murmurait le professeur Gora à l'écouteur muet.

Elle n'avait pas accepté d'accompagner Gora dans ce désert de bien-être et de liberté, mais elle ne pouvait pas non plus l'abandonner à son sort.

Elle était près de lui sans le savoir, ou le sachant peut-être, c'est ainsi seulement qu'elle résistait à la séparation.

Le couple marchait en silence sur le trottoir devant la gare. Collés l'un contre l'autre. Lu avait soudain secoué ses longs cheveux noirs, tout en regardant son mari.

– Je ne crois pas que Peter connaisse l'histoire de ses parents. Son père, marié autrefois à Liza, brûlée avec leur petite fille, Miry… C'est Peter qui représente la nouvelle vie de cette femme, pas David. Ce joueur de basket ne supporte pas les excès maternels, j'en suis sûre.

Ils revenaient de la gare, après y avoir conduit leur invité. Gora fut surpris de l'ardeur avec laquelle Lu abordait le sujet.

Les mois suivants, Lu parut découvrir en elle une personnalité longtemps secrète. La vie de David et Eva Gaşpar lui en fournissait le code perdu… à travers eux, elle s'initiait à l'inconnu en elle.

– Peter n'est peut-être pas le fils de David. Le délire de la libération a déchaîné les instincts, c'est ce que disent les anciens déportés. Orgie de liberté, orgie des sens verrouillés. Ils se sont mêlés au petit bonheur la chance, c'est ce que l'on dit. David n'a dû voir qu'ensuite sa compagne d'un instant ou d'une nuit. Peter est né à Belgrade, sur le chemin du retour. Eva ne voulait pas revenir, mais David tenait à remettre en mémoire la vérité. Instaurer la justice ! Avec de tels parents, Peter s'est mis au basket.

Bribes d'informations, entendues et répétées, truffées de suppositions. Ce n'étaient pas de simples ragots suscités par la visite de son cousin jusqu'alors inconnu, mais la résurgence de questions en sommeil. Signaux d'avertissement, interférences, attentes. Lu avait l'air ailleurs.

Gora s'était senti exclu, ravalé au rôle de spectateur qui n'a droit qu'à une partie de l'énigme. Lu avait déjà, auparavant, des absences de ce genre : glissement rapide, imperceptible, soudain, on ne pouvait plus la rejoindre. Autisme affectif et réversible. Il suffisait de la toucher au moment opportun, après un dernier ondoiement léthargique, elle sortait de sa transe et se reconnectait au réel, avec un désir de contact plus vif que jamais. Elle électrisait aussitôt son partenaire. Elle mettait à s'abandonner la même passion qu'à s'absenter, cette forme d'intense communion était peut-être une autre forme d'éloignement. Les ténèbres et la braise agrandissaient ses yeux, ses mains tremblaient, ses lèvres palpitaient doucement, sa bouche se dilatait, ventouse vorace, aspirant le sang et les purulences de la proie.

La magie du désir ravivait le souvenir et l'attachait à Lu. Initiation, toujours la même et chaque fois une autre. Vide noir, persistant, aux échos de déroute, d'ensorcellement et de mélancolie.

Il avait essayé plus d'une fois de faire barrage aux souvenirs, ils revenaient comme les marées. L'éloignement où Lu s'était réfugiée aiguisait une obsession constante, insupportable au début, avidement désirée et magique par la suite.

Il avait accepté cette invraisemblable nouvelle : Lu, compagne de Peter ! Le jeune cousin représentait peut-être un stratagème perfide – qui sait ? –, mais aussi un exercice d'humilité. Et, pourquoi pas, un test réinventé entre les époux Gora, c'est ce que croyait l'ancien et toujours mari Gusti – Augustin Gora.

La belle Lu n'avait aucune raison de former un couple avec Peter ! Il y avait certainement eu des prétendants de plus de poids. Choisir son jeune cousin trahissait une résignation suspecte et un défi non moins suspect à l'opinion publique. Lu ne portait pas aux nues les conventions sociales, mais elle n'était pas non plus indifférente à leurs effets.

Masochisme de l'humiliation ? Gora était aussi content d'imaginer l'humiliation de Lu que la complicité entre eux.

*

Des années auparavant, Augustin Gora, le naufragé, s'était retrouvé, lui aussi, seul et libre dans le Monde Nouveau et Libre. Quelques jours plus tard, il écrivit au professeur Cosmin Dima. Il reçut rapidement une réponse, suivie de nombreux coups de fil l'interrogeant sur leur Patrie commune. Dima lui proposa aussitôt son aide, lui offrit un billet d'avion pour venir le voir. Un voyage renouvelé les mois suivants.

Dès le premier instant, il fut fasciné par la sérénité du Vieux, comme il allait appeler Dima. Cet érudit vivait l'exil telle une aventure initiatique, ouvrant le vaste monde même à celui ayant déjà vagabondé parmi les livres et leurs univers. Une expérience essentielle : acculé à une situation extrême, on réapprend les *stratégies de renouvellement*, disait la voix affaiblie.

Il considérait sa relation à son pays natal, marquée par les nostalgies et les ruines, avec le même détachement réel ou apparent. Plutôt apparent.

Quand on connaissait les journaux de la Bibliothèque du Congrès, on comprenait qu'il n'y avait là qu'apparence.

Il répétait jusqu'à saturation : l'existence en tant que privilège ! Immense, fugace, répétait la voix timide.

Pour donner plus de force à sa voix basse, les mains minuscules, tachées par la maladie et l'encre, scandaient les mots, en vibrant doucement au-dessus de la pile de manuscrits.

Et la mort ? se demandait Gora. Il avait lu ses textes exaltés sur la Mort et les labyrinthes morbides, il connaissait les slogans de ses adorateurs, armés pour l'Apocalypse de la purification. Le vieil homme, comme ses anciens camarades, avait dédié à la Mort de pieuses révérences, mais aussi de savantes études et exégèses.

Après une courte pause, Dima ajouta avec mélancolie, sans répondre à une question : « La Mort ! Suprême ! Elle règne partout, reine absolue, Dieu en personne. C'est ainsi seulement, par la mort, que nous l'étreignons. » Il conseillait au nouveau venu de garder le contact avec les siens en Roumanie, de ne rien rejeter, bon ou mauvais, de la mémoire du passé. « Nos tombeaux sont là-bas, dans le passé. Plus durables que nous. »

Dima, mal à l'aise, saisit sa pipe posée au bord du bureau, et se mit à la faire tourner entre ses doigts. « Même ce plaisir m'est interdit », murmura-t-il sans cesser de faire tourner sa pipe. Pas de trace de tabac alentour.

« N'oubliez pas les privilèges du passé et profitez du présent ! »

Rhétorique creuse, pensa Gora. Quelques jours plus tard, il évoqua, dans une lettre à Lu, la conversation avec l'idole des égarés de la mansarde où ils s'étaient rencontrés la première fois. L'illustre Dima proposait de faire des démarches officielles auprès des autorités américaines pour procurer un passeport à la jeune madame Gora, restée de l'autre côté du rideau de Fer.

Là-bas, la situation s'était aggravée, Gora espérait que Lu reviendrait sur son refus. Sa stupéfiante décision contribuait beaucoup à la confusion dans laquelle il se trouvait. Il évoquait, sans adjectifs, la mansarde des orageux débats juvéniles, la soirée d'autrefois, où, d'un air victorieux, l'un des étudiants avait déposé sur la table trois livres de Cosmin Dima en français.

On se mit immédiatement à discuter du célèbre érudit exilé, mais, à la surprise de tous, Gora resta silencieux ; sans intervenir, il répondait aux

questions des jeunes par de courtes et incompréhensibles remarques. Inutile de rappeler à Lu pourquoi il n'avait pas réussi à s'intéresser aux enthousiastes spéculations scolastiques – il était convaincu qu'elle n'avait pas oublié non plus leur première rencontre et qu'elle comprit alors, comme les autres, les raisons de son mutisme inattendu. Ce n'était pas un simple repli sur soi. Il prenait ses distances par rapport à l'effervescence de l'auditoire qu'il avait dominé, pour attirer l'attention de l'inconnue par son brusque silence.

On ne savait pas qui avait amené Lu dans le groupe des suspects. Mais tous virent avec qui elle partit.

Les soirs suivants, ils arrivaient et repartaient ensemble. Puis, ils s'absentèrent longtemps. Quand ils revinrent, ils n'avaient plus l'air de s'intéresser aux controverses subversives. Ils apparaissaient à l'improviste, disparaissaient des semaines de suite, jusqu'à disparaître tout à fait. Un an après, ils se marièrent. Après la noce, Lu semblait plus belle que jamais, désormais gaie et volubile. Mûri par les responsabilités du mariage, Gora devenait infantile. Il suivait, enchanté, chaque geste de sa femme. Temps de bonheur, sans histoires.

Son refus de suivre son mari dans la mirifique Amérique représentait, même après toutes ces années, une énigme que Gora ne cessait de fouiller. Les yeux des autres ne décelaient pas la fissure. Mais l'intimité révéla d'étranges crispations. La compagne rationnelle et pragmatique était habitée par un double hagard, en proie aux ténèbres. On ne reconnaissait plus cette étrangère, blottie dans son coin, au piquet, qui se débattait secrètement dans des lianes empoisonnées. Mais la fierté ne cédait pas. L'éducation de Lu lui avait appris à ne pas se plaindre, à éviter d'exhiber ses faiblesses ou ses soucis. Elle ne se lamentait donc qu'en son for intérieur, dans la solitude.

L'enchantement des premières années de vie commune fut durement éprouvé par ces rechutes régressives et peu à peu remplacé par la fascination de vivre avec plusieurs personnes à la fois, qui se disputaient la suprématie. Il découvrait lentement, mais jamais complètement, le code de son épouse. Toujours en alerte, il attendait le choc, les cycles.

Il était rétrospectivement tendu, même maintenant, après tant d'années…

La robe de gala se volatilisait quand on s'y attendait le moins, Lu se retrouvait soudain dépouillée de toute protection, anéantie, aspirée par le

vide. La méfiance s'emparait très vite d'elle : il n'y avait plus de passé heureux, rien de solide autour d'elle, que le piège douteux de ce qui allait encore advenir. La captive se sentait rejetée dans le désert des anonymes et des bannis, affolée par les vents contraires, poussée vers l'abîme qui l'attendait depuis longtemps.

Il ne savait plus combien d'amour contenait le passé nommé Lu, il n'était pas capable de définir l'énigme qui les avait séparés. Tout semblait dilué et obscur. Mais une fraternité ambiguë persistait, l'inceste avec une sœur qui ne lui ressemblait pas.

L'amour domestiqué par le mariage minait-il l'amour ?

L'exil, les humiliations de l'errance l'épouvantaient, toujours. Elle avait installé à côté d'elle, dans son nid d'orpheline, un compagnon, un cousin plus jeune, irréfléchi et bizarre ? Esprit de famille ?

L'héritier balkanique du Hollandais n'était qu'un simulacre. L'époque, elle aussi, une parodie sans postérité.

La postérité, la voici partout, à deux pas. Des éventaires de paroles et de marchandises, le citoyen grisé par les publicités, la foire planétaire. Le rire de Mynheer dans le tombeau de la farce qui lui a valu la célébrité.

Une pensée venimeuse avec laquelle on peut aller se coucher, ami Gora. La nuit, à coup sûr, sera bavarde.

*

Lu n'avait pas encore été embauchée chez le docteur Koch quand Peter renonça à sa bourse de la New York University. Irresponsabilité évoquée lors de la première conversation avec Gora ?

Une condisciple italienne s'émut de la facilité avec laquelle ce réfugié de l'Est envisageait de laisser tomber une bourse, si modeste soit-elle, et de se lancer dans l'inconnu. Cette condisciple au prénom légendaire de Béatrice, doctorante en histoire de l'art, était mariée à un Américain riche et âgé. Elle offrit une solution inouïe : Peter prendrait tous les matins le petit déjeuner avec son mari ! Ils devraient parler des nouvelles. Cette prestation serait décemment rémunérée.

Le nom de Peter Gaşpar parut d'emblée inspirer confiance à monsieur Artwein. Il devait apporter, pour en discuter, le journal du jour, mais pas celui de l'année. Monsieur Artwein s'intéressait aux journaux de l'année de

sa naissance. Le 5 janvier devenait 5 janvier 1920, le 22 juin devait être le 22 juin 1920. L'univers était né le jour où monsieur Artwein était venu au monde : le 24 février 1920.

Cette occupation bizarre semblait stimuler Peter. Qu'il soit, de toute évidence, l'objet d'une action charitable le laissait indifférent. « Ça alors c'est une idée, je vous le dis ! On entend partout répéter que les Américains sont *workoholics*, accros au travail, qu'ils ne peuvent pas y renoncer et ne pensent qu'à l'argent. En voici un qui a fait le plein et qui renonce à travailler, prêt à jeter l'argent par les fenêtres. Des plaisirs non canoniques ! Son épouse si jeune et disponible ne le dérange pas, la surveiller ou la dominer ne sont pas des obsessions, il la laisse au gré de ses appétits, quels qu'ils soient, engage un vagabond balkanique pour une conversation matinale à propos du temps passé, comme autrefois, entre hommes ! »

Peter prit son service avec enthousiasme. Tous les après-midi, il allait à la bibliothèque centrale de la ville faire une photocopie de l'ancien journal, avec laquelle il devait se présenter le lendemain matin, à son poste.

Le petit déjeuner se prolongeait parfois, mais monsieur Artwein ne poussait pas plus loin la politesse, il ne l'invitait pas à déjeuner. Il n'en aurait pas eu le temps, il était occupé l'après-midi.

Malheureusement, le destin n'allait pas accorder longue vie à ces entrevues. Deux mois après la naissance de monsieur Artwein, Beatrice le reçut, élégante et distinguée, comme toujours, et apprit à son ancien condisciple que son mari avait eu une attaque et qu'il était à moitié paralysé.

– À moitié, qu'est-ce que ça veut dire, à moitié ?

La jeune madame Artwein ne sembla pas choquée par la précipitation et la gaffe de son condisciple, qui n'avait pas eu un mot de compassion pour l'état de son patron. Elle regarda droit dans les yeux cet échalas de Peter, comme elle l'avait fait maintes fois :

– Ça lui ferait du bien, je crois, que quelqu'un lui lise un journal, le matin, à midi et le soir. Seulement, dans son cas, cette demi-paralysie signifie qu'il est absent. Son corps n'est pas entièrement paralysé, mais son esprit l'est, pour le moment, tout du moins. Il se remettra peut-être avec le temps. Alors… D'ailleurs, si je réfléchis bien, je ne vois aucun inconvénient à continuer de payer quelques mois, un an, le travail dont tu viens d'être si soudainement privé. C'est sérieux, tu sais, il n'y a pas de problème. Tu

pourrais venir tous les jours. Tu présenterais le journal comme d'habitude, même si tu n'as personne en face. Aux heures qui te conviendraient.

Et elle regarda une fois de plus le hussard droit dans les yeux.

Peter refusa l'offre une fois et une fois encore.

Il eut par la suite des petits boulots rémunérés. Il travailla dans un groupe de traducteurs de menus pour des compagnies aériennes transatlantiques, nationales et multinationales, parmi des Russes, des Arabes, des Chinois, des Espagnols, des Africains de toutes sortes, des Indonésiens, des Grecs, des Turcs, des Français, des Japonais, toute la troupe de Babel. Les ingrédients de la fraternisation et de la discorde universelles n'étaient pas à son goût, le salaire était médiocre et temporaire.

Quand, après une longue période, Gora l'eut de nouveau au bout du fil, il était à la veille d'une tentative bien plus extravagante.

Dans la minuscule chambre de l'hôtel minable où il vivait, le couple Lu-Gaşpar avait pris l'habitude de s'amuser, le soir, à lire l'annuaire du téléphone.

D'où surgira le lièvre ? – c'était ça, le jeu.

De la forêt de noms inconnus, le lièvre avait effectivement surgi quand ils ne s'y attendaient plus. Non de l'annuaire, mais du magazine que Peter avait acheté en rentrant. Un long article sur la mafia d'Europe de l'Est à New York. Le personnage central semblait être un certain Mike Mark, dont la biographie détaillée était tout sauf banale : études de chimie à Bucarest, départ compliqué pour l'Amérique, avec une unique valise, infiltration du réseau commercial de l'essence. *No business is like the gas business*, précisait le pétulant reporter. Par la suite : perfectionnement de l'appareil à enregistrer le kilométrage et le tarif des taxis, vente de l'invention à la mairie, spectaculaires alliances avec les mafias russe et albanaise, accroissement des biens. Vue de la rue, la Maison Mark, à deux étages, dans le Queens, n'avait pas un air imposant, mais il y avait trois niveaux souterrains, une piscine, des caméras de télévision pour surveiller aussi les environs, six chambres luxueuses, des murs et des plafonds de verre. Sur les portes des nombreuses pièces, *I love America* était gravé en lettres d'or. Agent de renseignements du FBI et travaillant aussi pour ceux que poursuivait le FBI, expert en fraudes fiscales, soumis plusieurs fois à des enquêtes mais toujours libéré faute de preuves. Mike Mark était propriétaire

de deux cents stations-service et de quelques grands immeubles d'habitation.

Il avait refusé la protection du FBI à la suite de menaces d'anciens complices. « Je n'ai pas besoin du FBI, je suis meilleur qu'eux. Je ne ferai pas déménager ma famille, comme le demandent les idiots qui veulent me protéger. Ma famille est sacrée, ma maison est sacrée. » Telles étaient les formules que répétait le reporter. Père et époux exemplaire et, surtout, fils d'un dévouement fanatique envers ses parents, survivants des camps hitlériens et staliniens, et parvenus eux aussi, ces dernières années, au Pays des Rêves. Le magnat tenait à l'honneur de la famille plus qu'à tout.

Parmi les personnes mentionnées dans la fabuleuse histoire de l'immigrant Mark Mike, il y avait aussi un de ses amis, voisin d'enfance de la même rue d'une modeste banlieue de Bucarest. Lu reconnut le nom d'un de ses anciens condisciples à l'université. Peter souriait. Dans la jungle de l'inconnu, voici enfin le nom d'un être réel. Monsieur le professeur Gora, qu'ils évitaient d'évoquer, était réel lui aussi, on pouvait lui téléphoner, mais c'était un spectre caché parmi les spectres des livres.

Ça ne coûte rien d'essayer, décréta Lu. Elle chercha fébrilement dans l'annuaire : Mişu Stolz, c'est-à-dire Michael Stolz, il n'y en avait qu'un, ce ne pouvait être que lui.

Peter souriait. Lu prit le combiné et hop ! Mişu Michael, sorti du néant, répondit présent. Comme si c'était hier, quand il courait comme un chien ivre après la jolie brunette. Il ne s'étonna pas outre mesure. Flegmatique, mais poli, Michael Stolz invita le couple à lui rendre visite à Forest Hills. Long trajet en métro, puis à pied, jusqu'à la sonnette, à droite d'une porte en chêne massif.

D'une simple courbette, le domestique chinois les invita à entrer.

Mişu Stolz les attendait dans un hall imposant et élégant. Imposant et élégant lui-même. Grand, corpulent, complet noir, chemise blanche, il semblait rentrer d'une réunion d'affaires, ayant eu à peine le temps de retirer sa cravate. Il fit la connaissance de Peter, s'inclina cérémonieusement devant la belle, sans le ravissement d'autrefois.

Les anciens condisciples se regardèrent avec sympathie : Mişu, content de se trouver dans une position sociale supérieure, Lu, amusée par l'incarnation américaine de son adorateur.

– Je vis seul, je suis célibataire.

Il regardait intensément et avec insolence le couple de cousins, si toutefois ils étaient cousins, ce que de toute évidence il ne croyait pas.

– Le Chinois est cuisinier, maître d'hôtel, femme de ménage, homme à tout faire. Je ne suis pas riche, je n'ai pas accepté les offres de Mike, j'ai flairé le danger, je ne voulais pas y être mêlé. Il m'a beaucoup aidé au début. Financièrement aussi. Impitoyable avec ses rivaux, généreux avec ses amis. Un cœur d'or. De l'or enveloppé dans de la merde.

Le Chinois disposait les tartines et les bouteilles avec une condescendance souveraine, Mişu s'enquérait de la situation des aventuriers.

Vers la fin de la rencontre, devant un verre de cognac français, il reconnut détenir lui aussi trois stations-service et quelques taxis limousines, un revenu plus qu'honorable. Beaucoup de travail, naturellement, il n'avait jamais autant travaillé, et du stress, bien entendu, on ne fait pas de l'argent rien qu'en travaillant. Il sourit, fier de sa remarque frappée au coin du bon sens, qu'il compléta, en complétant aussi son sourire d'un rire bref, dépourvu de cordialité : « En réalité, on ne fait jamais d'argent en travaillant. Ce ne sont pas les employés ou les chauffeurs qui font de l'argent, mais le propriétaire. Moi. »

Au moment de partir, il tendit une carte de visite à chacun de ses invités. Il ajouta, en ne regardant que Lu : « Si vous avez besoin de quelque chose, passez-moi un coup de fil. Le troisième numéro est moins occupé. »

Cette rencontre n'annonçait aucune suite. Elle en eut. Après quelques mois de chômage et de petits boulots éphémères, Peter téléphona à Stolz, sans en faire part à Lu, il obtint une entrevue et un emploi. Dangereux, semble-t-il, c'est ce qu'apprendrait bientôt le professeur Gora.

Il n'avait pas besoin du nom pour reconnaître la voix qui vivait en lui, par-delà le bien et le mal, l'espace et le temps. Il resta muet. Gêne des deux côtés. Lu s'était résolue à grand-peine à cette démarche, il le savait fort bien. C'est le désespoir qui avait provoqué cet appel.

– Chau… chauffeur ! Chauffeur, tu… tu entends ça ! Le grand Stolz. L'a em… embauché ! Chauffeur ! Je ne savais pas que Peter… Peter veut se sui… sui… suicider. Il ne veut pas l'admettre. Si, il l'admet, mais en plaisantant, répétait la voix suave d'autrefois. Un suicide. Il n'est plus question de promener dix chiens dans le parc pour cinq dollars de l'heure. Ni de trier des colis à la poste. Ça, c'est au… autre chose.

Lu fit une pause, rassemblant ses forces pour expliquer le désastre. Avant de partir pour l'Amérique, le couple avait obtenu des permis de conduire. Ils n'avaient pas de voiture, mais ils savaient qu'en Amérique on ne pouvait s'en passer. Ils avaient pris des cours de conduite, avaient réussi les épreuves théoriques et pratiques, et refilé l'inévitable pot-de-vin balkanique, socialiste. Sans ça, ça ne marchait pas. Oui, le professeur Gora comprenait très bien cela, il s'était soumis lui aussi au même rituel. Le policier examinateur percevait un salaire-bakchich pour chaque permis. Lu, consciencieuse, avait passé l'examen, reçu le permis payé d'avance, Peter ne s'était pas donné la peine de se présenter. Il avait reçu son permis sous enveloppe, chez lui. Pour la même somme, évidemment. Oui, Gora se souvenait de cette pratique.

– Il ne s'y connaît pas. Pas du tout. Il n'a aucune expérience. Aucune. Mais il est fasciné par la Ville de la Lune, c'est ce qu'il dit. En tant que chauffeur de taxi, il va parcourir l'astre. Le monstre sélénite est fait pour nous, les somnambules de l'errance, voilà ce qu'il soutient.

Silence. Elle paraissait aussi effrayée par ses paroles que par le risque que le dialogue glisse vers un autre sujet. Silence. Gora ne se sentait pas capable, lui non plus, de s'éloigner du problème de l'instant.

Flairant le danger, Lu se sentit obligée de réciter à toute allure – un vrai guide touristique – les merveilles auxquelles rêvait Peter : le Moscou de Brighton Beach, l'Italie de Little Italy, les Balkans, le Pakistan et l'Inde du Queens, les Chinois de Chinatown, le Sénégal de Harlem, les hassidims de Brooklyn.

La glace d'un silence de plus de deux décennies ne pouvait pas fondre en un tournemain et par magie. Gora promit de parler au suicidaire. Sans résultat, bien entendu.

Il ne lui restait que l'écho de la voix de Lu. Ce n'était pas rien.

Pour son premier jour de travail, Peter devait se présenter avec l'une des limousines de Stolz au domicile d'une célébrité. Sommité universitaire, politicien ou diplomate, ce n'était pas très clair, un VIP, le reste ne comptait pas. Il fallait conduire cette célébrité à l'aéroport. Puis, le taxi limousine devait aller à une autre adresse, et à une autre encore, selon le programme établi par le dispatcheur de Stolz.

Le novice s'était exercé pendant deux jours, trois heures durant, sur la voiture du concierge du petit hôtel où ils habitaient.

« La clé de contact, le pied sur l'accélérateur. Frein. À gauche, le frein. Le rétroviseur ! Le rétroviseur, attention au rétroviseur », avertissait le Mexicain transpirant d'angoisse. « Doucement. Non, comme ça c'est trop lent. Pas assez de vitesse. Recule ! Comme ça, à gauche. Le pied, le pied, oui, sur le frein. Le pied sur le frein ! Accélère, comme ça. À gauche. Le rétro ! À droite, le rétroviseur de droite. Attention au rétroviseur. Tout le temps, attention au rétro. »

Les anciens cours socialistes guidaient ses mouvements chaotiques, la main, le pied, le regard travaillaient indépendamment.

Les cheveux du Mexicain étaient collés par la peur, ses petites mains brunes tremblaient, ses yeux semblaient sur le point de sortir de leurs orbites, il multipliait les signes de croix, serrait sa petite tête dans ses petites mains, pour ne pas voir l'instant suivant. Mais Peter était parfaitement calme, satisfait de son entraînement, il aimait ce dragon sur roues.

Il répétait un seul mot : « doucement ». Sa prière et sa devise : DOUCEMENT. C'est tout ce qu'il devait répéter, c'est tout, ce mot de passe allait apprivoiser les dieux. Doucement, tu conduis doucement, tu as le temps de corriger tes erreurs. La course de la mort, un burlesque film d'épouvante.

La voiture avait démarré, le chauffeur pas encore. Commandes lentes, démoniaques, à gauche, doucement, stop, le pied sur le frein, comme ça, accélération, frein, le pied, doucement, à gauche, trop, trop, maintenant à droite, doucement, le rétroviseur, attention au rétroviseur, à gauche, comme ça, stop. Feu rouge, stop.

Le chauffeur préhistorique, au volant de la charrette moderne demeurait calme et absent. Reprises lentes, commandes brèves, répétées, la prière : DOUCEMENT. Il n'entendait pas le vacarme de l'apocalypse routière, la prière le protégeait. Doucement, lentement, comme le dicte la prière.

« Le syndrome du suicide », finit par murmurer Lu, sur la banquette arrière, dans le rêve de Gusti Gora.

C'est ça, à gauche. Le pied ! Le pied sur le frein. Accélérer, comme ça. À droite, le rétroviseur de droite. Doucement, stop. Un feu ! Stop ! Délivrance… stop. Miracle ! Il était arrivé ! DOUCEMENT, DOUCEMENT, virages timides, changements de direction calmes, le hurlement des klaxons, le désespoir des chauffeurs qui le dépassaient

comme des bolides, des deux côtés, levant les bras au ciel. Happy end : le feu rouge.

Les dieux l'avaient protégé, les feux l'avaient protégé, il croyait au salut. Doucement, dans l'épouvante, il était arrivé ! Quand, comment ? Le voici dans la partie basse de la ville. Little Italy, où habitait la célébrité.

Il ferma les yeux, exténué, posa sa tête sur le volant pour s'endormir éternellement. De longues minutes d'absence et de joie. Se suicider ? De toute façon, on danse à chaque instant devant l'autel du sacrifice. L'autel païen, l'inconnu qui vous entoure et qui est en vous. Au-dessus, l'aigle du destin, tout autour, la vie, les noces originelles. Peur, oui, il avait peur, une épouvante gothique, délirante. Accélération, frein, rétroviseur, klaxon. Gauche, droite. Doucement. Rouge. Stop. Sauvé ! Bref, imprévisible. Liquidé. Sauvé.

Il se retrouva souriant dans le rétroviseur au-dessus du volant, il embrassa le volant complice, regarda de nouveau, ressuscité, le monstre sur roues. Comme s'il voyait pour la première fois le magique engin de la mort.

Il descendit de voiture, alla sonner à la porte de la célébrité. Un monsieur petit, agile. Moustache blanche, cheveux blancs en brosse, nœud papillon bleu, grandes mains, grandes narines, pressé, de bonne humeur. Il se présenta brièvement, jeta sa petite valise sur la banquette arrière, il était déjà assis sur le siège, à côté du hussard.

– Comment, comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? Kaspar ? Kaspar Hauser ? Le fameux personnage ? C'est ça, Kaspar Hauser ?

Le chauffeur le regarda, éberlué. En voilà, un interlocuteur ! Il était prêt à répondre à toute question, pourvu que ce soit très long, qu'il ne soit pas obligé de démarrer. Il allait s'entretenir jusqu'au soir avec ce fabuleux client au sujet du fameux personnage Kaspar Hauser, il oublierait la course de la mort.

– Non, je ne m'appelle pas Kaspar Hauser. C'était une plaisanterie. Mon nom, c'est Karl.

– Karl ? Marx ? Karl Marx ?

– Non, Rossmann. Mynheer Karl Rossmann.

Peeperkorn eût été exagéré, Rossmann était O.K.

– Mynheer ? C'est-à-dire, *mister* ? *Monsieur* Rossmann, *Herr* Rossmann ?

Le client lui lança un long regard. Il sourit. Prêt à éclater de rire, il avait souri, il aimait ce jeu, il aimait son partenaire. Il n'était plus pressé d'aller à l'aéroport. Il avait trouvé un interlocuteur, lui aussi.

– Rossmann, c'est ce que vous avez dit ? Karl Rossmann ? Kafka ? Le roman américain ? L'Amérique vue de Prague ?

Le chauffeur souriait aussi, convaincu que ce monsieur volubile aurait conversé tout aussi bien avec Peeperkorn, le Hollandais. Ce n'était pas facile de l'interrompre, il s'agitait sur son siège, impatient de connaître la vie de l'immigrant, son pays, son métier, les langues qu'il parlait. Il savait plusieurs langues, pas vrai ? C'est le sort des petits pays, beaucoup de langues, n'est-ce pas ?

– Et votre nom, quel est en réalité votre nom ?

– RA 0298.

– Comment ?

– Mon nom est devenu un numéro. Mon numéro est tatoué sur mon bras, comme… Vous voulez voir ?

Le passager écarquilla les yeux.

– Vous voulez dire… non, non, vous êtes trop jeune. C'est une mauvaise plaisanterie. Auschwitz, c'est une mauvaise plaisanterie.

– O.K. D'accord. Mauvaise, je le reconnais.

– Alors, pourquoi ? Identité de chauffeur ?

– *Resident Alien*. RA 02987896. En bref, RA 0298.

Ils parlèrent longtemps, à l'infini, c'est-à-dire cinq minutes. L'Amérique de Little Italy est pressée, pragmatique, énergique, pressée. Il fallait démarrer.

Le chauffeur démarra. Il appuya sur la pédale, répéta plusieurs fois la formule magique du diable, qui l'avait amené à Little Italy et le mènerait plus loin. DOUCEMENT, doucement… Accélération, comme ça. Le pied, oui, le pied sur le frein. À gauche, le rétroviseur.

Il s'arrêta. Quelques mètres plus loin, heureux, il s'arrêta : feu rouge. Divin feu rouge. Le passager loquace ne parlait plus, il regardait, stupéfait, le chauffeur de taxi. Le chauffeur attendit un instant, le feu passa au vert, il attendit encore un instant. « DOUCEMENT, DOUCEMENT. » Encore une-deux-trois secondes. Il entendait les klaxons derrière lui, mais il possédait la formule magique. DOUCEMENT. Il n'y avait pas d'autre solution. C'est

ainsi qu'il était arrivé à Little Italy et c'est ainsi qu'il arriverait au cimetière de l'aéroport. DOUCEMENT, le diable ne comprenait que ce mot.

Prudent, il repartit laborieusement, pas bien loin.

– Non, non ! cria le moustachu. Ça suffit ! Ça ne va pas ! Non, non, ça ne va pas ! criait la célébrité exaspérée.

« Ça ne va pas », « ça ne va plus » ou dieu sait ce que grommelait le client. Cramoisi, au bord de l'apoplexie.

– Arrêtez ! Je descends.

Le chauffeur s'arrêta, attendit que l'élégant monsieur demande sa valise et que le scandale éclate. Mais la célébrité avait oublié sa valise et ne regardait même pas la banquette arrière.

– Descendez ! Descendez vous aussi !

Le chauffeur ne comprenait pas. Il regardait le client d'un air ahuri, il ne comprenait pas, il n'avait pas le courage de comprendre.

– Descendez ! Nous changeons de place.

Il se mit au volant et, arrivés à l'aéroport, ils étaient devenus amis.

Avant de se diriger vers l'embarquement, Larry obligea Peter Gaşpar à téléphoner à Stolz, pour lui dire qu'il avait eu un malaise à l'aéroport et qu'il laissait la voiture au parking souterrain, pour que quelqu'un vienne la chercher.

– Tenez, voici ma carte de visite. Je dirige un collège. Petit, singulier, mais vivant, je n'ai pas de postes disponibles, je ne peux rien vous proposer. Si vous ne vous débrouillez pas, téléphonez-moi, nous trouverons bien quelque chose. Renoncez à conduire. Choisissez le poison ou une balle. La mort au volant est triviale et vous êtes un homme sensible.

Peter regarda le petit carton, abasourdi. Bedros Avakian ! Prof. dr. Bedros Avakian. C'est tout ! Cela signifiait qu'il était célèbre, pas besoin de détails. Bedros Avakian. Donc, Larry ! décida Peter, le chauffeur, alias Kaspar, alias Karl.

C'est ainsi que Peter fit la connaissance de Larry. Dans ses récits ultérieurs, Peter, l'immigré, identifierait de ce même nom générique, Larry, tous les messagers de son destin américain.

Après son rendez-vous raté avec la mort, le chauffeur de taxi improvisé fut engagé par Stolz dans une de ses stations-service. Lu devint l'employée du docteur Koch. La situation du couple s'améliorait.

Peter n'oublia pas le conseil du premier Larry. N'importe quelle mort plutôt que la mort au volant. Tomber du tremplin par exemple.

Il se lia d'amitié avec le chef de la station-service, un Syrien possédant son propre réseau de combines et de gains illicites. Les voitures allaient-venaient, bourdonnement sexuel de la ville. Unique, grommelait Peter, amoureux de la Ville de la Lune, unique et unificatrice. Observateur saisonnier du ciel, monsieur Peter Gaşpar regardait sans le regarder le ciel rouge. Des nuages à la Hamlet, des emblèmes astraux et archaïques, des oiseaux de toutes les couleurs, des éléphants sur d'invraisemblables baguettes célestes. Crépuscule pluvieux. La nouvelle Babylone dressait, orgueilleuse, les flèches de ses édifices. Les pylônes profondément fichés dans le souterrain sordide, où grouillaient les rats et les vagabonds, les cafards, les mendiants, les taupes, les meurtriers, la faune de la métropole. « Fabuleuse ville », murmurait l'errant, pétrifié devant l'Oriental impassible. Visage d'argile accidenté, rides séculaires, vide du regard.

– Va donc remplacer ces ampoules, dit la voix enrouée.

Il trouva les ampoules, prit l'échelle, sortit avec l'échelle et les ampoules. Depuis quelques jours, il tardait à remplacer les ampoules grillées. Là-haut, au niveau de l'enseigne. Un pas, encore un, les mains sur le montant, un degré, encore un, la main gauche sur le montant, la droite tendue vers le poteau, pour dévisser l'ampoule grillée. La main en l'air, boum ! Explosion. Non l'ampoule, la terre. Le corps de mammouth, un bolide, heurta la Terre, en faisant trembler le sol.

Dans l'ambulance, le mort délirait. « Hauser. Fini, liquidé. Airways, Kennedy. » Kennedy et Airways étaient faciles à distinguer. « Hauser. Petit. Liquidé. »

Le mort se tortillait au-dessus du volant imaginaire. Chers feux rouges. « Irres… ir-res-ponsable. Liquidé. »

Il avait appuyé l'échelle contre le mur. L'ampoule grillée, sur le poteau en face de la station. L'ampoule neuve dans la poche droite du pantalon. Il était arrivé en haut, la pluie fouettait. La main tendue vers le poteau, la main et la tête en l'air. Asphalte mouillé. L'échelle pivotant, l'éléphant catapulté sur la terre dont il était né. Badaboum ! Le cadavre sur l'asphalte.

Les hospitalisations d'urgence se font sans assurances. Quiconque arrive à l'hôpital en ambulance doit y être admis, c'est ce que savaient autant le Syrien que Stolz, le patron, qui ne payait pas d'assurances médicales aux émigrés qu'il employait. Les médecins firent reprendre conscience à l'accidenté et lui annoncèrent qu'il avait les deux jambes brisées. Il fallait l'opérer d'urgence : ressouder les os, implanter des tiges afin qu'il retrouve la position verticale. Le chirurgien pakistanais réalisa ce miracle, Stolz déboursa une contribution spéciale de sa poche ou de la poche de son ex-ami, Mark Mike, le requin sensible aux souffrances de ceux qui n'étaient pas ses rivaux.

Ressuscité, Peter Gaşpar fut exempté de frais supplémentaires, mais cet événement aggrava, semble-t-il, la mésentente entre les cousins.

Rentré de Londres, le dr. Avakian, Ph.D. demanda des nouvelles du chauffeur Gaşpar. Le professeur Augustin Gora, auquel le collège d'Avakian avait un jour conféré un titre honorifique, fut contacté par la secrétaire du président pour savoir s'il connaissait son bizarre concitoyen.

– Donc, vous connaissez Gaşpar, cria aussitôt l'historien Avakian, enthousiaste. Gaşpar ! RA 0298 ! Peter Gaşpar.

– Oui, répondit Gora en bredouillant, je connais son nom… et plus encore, sachez-le, plus encore !

– Non, non, je ne parlais pas des plaisanteries. Pas seulement de ça, croyez-moi. La mort, voilà de quoi il s'agit. Son messager. Un messager paradoxal.

Gora se taisait, accablé.

– La mort ! Voilà l'entreprise que représente votre compatriote. J'ai cru au début qu'il ne connaissait ni la ville ni les rues, qu'il confondait les adresses, qu'il avait perdu la boussole. J'essayais de détourner son attention de l'obsession du volant, je lui ai parlé de Little Italy, le quartier où il guettait la mort qui le guettait, lui… et de Kaspar Hauser, de Brecht, de la troupe de Vilna, de Kafka, de n'importe quoi. Je suis historien, mais je suis aussi lecteur, bien sûr, et pas seulement ça. Le distraire de la conduite ? Non, personne n'aurait pu faire ça mieux que lui-même. Les yeux exorbités par le chaos dans lequel il naviguait, mais l'esprit ailleurs, en enfer ou au paradis. Invulnérable ! Il allait à l'aveuglette, lentement, avec une lenteur extrême, méticuleusement, dans l'épouvante. Ses pieds cherchaient les

pédales. Les yeux électrisés, en prière. La terreur à l'état pur. À l'état pur, monsieur !

Gora préparait mentalement des questions, mais Avakian ne marquait aucune pause.

– Le faire parler de choses qu'il connaissait. Lui donner des forces ? Il n'y avait pas de solutions toutes faites.

Il riait, le président Avakian, il riait aux éclats, heureux d'avoir vaincu la Mort.

– Gaşpar, vous savez, est tout de même un homme très…

– Miraculeux ! vous voulez dire miraculeux ? Un miracle, oui, rien de plus, rien de moins. J'ai eu la vie sauve par miracle. Lui, il s'en fichait. De moi, de lui, de la voiture, de New York : un spectacle, c'est tout. Le spectacle d'avant la catastrophe. Le spectacle de la catastrophe.

L'historien ne pouvait oublier cette expérience et il ne se laissait pas distraire de ce scénario morbide dont il avait déjà, sans doute, fait maintes fois le récit.

– La carte de visite que vous lui avez donnée représentait…

– La lettre de remerciements ! La récompense. Il devait la remettre, la fois suivante, à son boss, la Mort. Une récompense en argent, si importante soit-elle, aurait été triviale.

– Vous seriez donc prêt à le revoir, à le…

– Le revoir ? Comme piéton… Comme piéton, monsieur Gora ! Comme piéton, n'importe quand ! Prêt ? Obligé ! C'est ainsi que je vois les choses. Question de conscience, je ne l'oublie pas, le miracle ne peut pas être payé autrement.

Personne n'aurait mieux plaidé la cause de Peter que Bedros Avakian lui-même, il n'y avait rien à ajouter, il fallait le laisser épuiser son inépuisable discours.

– J'ai été, vous l'avez compris, au cœur du Théâtre Expérimental, de l'Histoire Expérimentale. La grande expérience de l'autre monde. Témoin et cobaye. En moins d'une demi-heure, la Mort m'a couvert de baisers, partout. Je ne pouvais rien faire. Je m'en suis tout de même tiré ! Mais ce fou au volant, lui, n'a pas de planche de salut, c'est sûr ! Maintenant, ou dans une heure ou demain, un holocauste, une bombe atomique, un tremblement de terre planétaire, un ouragan cosmique se trouveront sur sa route. C'est sûr ! Faut-il appeler la police, l'entreprise de taxis ou

l'embaucher sur-le-champ au collège ? Vous savez comment on est, toujours pressé, j'étais pressé d'arriver à Londres, un congrès sur le génocide arménien en Turquie, je présidais le congrès. Même après avoir raté la mort, je n'ai pas oublié que je n'avais pas le temps, je devais arriver à Londres. Et j'y suis arrivé.

– Donc Gaşpar pourrait… je me demande s'il pourrait vous téléphoner, osa Gora. Il a gardé votre carte de visite, je le sais. Il pourrait éventuellement…

– S'il est vivant ! S'il est encore vivant ! Si le miracle s'est reproduit. Cela dépasserait mon entendement et celui de tout esprit rationnel. Je suis prêt à faire n'importe quoi, professeur, pour un être invulnérable tel que lui, je suis prêt à tout. Je vais l'engager pour enseigner les sciences occultes aux étudiants ! Sortilèges, magie, astrologie ?

Content de lui, le président Avakian riait. Au comble de l'excitation, pour parfaire sans doute l'humour de cet épisode macabre, il demanda à Augustin Gora une lettre de recommandation pour Peter Gaşpar.

Sur le bureau de Gora, il y avait un sous-main contenant un monceau de notes sur Peter. Des feuillets jaunes, blancs, bleus. Gora aimait noter rapidement sur ces feuilles de couleur des événements réels ou imaginaires, des pensées, des renseignements qui pourraient, un jour, servir à ses exercices. Sous pseudonyme, il avait collaboré à des journaux de l'exil en rédigeant des nécrologies sommaires, ironiques. Il les préparait soigneusement, du vivant des mortels. Puis, il avait espacé ses contributions, sans y renoncer tout à fait. Ses textes étaient trop courts, malgré de longues recherches. Une simple note fugace sur une biographie qui recueille tant de choses pour les consumer ? Frivolité cynique, hommage à la férocité de l'inévitable.

Les défunts méritaient plus qu'un résumé bureaucratique de leur existence visible ! Il fallait y insérer non seulement ce qui avait été, mais aussi ce qui aurait pu être, les potentialités réduites à néant, elles aussi, en même temps que le mortel. Ce qu'il n'a entrepris qu'en pensée, ce qu'il a seulement esquissé sans aller jusqu'au bout, ce qu'il n'a même pas eu le courage de s'avouer. La vie secrète, souvent inconsciente, autour et au cœur de l'éphémère, le temps et l'espace échappant à l'immédiat.

C'est ainsi que le professeur Gora avait commencé à s'adonner à quelques projets laborieux.

Le dossier de Peter Gaşpar RA 0298 n'avait pas été ouvert aussitôt après la conversation avec Avakian. Gora préférait ajourner un peu : si dans deux semaines Peter était toujours en vie, alors oui, il serait gratifié d'un dossier jaune, comme il le méritait depuis longtemps.

Les premières notes étaient plus anciennes, puis venait la conversation avec Avakian. Il y avait déjà le double de la lettre de recommandation adressée à ce dernier.

Il ne suffisait pas de dire que, dans un pays surréaliste, Peter Gaşpar avait été l'auteur d'une œuvre mineure, car parodique, et d'un chef-d'œuvre inconnu – car non écrit –, qu'un cercle d'admirateurs lui attribuait. Cette œuvre existait puisque tout le café littéraire l'affirmait, mais on ne pouvait le prouver et ce n'était peut-être même pas nécessaire. Les entrefilets de Gaşpar dans les journaux sur le sport, les spectacles, les expositions philatéliques ou les courses de chevaux ne méritaient d'être mentionnés que dans la Nécrologie, pas dans la lettre. Gora s'était contenté de souligner la sérénité de Peter en des temps difficiles et avait glissé une once de sympathie pour le cousin de Ludmila, si ahuri lors de leur première rencontre – allusion cryptique à l'ironie du passager Avakian à l'encontre du chauffeur qui avait essayé de le conduire dans l'autre monde, au lieu de l'aéroport Kennedy. Il n'avait pas oublié de placer un paragraphe sur les parents de Gaşpar, survivants du fameux camp d'extermination nazi, un chapitre que le fils, survivant du socialisme, refusait d'aborder. En tant que président du congrès sur le génocide arménien, Avakian serait certainement sensible à un tel détail. Pour finir, il avait mentionné le potentiel intellectuel et pédagogique de l'immigré.

Sorti de l'hôpital, Peter se retrouva au chômage. Il examinait attentivement la carte de visite remise par son compagnon lors de la course de la mort. Téléphoner n'avait aucun sens, il n'aurait pu franchir les barrages d'accès. Il consulta l'horaire des trains, parvint à l'idyllique site de montagne qui abritait le collège dirigé par l'historien de la vieille Europe.

Pendant qu'il attendait d'être reçu, la secrétaire lui raconta que le président n'était pas seulement historien, mais plaidait aussi dans des cas de scandaleuse violation des droits de l'homme ; en outre, il était traducteur de grec ancien.

L'Amérique ! marmonnait Peter, en extase. Des universités cachées dans les forêts, comme au Moyen Âge ! Des universitaires ouverts à l'aventure ! Des historiens qui plaident dans des instances célèbres, des chimistes musiciens, des banquiers psychologues, des athlètes cinéastes, des mathématiciens au service du théâtre, des acteurs devenus sénateurs, gouverneurs, présidents !

– Le baroque ? Le baroque était le sujet de votre diplôme de maîtrise ? Le baroque et la dérive dadaïste, c'est ce que vous dites ? *Fine, very fine*. J'aimerais vous engager pour traiter ce thème. Je n'en ai pas les moyens. Soyez plus modeste. Autre chose. Autre chose ?

Le candidat se taisait, son imagination s'était grippée.

– Autre chose. De plus exotique. De moins académique. Nous avons beaucoup de docteurs ès lettres américains. En histoire aussi, je l'admets. Quelque chose de plus exotique, un autre thème ?

Le candidat se taisait, il ne savait pas ce qui pouvait être assez exotique pour un pays aussi exotique.

– Le communisme ? Voudriez-vous parler du communisme ?

– Non. Pas vraiment. S'il n'y a pas d'autre solution…

– L'Holocauste ?

Après la lettre du professeur Augustin Gora, le président Avakian ne sembla pas étonné que Gaşpar ne réponde pas à cette question.

– Vous savez de quoi il retourne. Vous venez de la région irradiée. Vous avez beaucoup à dire, je suppose.

– Je n'ai rien à dire. J'aime mieux pas. Non.

Larry lui lança un long regard et haussa les épaules, désolé.

– Autre chose ? Un autre sujet ? Quelque chose d'inhabituel.

– Le cirque, murmura Peter comme pour lui-même, en pensant à l'entrevue à laquelle il participait.

– Vous avez dit cirque ? Vous vous êtes occupé de cirque ? Le passager de Gaşpar tendit l'oreille.

– Pas exactement. D'une certaine façon… Par curiosité. J'ai beaucoup lu. Ça m'a passionné. J'avais l'intention de faire un travail, je ne l'ai pas mené à terme.

– L'histoire du cirque ? Le baroque dans le cirque, le dadaïsme dans le cirque ! Du pain et des jeux : *Panem et circenses* ? C'est ce qu'on disait dans l'Antiquité, pas vrai ? Le peuple a besoin de pain et de cirque. Nous

sommes une démocratie populaire, nous avons besoin aussi de cirque, pas seulement de pain. Et nous en avons. Hoho ! du cirque et du cirque… Vous avez peut-être une autre idée ?

Larry avait engagé Peter Gaşpar à l'essai comme *visiting assistant professor*, il devait ensuite évaluer les besoins du collège et préciser le sujet du premier cours de son nouveau collègue.

*

Peter Gaşpar aborda ses picaresques débuts américains sans grand étonnement. Il s'attendait à de telles péripéties. Ceux qui l'avaient connu dans son ancien pays n'étaient pas surpris de son ouverture à l'insolite, du détachement avec lequel il encaissait les chocs.

Gora soupçonnait pourtant un déséquilibre dans cette soumission fataliste au hasard. L'irresponsabilité à laquelle il aspirait ? Il avait rêvé lui-même plus d'une fois d'un tel affranchissement. Pouvoir être n'importe quoi, simuler n'importe quoi. Liberté des improvisations, des métamorphoses, des disponibilités. À un certain âge et venant d'Europe de l'Est, mieux vaut être confronté à n'importe quoi plutôt qu'à rien.

Peter réapparaissait de façon imprévisible. Longs monologues, suivis de longues absences. Les silences de Gora ne le décourageaient pas. Il ne se contentait pas de questions pratiques, naturelles pour un nouveau venu, il livrait des détails intimes, parfois gênants.

L'exil rapproche des gens qui, auparavant, ne fréquentaient pas les mêmes cercles. Gora connaissait ce sentiment d'urgence et de dépendance, mais il croyait, cette fois, assister à une métamorphose dont il calculait, embarrassé, les progrès et les surprises.

Modérément sociable, bon camarade et prêt à rendre service au besoin, Peter semblait codifier, dans son ancien pays, son exubérance en de petits textes de circonstance. Certains le croyaient arrogant. Maintenant, il sanctionnait son auditeur par des révélations et des interrogations agressives. Vitalité suicidaire ? Une sorte de transe qui défiait le moule de la normalité, difficile de savoir si elle était maladive. Tentait-il, seulement maintenant, dans la forêt américaine, l'expérience d'une narration personnelle ? Acceptait-il la rééducation, les simplifications qu'exigeait le pragmatisme de sa nouvelle résidence ?

– Peter au téléphone. J'espère que ce nom vous dit encore quelque chose.

Voici le revenant revenu. L'urgence lui conférait un air victorieux et supérieur.

– Larry était au lit. Il s'était cassé une jambe. Un appartement relativement banal, mais dans un quartier rupin. Un long corps dans un long lit, un visage sévère, de martyr. Chevelure blanche, attachée derrière en petite queue de souris.

– Tu disais que Larry était petit, les cheveux en brosse avec une moustache et une petite barbe exotique.

– Ah non ! ça c'est Larry Un. Nous parlons du journaliste, Larry Deux. Larry Un m'a emmené chez Larry Deux. Celui-là, oui, c'est une célébrité ! Je n'en avais pas idée. Je le voyais pour la première fois, son nom ne me disait rien.

Excité par ce qu'il avait à communiquer, Peter s'autorisait de longues pauses entre les phrases, imprimant son rythme à la provocation.

– Vendredi. Je suis retourné chez le docteur Koch. J'espérais, naturellement, y trouver Lu. Échec, naturellement.

La pause n'était pas nécessaire. Il suffisait qu'il ait évoqué Lu : leur jeu du chat et de la souris ou du chien et chat. Non, nul besoin de ce silence agressif, nul besoin. Le silence accentuait l'agressivité avec laquelle il attaquait le mari.

– Dans la rue, je tombe nez à nez avec Larry. Larry Un, le président, l'historien. Je m'y suis habitué, ici, les coïncidences me courent après, dans ma vie antérieure il ne m'aurait pas rencontré. Donc, hop ! Larry ! Larry Un, le président, le client du taxi. De quel côté allez-vous, comment ça va, comment vont les affaires, il y a longtemps que je ne vous ai pas vu. Êtes-vous occupé, allez-vous à un rendez-vous ? Non, dis-je. Accompagnez-moi, je vais voir un ami cloué au lit. Nous arrivons. Larry Deux. Journaliste fameux. Intellectuel célèbre. Le phosphorescent, comme l'appelle Avakian.

Silence. Il attendait la réaction de Gora, qui savourait ses silences.

– J'avais un journal à la main. *Times Literary Supplement*. Je continue à m'occuper de ces bêtises, je n'en suis pas guéri. Dans le journal, un article sur notre grand Dima.

Gora ne manifesta aucune surprise, cette fois non plus. Il regardait le dossier devant lui, l'ordinateur, les gants blancs au bout de la table.

– Qui l'aurait cru ? Cosmin Dima a été le professeur de Larry Deux ! À l'université que fréquentait aussi l'historien Larry Un.

Pauses de respiration, chocs, Gora accumulait les chocs.

– Début d'une conversation passionnée. Larry Deux, inspiré par le diable, me propose soudain de faire le compte rendu du dernier volume des mémoires de Dima. Moi ? Moi ! Je m'en étrangle. Je refuse. Non, pas moi ! Il sent qu'il a touché un point sensible. Il avait lu l'article du *TLS* qui descendait Dima. Fasciste, nazi, réactionnaire, hypocrite sous son masque d'homme de culture. Il insiste. Il lance un regard oblique à Larry Un et il insiste. Je cherche des excuses, je bredouille. Je trouve la planche de salut : je ne suis pas capable d'écrire en anglais. Ça ne fait rien, nous trouverons un traducteur. La biographie de Dima est compliquée, dis-je, il faudrait un historien de ces périodes compliquées. Je jette des regards désespérés à l'historien, pour qu'il confirme, qu'il m'aide, qu'il me sauve. Mon boss se tait. Pas de blagues, mon vieux, dit le patient, il n'y a pas de meilleur historien que la vie, la biographie, c'est vous le plus qualifié. Il regarde encore une fois Larry Un qui se tait. Bedros, veille à ce que ton bonhomme m'envoie le texte dans un mois, pas plus d'un mois ! Basta. Liquidé !

Gora aurait dû bredouiller quelque chose, à ce moment-là au moins, parler tout seul, fredonner une chanson, n'importe quoi. Rien. *Niente*.

– La tuile. Vous parlez d'une tuile, monsieur le professeur Gora. Me sauverez-vous ? Écrirez-vous ce compte rendu ? Ça donnera du lustre à votre curriculum ! La revue de Larry Deux est importante. De plus, vous connaissez mieux que moi la vie et l'œuvre de Dima. Je vais téléphoner au célèbre journaliste et lui dire que j'ai trouvé un remplaçant parfait. Le distingué professeur Augustin Gora écrira un texte bien meilleur que je n'aurais pu le faire. Bril-lant, il est brillant, saint Augustin.

Gora regardait sa table étincelante, pleine de papiers. Il farfouillait dans ses notes, oui, il avait trouvé ce qu'il cherchait, il approcha la feuille, la regarda, ravi, comme si c'était le brouillon de la conversation qu'il était en train d'avoir avec Peter.

– C'est à toi qu'on l'a demandé. Je ne vois pas pourquoi tu n'écrirais pas cet article.

– Mais si, vous voyez, impossible que vous ne voyiez pas. Vous connaissez la biographie du Vieux mieux que moi. Vous savez dans quoi je me fourre. Moi, justement moi !

Le Vieux Dima était mort quelques années auparavant, à un âge vénérable, mais seul Gora s'était permis une telle familiarité, avant ou après sa mort.

Finalement, le nouveau venu se mit à préparer l'article. Il faisait souvent appel aux connaissances de Gora et à la bibliographie que celui-ci lui avait conseillée. Bientôt, il changea d'avis, ne voulut plus écrire, puis rechangea d'avis. Gora lui conseilla d'ignorer les détails et les périodes susceptibles de provoquer des réactions déplaisantes. Y compris du côté de la famille Gaşpar, ajouta le conseiller.

C'est justement cette réflexion qui avait mobilisé Peter ! En bon masochiste, il demandait toujours de nouvelles informations, répétant à chaque fois que Gora était mieux à même d'écrire ce texte, déplorant sa prudence suspecte en longues phrases furieuses. Même le départ pour l'Amérique, impliquant pourtant un véritable risque, semblait plus prudent que de rester dans le souterrain socialiste, n'est-ce pas monsieur Gora ? La prudence, terme élégant dans lequel se drape la lâcheté, pas vrai ?

Gaşpar le savait bien, il n'avait guère été différent lui-même dans les souterrains de la duplicité socialiste. Il n'était pas devenu un autre, à présent qu'il faisait l'expérience d'un autre métabolisme de la survie, il se gardait, oui, des conflits avec son ancien pays. Comme Gora. La prudence prenait le dessus quand Gora évitait de se prononcer publiquement à propos de Dima, mais il avait encore de la reconnaissance pour le Vieux. Toujours prêt à aider un compatriote, Dima l'avait recommandé à des universitaires et à des institutions académiques. Il n'oubliait pas sa culture encyclopédique, ses livres, ses livres, ses livres, son extraordinaire productivité intellectuelle, sa gentillesse… Après le décès de l'érudit, il était resté en contact avec l'épouse qui sacralisait sa mémoire. Des épisodes peu estimables de la biographie du disparu l'auraient certainement bouleversée.

Il encourageait toutefois le néophyte à affronter le risque, en le guidant dans une bibliographie accessible. Conversations inconfortables, Peter toujours plus agressif.

– Qui écrit cet article ? Moi ? Moi qui découvre, ou plutôt redécouvre, le secret de Polichinelle ? Moi qui livre, *post mortem*, le distingué défunt à

l'opprobre public ?

Il interrogeait, tout en s'interrogeant. Il n'attendait pas de réponse, mais l'interrogé faisait partie de l'interrogation. Culpabilisation indirecte.

– C'est ça que m'ont appris mes ancêtres ? Œil pour œil ?… Je vais crucifier saint Dima, comme les Anciens le Rédempteur. Vous connaissez ce langage, monsieur Gora, vous l'avez si souvent entendu. Vous êtes-vous révolté ? Vous vous êtes révolté, je le sais, ce n'est pas pour rien que vous étiez suspect. Complice des pécheurs et des païens comme moi. Vous le saviez ? Bien sûr que vous saviez… ce que vous ne saviez pas, c'était que Judas, Judas précisément, avait pressenti la nécessité du martyre, le sacrifice, le début d'une nouvelle croyance ! Un héros donc, ce pécheur de Judas. Le mariage en dehors de la foi n'est pas béni et ce n'est pas non plus un bienfait, mais vous êtes un héros du christianisme, saint Judas. Vous aviez déjà ce surnom bien avant de rencontrer Lu. Mais Judas est sans intérêt. Ce qui m'intéresse, c'est que vous me disiez pourquoi c'est à moi justement d'écrire le réquisitoire de saint Dima ?

L'interlocuteur exposait fébrilement ses idées, d'un instant à l'autre il dirigerait ses attaques contre Lu, ses parents, son ancien mari, le monde entier.

– Et pourquoi est-ce justement à moi de comprendre, de me montrer tendre envers le Grand Dima ? Moi aussi je suis exilé, crucifié, et je devrais me montrer solidaire envers lui, pas vrai ? Comprendre ce que c'est que d'être dépossédé de son pays ? Un pays comme le soleil, et puis quoi encore !… Comme la lune ? Vous vous rappelez ? Les camarades de Dima glorifiaient la mort collective, la douce délivrance, c'est ce qu'ils criaient. La nation, un alignement serré de fidèles et de martyrs. La démocratie, synonyme de corruption, de démagogie, de décadence, d'impureté, de désordre et de désastre, vous en souvenez-vous ? Puis est venue la défaite des Teutons, la race supérieure a foiré, leurs alliés balkaniques vivaient leur propre apocalypse. La révolution de la croix gammée avait industrialisé la mort, sur les routes et dans les fours, sous terre, dans l'eau et dans les airs, des millions de morts. Puis ce fut l'exil, la solitude, la peur des moralistes qui démasqueraient le passé du Maître. Moi, justement moi, comprendre ça ! Je comprends aisément, professeur.

Il s'était arrêté sans s'arrêter, juste une bouffée d'air.

– Oui, le grand érudit mérite l'admiration. Son œuvre, oui ! Sans sa biographie… Alors pourquoi avoir publié des mémoires, et des journaux ? Il ne pouvait renoncer au miroir ? Même fêlé et perfide ? Certes, je sais ce que le Vieux a ressenti quand sa bibliothèque a brûlé. De la rue, il regardait les flammes, grelottant, seul. Les cendres d'une vie sur le point d'être anéantie. Je ressens cela, croyez-moi, je sais ce que signifient le feu et la cendre. La combustion et la cendre.

Il s'adressait à un auditoire virtuel, il ne supportait pas d'être le seul auditeur.

– Monsieur le professeur Gora sait-il combien je désirais n'être, enfin, plus rien ? Un vagabond, voilà ce que je suis. Content et ir-res-pon-sa-ble dans le pays des vagabonds.

Il n'était pas saoul, rien ne suggérait une ivresse autre que l'excitation d'un esprit tourmenté. Il avait fouillé sa mémoire, les blessures dont il n'avait jamais parlé et dont, c'était évident, il parlait à contrecœur même maintenant. Il était écœuré de la véhémence dans laquelle il avait sombré. Un gémissement d'impuissance. Pitié de soi, degré fort peu honorable de l'impuissance.

Gora acceptait toujours plus difficilement la punition qui lui était infligée.

– Tu devrais rencontrer Palade.

– Portland ? J'ai entendu dire qu'il avait changé de nom. De colère contre son ancien pays et d'enthousiasme pour le nouveau.

– Oui Palade-Portland. Il était proche de Dima. Son admirateur. Il est venu en Amérique pour lui. Il en sait long sur son maître, il se pourrait qu'il te dise certaines choses. D'ailleurs, je crois que…

Le professeur Gora passa la main sur son front et son cou pour en essuyer la sueur.

Gaşpar refusait d'élargir le cercle des auditeurs. Mais après deux autres coups de téléphone, il fut soudain séduit par la proposition d'aller voir l'apprenti sorcier, dont la valeur ne le cédait en rien à celle du Maître. Il ne connaissait que par ses livres le brillant Palade.

Une semaine de conversations. Des discussions guère différentes de celles que Gora avait connues lui-même, quelques années auparavant.

– Le cas de Dima dépasse Dima, c'est là son importance. Peut-on demander à quelqu'un de reconnaître publiquement ses fautes ? Non.

Surtout en exil, cette mort, cette renaissance et cette imposture qu'on appelle exil. On ne se présente pas dans sa nouvelle résidence avec sa vieille crasse, on veut tout recommencer à zéro, on se présente tout neuf, n'est-ce pas ? Une imposture ? Peut-être. On l'assume, on l'anime jusqu'à ce qu'elle se confonde avec les impostures anciennes et futures. Avec la routine de la vie même, n'est-ce pas professeur ? Avez-vous déjà réfléchi à de telles banalités ? Amoureux, trompé, pauvre Palade… il ne peut oublier cette déception. Furieux, venimeux. Nous sommes pourtant parvenus tous deux à la même conclusion. Dima est un pauvre homme, comme tant d'autres. Le contexte, l'histoire, la mentalité qu'il représente, cela oui, mérite d'être visé. Au passé et au présent. Les crispations, les confusions et les crimes de la Nation. La Nation avec un grand N. En toutes lettres, grandes et noires. Là-bas et partout… Oui, oui, il m'a parlé aussi du petit bonnet. Le tricot, comme vous le disiez.

Dima n'avait pas parlé à Palade de ses camarades, il ne pouvait attaquer ses adversaires communistes, il était entre leurs mains, ils auraient pu à tout moment sortir des documents des archives… Mamie n'entend pas ne voit pas ne parle pas : Palade répétait vos paroles. À chaque question épineuse, le Vieux faisait craquer les jointures de ses doigts osseux et se remettait au tricot de son petit bonnet de nuit, c'est ce qu'affirme notre ami Gora, me disait votre ami Palade, l'amoureux déçu.

Des jours et des nuits de controverses. Gora prévoyait un article très dur. Peter Gaşpar reprendrait-il par écrit ses hésitations ou sa rhétorique de justicier ?

Et s'il en sortait un texte admirable ? grommelait Gora. Cela ferait renaître les bruits qui circulaient après la publication de *Mynheer*, le récit de Peter. Les gens voyaient déjà en lui l'auteur d'on ne sait quel chef-d'œuvre ! Il ne manquerait plus que ça !

*

– Il ne manquerait plus que ça, qu'on ait affaire non seulement à un malheureux récit et à un pauvre article dans une revue, mais à un chef-d'œuvre, balbutiait Gora le nécrologue, harcelé par un nouvel accès de logorrhée de Peter.

– Que j'écrive au nom de la vérité, de la mémoire ? Vous avez d'autres clichés à me proposer ?

Gora se tenait la tête entre les mains et scrutait la surface foncée de la table sur laquelle était ouvert le dossier jaune RA 0298.

Il ne voulait pas l'écouter mais il ne pouvait éviter la voix du fantôme. Il connaissait déjà les variations de la partition.

– Le Maître refuse de se juger lui-même, et nous, que savons-nous du Vieux ? Qu'il a écrit des articles idiots après s'être enthousiasmé pour la vitalité et la piété d'idiots décidés à changer le monde ? Pourquoi cela m'intéresserait-il ? Parce que ces idiots ont gazé ma sœur ou parce que je ne serais pas né si elle n'était pas morte d'abord ?

Les longues lamentations de Peter ! L'auditeur sentait que quelque chose lui échappait dans ces ferventes interrogations.

– Je sais, c'est moi qui aurais dû écrire ce texte… balbutiait le professeur Gora, serrant entre ses mains son crâne qu'il aurait fallu briser pour que les vers sortent de la gélatine du cerveau. Je n'ai pas pu ! Dima m'a aidé, il était d'une générosité inimaginable, crois-moi. Et sa femme, une Anglaise innocente, je ne pouvais pas non plus la blesser, Merrie serait anéantie si je signais un tel texte. Oui, monsieur Dima est coupable, Palade te l'a confirmé, lui aussi. On aurait pu lui pardonner s'il avait demandé pardon, je vous l'accorde. Une faute idéologique, au fond, une défaillance de l'intelligence ?… Le mal indirect, hum… oui, pour ça aussi il aurait pu, en fin de compte, demander pardon. Mais il se croyait génial, quelle importance alors qu'il se reconnaisse coupable et réclame l'indulgence, l'oubli. Seulement, pour demander pardon, il aurait dû croire en quelque chose. Or il ne croyait qu'en lui-même ! En ses dons suprêmes, en sa gloire suprême. Un génie, comparable aux seuls génies, mais incomparable ! Intangible, généreux, au-dessus de tout, dans l'éther. Cela aurait signifié se demander pardon à lui-même. Ivresse de la vanité. Amoral, bien au-dessus du profane ! Dans une stratosphère occulte, dans un Olympe illusoire.

– Un idiot, un enfant, un monstre affable ? Ce serait O.K., mais que dire du militant ?

Cette fois, le professeur Gora soupira, fatigué par les vociférations de Peter.

– Pourquoi ai-je pitié ? criait le nouvel exilé. J'ai pitié, tout simplement ! Il a passé sa vie parmi les livres et il a produit des livres. Il

croyait, cet idiot, que c'était là l'essentiel… Jeu d'un vieil enfant, sénile. La postérité, l'immortalité… ce genre de sottises. Qu'a-t-il bien pu ressentir quand sa bibliothèque a brûlé ? C'est comme s'il avait brûlé lui-même, morceau par morceau, livre après livre. Ces livres ordonnés avec soin pour le Jugement dernier ! Oui, j'ai pitié. L'idiot en moi est charitable et écrira avec pitié sur votre idiot et celui de Palade.

L'hôte fantomatique s'arrêta sans s'arrêter, Gora l'entendait et s'entendait lui-même.

– Le jeu de l'Utopie était-il innocent ? S'ennuyait-il dans sa cellule solitaire ? Fatigué de l'isolement, de la vanité des mots ? Ragaillardi par les mises en scène de vitalistes qui chantent, convertissent, tuent au nom du Bien et rêvent de l'étreinte de la Mort ? Et pourquoi est-ce justement moi qui comprendrais ? Elle m'attend, moi aussi, dans un coin de ma chambre, invisible, la bête féroce, cannibale. Cancer, infarctus, attaque, comme il vous plaira, *ladies and gentlemen*. L'apatride s'est vengé, voilà ce qu'on dira… il a écrit son réquisitoire avec le sang de la sœur à qui il n'a pas été donné de l'être. Voilà ce que diront mes détracteurs et mes défenseurs.

Il haletait, le pauvre Peter, oppressé par la passion et la joie de s'écouter.

– Avec le sang de sa sœur, pas vrai ? Bonne accroche publicitaire. Je ne suis pas un tribun, monsieur le professeur, je n'écris au nom de personne, pas même pour venger ceux qui méritent mieux que la vengeance. Ne vous inquiétez pas, Magister, j'écrirai avec sobriété, soigneusement. Je suis un de vos anciens parents, non ? Par alliance, certes, alliance, mésalliance, dissonance. Parent par alliance… quelle alliance pourrait-il y avoir entre nous ? Vous avez peut-être peur que je vous compromette ? Ne vous faites pas de souci. La vie du disparu a beau s'être abritée sous le mensonge, la nécrologie doit être vraie.

Le mot « nécrologie » avait été prononcé avec une bonne humeur sarcastique. Peter Gaşpar semblait deviner ce qu'il ignorait, et en savoir plus qu'il ne le disait sur la nécrologie que Gora avait consacrée, un jour, au maître Dima.

Gora serrait de nouveau sa tête entre ses mains. « Tu ne sais pas tout, mon garçon. Tu n'as pas entendu parler de Marga Stern, l'amante de l'érudit au temps de sa jeunesse. Pendant la guerre, le Maître vivait dans un pays neutre, où se croisaient rumeurs et espions. Il avait accès aux journaux

et aux informations. Il connaissait les horreurs perpétrées par les Allemands et leurs acolytes, mais il écrivait jour et nuit sa Grande Œuvre. Il courait les bordels pour oublier que l'Allemagne perdait et que le monde tombait entre les mains des brutes russes et des crétins occidentaux. »

Le fantôme continuait de s'égosiller, Gora continuait son monologue muet, ils ne s'entendaient plus l'un l'autre.

« Moi, j'ai lu ses journaux secrets. J'ai compris sa duplicité, sa solitude, les drogues, les lectures, la fascination de la mort. Les expériences littéraires et la griserie politique. Et je sais, moi aussi, ce qu'il en est de Marga Stern. »

Longue pause, comme la fois précédente. Gora gémissait, Peter Gaşpar en avait fini avec le discours de la soirée. Silence, Peter avait disparu, Gora poursuivait ses lamentations. « Tu ne sais pas tout, mon garçon, tu ne sais pas. Marga est restée dans son pays natal et le Maître a oublié son nom. Il prenait une substance spéciale, proche de la morphine. Une drogue fournie par les nazis aux soldats allemands sur le front. »

Comme la fois précédente, la pause était illusoire. Un truc minable pour reprendre son souffle et l'auditoire. Peter avait retrouvé son rythme et sa voix, Gora récupéré l'ouïe.

La colère du fantôme s'étendait progressivement au monde, mais seulement à une partie du monde.

– Balivernes ! Les textes que nous lisait le soir, à table, le camarade procureur Gaşpar, mon honorable père, n'étaient pas meilleurs, même s'ils faisaient l'éloge de clichés opposés. Le Parti du camarade Gaşpar d'un côté, la garde de saints de monsieur Dima, de l'autre ! Certes, le camarade Gaşpar avait payé d'avance, à Auschwitz, il avait droit à l'erreur, aux sottises. Mais l'avait-il vraiment ? Avait-il le droit de croire les commissaires qui promettent le paradis ?

Autre pause pour respirer, voix plus basse, soupir.

– Et nous, dans notre ennuyeuse démocratie ? Nous suivons les cours de la Bourse ? Qu'en dites-vous, professeur ? Nous changeons au bout de quelques années de voiture, de femme, d'apparence ? Nous remplaçons nos organes et nos visages, nous allons tous les jours dans une salle de gym et à la banque, temple moderne ? Nous achetons des aspirateurs, des perruques, des reins de rechange, un cœur neuf, une résidence secondaire ? Nous plaisantons, n'est-ce pas ? Toute oraison funèbre commence par une

plaisanterie, non ? C'est ce que vous m'avez dit quand vous essayiez de m'expliquer le Nouveau Monde, le monde de Mynheer, pas vrai ?

Gora ne répondait pas, les gémissements avaient cessé, s'était-il endormi ?

– Vous croyez que je vais ressusciter ma sœur inconnue ? Ou que le Grand Assassin des cieux m'accordera l'immortalité ? Vous croyez peut-être qu'il m'a oublié dans ses projets d'après-Auschwitz ?

Gora décolla les mains de ses joues, les appliqua sur le rebord de la table, banda ses muscles, se leva, appuya sur l'interrupteur de la lampe de bureau.

La lumière le découvrit raide, droit. Le carreau de la fenêtre reflétait son visage ridé, ses cheveux gris.

Dans le ciel, la lune se retirait timidement. L'aube allait poindre, incendie d'une nouvelle journée.

Le visage de Gora s'était figé dans le miroir de la fenêtre.

*

L'assassinat du professeur Palade fut à peine mentionné dans la presse américaine. Quelques articles parurent dans la seule presse locale, l'écho et les rumeurs ne se prolongèrent qu'à l'université.

Le tumulte dans le pays d'origine fut incomparable. En plein chaos post-communiste et sous la ruée des émissaires du capitalisme, l'Est se débattait dans les ressentiments. Le miracle qui avait fait tomber la dictature et les miracles non moins miraculeux qui suivirent amplifièrent la déroute de la transition vers ce qu'il était difficile de définir. Le crime s'était produit loin, dans l'Amérique haute en couleur des gangsters, et la victime suscitait des opinions divergentes même dans la mort.

Une cible étrange, un crime perpétré par un vrai professionnel. Ceux qui avaient planifié cette exécution ne pouvaient qu'avoir une raison idéologique, disait-on : Palade publiait des textes de plus en plus hostiles au nationalisme, que Dima avait servi autrefois, et à la police secrète communiste, toujours en activité. Une exécution sicilienne, dans laquelle on liquidait cette fois, non un concurrent en affaires, mais un adversaire idéologique. Une alliance entre extrémistes de droite réfugiés en Amérique,

et l'ancienne police secrète communiste du pays d'origine, infiltrée partout ? Pour les deux camps, Palade était une voix dérangeante.

Dans la période où il réécrivait, pour la dixième fois, son article sur les mémoires de Dima, Peter suivait fébrilement les nouvelles et les rumeurs concernant les recherches de la police et les spéculations de ceux qui lisaient dans le marc de café ou dans les astres, auxquels le parapsychologue Palade avait été lié. Mais il n'avait pas retiré le compte rendu envoyé à Larry Deux et n'y avait ajouté aucun commentaire ayant trait à l'assassinat de l'infidèle disciple de Dima.

Quand le texte parut, près d'un an après l'assassinat, la police américaine avait déjà cessé ses investigations, faute de fonds. Larry Deux n'avait cependant pas hésité à exploiter cet assassinat sensationnel dans la bande rouge qui barrait la couverture de la revue. Difficile de dire si cela avait fait augmenter les ventes. Ce qui avait certainement augmenté, c'étaient les rumeurs dans le lointain pays. La faute de Palade, le traître, faisait partie de la conspiration contre Dima. Gaşpar était devenu un allié de Palade. Qui se cache sous ce nom bizarre de Peter Gaşpar ? Qui sont, en réalité, ce Peter et ce Gaşpar ? Un nom de code de la franc-maçonnerie universelle ? Un exclu, un transfuge, un traître au service d'obscurs intérêts antinationaux !

Le public ne paraissait pas se souvenir de *Mynheer*, le récit d'autrefois, ni du surnom de l'auteur et de ce qui l'avait engendré, ni des bruits concernant le mystérieux chef-d'œuvre caché dans sa tête ou dans ses tiroirs.

Larry Un, alias Avakian, le président du collège où travaillait le traître, avait appris l'hystérie de la presse d'outre-océan. Le chapeau de l'article américain, à ses yeux, était provocateur. Le collège avait averti le FBI du danger potentiel qui guettait l'auteur et de sa relation avec celui qui avait été tué.

Gaşpar devint insomniaque et irritable tandis que Gora se sentait coupable d'avoir évité d'écrire lui-même cet article. Gaşpar se serait épargné quelques-unes des épithètes dont on l'avait affublé. Honteux, il s'efforçait d'oublier.

Entre-temps, Peter recevait des lettres de lecteurs américains scandalisés, au contraire, par les ambiguïtés de son texte. Tant d'attention et de ménagements accordés à un extrémiste, associé, comme son pays, à

l'Allemagne nazie ? L'auteur a l'air d'excuser, voire d'admirer ce nazi, disait une professeure d'études ethniques de Californie. Une jeune poétesse posait la question : « Comment distinguez-vous deux personnes dans le même être ? Vous soutenez qu'il convient de séparer les écrits politiques de l'œuvre scientifique et littéraire. Appartiennent-ils à une autre personne ? Ne vaut-il pas la peine de la chercher ? Voir ce qu'elle a à nous dire ? Ne seriez-vous pas en train d'introduire une forme de censure, par hasard ? Comment allons-nous gérer l'union des contraires, incarnée par l'illustre défunt ? »

Gaşpar ne paraissait pas affecté par ce genre de courrier. Le bien, le vrai, le beau ? Mes nouveaux concitoyens ignorent le beau, pour eux, le bien doit être évident et canonique, le vrai sans tache. Besoin de cohérence et d'Églises ! L'esthétique ne les intéresse pas. Effrayés par les contradictions, ils ne comprennent pas que l'incohérence est leur grande réalisation, la victoire de leur démocratie…

Comment avait-il pu se laisser « acheter à bas prix » par la gloire d'un « ignoble rat de bibliothèque fasciste » ? demandait un étudiant en sciences politiques du Kansas.

L'agacement que lui causaient les calomnies proférées dans son pays d'origine prouvait toutefois qu'il n'avait pas réussi à émigrer. Oui, le passé était encore vivant dans le présent. Les blessures cohabitaient avec les illusions qui blessent. Il traînait sa contrée natale derrière lui.

– J'ai sous les yeux une respectable revue culturelle de chez nous. Le numéro de Pâques. Iconographie christique. Le Sauveur sur la croix. Le titre : « La crucifixion de Dima ».

– D'où tenez-vous cette revue ? Qui vous l'a envoyée ?

– Lucian, le frère de Palade. On entretient, dirait-on, la vigilance et la bonne forme de la Nation, semaine après semaine. Le conspirateur d'outre-océan, *c'est moi*[4].

Après cet intermède, Gora ne voulut plus entendre parler de rien. Quand on le mettait au courant, il se refusait à tout commentaire, il acceptait en silence l'agressivité de Gaşpar.

– Lu a tout fait pour que l'on vienne en Amérique. Le couvercle du chaudron d'ordures s'est soulevé. Libération. Empoisonnée, chaque jour empoisonnée. Des saletés cachées pendant des dizaines d'années explosaient à chaque pas, comme le jour où Lu a garé la voiture de l'auto-

école. Elle descendait de voiture quand un furibard s'est mis à hurler : « Pourquoi vous ne partez pas, vous autres, tous autant que vous êtes, chez vos cousins arabes ? » L'inconnu cherchait sans doute une place pour se garer et la voiture « école » le gênait. Surprise, Lu s'est retournée pour voir à qui l'on s'adressait. Elle n'avait jamais vu ce braillard. Vous savez bien qu'elle ne remarque pas les gens qui l'entourent.

Gora écoutait en silence.

– Une beauté orientale ? Oui, mais pas celle que chante le roi Salomon. Roumaine, hongroise, arménienne, elle aurait pu être n'importe quoi. Russe, allemande, italienne, péruvienne, n'importe quoi. Non, Lu n'est pas la Sulamite typique, vous le savez bien. Est-ce important ? Ça l'est. Sans oublier qu'elle a été élevée au milieu des berceuses de l'humanisme. Citoyens du monde, sans distinction. Universalisme, humanisme, étiquettes colorées sur des conserves périmées. Le type avait dû la suivre, il connaissait la belle qui n'avait pas honte de descendre, à certaines heures, d'une vieille voiture minable pour remettre son masque de salariée. « Vous nous avez apporté le communisme ! La comédie est finie, fichez le camp ! » criait le révolté. « Inventez-vous ailleurs une autre mission, un autre Messie. » Voilà ce qu'il criait. Lu a renoncé à pénétrer dans l'immeuble. Les nerfs à vif, elle est rentrée à la maison.

Il s'ensuivit des discussions orageuses. Elle qui avait refusé de partir, le souhaitait maintenant. On se taille ! Il y a longtemps qu'on aurait dû, qu'on aurait pu le faire. « Je suis un plaisantin amoureux du baroque », répliquait le cousin Gaşpar. « Qui a besoin de moi là-bas, qui me donnera à manger ? »

À sa grande surprise, Lu répondit : moi. Elle parlait anglais et était prête à faire n'importe quoi. Impulsion juvénile, envie de partir, de changer. Difficile d'imaginer Lu faisant n'importe quel travail, elle était seulement pressée de quitter les lieux qu'elle refusait jusque-là de quitter. Elle s'était séparée de son mari, elle avait refusé l'aventure, l'inconnu. La libération était venue, le marasme communiste s'éloignait, les raisons de partir disparaissaient. Poussée vers l'inconnu maintenant ? Les insultes d'un propriétaire de Mercedes semblaient providentielles.

Le professeur Gora n'avait pas oublié ses propres controverses avec Lu, cette nouvelle facétie du destin ne l'étonnait pas.

– Larry Un en est à sa troisième épouse. Toutes sont ses adjointes au collège. Larry Deux, pourtant plus jeune, en est, lui aussi, à la troisième. Force de renouvellement ? Infantilisme ? Humour ? Imposture ? Courage ? Droit au bonheur ! Droit constitutionnel au bonheur ! Ici, tout discours commence par une plaisanterie, même une oraison funèbre. Le Hollandais aurait-il été un précurseur ?

Le dialogue s'orientait autrement. Le nécrologue Augustin Gora restait pensif. La question, comme d'habitude, ne s'adressait à personne.

*

– Palade avait trouvé une nouvelle femme… Vous êtes le dernier à rester seul. Vous avez le choix ici. Des Chinoises, des Irlandaises, des Arabes, ce que votre cœur désire. Même des immigrées de notre ancienne patrie, si vous ne pouvez pas vous passer de la nourriture nationale.

Gora n'était plus certain que c'était là la conclusion du récit de Gaşpar sur Palade. Après la mort de ce dernier, il reviendrait souvent sur la rencontre Palade-Gaşpar. Comme on se souvient de ses amis pendant les heures de veille près du cercueil, quand seule l'imagination peut encore changer ce qui n'a pu exister.

Palade en savait trop, revenir sur la tortueuse énigme Cosmin Dima l'ennuyait. Pendant des années, il avait parcouru, seul, tourmenté, les sentiers sinueux menant aux secrets du Maître et il ne s'en était pas vraiment remis. La biographie de Peter, en revanche, éveillait sa curiosité : un survivant ! Un bébé survivant dans le ventre d'une survivante. Le rejet du communisme que servait son procureur de père. La curiosité avait sans doute vaincu sa maussaderie.

– Il t'a fait raconter ta vie ?

– Il me proposait implicitement un échange. Je lui offre mon histoire, il me donne celle de Dima. Il avait été fasciné par Dima et il l'était encore, malgré toute son amertume : l'attirance pour le modernisme, puis pour le mythe, la transcendance, le nationalisme mystique, la politique extrémiste, la défaite, l'exil, le refuge dans le secret et sous le masque, puis la carrière universitaire. Incapacité de Dima de voir clair en lui-même ? Son narcissisme facilitait ses dérobades. Il ne se reconnaissait ni fautes ni erreurs, il n'en avait pas le temps, ses grands projets l'attachaient à la

postérité. Il refusait les débats sur des sujets de morale, vissé sur sa chaire de spiritualité, condescendant envers les balbutiements de la plèbe.

– La capsule Dima renferme du modernisme, du nationalisme, du mysticisme, de la diplomatie et des bordels. Le narcissisme, l'exil, la solitude, les évasions ésotériques, l'excellence universitaire.

Gora écoutait, nullement convaincu que Gaşpar ait rapporté fidèlement l'entrevue.

– Et, bien sûr, le refus de la naïve démocratie ! Le monde anglo-saxon ne l'accepterait jamais, disait Dima avant de profiter des libertés du Nouveau Monde. Insensible à la rhétorique du progrès. La démocratie et les débats, c'étaient des produits de consommation pour les masses. Palade avait eu du mal à passer de l'admiration sans bornes pour le Gourou à la suspicion. Il avait découvert des documents, il avait examiné soigneusement les lacunes de la biographie, les éléments cryptés de son œuvre. Il l'adorait encore. Un esprit extraordinaire, un interlocuteur serein, érudit, enfantin, adorable. Moi, je n'avais pas à combattre, comme lui, des déceptions d'amoureux. Je voulais seulement décider si j'allais écrire l'article.

– Tu t'es décidé ?

– Oui. Nous ne dénouerons pas des nœuds inextricables ! s'écriait Palade. Liberté et spectacle ? Tu parles ! Le sacré et le profane, le narcissisme et l'hypocrisie, tout à l'avenant ? L'aventure ésotérique ne le fascinait pas moins qu'elle n'avait fasciné Dima. Il se révoltait aussi contre lui-même, il doutait de lui-même, de sa révolte autant que de son admiration.

La voix de l'intrus venait-elle du néant ou de Gora lui-même ? Il ne connaissait que trop bien ce qu'il entendait. Bien souvent, Palade lui avait dit les mêmes choses, à lui aussi. La veuve de Dima lui avait permis de lire le *Cahier violet* du défunt. À lui, Gora, non à Palade. Dans les pages jaunies d'un cahier d'écolier, un homme solitaire se débattait entre frustrations érotiques et passion de l'écriture, furieux que l'Allemagne soit incapable de vaincre la bête communiste et le caméléon démocratique.

– Nous avons évoqué le récit sur les camarades jugés pour terrorisme en 1938, nous nous sommes imaginé la nuit où a été créé le Mouvement, nous avons vu la photo du Chef viril, guide moral et père mystique. Le sacré enfoui dans le profane ? Le Maître croyait-il encore que le secret réside dans l'anamnèse ? Parlait-il de message camouflé ? Camouflé aussi

dans l'écriture, dans la fiction ? Palade s'était cassé la tête avec tout cela jusqu'à plus soif. Nous avons eu notre compte de mots et d'alcool, tous les deux. Il n'en finissait pas de poser des questions : après la guerre, pourquoi Dima avait-il encore besoin de ses vieilles obsessions ? Pourquoi allait-il voir un vieux médecin fanatique qui répétait les slogans du Mouvement ? Pourquoi ne renonçait-il pas à sa véhémence idolâtre, à sa magie ? La drogue, le bordel, l'Utopie et même l'écriture… Il souriait comme un bébé, sans me voir.

Gora se souvenait du sourire de Palade. Gaşpar citait-il Palade ou bien s'agissait-il de ses propres interrogations ?

Il reconnaissait le discours de Palade mais aussi les condiments de Gaşpar.

– Je lui ai parlé une fois d'une ancienne maîtresse de Dima, restée au pays et en danger, répliqua Gora sans transition. Déportée en Transnistrie, elle a survécu, est revenue dans le village où elle avait été cachée un temps avant que les autorités ne la découvrent. À son retour, elle s'est suicidée là-bas. Dima ne s'est jamais préoccupé de son sort.

Gaşpar ne posait plus de questions, Gora ne put deviner si Palade lui avait parlé de Marga Stern.

– Quand Palade s'enthousiasmait de nouveau pour le grand disparu, j'intervenais. Quand il disséquait des mystères ésotériques ou des événements douteux, je le laissais tranquille. Je regardais Ayesha, sa fiancée indienne, son ancienne étudiante. Ils voulaient passer tous deux au bouddhisme. N'importe quel égarement vaut mieux que l'orthodoxie, s'écriait Palade. Que toute orthodoxie ! Et il regardait sa fiancée avec adoration. Nous cherchons tous deux une religion qui n'en soit pas une. Nous serons bouddhistes ou martiens ou polythéistes païens. La jeune fille riait, nous riions tous. De longues journées et des nuits infinies. Je ne savais pas que je deviendrais son porte-parole après sa mort. Écris cet article, disait-il, il me servira pour le livre que je prépare. Si nos concitoyens d'ici ou d'ailleurs ne te tuent ou ne me tuent pas. C'est ce qu'il disait. Il avait reçu des lettres de menaces, des coups de fil non moins menaçants. Bousculé dans la rue par un inconnu lui soufflant que l'heure des comptes viendrait. De mauvais signes dans les horoscopes. Il était tendu, obsédé. Il vivait intensément sa destinée. Il travaillait à trois livres à la fois, il se libérait. Les étudiants grouillaient autour de lui.

– Il les avait conquis ?

– Il exaltait l'imagination juvénile. Par ses bizarreries, par l'étendue de ses lectures. Un esprit et une mémoire encyclopédiques, comme Dima. Il avait charmé aussi l'Indienne. Exilés comme Ulysse, nous cherchons Ithaque ! Tel était son leitmotiv. Nous parlions beaucoup d'exil, celui de Dima, de Palade, le vôtre, le mien. Celui de Lu…

Gora guettait, comme d'habitude, le moment où le fantôme prononcerait le nom tabou. Il se taisait, à l'affût.

– L'exil, oui, nous en avons beaucoup parlé, la seconde chance qui devient l'unique. Une imposture ? Nous sommes les mêmes et nous sommes autres, nous nous déchargeons de nous-mêmes, nous changeons sans changer. Palade était amoureux fou, il retrouvait de la vigueur. Le droit au changement, au bonheur ! La chance, ce n'est pas la vérité, c'est l'amour.

Amour, bonheur, ces mots pathétiques préparaient l'assaut, Gora attendait.

– Palade avait trouvé une nouvelle femme… vous êtes le seul à ne pas en avoir. Ici vous avez le choix. Tout ce que votre cœur désire. Choisissez le cœur. C'est tout, basta.

*

Les menaces, les filatures : Palade en avait parlé aussi à Gora. Le professeur ne sous-estimait pas la gravité du danger, seulement son côté mystique. « On vous communique les résultats d'analyses médicales. Vous avez une forme incurable de cancer. Tout change autour de vous. Vous êtes condamné ! Vous regardez le passé avec amertume et l'avenir avec terreur. Je comprends cela. La peur de la mort provoquée par des examens médicaux, non par des pressentiments. »

Palade lui avait téléphoné aussi le soir précédant l'assassinat.

– Cette fois-ci c'est grave. Je le sens. Ne me demandez pas quoi et comment.

Gora lui avait conseillé d'avertir la police. Il avait refusé, comme d'autres fois, il ne faisait pas confiance aux policiers.

– Elle n'est pas là. Ayesha n'est pas là. Quand elle est partie, je me sens vulnérable. Elle est allée voir sa mère malade. Elle sera absente deux

jours. Ils le savent. Maintenant c'est sérieux. Je le sens.

Il s'était tu. Pas longtemps. Il voulait ajouter quelque chose.

– Un jour, Dima m'a demandé de lui envoyer un étudiant pour mettre de l'ordre dans sa bibliothèque et ses archives. Je lui ai recommandé un de mes étudiants, Philip Mendel. Son ethnie était évidente, d'après sa physionomie et son nom. Je ne veux pas que ce jeune homme farfouille dans nos papiers, m'a dit madame Dima. Je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas en sécurité avec lui, disait-elle. Une femme adorable, vous savez bien. Fine, cultivée, aristocratique. Ils craignaient les indiscrétions.

Ce genre de parenthèses n'intéressait pas Gora, il répétait qu'il fallait avertir la police. Il se doutait bien que Palade ne lui avait pas révélé tous les dessous des dangers, mais la police devait être avertie. Il fallait faire quelque chose.

Des farces kitsch, commenta Gaşpar, la mort n'est pas une farce, elle a une boussole maudite et manque d'humour. Palade n'avait aucun moyen de savoir que le destin avait tracé le cercle fatal. Comment aurait-il pu en être sûr ? Personne ne peut l'être. Des pressentiments, c'est tout.

Grimpé sur le siège des w.-c. dans les toilettes adjacentes, le mercenaire avait pointé sur la victime une petite arme, délicate comme un jouet, par-dessus la mince cloison basse qui les séparait. Tué aux cabinets !

Le visage de Palade avait vieilli d'un coup, à l'instant où le jeu avait brusquement arrêté le temps.

Gaşpar ignorait l'obsession de Dima et de Palade pour l'occultisme. « Je n'ai pas d'organe pour l'invisible. L'occultisme est un sujet de comédie. Une farce », grognait Peter avec la fermeté de celui qui ne croit pas à ce qu'il dit.

L'occultisme avait occupé une place centrale dans la vie de Dima et de Palade.

La mort de Palade demeurait entourée de mystère, on ne pouvait l'ignorer. Même si on refusait de relier l'assassinat aux jeux chiffrés de la fatalité.

*

L'immigrant sociable et charmant qu'avait été Gora dans la période confuse d'adaptation aux lieux et aux temps nouveaux s'était mué en

solitaire maussade et bizarre. Juste après avoir vaincu les difficultés du début et retrouvé le statut social auquel il avait droit.

Au début, tout l'enchantait. Ses inhibitions, renforcées par le socialisme byzantin, avaient fondu comme par magie, sans effort. Il se libérait rapidement de la personnalité qui l'avait remplacé dans la société fermée et pervertie du bonheur obligatoire. Les contrastes et l'étendue de l'Amérique le fascinaient, la jovialité et l'innocence, la simplicité, la cordialité gratuite. Il attendait, avec confiance, d'apprendre que sa femme avait finalement décidé de le suivre.

À la fin de sa bourse Fulbright, il s'était empressé de demander l'asile politique. Il avait été engagé à la *Voix de l'Amérique*. Son prestige intellectuel, comparé aux autres collaborateurs, lui donnait des privilèges et il s'était vite retrouvé chef de la section qui s'occupait de sa Patrie lointaine. Ceux qui ont travaillé avec lui à cette époque parlent de sa courtoisie et de sa compétence. Absence de tout tic de chef, camaraderie lumineuse. L'harmonie collective fut pourtant anéantie à l'arrivée d'un dissident arrogant et intrigant.

Le « Japonais », comme on l'appelait, tendit l'atmosphère. Abrupt, plein de lui-même et des frustrations du timide qui veut être chef. Il faisait fi des règles et des horaires, s'absentait plusieurs jours de suite, réapparaissait, serein et sarcastique, dans son blindage de vedette. Les efforts de Gora pour tempérer les conflits échouèrent, la pédagogie de la modération était impuissante face aux rancunes et à la volatilité du nouveau venu. En désespoir de cause, il fit appel au grand Dima : il obtint un poste temporaire dans une université d'État. Bien accueilli, vite remarqué pour sa dextérité polyglotte et l'étendue de ses lectures, Gora fut engagé définitivement. Il intégra, ensuite, le collège d'Avakian puis une grande université. Il eut quelques vagues relations ou plutôt des ébauches de relations amicales, voire amoureuses, fréquentait les cercles d'émigrants, s'était mis à rédiger la rubrique « Nécrologie » dans un journal de l'exil, à titre d'expérience. Il ne parlait pas seulement des défunts, mais aussi d'idées, de livres ou de mouvements idéologiques et religieux défunts.

Ceux qui le connaissaient attendaient beaucoup du brillant exégète et du participant aux débats secrets de la mansarde, considérée comme une illustre redoute intellectuelle. Lui non plus n'avait pas oublié la vaste

mansarde avec son énorme fenêtre donnant sur le ciel, où nous nous étions rencontrés la première fois.

Mihnea m'y avait emmené, curieux d'observer mes réactions aux discussions enflammées. Je restais silencieux et attentif parmi les participants, sans faire de commentaires et je ne dis rien à Mihnea non plus, avant de me retirer de cet auditoire fébrile. De longues controverses livresques avec de longues répliques, comme des essais récités. Cela m'intriguait de les entendre s'exprimer comme on écrit, contrairement à tant d'autres qui écrivent comme ils parlent.

Finalement, les tirades m'ennuyèrent et pourtant je ne les ai pas oubliées. Excessives et bizarres, pas seulement pour l'ingénieur que j'étais à l'époque. Je cessai de fréquenter la mansarde-guêpier.

Ni Mihnea Palade, ni Augustin Gora ne se doutaient qu'ils me retrouveraient un jour.

Aucun de nous ne soupçonnait, alors, que nous nous reverrions en exil, à quelques décennies et méridiens de distance.

1. Thomas Mann, *La Montagne magique,* traduction de Maurice Betz (© Librairie Arthème Fayard, 1961, pour la traduction française), *in* Le Livre de Poche, édition 2009 – comme tous les passages entre guillemets suivis d'un astérisque –, p. 630 à 690. *(N.d.T.)*
2. J. L. Borges, « La mort et la boussole », in *Fictions*, traduit de l'espagnol par Paul Verdevoye, Nestor Ibarra et Roger Caillois ; nouvelle édition augmentée, © Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 144. *(N.d.T.)*
3. J. L. Borges, « La loterie à Babylone », in *Fictions*, *op. cit.*, p. 60. *(N.d.T.)*
4. En français dans le texte. *(N.d.T.)*

Deuxième partie

Vieux arbres, ciel incertain de printemps : le docteur Koch est là-bas. Salle d'attente exiguë, diplômes alignés sur les murs du cabinet : le docteur parmi eux. Le parc, les trois marionnettistes noirs jonglant avec leurs marionnettes dans un bombardement de musique. Le docteur parmi eux. Le carré des enfants, la piscine. Des allées à gauche-à droite. Des passants de tous âges et de toutes races. Le docteur Koch cloné en dizaines de sosies pressés.

Kaléidoscope de la citadelle : le petit docteur Koch au centre.

Les tenailles lui serraient le front et les tempes. Deux vieux calmants de la vieille Gomorrhe et une aspirine fraîche, parfaite, de la Babylone fraîche, parfaite. Des nuits de suite rassemblées en une seule.

Peter Gaşpar rejeté sur la rive d'un nouveau matin. Devant la glace. Le nain Koch répétait la sentence :

– Vous vous êtes regardé dans une glace ? Un éléphant ! Un éléphant. La balance ne ment pas. Un éléphant.

Peu après, l'éléphant était sur un banc, dans le parc voisin. Il sortit du parc, regarda sa montre. Le regard là-haut, tout là-haut, au ciel. Le présent, devise de sa nouvelle vie : LE PRÉSENT. C'est tout. L'inconnu tendait une main petite et blanche.

– Une publicité pour la télé. C'est bien payé. Le joueur d'échecs concentré sur la partie, tend, exténué, la main vers le verre de Coca.

Angle de Broadway et de la 63^{e} Rue. Un pas à gauche, encore un. Taxi ! La Lada jaune freine au bord du caniveau.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur. Accent russe. Voix éraillée, de fumeur. Visage large, doux, petits yeux, grandes dents, front sillonné de rides. Leova conduit lentement, détendu. Devant la gare, il arrête calmement, en même temps, le moteur et le compteur.

– Huit dollars.

Le passager bredouille, ne bredouille pas.

– Deux dollars ! C'est tout ce que j'ai, deux dollars. Ma carte de crédit est dans le portefeuille oublié à la bibliothèque. À la cafétéria de la bibliothèque. Ou peut-être chez le docteur Koch. Je vous demande pardon. J'ai une carte de métro neuve, à vingt dollars. Je vous la donne. Je l'ai achetée aujourd'hui.

– Prenez votre carte de métro et fichez-moi le camp ! Fichez le camp, fi-chez le camp ! hurle Leova, en jurant en russe ou en ukrainien.

Le fou ne bouge pas.

– Donnez-moi votre adresse.

– Quelle adresse ?

– Votre adresse. Votre numéro de téléphone. Votre compte en banque.

– Vous voulez aussi mon e-mail ? Sans e-mail, plus rien ne bouge dans ce monde.

– N'importe quoi, pour vous retrouver, pour vous envoyer l'argent. Ma dette.

Leova regarde l'étourdi dans les yeux, comme un ophtalmologue scrutant la rétine d'un zinzin. Il attrape son carnet de factures à droite du volant, déchire une feuille, la tend.

– O.K. J'espère que vous ne viendrez pas me rendre visite.

– Pas de danger !

Fourmilière. Vacarme. Cohue. Le voyageur finit par découvrir le panneau d'informations, quai 9, le train.

Le PRÉSENT, c'est tout. Pas mal, pas mal, rythme le train en quittant la Ville de la Lune. Pas mal, ça pourrait être pire, pense le passager. Le Russe, c'est-à-dire l'Ukrainien, le Soviétique a été bien honnête. Une bien honnête journée, voilà la conclusion, docteur.

La rivière voyage, tranquillement, à gauche du train. On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau primordiale qui ne vieillit pas et n'est jamais la même. Horizon flottant, sommeil flottant, thérapeutique. Le contrôleur lui tape délicatement l'épaule. L'endormi ramasse rapidement sa sacoche, son veston.

Il est descendu, le voici hébété dans la gare, regardant la rivière large et tranquille devant lui. Le quai désert, les montagnes à l'horizon, la rivière à deux pas.

Un après-midi frais, serein. Le commencement du monde. La fin du monde. Entre les deux, un bref armistice. Le chronomètre avale les secondes du calendrier.

*

Le jour n'a pas cédé aux flots noirs, il ne fait pas encore nuit. Épuisé, Peter passe du vieux canapé au vieux fauteuil. Il se lève, vacillant sur ses longues et vieilles jambes. Un petit pas, un grand pas et encore un petit. Le caveau du lit.

Minuit. Bruissements de la forêt. L'eau nocturne autour du chalet. Murmures, balbutiements. Corps engourdi, esprit embrumé. Le corps, notre demeure, scandait le petit Avicenne.

La journée n'avait pas commencé devant la librairie Barnes & Noble, où avait surgi monsieur Curtis, producteur TV, ni dans le cabinet du docteur Koch, mais dans le chalet en pleine forêt, dans le caveau du lit infiniment miséricordieux.

On se réveille taupe, mollusque, insecte. Comme hier matin et comme avant-hier. Pas pressé du tout de se débarrasser de la dalle funéraire de la nuit.

On se rappelle les douleurs dans la poitrine, la veille au soir. Les tenailles serraient le front et les tempes. La mort ? Ce n'est pas la paix éternelle, mais un cauchemar récurrent, tenace.

Il était tard, il ne pouvait plus téléphoner au médecin. Les médecins sont agacés : pour leur prouver qu'il s'agit de mort, il faut mourir sur-le-champ, pousser le dernier gémissement, c'est tout. Il avait avalé deux vieux calmants de la vieille Gomorrhe et une aspirine fraîche, parfaite, de la Babylone fraîche et parfaite. Il faut s'habituer à soi-même, vagabond ! Des nuits de suite, rassemblées en une seule. Nonchalance, dilatation des membres et de l'enveloppe difforme. Anxiété, assoupissement, brusques réveils.

Non, il n'était pas mort. Voilà qu'il était vivant, rejeté sur la rive d'un nouveau matin par la sonnerie du téléphone. Il tourna son corps de pachyderme de l'autre côté, le lit gémit, il se leva enfin. Devant la glace : un éléphant ! Pas une taupe ou un insecte, mais un éléphant, peu préparé aux cabrioles de la journée.

Il fléchit ses jambes lourdes, soupire. Un bouffon devant la glace. Le téléphone. Le téléphone sonne. La voix de la petite Dora, frêle Espagnole à la voix grave.

– Le docteur est arrivé il y a dix minutes. Il a reçu votre message, il vous attend. Le docteur Koch vous attend. Aujourd'hui, à une heure.

– Puis-je parler à Lu ?

Dora s'affole.

– Non, Lu n'est pas là. Et je suis pressée, ma sœur est passée me voir. O.K., nous vous attendons. À une heure, aujourd'hui, vendredi.

Jambes molles, ventre tombant, gonflé comme un sac.

Il n'aurait pas dû appeler Koch ! Il n'a aucune envie de se faire admonester.

« Vous êtes dans le pays des étrangers, où personne n'est étranger. Le malheur n'est pas la demeure des élus, je vous le dis ! Si vous ne me croyez pas, retournez dans le royaume pourri du Danemark, vous aurez une nécrologie dans votre langue maternelle ! »

Un nain arrogant, ce môssieu' Koch ! Fait pour les cours magistraux, non pour les consultations.

Le patient vient au cabinet de rhétorique pour Lu. Le mystère n'en est plus un : l'employée du docteur s'absente chaque fois. Depuis que l'on a percé à jour sa stratégie, le pachyderme n'est plus accueilli comme un hôte de marque et immédiatement introduit dans le cabinet, comme autrefois. Il doit sagement attendre son tour. Tant mieux ! En une demi-heure, hop là ! le miracle peut se produire. Et si Lu, pressée de disparaître avait, par hasard, oublié son sac à main ? Elle n'a peut-être même pas eu le temps de partir et reparaît, imprudente, devant le poursuivant.

La porte s'ouvre. Koch, l'air ennuyé, lui fait signe.

Le patient le suit dans le cabinet. Intimidé, il se laisse tomber dans le fauteuil Avicenne. Koch l'envoie promptement à sa place, d'un geste de l'index.

– Sur la balance.

La balance n'est pas sympathique. Les admonestations vont suivre, les vexations thérapeutiques.

Mais Koch n'a plus envie de spectacle, on dirait. Il regarde longuement le patient de bas en haut, dirige son petit index tavelé vers

l'aiguille rouge de la balance, puis vers le patient et de nouveau vers la balance.

– Un éléphant ! Vous êtes comme un éléphant. La balance ne ment pas. Un éléphant !

Peu après, l'éléphant est sur un banc, dans le parc voisin. Il contemple mélancoliquement les passants, l'impatience avant le repos.

Il sort du parc, regarde sa montre. Regard là-haut, tout là-haut, au ciel.

Le présent ! Le PRÉSENT : le piéton répète la devise de sa nouvelle vie et entre chez Barnes & Noble, Broadway, angle de la 66e Rue.

– Auriez-vous par hasard des cartes postales avec des éléphants ?

Le jeune homme derrière l'ordinateur lui lance un long regard attentif.

– Je ne crois pas. Je n'en ai pas vu, je ne crois pas.

– Comment est-ce possible ? C'est l'emblème politique du président. Tous les libraires sont-ils du parti adverse ?

Le jeune homme devient plus loquace.

– Nous n'avons pas non plus l'âne démocrate… Je ne crois pas que nous ayons des cartes postales avec des éléphants ou des ânes. Mais vous pouvez chercher. Là, au rez-de-chaussée, à gauche, il y a des albums, des reproductions d'œuvres d'art, des photos. À gauche. Après l'angle.

Peter examine scrupuleusement les panneaux, les albums, les piles de cartes postales et… trouve plus qu'il n'espérait. Ciel rouge, deux éléphants avançant, en l'air, l'un vers l'autre, avec des fardeaux énormes sur le dos. De longues pattes, longues et délicates, du ciel jusqu'à la terre. Dalí.

Il sort de la librairie, la carte postale à la main, lève la tête vers le ciel et… se retrouve, stupéfait, devant l'inconnu qui lui tend une main petite et blanche.

James Curtis.

La journée s'est éteinte. Peter se verse un verre d'eau, encore un. Il n'allume pas la lumière, les phares du parking voisin suffisent. Il s'affale sur le fauteuil, va sur le canapé, se réveille pour de bon. Sur la table, la pile de courrier d'une ou deux semaines. Des enveloppes, des publicités, des revues, des journaux, des cartes postales. *Junk mail*[1]. Il repousse tout le tas vers le bord de la table. Le présent devenu passé : la matinée d'hier, la boîte postale 1079, le taxi pour la gare, la rivière, le train, la bousculade à Penn

Station, la bibliothèque, le cabinet Koch, où se cache Lu, le médecin, la routine de l'humiliation. Le ciel Dalí, les éléphants Dalí. Le producteur Curtis. Leova, le charitable de l'Odessa de Babel.

Il se lève, se dirige vers le portemanteau, trouve dans la poche de son veston la carte de visite de James Curtis en lettres dorées, la jette par-dessus la pile de courrier. La preuve du jour qui a été, n'a pas été.

La gare, le train, l'eau primordiale, la petite gare terminus, autre taxi. Ce n'est plus Leova Boltanski, mais Casquette Rouge, Jerry. Tressaillement de l'épaule gauche, zézaiement maladif. Les mots ont du mal à passer. Neuf dollars et cinquante cents ! Si tu n'as pas d'argent, tais-toi jusqu'à destination, ça au moins, cet ahuri de Peter Gaşpar l'a appris. On prie le chauffeur d'attendre, on apporte l'argent dans une minute. Une minute, deux, le temps de fouiller les poches des pantalons, des vestons et des chemises dans lesquelles on oublie les poires pour la soif. On réunit finalement quatorze dollars. Le chauffeur en mérite douze. Il en reste deux. Deux nouveaux dollars plus deux vieux dollars font quatre, quatre quarts font un tout.

Puis, la nuit, le sommeil, l'agitation nocturne. Vient de nouveau l'aube, on se réveille éléphant, peu préparé aux petites cabrioles de la journée.

Il avait lu récemment dans un journal qu'Oliver, l'éléphant de cirque, avait toujours plus de mal à mémoriser les tours du spectacle. Un soir, dérouté, il avait quitté l'arène. Prêt à le punir, le dresseur se retrouva en coulisses avec un spectacle plus fort que celui qui avait raté : épuisé, effondré sur ses quatre pattes immenses, Oliver soupirait, soupirait à vous fendre l'âme. Les larmes coulaient à flots sur sa face grise et ridée. Troublé, Peter le regarde dans la glace.

Nouvelle journée, nouvelle semaine, sous la coupole de Dalí, l'artiste de cirque.

D'ici là, nous lirons un livre, une revue, une lettre. Tout s'amasse constamment depuis un an, depuis qu'il s'est immergé dans le collège de la forêt : des livres, des lettres d'étudiants, de professeurs, de l'administration, des revues pédagogiques, des appels politiques et des petites annonces juvéniles. La lettre de Tara. Il n'a pas oublié où il l'a mise, ça, il ne l'a pas oublié. Tout acte d'accusation vaut la peine d'être conservé.

Professor,

My mother called me with my mid-term grades… Ma mère m'a téléphoné pour connaître mes résultats.

Pourquoi ne m'avoir pas mis « Insuffisant » ou au moins « Incomplet » ??? Vous savez bien que je n'ai pas présenté mon mémoire. Un autre professeur m'a mieux traitée, il m'a collée ! Je le respecte. C'est la première fois que quelqu'un se montre officiellement honnête envers moi, dans les termes que j'ai moi-même établis. Un soulagement. Une délivrance. J'espérais au moins deux notes déshonorantes. Pour pouvoir, enfin, m'écrouler. Vous m'avez déçue.

Le prologue donnait la cadence de l'ensemble.

I had even prepared my mother… J'avais même prévenu ma mère que je n'avais pas fait grand-chose ce semestre. En guise de réponse, elle m'a envoyé de la lingerie. J'ai écrit aussi à mon frère. Il m'a répondu par une confession : il s'est découvert homosexuel. Donc, que sais-je, moi, des dépressions ?!… Il m'a envoyé une boîte de biscuits et le petit lapin en peluche de mon enfance.

Dites-moi, honnêtement, vous arrive-t-il de coller un étudiant ? Suis-je trop vaniteuse pour m'imaginer l'impossible ?

« Attention, vagabond, dit le président Larry, dans les universités d'aujourd'hui, ce sont les étudiants qui décident, leurs parents, leur argent et leurs avocats. Les professeurs sont un décor. On se retrouve, quand on s'y attend le moins, avec une embrouille inimaginable dans la douce colonie pénitentiaire dont vous vous êtes évadé. » C'est ce que dit Larry Un. Donc c'est comme ça.

Sur les conseils du président Larry, le professeur improvisé s'était adressé à la doyenne chargée des problèmes avec les étudiants.

Chère Rosemarie,

Comme je vous l'ai dit, Tara Nelson a été, ce semestre, l'une de mes meilleures étudiantes, mais elle ne m'a pas remis le mémoire de fin d'année. Je lui ai tout de même donné une très bonne note. Elle avait deux appréciations excellentes pour ses travaux précédents, le compte rendu oral était très bon. Tout comme la participation aux cours, une assiduité parfaite.

Elle vient de m'envoyer son mémoire. Très bon. Je vous joins, comme promis, sa lettre. Inquiétante ! Comme la brève conversation téléphonique d'hier et l'entrevue, brève, elle aussi, de mardi dernier, quand elle s'est

excusée pour la lettre. Il se pourrait qu'elle traverse une phase dépressive, qu'elle ait besoin d'aide.

Tara n'avait pas quitté le collège, comme elle en avait l'intention, et n'était pas rentrée chez elle pour les vacances d'été. Elle avait trouvé du travail aux archives de la bibliothèque. Il l'avait rencontrée, un soir où elle se promenait, seule, dans les allées environnantes. Puis, autour d'un café, dans le hall de la bibliothèque. Ensuite, toujours plus régulièrement.

L'enveloppe jaune avait fait son apparition un matin de mai. La revoilà, encore plus jaune, à l'aube de ce matin de mars, presque un an après ! Dans le désordre de ses papiers et de ses souvenirs, la lettre de l'étudiante aurait pu se perdre. Elle ne s'est pas perdue.

Je vous envoie le travail en retard. Produit d'une obligation, non de la pensée. Il pue ou il se contente de sentir mauvais ? La différence n'est pas pédante. Quand ça pue, c'est dégoûtant, quand ça sent mauvais, c'est seulement déplaisant. Le linge sale pue. Des aliments vieux de plusieurs jours sentent mauvais. À bien y réfléchir, ce texte est une combinaison inoffensive. La paresse en tant qu'odeur.

Cinq pages dactylographiées, à simple intervalle, en petits caractères.

Lors de sa première année d'enseignement, Gaşpar avait mis six « insuffisant » sur une classe de quatorze étudiants. Un an après, il avait appris la générosité, la tolérance, l'humour multiculturel. Les notes variaient de « moyen » à « bien » ou « très bien », avec un plus ou un moins.

Voici mon travail : bredouillant, banal, redondant. La conclusion n'est peut-être pas insipide, mais je suis furieuse. Vous savez contre qui. J'avais fait le projet d'obtenir un beau bouquet de mauvaises notes : un cri « au secours » ! Vous arrivez et vous décidez : je vais être Monsieur Bienveillance. A benevolent Hardnose. A kind man. *L'homme bon. Je vais mettre un « très bien » à cette malheureuse, quoi qu'il en soit. Elle a de jolies jambes, elle a des moyens et d'ailleurs j'ignore où j'ai bien pu égarer son texte. De toute façon, je donne de bonnes notes à tout le monde.*

Ces enfants gâtés de la liberté ! On vous demande d'être compréhensif, poli, sympathique, et vous vous faites botter le derrière.

Je suis au fond du trou et vous m'offrez de la sympathie ! Gentil serait le terme exact. Vous êtes gentil et je vous hais à cause de cela.

Je ne vous hais même pas, je vous déteste. Je déteste votre suffisance. Vous offrez une note non méritée : pour vous imposer ? Vous avez beau avoir l'air rêveur, distrait, absent, vous avez toujours, qui l'eût cru, un lien profond avec vous-même. Et ce, bien que vous sembliez être ailleurs, dans l'expectative, prêt à croiser l'imprévu. Vous tenez précieusement à vos maladresses et à votre malheur. Vous exhibez votre isolement et ça m'énerve. Le seul dialogue possible avec vous est celui dont vous-même choisissez les termes. Quand on ne les respecte pas, vous devenez éloquent. En réalité, la seule chose que je sache de vous, c'est que vous devriez vous raser plus souvent.

Que reste-t-il de l'épître de cette année évanouie ? *Nice legs*. Oui, les jambes sont les mêmes. *You should shave more often*. Oui, ça aussi, ça reste valable.

Le ridicule : c'est tout ce qu'il y a de commun entre la note que vous m'avez donnée et la réaction qui en est à l'origine. Avez-vous déjà pensé à ça, par hasard ? Vous en souciez-vous ?

Que sait la belle des forêts américaines du réfugié qui ne se rase pas régulièrement ? Et l'éléphant errant comprend-il les chagrins de la nouvelle génération dans le Nouveau Monde ?

Ma mère m'a demandé d'aller voir un « psy ». Je lui ai raccroché au nez, j'ai pleuré, et puis j'ai ri. Comment dire qu'on a peur de l'air ? De l'air ! De l'air !… Oui, du rien, de l'inconsistance. La semaine prochaine, quand elle m'appellera, elle aura déjà oublié ce qu'elle a dit. Je ne veux pas de pitié, ni d'empathie, ni que vous m'évaluiez comme vous l'avez fait. Pour qui vous prenez-vous pour être gentil avec moi ? Vous êtes passé près de moi, un matin, en allant à la bibliothèque. Vous avez grogné je ne sais quoi. J'ai grogné moi aussi. Une insulte ! Qui vous autorise à être un brave homme ? Puissent vos vacances être bien pluvieuses !

Gaşpar replie la lettre, la remet dans l'enveloppe jaune, par-dessus la pile de papiers. Il se retire. Le lit infiniment miséricordieux. Long sommeil paisible. Le samedi, même le Grand Anonyme se repose.

*

Boîte postale 1079. On l'ouvre en faisant pivoter le disque de la petite fenêtre, en composant le code. Si on oublie le code ou si on se trompe, on

ne peut pas ouvrir. On sort de son portefeuille le petit carton rose, on lit les instructions. On a oublié ou perdu son petit carton ? L'employée du guichet regarde la liste, trouve votre nom, vous donne un autre petit carton rose avec les instructions. Une fois, deux fois, trois fois. Davantage, ce serait trop.

Finalement, Tara avait proposé de s'occuper du courrier du professeur Gaşpar. Elle n'était plus son étudiante, mais ils se voyaient souvent. Il lui avait confié le petit carton avec le numéro et le code, pour qu'elle lui apporte le courrier une fois par semaine, le samedi, après l'avoir trié. Relances d'associations de bienfaisance et d'enseignes commerciales, invitations à des réunions de professeurs, spectacles, lectures, manifestes politiques pour un monde meilleur, colloque sur le terrorisme, catalogues de maisons d'édition, nouveaux horaires de la salle de gymnastique, liste des étudiants disponibles comme chauffeurs, dactylos, jardiniers, peintres en bâtiment, aides à l'informatique.

On prend contact par le prénom, comme entre vieux amis. Cet usage peu protocolaire rappelle que vous faites partie des habitants de la planète qui reçoivent, eux aussi, les messages de la famille terrestre.

Les publicités ne l'intéressaient pas, plus personne ne lui envoyait des lettres personnelles. Tara jetait l'inutile et gardait l'utile. Simple déblaiement des déchets. Le tri final appartenait au destinataire.

Samedi, crépuscule, Tara frappe à la porte du chalet. La porte s'ouvre, le professeur Gaşpar contemple, depuis le seuil, la forêt enneigée. Il ferme la porte, allume la radio. Mozart. Cristallin, comme l'hiver.

Fidèle à son habitude, Tara inspecte la pièce d'un coup d'œil, comme si elle la voyait pour la première fois. Une façon d'entrer dans l'événement, non dans la maison. Un canapé, deux fauteuils. Étagère de livres, dossiers. Calendrier à côté du téléphone. Rideau. Le tas de vieilles lettres, éparpillées sur la table. Où se trouve, caché, l'événement ? L'enveloppe d'autrefois dort dans le tiroir de la table de nuit.

Tara s'avance vers la table, dépose la nouvelle pile sur l'ancienne, jette sa veste sur le canapé.

Svelte, pâle, souriante. Sa crinière juvénile ramassée en une queue-de-cheval lui descend sur l'épaule par-dessus le pull-over blanc comme neige. Pantalon noir serré aux cuisses, longues jambes, dans des bottes. L'ongle rouge de l'index pointe la table aux papiers.

– Vous ne triez rien. Tout ce que j'ai fait la semaine dernière, il y a deux semaines et cette semaine ne sert à rien. Vous feriez mieux de tout jeter d'emblée. Et disons à Pegg, à la poste, de donner la boîte postale à quelqu'un d'autre.

– Vous avez raison, dit Gaşpar en souriant. Allez, on décide ensemble ! Il n'y en a pas pour longtemps. Si j'ajourne encore, tous ces déchets vont m'étouffer.

Il s'allonge dans le fauteuil. Jambes tendues, à l'américaine, sur la petite table devant lui. Tara sur l'autre fauteuil. Entre eux, le courrier des dernières deux ou trois semaines et celui de cette semaine.

Tara prend une enveloppe, la tend au professeur. Si elle est inutile, Peter la déchire et la jette par terre, à gauche. Si elle semble utile, il la garde et la jette par terre, à droite.

Par la fenêtre, la forêt endormie. À la radio, l'enfant Mozart, cristallin. Sur le fauteuil à côté, la jeune femme du Nouveau Monde. Le locataire du présent ne se sent pas à la hauteur de l'irréalité qui lui est offerte.

– Un café ?

– Plus tard. Finissons-en d'abord. Vous avez jeté la carte postale.

– Laquelle ?

– Celle du *New York Times*.

– Importante ?

– Vous ne l'avez même pas regardée. Vous l'avez jetée.

– Elle ne m'intéressait pas.

– J'ai trié ce courrier ! J'ai gardé cette carte.

– Bien, voyons ça. Si je ne l'ai pas déchirée.

– Vous ne l'avez pas déchirée. Je vous ai à l'œil. Vous l'avez tout simplement jetée.

Peter se baisse, fouille dans le tas, récupère la carte.

– Vous avez raison, je ne l'ai pas bien regardée. Mais, même si je regarde, je ne sais pas ce que je dois voir. L'image est trop petite. La faucille et le marteau ? Voilà ce que je vois. La lettre d'un lecteur. *L'article du 4 octobre, en première page, m'étonne : le musée d'État de l'Ermitage aurait l'intention d'exposer l'art impressionniste considéré comme perdu au cours de la Seconde Guerre mondiale*. Ce texte est ancien, d'octobre dernier. Nous avons changé d'année.

– D'autant plus. Lisez jusqu'au bout…

– Bien, je lis. *Au milieu des années 70, en voyage à Saint-Pétersbourg, à l'époque Leningrad, j'ai visité l'Ermitage. J'ai demandé au guide Intourist s'il était possible de voir la collection d'impressionnistes français récupérée en Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale et transférée en Union soviétique.* Intéressant. Vous trouvez ça intéressant ?

– Vous deviez lire jusqu'au bout.

– *Much to the delight of my mother*… ah ! l'éternelle histoire. La maman russe, venue sans doute en Amérique il y a soixante ans, quand elle avait huit ans. *À la grande joie de ma mère et des six autres Américains du groupe, le guide nous a conduits dans une salle à part de l'Ermitage. Nous sommes montés dans un ascenseur qui semblait inutilisé et sommes arrivés à l'étage supérieur. Plusieurs pièces avec les œuvres célèbres.* Je dois continuer, c'est ce que vous voulez ?

– Oui, c'est ce que je veux, continuez.

– *On nous a permis de faire le tour, de voir les toiles. Je me demande combien d'autres touristes étrangers ont bénéficié de cette faveur en visitant l'Ermitage. Ni le guide ni l'administration du musée n'ont paru étonnés de notre demande*.

– Donc, ils ont eu de la chance, ils ont été privilégiés, en rentrant, la maman pourra raconter la grande aventure à ses voisines. C'est tout ? Je vois que non. La conclusion est interrogative. Une admonestation à l'adresse du journaliste. *D'où vient votre impression que cette « collection » était un « secret d'État » ?* Faut-il que je cherche l'article auquel fait allusion le correspondant ? Homme ou femme ? Vous avez déjà cherché pour moi dans le *New York Times* du 4 octobre ?

– Je n'ai pas cherché. La carte a deux faces. Texte des deux côtés.

Le professeur retourne la carte.

– Donc, le gros titre, *The New York Times, Wednesday, October, 12*. Un collage.

– Oui, un collage.

– La carte est divisée en deux parties verticales. À droite, l'adresse. Mon adresse. *Professor*, machin chose, *College*, machin chose, etc. À gauche, le texte. D'emblée, le prénom. Comme entre vieilles connaissances qui ne se sont jamais vues. *Dear* truc. *Dear Peter*. C'est ainsi que les magasins m'invitent. À m'habiller avec élégance, à acheter des voitures, des peignoirs et des parapluies, à fréquenter les salles de mise en forme ou

les banques qui proposent des prêts, ou encore les magiciens qui vendent le château dont on a rêvé, dans l'enfance. *Next time… Next time I kill you, I promise. The labyrint made of a single straight line which is invisible and everlasting. Yours truly, D.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Je ne sais pas.

– Une plaisanterie.

– Peut-être.

– Peut-être autre chose ?

– Je ne sais pas. Il faut montrer ça au doyen.

– Au doyen ? Des idioties de ce genre, il doit y en avoir des milliers tous les jours. D. ? C'est la signature. *D-death* ? Vraiment, la mort ?

– Les crimes ne sont pas rares dans ce pays. Nous prenons les plaisanteries au sérieux. Vous aussi, vous m'avez raconté un crime. Ça ressemblait à une farce, mais ce n'en était pas une.

– Le crime a eu lieu ici, en Amérique, mais la raison était ailleurs.

– Un compatriote. Professeur, lui aussi.

– Lui, l'était vraiment. Moi, je joue seulement au professeur.

– Un crime non élucidé, c'est ce que vous disiez. La victime, auteur de nombreux livres et titulaire de quelques doctorats. Il vous avait poussé à écrire un article qui a offusqué votre ancienne patrie. Cela a provoqué un scandale, vous saviez tous deux qu'il aurait lieu. Le professeur a été tué et l'auteur de l'article, l'imposteur, comme vous dites, matraqué de façon ordurière par la presse.

– Je ne vois pas le rapport. L'histoire de l'assassinat était sérieuse. Liée à l'ancienne police secrète.

– Vous me l'avez déjà dit. L'ancienne police secrète et la nouvelle police secrète.

– C'est plus compliqué que ça.

– C'est ce que vous dites tout le temps. Plus compliqué. Quand vous parlez du passé et quand vous parlez du présent. Compliqué. Ici, nous sommes au pays des simplifications. À la portée de tous, c'est la loi.

Peter Gaşpar se sent de nouveau infantilisé, tâtonnant dans l'inconnu. Il y a un an, Tara s'adressait avec rage et insolence à un martien maladroit, étranger au code local et aux temps nouveaux. Maintenant, elle le protège !

Peter Gaşpar se tait, il ne regarde pas son invitée, il ne veut pas voir ses mains, ses jambes, ses cheveux, ses lèvres.

– Vous devez remettre cette carte au doyen.

– Au doyen ?

– Oui, au marin qui a sillonné les océans, qui est devenu docteur en psychologie et maintenant, doyen. Il a entraîné l'équipe locale de base-ball, si vous voulez savoir. C'est ça l'Amérique ! Monsieur Carey, le doyen du collège, pas Rosemarie Black, qui s'occupe des étudiants. Donc, Carey, en bref, P.C.

Le professeur écoute attentivement et se tait, l'esprit ailleurs.

– Ou bien vous vous adressez directement à Jennifer.

– Quelle Jennifer ?

– Jennifer Tang, chef de la sécurité. Une dame élégante et courtoise.

– D'où tenez-vous ça ?

– Je sais des petites choses. Madame Tang est la veuve d'un extraordinaire professeur vietnamien des cultures d'Extrême-Orient. Infirme, blessé au cours de la guerre perdue par les magnifiques forces américaines. Elle l'a soigné jusqu'à sa mort, comme une religieuse. Puis, elle est venue travailler au collège, elle est devenue chef de la sécurité. Ça vaut la peine d'aller la voir. Élégante, délicate. En acier. Et blonde.

– Blonde ? Une Vietnamienne blonde ?

– Décolorée. Intéressant, vous verrez… Donc, Jennifer Tang. J.T.

– Vous en savez trop.

Le professeur Gaşpar paraît s'animer un instant.

– Je n'ai pas fini. Elle aime les filles. Ça se sait, c'est toléré…Vous avez sans doute remarqué qu'il y a davantage de tolérance de nos jours pour les femmes et les hommes avec des partenaires du même sexe. Plus que pour nous autres… En septembre, quand les cours commencent et qu'il y a arrivage de chair fraîche, la compétition s'ouvre entre garçons et filles. Souvent, ce sont les filles qui gagnent, elles mettent la main sur les primeurs. Vous ne le saviez pas.

– Non, ça non plus, je ne le savais pas, admet modestement le professeur. Mais je n'irai voir ni le marin ni la Vietnamienne blonde. Je ne veux pas avoir l'air plus ridicule que je ne le suis. Le rôle que l'on m'a adjugé me suffit.

– Quel rôle ?

– Celui de réfugié. Bizarre. Ahuri. Connecté sans être connecté. Communiquant sans communiquer.

– Ce n’est pas vrai. Je connais quelqu’un avec qui il communique.

– Mais il ne se rase pas régulièrement.

Tous deux sourient, l’atmosphère ne se détend pas. Peter ne regarde plus ses genoux. Il regarde Tara qui comprend qu’en réalité il ne la voit pas.

– Allez, on va boire un café. J’ai rempli ma mission, j’ai trié le courrier, j’ai droit à un café. Si vous voulez, vous pourrez vérifier encore une fois quand je serai partie. Sinon, non. Maintenant le café. Faites le café.

Gaşpar se lève. En allant à la cuisine, il éteint la radio. Mozart fini, on peut se passer de Wagner. Il boirait bien un verre de vin. Mieux vaut pas. Faites attention, avait dit Larry, laissez la porte de votre bureau ouverte. Les étudiantes se baladent les nichons à l’air. Si vous les regardez trop attentivement et qu’en plus vous portez des lunettes, elles se mettent à crier que vous voulez dieu sait quoi. Porte ouverte, sinon, bonjour les ennuis !

Le chalet n’est pas un bureau, les seins de l’étudiante sont couverts par le pull fermé jusqu’au cou. Lui offrir du vin, un verre de vin ? Mieux vaut pas. Il a acheté à la cafétéria de la bibliothèque le feuilleté aux pommes que Tara aime.

Le professeur apparaît avec le plateau, l’étudiante parcourt un livre. Elle ne l’aide pas, comme elle le fait d’habitude, elle attend d’être servie. Elle sait qu’il n’est pas adroit, mais elle ne bouge pas pour l’aider. Elle le regarde avec attention disposer les petites assiettes, couper le feuilleté.

– Je boirais bien un verre de vin.

Silence. Le locataire du présent se tait.

– Si vous en avez, et si je peux me permettre, je boirais bien un verre de vin. Vous ne serez pas arrêté. J’ai plus de vingt et un ans, j’ai le droit. Et c’est une soirée d’hiver.

– Dans ce cas, plutôt une vodka.

– Non, pas de boissons fortes. Un verre de vin, si vous en avez.

– J’en ai. Du vin rouge.

– Parfait.

Ils reprennent le dialogue. L’assassinat du professeur d’Europe de l’Est près de deux ans auparavant, l’article publié par Peter Gaşpar sur les mémoires de son compatriote célèbre – et celui de la victime.

Sujets exotiques. Peter Gaşpar a conscience d’être un figurant exotique dans le carnaval de la liberté.

*

Ciel rouge. Voûte incendiée. Deux éléphants sur des échasses avancent l'un vers l'autre. Le corps dans le ciel, les pattes fines et interminables jusqu'au sol.

Une libellule fabuleuse, au corps et à l'apparence d'éléphant. Une cigogne primordiale changée en éléphant. Articulations fines, transparentes, diaphanes, elles atteignent à peine le sol. Insectes astraux, archaïques, issus de la préhistoire du désert. Des corps d'éléphants sur d'invraisemblables baguettes célestes. Immenses oreilles, veloutées, défenses impériales, trompe d'où coule la vase.

Le dos couvert d'un tapis, sur le tapis, la stèle funéraire. Entre la stèle et le tapis, sur le dos du pachyderme, un vide, la stèle flotte en l'air. La trompe de la femelle, à gauche, tourne comme une manivelle. Le mâle baisse la trompe, apathique, il regarde en bas, au loin : des collines couleur de fumée, la piste d'atterrissage, le poste de garde, deux silhouettes qui courent en tenant un drapeau et une torche.

Le mâle et la femelle essaient vainement de s'approcher. Les échasses avancent sur place. Le ciel strié par les flèches des pattes minces, sur le point de se briser sous le poids des corps. Le mâle à droite, la femelle à gauche. La stèle vacille, l'œil peint sur le tapis vacille, au bord de l'abîme, où sonne, infernale, l'alarme.

Gaşpar se réveille en sursaut, au bruit des fenêtres qui vibrent. Il n'est pas dans la chambre de Lu, c'est un autre hôtel, une autre chambre, l'alarme l'a réveillé pour de bon.

Les pompiers démarrent en convoi pour la Ville de la Lune. Au garage des pompiers d'en face, les sirènes hurlent, la bouche d'incendie de la journée s'est ouverte. Il attend dans son lit, tout hébété. L'aiguille s'approche, quand-comment, de huit heures. Il prend le combiné, forme lentement, lentement, le numéro de l'omniscient Gora. Gora décroche, Gaşpar change d'avis et raccroche.

Ville des errants, gratte-ciel qui griffent le ciel de Dalí. En bas, la fourmilière de l'instant. De la fenêtre, il contemple l'ogre. Ponctuel, comme toujours, le gangster des ordures traîne une grande valise de plomb dans sa main droite. Pantalon militaire, brodequins jaunes, tee-shirt moulant un torse bombé de lutteur. Dans la tête d'argile, le destin a creusé de grandes

orbites rouges. Visage glabre, de glaise. De longs filets de poils blonds englués de morve lui descendent du nez. Lèvres crevassées, grimace oblique, bouche édentée, deux crocs jaunes, de morse, cou de pierre, long nez large, massif. Bras courtauds, comme son corps, une vigueur d'assassin.

Le voici au coin de la rue, traînant la valise de météorites. À chaque pas, il ploie sous l'effort.

Première poubelle. Il fouille, tire un sac, l'ouvre, sort la boîte de conserve de la poubelle, la rejette, prend un autre sac, ouvre la valise, se penche, y fourre le sac. Il traverse, se penche sur la poubelle du trottoir d'en face. Dans les mains, un autre sac. Il sort les restes de pain, jette le sac, met le pain dans sa poche, attend le feu vert au croisement, se dirige vers le poteau de l'autre côté, s'arrête, se penche sur la poubelle, ouvre la valise, ferme la valise. Il s'assied sur un banc du petit square. À côté de lui, la valise pleine de plomb, de mercure ou de cadavres. Il sirote le fond d'une cannette en plastique ramassée dans la dernière poubelle, plante ses crocs de mammouth dans le pain.

Tête en arrière, regard dans le lointain. Le nez flaire le danger, les antennes des narines, pleines de gélatine, palpitent. Bouche crevassée, crocs préhistoriques. Les passants s'arrêtent puis s'éloignent, pressés.

Gaşpar peut commencer sa journée. Le portefaix du néant a confirmé une nouvelle fois la réalité. Il quitte l'hôtel, la bibliothèque n'est pas loin. Chasse aux livres, chercher une aiguille dans une botte de foin, l'appât dans les brouillards de la mémoire, une citation que l'on connaissait autrefois, perdue dans la jungle d'une autre langue. On l'a mémorisée dans sa langue, on croit la reconnaître et on ne la reconnaît pas dans la langue dans laquelle on a migré.

De vieux refrains tournent dans la tête. Des fragments épars, recomposés. La carte de menaces ! La citation ! Le code d'un autre dictionnaire. Le rythme du passé refuse la langue empruntée au nouvel âge. Autre temps, inconvertible. *Next time I kill you*, résonnait autrement dans la Gomorrhe des jubilations juvéniles. Le graphisme, la sonorité, l'hypnose du passé ne migrent pas dans les substitutions de l'errance. Mémoire cadenassée, fleurs de glace qui ne s'épanouissent pas.

Non, il ne se souvient pas de la citation. Les mots nouveaux ne rappellent pas les anciens, la phonétique d'hier ne devient pas complice de celle d'aujourd'hui. La nuit qui les sépare est sans étoiles.

Il est retombé dans le piège de la chasse aux mots. *Labyrinthe* ? *Crime invisible* ? Un code nouveau, impénétrable.

Le mendiant, qui n'en est pas un, fait tourner sa valise vide et pesante par-dessus la planète et il est là, à deux pas, penché sur la poubelle. La poubelle suivante, et la suivante, jusqu'à ce qu'il se jette lui-même dans la dernière.

Le square en face du modeste hôtel. Gaşpar, humilié, s'affale sur le banc. Le regard vers le ciel étranger. Il n'a pas le courage de dévisager son voisin, il ne voit que les godillots militaires. À côté, le gardien des grottes. Mains courtes, dures, jambes d'acier, tête d'ogre, orbites sans fond. De minces cordes coulent de sa trompe, cheveux poisseux. Crocs symétriques, bouche jaune.

Peter reste longtemps sur le banc après que le soldat de la vanité a repris sa course aux ordures. La tête en arrière, les yeux sur les éléphants portant la stèle funéraire, sur le ciel.

*

Irresponsabilité. Besoin d'irresponsabilité, c'est ainsi que Peter Gaşpar avait défini l'amerrissage dans le Nouveau Monde. Jeu de cache-cache avec la Mort, au volant ou en tombant de l'échelle.

Ce suicidaire ne semblait pas effrayé par la mort, seulement par les nuits où la Nymphomane le torturait.

La grande cloche de la chapelle de l'université annonce le déjeuner. Cour envahie d'étudiants et de professeurs, pressés de remplir leur estomac. Des cris, des chants. Soudain, le désert, le calme. Les affamés ont disparu. Les toilettes blanches, propres, les attendent. Palade médite en souriant, sur le siège des w.-c. Regard perdu dans le Nirvana, grands yeux enfantins, ensorcelés par les tentations livresques. Le reptile monte, sans bruit, sur la cloison qui sépare les toilettes, monte jusqu'au bord, s'arrête, contemple de là-haut, un dernier instant, le corps tassé du condamné sur le trône des déchets. De la gueule du serpent jaillit soudain le tir meurtrier.

L'assassin s'est faufilé, sans bruit, dans les toilettes voisines. Un pied sur le couvercle des cabinets, doucement, sans bruit, puis l'autre pied, ça y est, il est monté. Il voit parfaitement dans les toilettes adjacentes : le

professeur sur le trône de la détente. Bref coup d'œil d'identification. Le revolver brillant vise la tempe du condamné, la balle part, sans bruit.

Peter Gaşpar tente de se rappeler, en se réveillant, le mercenaire sans visage, ses mains, son cou, ses épaules. Il ne voit que le trou noir, le rayon phosphorescent. Il transpire, le pauvre Peter.

Alignée près des autres squelettes, Eva Kirschner. Entre ses jambes pâles, le bébé au faciès de souris sort la tête. Le procureur David Gaşpar tend le bras gauche à la sentinelle portant le brassard de la Croix-Rouge. L'infirmier découpe avec une lame le numéro sur la peau sèche. Doucement, avec patience, un chiffre après l'autre. Petits carrés de peau sanguinolente, jetés l'un après l'autre. Un chiffre, encore un. Cinq chiffres, le pseudonyme du mort qui n'est pas mort. Le procureur est transparent, les yeux injectés de sang, exorbités, les mains et la tête tremblent, de son bras coule le sang de l'abattoir.

On se réveille effrayé, après cette méticuleuse initiation. La Nymphomane a fait un nouveau test. L'épouvante et l'insomnie humilient, elles ne se contentent pas d'épuiser. Peter revoit pour la énième fois l'instant d'avant la chute de l'échelle. Il se redresse, en appui sur ses coudes, se couvre les yeux, le film continue de passer. L'ambulance, la table d'opération, les tiges s'introduisent lentement, lentement, dans les jambes brisées, la douleur pénètre jusqu'aux tripes, au cerveau. Les somnifères ne sont d'aucun secours. Des nuits déchiquetées, des journées abruties de fatigue.

Il soulève le combiné lentement, lentement, compose le numéro de Gora.

– Magister ? J'ai une question.

Gora se tait, mais il est là, au bout du monde.

– Vous saviez que je m'intéressais aux sourds-muets ?

Gora se tait, mais il écoute, au bout du monde.

– Oui, les sourds-muets du socialisme sourd-muet m'intéressaient. J'en faisais partie. Vous n'avez pas lu le petit récit qui m'a valu la célébrité et mon surnom dans le socialisme ? Mon héros, Mynheer, était sourd-muet, comme nous tous.

Gora se tait, mais on entend sa respiration diaphane.

– Maintenant, je ne sais pas si je vous l'ai dit, je traverse une crise d'insomnies.

– Tu ne me l'as pas dit. Que s'est-il passé ?

– Rien, ma jolie cousine va bien, pourtant je ne l'ai pas vue depuis longtemps. C'est ce que vous vouliez savoir, j'en suis sûr.

– Non, je te demandais…

– De mes nouvelles, vous me demandiez des nouvelles, je suis assez bête pour le croire. Abêti par l'insomnie. Des rêves, oui, des rêves. Non, les comprimés ne m'aident pas. Un médecin ? Avicenne ? Seulement si je peux voir Lu et ce n'est pas le moment, je ne suis pas en forme. Donc, les sourds-muets, je parlais d'eux. Parfois, je reste devant la télévision, la lumière allumée, toute la nuit. Il y a quelques jours, peut-être hier, je ne sais plus, j'ai vu un film avec des sourds-muets. Oui, oui, un documentaire. Bon, bon, comme ils savent les faire ici, professionnel, tout à fait professionnel. Ça s'appelle, vous n'allez pas le croire… *Sound and Fury* ! Et vous allez me dire que la folie écriture-lecture n'est pas vendable. Bill Faulkner, bien sûr. *Academy Award Nominee. Best Documentary Feature. Powerful. Insightful… emotionally wretching*. Voilà la publicité.

Gora se tait, muet, à l'autre bout du fil.

– Donc, ici aussi, j'ai retrouvé mes vieux amis. Ici aussi je suis l'un des leurs. Rendu sourd et muet par tout ce que je ne comprends pas. Oui, bien des choses. Tenez, il s'est passé un truc qui… une menace, mais passons. Donc trois générations d'une famille de sourds-muets. Pas tous, la majorité. Maintenant, la Technique, fée du jour, offre des moyens d'y remédier. Le dilemme des époux S., sourds tous deux, est de savoir s'ils doivent profiter des nouvelles opportunités pour leur fille. Vous vous taisez, Magister ? Vous ne comprenez pas le lien avec moi ? Il y en a un. Je suis tombé de la lune sur une autre lune. Autre monde, autre langue, autre surdité, autre mutisme. Autre code. Je suis des leurs, de ceux-là, les sourds-muets ! Mais eux non plus, je ne les comprends pas. Même pas eux. Et alors, vous comprenez maintenant mon insomnie ?

Gora se tait, mais il est à l'écoute, la communication n'a pas été coupée, il écoute attentivement, c'est sûr, il écoute et note.

– La petite Heather est superbe, je l'ai vue. Précoce, vive, tout excitée par l'implant salvateur. Mais l'Identité ? Que faire du grand problème de l'Identité ? Comment renoncer à l'identité de la tribu, fût-elle celle des sourds-muets ? Comment, comment ? La secte est fière, très fière de sa façon de vivre, comparée à celle des soi-disant normaux. Ils ont peut-être

raison. Solidarité, code, honnêteté, intimité, tout ce qu'on veut ! Donc, Identité. Avec majuscule, en grandes lettres rouges. La clef magique, que tous convoitent, ouvre n'importe quelle porte, toutes les portes. I-den-ti-té ! C'est ça, liquidé, terminé. Dé-brou-ille-toi. Dé-bar-ra-sse-toi.

Peter ne se soucie apparemment plus de savoir si Gora l'écoute, il a renoncé aux pauses, il discourt pour lui seul.

– La petite doit choisir entre ses parents sourds et ses grands-parents parfaitement normaux. Ceux-ci attendent de pouvoir communiquer enfin avec la charmante handicapée. Oh, zut ! ce n'est pas permis d'employer ce vocabulaire. Normal, anormal, ce n'est pas correct, ce n'est pas politique, ce n'est pas *politically correct.* Il y avait autrefois une journée ONU des handicapés. Il y a même eu une année ONU des handicapés, je m'en souviens. J'espérais que les Nations unies sortiraient alors l'Est handicapé des latrines socialistes. Maintenant, nous sommes fiers de n'importe quelle identité, pas vrai, professeur ? Et, moi, qu'est-ce que je deviens ? Je n'ai pas la clef magique ou je l'ai perdue, si toutefois je l'ai jamais eue.

Gora se tait toujours. Il sourit sans doute. Il n'a pas la moindre idée de la lettre de menaces, Gaşpar a renoncé à lui en parler.

– Oui, j'ai un dilemme. Tous les jours, je suis face à des dilemmes. Maintenant, je ne sais pas si je dois rester sourd-muet, comme à l'arrivée, ou me précipiter en hurlant dans la gueule de la réalité. Je vais téléphoner à la petite Heather, sans faute. Si elle a mis son appareil auditif, elle me répondra, sinon, je resterai heureux, tel que je suis.

Gora se tait et sourit, sans doute : ce bavard de Gaşpar ne change pas.

– Magister, y a-t-il un pays plus formidable que celui-ci ? Il y a tout ici. Tout. Même moi, je suis ici… Connaissez-vous quelque chose de comparable à la Ville de la Lune ? C'est ce que je voulais vous demander. Vous, vous savez tout, vous êtes un sage, vous pouvez certainement me répondre.

Gora se tait.

– Je vois que vous ne répondez pas. Faut-il vous aider ? Ça existe, Magister, il y a un pays tout aussi formidable ! Notre douce Patrie lointaine. Un prêtre et homme de lettres a réussi à traduire là-bas le missel en langage des sourds-muets. Une performance unique dans le monde chrétien ! Il a suivi l'incitation sacrée des apôtres à parler pour être compris de tous. Maintenant, maintenant seulement, on peut dire la messe pour les sourds-

muets aussi. Et ça arrive dans notre petit pays magique et surréaliste du bout du monde. Ils n'ont pas l'option technique pour normaliser les anormaux, mais ils ont la spirituelle. Supérieure, non ? Le missel est accompagné de photos qui expliquent la gestuelle à chaque étape de la prière. Apôtres du silence, c'est ainsi qu'on appelle ces nouveaux bénis. Il y a aussi une chorale à l'église. Elle chante en signes. Qu'en dites-vous ? Qui est le plus fort, notre pays d'ici ou de là-bas ? Voilà mon dilemme. Faut-il que je rentre ?

Gora écoute et se tait. Il sourit sans doute.

– Vous croyez que je divague ? Il s'agit de l'église Mavrodoiu de Piteşti. Vous savez encore où se trouve Piteşti ? Au sud de la Patrie, non dans le nord habsbourgeois de la Transylvanie, qui a abrité la famille Gaşpar, ni dans le nord habsbourgeois de la Bucovine, qui a eu l'honneur de donner naissance au mathématicien et philosophe Mihnea Palade, et à mon cousin Augustin Gora. Nous sommes cousins, n'est-ce pas ? Par alliance, mésalliance et dissonance. À Piteşti, donc, au sud, où étaient les légions romaines amenées de Palestine, les Juifs qui ont ensemencé les femmes locales et ont propagé l'espèce. Vous le saviez ? Bien sûr que vous le saviez !

Gora se tait.

– Eh, c'est ça mon insomnie, mon dilemme. Retourner à l'église des sourds-muets ou rester ici à l'hôpital des exilés. J'espère que vous comprenez et que vous m'aiderez à prendre ma décision. Il y a autre chose. Le nouveau langage de l'église pour les sourds-muets a facilité deux interprétations de certains textes sacrés. Mondes parallèles – le rêve de Palade. Que puis-je désirer de plus, quoi, quoi, dites-moi, professeur.

Gaşpar n'attend pas de réponse, il se contente de respirer profondément.

– Vous votez ? Il faut que je le sache, c'est important pour ma décision. Vous êtes ici depuis vingt ans. Vous avez certainement voté plusieurs fois. Vous avez voté ? Pour l'éléphant ou pour l'âne ? Pour qui vote le citoyen ivre[2], ici le vote est important, pas comme chez nous.

– Oui, il l'est. Peu de gens votent.

– La politique ne les intéresse pas. Le gouvernement s'appelle administration. Magnifique ! L'administration de l'immeuble ! Et il n'y a

pas de cartes d'identité, que des permis de conduire. Pour qui avez-vous voté ?

– Je n'ai pas voté. Je n'ai voté à aucune des élections.

– Pourquoi ?

– Quand les campagnes électorales commencent, on a le sentiment de se retrouver à la maternelle. Les électeurs pleurent, sautillent, s'embrassent, se déguisent, scandent en chœur. Les candidats ont l'air de robots récitant des slogans. Ça fait peur. Pas le moindre scepticisme.

– La démocratie ! Tous les droits. Et le droit à la bêtise, bien sûr. C'est important ! Très important… On ne vous crache pas à la figure, on ne vous élimine pas, vous êtes un être humain. For-mi-da-ble !

*

Longue pièce étroite, parois de métal, plancher de métal argenté. Une longue cage métallique, sans fenêtres. Au fond, à l'extrémité de la cabine, une table en métal. Derrière, un fauteuil en métal rouillé. Devant la table et de chaque côté, une chaise argentée.

À la table, le général. Grand, massif, moustache blanche et cheveux noirs. Uniforme brun, larges épaulettes dorées avec trois grandes étoiles. Médailles sur la poitrine. Veste déboutonnée, chemise kaki déboutonnée. Une chaleur d'étuve.

Il presse le bouton sur le bureau, on entend la sonnerie, la porte métallique s'ouvre, deux gardes introduisent Lu, chacun la tenant par un bras. Ils parcourent la distance de la porte au bureau métallique à petits pas légers. La prisonnière est déposée sur la chaise, en face du général, les soldats se mettent au garde-à-vous, saluent, font demi-tour, la porte métallique se referme sans bruit derrière eux.

Le général contemple la prisonnière. Princesse russe. Manteau court, de fourrure, bottes noires montant jusqu'aux genoux. Un foulard de paysanne vieux et déchiré recouvre son visage.

Lu tient la tête baissée, se serre frileusement dans son manteau court. Au bout des manches aux rabats gris givré, de fins gants verts. Les mains-gants tremblent, Lu se blottit, crispée, dans sa fourrure trop courte.

La sonnerie émet, par trois fois, un son long et violent, comme une sirène. Le général, raide sur son siège, la prisonnière, raide sur sa chaise.

La porte tarde à s'ouvrir. Le général, debout, attend. Il a rapidement reboutonné sa chemise et sa veste.

La prisonnière tremble dans sa fourrure trop courte.

Finalement, la porte métallique glisse doucement. Un petit homme maigre, vêtu d'un uniforme en soie rayé de détenu, avec un calot rayé sur son crâne rasé, entre furtivement. C'est de la soie lourde, dense, un pyjama élégant, avec un bonnet, un chaperon de retraité aisé. Aux pieds, des pantoufles de feutre ouatinées.

Le général claque militairement des talons en guise de salut. Il s'éloigne du fauteuil, s'efface respectueusement pour faire place à son supérieur.

Le petiot s'assied, pressé, dans le fauteuil du général. Celui-ci prend la chaise, à gauche de la prisonnière. Le chef sort un stylo en or de la poche de poitrine de son pyjama, le tend au général, pousse vers lui le gros dossier noir qui est sur le bureau.

Il sourit à la prisonnière, qui ne lève pas les yeux.

– Nous nous connaissons, n'est-ce pas ?

L'interrogée garde la tête baissée, le regard sur le plancher en métal.

– J'aimerais mieux que vous ôtiez ce foulard crasseux.

Lu retire lentement le foulard de sa tête rasée, le laisse tomber aux pieds de la chaise. Elle regarde, résignée, David Gaşpar, le cousin de sa mère, la camarade Serafim, et le mari d'Eva Kirschner, le père de Peter.

– Vous savez, je crois, pourquoi vous êtes là.

Faute de réponse, l'enquêteur fait un bref signe au général qui sort de la poche de sa veste un paquet de cigarettes Kent, un briquet doré et les pose sur le bureau. David Gaşpar prend une cigarette, le général l'allume, David aspire profondément la fumée, une fois, trois fois, avec l'avidité de celui qui a été longtemps privé de ces plaisirs. Le général pousse le cendrier du bord du bureau vers le milieu, devant son supérieur.

– Vous êtes issue d'une famille fiable. Vos parents étaient proches de notre parti après la guerre, peut-être même avant. Malgré leur origine bourgeoise et leur fortune, le camarade et la camarade Serafim sont des camarades fiables.

Le général note consciencieusement.

– Il ne s'agit pas d'eux. Ni de leur fille. Il s'agit du transfuge Augustin Gora. Fils d'anciens exploiteurs, propriétaires d'immenses forêts en

Bucovine. Votre mari.

Lu le regarde, immobile, tremblant de froid dans sa fourrure trop courte.

Le général a de nouveau déboutonné sa vareuse, et le premier bouton de sa chemise.

– Vous avez divorcé de ce monsieur ?

– Non.

Réponse prompte, murmurée.

– Hum, ça m'étonne… Je ne crois pas que vos parents aient été très heureux de ce mariage. Non parce que… non, je ne pense pas à l'ethnie. Le Parti ne fait pas de distinctions entre les personnes, votre famille s'est débarrassée des frayeurs du ghetto et de l'arrogance du peuple élu, mais je ne crois pas qu'ils aient approuvé votre choix. Et je doute qu'ils soient heureux d'avoir un gendre enfui chez les capitalistes.

Lu regarde son cousin, elle se tait et tremble.

– Monsieur le professeur Gora a peut-être cru avoir reçu un passeport grâce à ses mérites intellectuels. Il n'a peut-être pas compris que c'est nous qui lui avons donné le passeport. Non pour ses mérites, mais parce que nous en avons décidé ainsi.

Le procureur Gaşpar a souligné le mot « nous » en regardant le général. Le général écrit, concentré sur sa feuille.

– J'espère que vous ne voulez pas le suivre.

– Non.

– Très bien. Mais cela ne vous dispense pas de vos devoirs envers nous. Vous avez refusé de répondre aux questions. Vous pouvez être accusée de complicité. Êtes-vous décidée à répondre ?

– Non, murmure Lu, serrée dans sa fourrure.

Le cousin David a rempli la moitié du cendrier.

– Monsieur Augustin Gora a participé à des réunions clandestines, du temps où il était dans notre pays. On y parlait de livres écrits par des nazis, des légionnaires[3], des trotskistes, des libéraux, des francs-maçons. Même des quakers. On y lisait de la littérature décadente et religieuse. Nous savons très précisément qui y a assisté et quand…

Lu se tait, le général remet de l'encre dans son stylo.

– Votre éminent époux est-il mystique ? Ou monsieur Gora est-il un propagandiste libéral ?

– Il ne l'est pas, murmure madame Gora.

– Mais si, il l'est. Il est tout ça. Il lisait la Bible. Il commentait les Écritures. Déjà au lycée. Il pérorait sur saint Pierre. La secte de Pierre, disait-il. Il débattait de la Déclaration des droits de l'homme. Il commentait Confucius. Nous avons des renseignements. Anciens et nouveaux. Pas seulement d'un collègue par-ci par-là, de beaucoup.

Le procureur Gaşpar fait un petit signe, le général se lève, sert à l'enquêteur un verre d'eau de la carafe posée sur le bureau. David sirote l'eau de la vie en regardant la tondue. Lu humecte ses lèvres sèches, se serre dans sa fourrure courte et coûteuse.

– Autre chose… Il a rédigé pour un étudiant une lettre à deux sénateurs américains. Concernant une bourse américaine. Nous n'avons pas approuvé son départ. Cet étudiant avait des préoccupations étranges, idéalistes. Il parlait trop, beaucoup trop. Présomptueux, arrogant, omniscient, il se croyait intouchable. Nous ne lui avons pas accordé de passeport. Et nous ne lui en accorderons pas. Votre époux a écrit cette lettre pour lui, lui a donné l'adresse des sénateurs. Et aussi celle d'un transfuge légionnaire, devenu un grand professeur de mystique. De plus, monsieur Augustin Gora a emporté des textes provocateurs, antisocialistes, antihumanistes. Diffusés ensuite à Radio Cancan[4]. Vous savez à quoi je fais allusion.

– Je ne sais pas.

– Mais si. Le poste émetteur du Cirque Capitaliste. Europe Libre et médisante. Vous le savez, Ludmila Serafim, vous le savez ! Ou bien Ludmila Gora ? Peut-être Gaşpar ? Vous aimez les jeunes gens, me suis-je laissé dire.

Le procureur frappe de ses petits poings la table en métal, une fois, et encore une fois et une fois encore, il ne peut mettre un frein à sa fureur.

– Vous le savez et vous allez l'avouer ! Vous allez l'avouer, Ludmila, je vous assure.

Il se penche sur le cendrier, la cigarette est éteinte, il la saisit, la jette, hystérique, sur le plancher en métal.

Il se lève. Le général l'accompagne, à deux pas, servile. Les chaussons de feutre du supérieur ne font pas de bruit, les bottes du général martèlent le sol, assourdissantes.

Lu se prend la tête entre les mains, raide, droite sur la chaise en métal, la tête rasée, le visage étroit, pâle, serré entre les gants verts, elle ne bouge

pas. Une effigie. Les joues décharnées, la tête rasée, les gants couvrant les oreilles. Immobilité.

Gora agite la main en l'air, l'oreiller tombe sur la lampe de chevet, la lampe tombe bruyamment sur le parquet, le somnambule se retourne, hébété, en sueur, réveillé.

« Verts », c'est tout ce qu'il murmure. Il reste assis au bord du lit, accablé, usé, fixant le plancher de bois brillant.

Non, Lu n'a jamais mis de gants verts !

Il va à la salle de bains, met la tête sous le robinet du lavabo. Mouillé, réveillé, il ne tend pas la main vers la serviette.

Peter Gaşpar n'est pas le seul à avoir des cauchemars. Le nécrologue subit, lui aussi, des épreuves nocturnes.

Des gants verts ? Jamais… il tire la valise métallique sous le lit, l'ouvre, fouille, sort les vieux gants noirs de Ludmila, apportés de la Patrie de la jeunesse.

*

Tara appelle Peter Gaşpar au téléphone pour lui rappeler la carte postale. Mercredi après-midi, Peter a rendez-vous chez le doyen. Le grand marin blond, aux cheveux bouclés et aux larges mains couvertes de tavelures et de taches de rousseur, lui sourit. Protecteur, encourageant. Gaşpar lui montre la carte. Il lui raconte l'assassinat de son compatriote, le professeur Palade. Puis, la vie de son mentor Dima, auteur d'une œuvre encyclopédique. Il résume l'article qu'il a écrit sur les œuvres du Vieux, le scandale suscité par la révélation des anciennes sympathies politiques de l'érudit.

Le marin hausse ses sourcils blonds. Il écoute les détails du scandale dans le pays lointain, découvre les soupçons du réfugié, la biographie du savant décédé, l'assassinat de son disciple. Des histoires tordues, balkaniques… on dirait des récits de marins du temps où il naviguait vers l'Indonésie ou le Dahomey. Il n'était pas arrivé jusqu'à la mer Noire et l'histoire de cette région ne retenait pas l'attention de la psychiatrie planétaire, bien qu'elle l'eût mérité.

Il n'a pas de temps pour ces salades. La décision est rapide et simple : action ! Si un professeur a été assassiné sans qu'on en connaisse la raison,

un autre peut être assassiné pour des raisons mineures. Un malheureux article ?! Dans une malheureuse revue ?! Ça provoque un scandale quelque part, au bout du monde ?! Une plaisanterie stupide, naturellement. La menace doit être, elle aussi, une plaisanterie stupide. Cependant : prudence. Donc : action.

Vendredi matin, le professeur d'Europe de l'Est se présente chez madame Tang, chef du service de sécurité du collège. Petite, aimable, élégante, précise, comme un directeur de banque. Laconique, décidée, avare de gestes. Gaşpar ne peut détacher son regard des cheveux lisses et dorés, des sourcils noirs, du regard noir, acéré. Le tailleur est blanc, les souliers petits et blancs, à talons, les mains petites, délicates, les ongles sans vernis, coupés court. Le professeur résume les détails embrouillés de l'histoire embrouillée, exprime son scepticisme à propos de la lettre de menaces. Jennifer prend des dispositions claires : prudence et action.

– Une menace de mort, professeur ! Une plaisanterie ? Même si les mortels aiment plaisanter, la mort ne plaisante pas.

Quelque proverbe vietnamien repris par la police américaine ? se demande Gaşpar.

– Une menace de mort ! reprend Jennifer, satisfaite du sourire de l'Européen.

– Nous sommes tous menacés de mort, murmure le mortel Gaşpar.

Jennifer n'a plus envie de philosopher. Elle a déjà alerté la police locale. Elle demande la permission de lui rendre visite, le lendemain matin.

– Où habitez-vous sur le campus ?

– Un chalet perdu dans les arbres. Difficile à voir depuis la route.

Le silence de madame Tang indique que l'Européen de l'Est n'a pas répondu clairement à la question. Il décrit donc les environs du chalet.

– Personne ne semble le connaître. Il figure pourtant sur le plan du campus.

Nuit de vendredi. Forêt agitée, animaux névrosés, branches hystériques, sifflements, bruissements. Le citadin dort par intermittence.

À onze heures du matin, la voiture de madame Tang s'arrête devant le chalet. J.T. est en survêtement rouge et baskets rouges, accompagnée d'un homme de grande taille en uniforme de policier. Lent quand il pose des questions, encore plus lent quand il transcrit les réponses. Il se présente :

Jim Smith Trooper. J.S.T. ? Non, Trooper n'est pas un nom, c'est un terme : il désigne la police locale.

Questions, réponses. Le semestre a commencé le 1er février, un mercredi. Premier cours, lundi après-midi, de 15 h 30 à 17 h 30. La boîte postale 1079 était pleine. Il l'a refermée, il n'avait pas envie de courrier. Les publicités, les informations ou les demandes d'argent ne l'intéressent pas. Quand il était jeune, oui, il attendait le miracle, le message magique. Ici, le courrier est une poubelle. Il a engagé une étudiante pour le trier.

– Vous nous donnez son nom ?

– Celui de l'étudiante ? Oui, naturellement.

Le policier note, fait signe à madame Tang de noter, elle aussi. Donc il n'a vu son courrier qu'une semaine après ? Non, deux semaines. L'étudiante a été occupée, elle ne lui a apporté la première tranche que quinze jours plus tard environ. Puis une autre pile est arrivée et une autre encore, la carte est apparue.

– Y a-t-il un cachet, une date de la poste ?

Non, on ne voit pas le cachet. Juste le timbre et l'adresse. L'adresse du destinataire est exacte. L'expéditeur aurait-il des liens avec le collège ? L'annuaire du téléphone et les adresses du collège ne sont accessibles qu'aux professeurs et à l'administration.

Le policier examine l'objet du délit.

– Ça pourrait être un étranger. On ne dit pas *next time I kill you*, mais ***the next*** *time*. *The next time* ***I will*** *kill you*.

– Important ! intervient, revigorée, J.T. Les compatriotes du professeur Gaşpar ont été scandalisés par un de ses articles. L'auteur de la lettre serait-il un compatriote ?

Le professeur ne répond pas. Compatriote ? Madame Tang, la Vietnamienne, n'est-elle pas devenue sa compatriote ?

– Avez-vous quelque chose à ajouter ?

– Il y a deux jours, sur la neige de la véranda… des traces de pas. Des brodequins ou des bottes. Plutôt des bottes. Un ouvrier venu vérifier les installations ou quelqu'un d'autre ?… Hier, il y a eu du soleil, la neige a fondu. Les traces ne sont plus très visibles. On peut quand même les distinguer vaguement. Les pas vont dans une seule direction. Comme si quelqu'un avait parcouru la véranda, fait le tour du chalet et n'était pas

revenu vers la véranda. Il a fait le tour du chalet, ça c'est sûr. Maintenant on ne voit plus distinctement les traces.

Ils sortent tous trois sur la véranda. Rien de spécial, dit le regard de J.S. Trooper. Le corps du délit passe dans une pochette en plastique, la pochette est déposée dans un dossier de cuir. L'objet reste au poste de police, le professeur en recevra une copie. Lundi, J.T. enverra au plaignant la copie de la carte recto-verso.

– Ah oui ! il y aurait bien autre chose, reprend le professeur. En fait, je ne sais pas si… c'est peut-être une bêtise, mais…

– Dites, dites tout, insiste madame Tang sous l'œil ennuyé du policier.

– Faites voir, ajoute J.S.Trooper.

Gaşpar sort de sa poche un papier froissé, le donne au policier.

– Je l'ai trouvé collé contre ma porte. C'est peut-être une bêtise, je ne sais pas, je ne sais plus ce qui en est et ce qui n'en est pas.

– *Lost cat needs help*, lit la Vietnamienne par-dessus l'épaule du policier. Celui-ci lève les sourcils, éberlué.

Sur fond noir, la photo d'un chat tigré. Il pose, sagement, comme chez le photographe, il a un œil bleu et l'autre blanc, aveugle.

Gattino is a 6-years old, slender gray male tabby with distinctive spots and stripes… Gattino est un mâle, âgé de six ans, maigre, gris rayé, avec des taches. Il est aveugle de l'œil gauche. Si vous le trouvez, veuillez contacter le 658.2704. Il a peut-être l'air déboussolé, parce qu'il est fragile. Il a un œil malade et une infection respiratoire chronique. Mais il a un foyer et nous sommes malheureux de l'avoir perdu.

Madame Tang et monsieur le policier semblent déroutés. Mais le professeur dispose d'un renseignement supplémentaire.

– Il y a aussi quelques lignes manuscrites. Sous les lignes dactylographiées, il y a trois lignes écrites à la main.

Ils l'avaient vu, naturellement, mais ils n'en avaient cure, maintenant ils devaient y prêter attention, ils n'avaient pas le choix.

He is very short-haired & vulnerable. Please, please… si vous le voyez, appelez-le par son nom, doucement, d'une voix distincte. S'il est chez vous, téléphonez-nous et nous viendrons aussitôt le chercher.

– Mouais, mouais, grommelle Trooper, et il fourre le papier dans sa poche.

L'après-midi, P.C., le doyen, demande qu'on avertisse le FBI. On cherche l'officier Pereira avec lequel Gaşpar a eu des contacts aussitôt après la parution de l'article, un an plus tôt, après l'assassinat du professeur Portland. La parution de l'article a coïncidé avec l'assassinat, n'est-ce pas ? On attend un signe de l'officier Pereira.

Samedi soir, Tara ne vient pas. Mais elle téléphone pour s'excuser : elle a eu une journée fatigante, elle a la migraine et la gymnastique l'a épuisée. Le professeur relate les péripéties des derniers jours, la conversation se prolonge, le sujet l'excite, elle n'a plus l'air fatiguée.

Gaşpar s'endort tard. Violents coups frappés à la porte. L'ensommeillé trébuche entre le lit et la table de nuit. *Security*, annonce la voix de la forêt.

Sur le seuil, sa lampe dans les yeux du suspect, le jeune policier Garcia. C'est un rêve, ça c'est un rêve, se dit Gaşpar en souriant, n'osant pas se réveiller.

– La ronde, vous savez. On nous a dit que vous aviez un problème. Nous vérifions. Toutes les trois heures après minuit.

Toutes les trois heures ? Ne pourrait-on pas vérifier les lieux sans frapper à la porte ? Il laisserait la lumière allumée. Le policier approuve.

Nuit, rafales de la forêt. Gouffre et froid. Barbelés, patrouilles, chiens, fantômes en haillons, serrés les uns contre les autres. Eva Kirschner. Peter est blotti sur l'enfant qu'il a été lui-même, sur le corps criblé de boutons. Haillons gelés, la peau et les os, le bébé d'une autre époque. Des patrouilles partout, tout autour, la lumière des projecteurs, les visages livides.

Il se réveille, l'oreiller chiffonné, humide, dans les bras. Il entend, quelque part, des crissements de pneus, il ne voudrait pas se rendormir, mais il s'effondre sur l'oreiller. Forêt. Captifs. Visage de vieux, affamés. Détenus. Foule effrayée. Inspection. Des patrouilles avec des chiens passent les squelettes en revue. Le petit garçon est devenu léger, de l'air, il n'y a rien à serrer dans les bras. Le gémissement a cessé, les hurlements des sentinelles aussi. Neige lourde, de plomb, aucun mouvement. Pétrification, on ne peut plus respirer.

Ce cauchemar ne m'appartient pas, il ne me regarde pas, c'est celui de mes parents, décide Gaşpar à l'aurore.

Le dimanche, il ne sort pas de son repaire. Il essaye de se rappeler le texte de la carte. Un mot, une virgule. Il n'est pas sûr de détenir la phrase. Il ne se rappelle pas non plus le texte du journal au verso.

Bon signe, il dormira tranquille cette nuit.

*

Lundi. *Security Office*. J.T. devant l'ordinateur, elle salue d'un hochement de tête, sans détourner le regard de l'écran bleu, tend la main droite vers son tiroir, Gaşpar voit la grosse bague en argent sur le doigt fin. La dame sort deux feuilles de papier agrafées ensemble. La copie de la carte, recto et verso.

« Personne ne doit les voir. »

Regard fixé sur l'écran. Les petits doigts caressent les touches, madame J.T. hoche la tête, *bye-bye*, à bientôt.

Après le déjeuner, promenade sur le campus. Le petit cimetière sur la colline. Gaşpar s'arrête devant chaque dalle. Des Irlandais, des Italiens, des Juifs, un Portugais, des Allemands, des Hollandais. Le clan des morts est désordonné, comme la nature elle-même. La stèle mince, légèrement penchée vers la gauche, s'appelle Sabina. C'est tout, Sabina-Germany, aucune autre précision. Nom du néant, comme n'importe quel autre.

Si l'assassin est parfait, le professeur Gaşpar finira ici, à côté de Sabina, satisfait de la fraternisation avec les exilés.

Bibliothèque. Deuxième étage, section des revues. Puis deux heures de cours. Calme et sarcastique, comme aux jours de gloire. Le soir, à huit heures, la voiture de la patrouille. L'officier Garcia, gros, souriant. Il reviendra dans deux heures. Deux heures ? Je croyais que nous nous étions mis d'accord… Oui, nous nous étions mis d'accord, mais madame Tang pense que c'est mieux comme ça. La nuit, nous passerons toutes les trois heures et nous ne frapperons plus à la porte. Ne tirez pas les rideaux, laissez la lumière allumée.

Invalide étranglé sur la 2e chaîne. Débat sur le viol sur la 4. Massacres du Rwanda sur la 9. Monstres sur la 11, vaudeville sur la 12, jungle sur la 53, match de basket sur la 22, coups de feu sur la 43. En arrière : 53, 2, 22. La réalité alternative annule la réalité.

New York Times. Wednesday, October 12. Timbre-poste : *Old Glory*. Drapeau américain. *For U.S. addresses only*. Cachet : New York. Oui, on peut identifier le cachet, le code postal, l'officier Jimmy Smith Trooper aurait dû voir ou a même vu, entre-temps, le cachet de la poste.

Texte dactylographié, adresse écrite à la main. Majuscules : le N ressemble à un W, le A sans le tiret du milieu, comme un toit. Adresse exacte, même le nom du chalet que personne ne connaît, Boumer House. Le collège, la localité, l'État, le code postal. *Dear*, à la machine. Le prénom du destinataire écrit à la main. Toni, Philip, Susan, Norma, Rosalind, Peter, qu'importe. Comme on remplit un formulaire. Un truc, c'est évident, pour que la menace ne semble pas individualisée. *Dear* Peter…

Next time I kill you. Ou bien *the next time* ? *Kill you* ou bien *I will kill you* ? *Next time* ! Donc, la prochaine fois ! Y avait-il eu dans le passé une tentative ratée ? *A previous try* ? Signature : D. *Devil ? Dummy ? Destiny ? Deity ? Death* ? Oui, *Death* ! La putain omniprésente.

Inutile, ce truc. La carte n'est pas adressée à Larry, à madame Tang ou au doyen, mais à une cible ancienne et constante. Lady Death n'avait pas oublié Mynheer. Billet d'amour crypté.

Le fragment de journal sur l'autre face n'est qu'un autre stratagème : dérouter les incompétents, non le destinataire.

La voiture, les freins, les phares. Il n'y a pas de chiens, non, la patrouille Van Nest remplace la patrouille Garcia.

– Ne vous dérangez pas, nous passerons toutes les heures.

– Toutes les heures ? Je croyais qu'il était question de deux heures.

– Ne nous attendez pas, tâchez de dormir.

– Je n'attendais pas. De toute façon, je me couche tard. Aussi tard que possible. Je me réveille souvent, même sans vous.

– Ronde de routine. Vous pouvez aller vous coucher, l'endroit est surveillé.

Mercredi matin. Journée chaude, ensoleillée, un parfum de printemps. Le professeur est plutôt apathique tandis qu'il parle aux deux étudiants qui l'attendent dans son bureau. À deux heures, Patrick Murphy, l'officier du FBI, l'appelle au téléphone. Il est au courant pour l'officier Pereira et pour la panique après la publication du compte rendu, il a appris pour la carte.

– Avez-vous un jour publié quelque chose sur Rushdie ?

– Rushdie ? L'écrivain ? Le condamné ? Nous voilà encore dans les livres ! Quelle histoire… C'est une affaire absurde ! Je voulais jeter cette carte, croyez-moi.

– Calmez-vous, parlez plus distinctement, je ne comprends pas ce que vous dites.

Patrick demande un rendez-vous. Mardi prochain. Oui, au bureau. Bâtiment gris, bureau des professeurs, façade couverte de lierre.

– Inutile d'expliquer. Patrick coupe court. Je trouverai. Mardi, à 13 h 30.

Ce Patrick bourru a l'air plus intéressant que l'autre maniéré de Pereira, avec ses conseils gentillets et stupides.

Gaşpar n'a plus envie de son chalet solitaire. Il commande un taxi, emballe rapidement quelques affaires et papiers, vérifie le robinet, le gaz, tire les rideaux. À la gare, il scrute attentivement les passagers, un à un.

La Ville de la Lune. Bibliothèque publique. Encyclopédies et dictionnaires, histoires de gens qui cherchent un autre monde.

Lundi matin, dans le train du retour, voyageurs banals. Nuit, forêt bouleversée. Bruits. Oiseaux ivres, barbelés, routine des sentinelles.

Mardi à 13 h 30, un homme petit et râblé entre sans frapper. Lèvres épaisses, petit front, allure de bagarreur. Velu. Il a du mal à tenir dans son veston à carreaux. Regard noir. Carte de visite jetée sur la table : Patrick Murphy, *Special Agent*. Larry Huit, oui, oui. Larry Huit.

– J'ai eu Mario au téléphone. Il ne travaille plus dans cette région. Il m'a parlé de l'assassinat du professeur Portland, du scandale qui a suivi. Et de votre article, autre scandale. Quel âge avait le professeur ?

– Palade était jeune.

– Palade ?

– C'est la même personne. Ici, il a changé de nom.

– Ah oui ? Non, pas lui. Le mentor. La célébrité.

– Cosmin Dima est mort quelques années avant. Il avait plus de quatre-vingts ans.

– Commençons par votre compte rendu. L'article paru dans la presse. Fascisme, nationalisme, ces trucs-là. Pourquoi est-ce que ça a soulevé un scandale ?

– Ça rappelait des choses déplaisantes.

– Des nouveautés ?

– Non, ce n'étaient pas des nouveautés. Le contexte était nouveau. Post-communisme. Nouveau début, nouvelles icônes. Les confusions de la liberté. À l'Est, comme parmi les immigrants d'ici.

– Ce Dima était-il vraiment célèbre ?

– Autant que peut l'être un érudit. Ce n'était pas une vedette de sport ou de cinéma, ni quelque courtisane sexy qui va faire deux semaines de prison parce qu'elle a conduit en état d'ivresse et que la télévision paye un million pour l'interviewer sur la mélancolie en cellule. Un million ! Dima n'en a pas amassé autant avec tous ses livres, parus sur toute la planète. Non, non, le Vieux Dima, c'était autre chose.

– Nationaliste ?

– Dans sa jeunesse. Peut-être même après. Dans son pays et le mien, il est l'objet d'un culte. C'est une icône, comme je disais.

– Pourquoi avez-vous écrit cet article ? Pourquoi maintenant ?

– On avait publié un volume de ses mémoires. J'ai hésité, mais je l'ai écrit. On m'a proposé ce compte rendu. J'ai refusé, puis je l'ai écrit.

– Qui vous l'a proposé ?

– Un journaliste, ami du président du collège.

– Je comprends. C'était bien pour le collège.

– Peut-être. Il soutenait que c'était bien pour moi.

– Et c'était bien ?

– Pas trop.

– Vous regrettez ?

– Non.

– Mon collègue Mario dit que vous n'avez pas reçu de menaces à la suite de l'article.

– Mais si. Dans mon ancien pays, dans la presse de là-bas. Je n'y vis plus. Il y en a eu quelques-unes ici aussi, dans la presse de l'exil.

– Votre épouse a-t-elle été menacée ?

– Mon épouse ? Quelle épouse ?

– Enfin, votre compagne… votre amie.

– Ma compagne ? Ah, *the significant other*, comme on dit. Ma cousine Lu n'a pas été menacée.

– Donc, des menaces dans les journaux.

– Des articles violents, des insultes, des anathèmes. Là-bas, loin. Ici, seulement dans la presse de l'exil.

– Si je comprends bien, le professeur Portland… enfin, Palade, a reçu lui aussi des menaces. Pourquoi ? Il n'écrivait pourtant rien sur le nationalisme.

– Mais si. Il se dissociait des nationalistes du pays de Dima – le sien. Il publiait des textes violents contre le nationalisme.

– Votre article faisait-il aussi référence à sa personne ? Il avait été un disciple de Dima.

– Je n'ai écrit que sur les mémoires de Cosmin Dima. J'ai rappelé son affiliation politique dans les années 30.

– A-t-il dissimulé, manipulé ces faits ? Vous disiez que ce n'était rien de nouveau.

– Informations anciennes, situation nouvelle. Le post-communisme anticommuniste. Ou l'anticommunisme d'après le communisme. Il est plus facile de se battre contre un cadavre… Dima ne parlait pas de ce secret. Pourquoi se confesser publiquement ? Ce qui compte, c'est ce que l'on fait, pas ce qu'on a été, n'est-ce pas ? Pragmatisme !

– Avait-il des disciples ? En dehors de Palade ?

– Probablement.

– Ses disciples ont-ils été scandalisés par votre article ?

– Sans doute. Et pas seulement eux. Indignation générale.

– Mario m'a dit que vous évitiez vos anciens compatriotes.

– J'ai vécu parmi eux. Il n'y a pas eu que des horreurs là-bas, il y a eu aussi des joies. Ici, oui, je les évite.

– Pourquoi avez-vous contacté l'officier Pereira ?

– C'est le collège qui l'a contacté. Après l'assassinat de Palade. Notre président était persuadé que j'étais en danger. Monsieur Pereira ne s'y est pas retrouvé dans les complications balkaniques. Les raisons de l'assassinat n'étaient pas claires… Elles ne le sont toujours pas.

L'envoyé du FBI ne note rien dans son carnet. Il se contente d'examiner le visage de l'interrogé.

– Pourquoi ce groupe reviendrait-il au bout de deux ans ?

– Quel groupe ?

– Celui qui vous menaçait à l'époque.

– Je ne connais aucun groupe qui m'ait menacé.

– Avez-vous publié autre chose entre-temps ?

– Non, rien.

– Cette carte postale semble-t-elle envoyée par un groupe extrémiste ?

– Je ne sais pas.

– Un groupe mystique, par exemple ? Si j'ai bien compris, les extrémistes des années 30 étaient mystiques, c'est ce que disait Mario. Ceux auxquels Dima était lié étaient mystiques. Terrorisme orthodoxe, hein ? Et ceux d'ici, sont-ils aussi un groupe mystique ?

– Je ne sais pas. Un texte étrange. C'est peut-être aussi un stratagème pour dérouter les enquêteurs. Nous ne connaissons pas l'expéditeur, nous ne savons rien. Il y a certainement, parmi les exilés, des organisations extrémistes, mais je ne les connais pas.

– Quelque chose de particulier dans la calligraphie du message ?

– Il n'y a pas de calligraphie. Seuls le nom et l'adresse sont écrits à la main. Le reste est tapé à la machine ou imprimé sur ordinateur.

– Que pensez-vous de ce texte ?

– On dirait une citation. Je ne sais pas pourquoi. Simple impression.

– Quelque chose de familier dans ce texte ?

– Labyrinthe. Le mot « labyrinthe ». Une des obsessions de Dima. Il a beaucoup écrit sur le labyrinthe. J'ai passé quelques jours à la bibliothèque, à New York, la semaine dernière. J'ai revu ses livres. L'obsession est là. Le labyrinthe grec. Mythe et rituel dans le labyrinthe. Le monde en tant que labyrinthe. La ville en tant que labyrinthe. La spirale mystique et le labyrinthe de la croix. Le labyrinthe celtique. Le labyrinthe des viscères humains…

Agacé, le policier se lève. Petit, trapu, rondelet. Cheveux drus, noirs, ondulés.

– On se voit la semaine prochaine. Même lieu, même heure.

– Parfait, répond le professeur, impatient de quitter la pièce, lui aussi.

Humilié par les lacunes de sa mémoire. Il connaissait la citation sans la connaître. Le passé refusait de servir de bibliographie.

*

Le moment est venu de raconter ses déboires, de révéler à d'autres aussi l'existence de la carte, de solliciter leur opinion, de prendre conseil. Gora peut remplacer une bibliothèque, il pourrait bien trouver la solution. Ou alors passer un coup de fil à Lu. Si elle apprend ces menaces, Lu écoutera attentivement l'aventure et s'inquiétera.

Peter hésite, l'écouteur à l'oreille. Il se décide, compose le numéro.

– Oui, c'est moi, Mynheer de l'Est. Il y a longtemps, vous avez raison, nous n'avons pas parlé depuis longtemps. Voilà, nous parlons, nous parlons maintenant. Beaucoup, je vous assure, nous parlerons comme un condamné à son oracle. Un oracle impeccable. Imbattable. Pour le maître qui a tout lu et tout retenu, n'importe quelle question est une bagatelle. Donc, la voilà…

Il a la carte à la main, le mystérieux message sous les yeux. Il est prêt et se ravise. Cela lui arrive, la lassitude l'emporte finalement.

– Parlez-moi de la révolution des étudiants à laquelle vous avez assisté. Pour que je comprenne moi aussi le monde dans lequel j'ai amerri. Vous me l'avez racontée, c'est vrai. Vous m'avez raconté tout ça au moment où Larry Un m'a engagé au collège. Vous m'avez décrit l'atmosphère du collège. Vous avez été protecteur, aux petits soins, comme toujours. Un candide produit de bibliothèque. Je ne veux pas dire rat, le rat n'est pas candide, vous, vous êtes un angelot, un naïf, le naïf des mots. Allez, dites-moi, dites-moi encore comment elles parlaient au balcon : la Pasionaria, la célèbre Dolores Ibárruri, Rosa Luxemburg et Clara Zetkin, Ana Pauker et la camarade Kollontaï. Et la señora Perón. Oui, finalement, vous n'avez pas évoqué ces noms.

Silence, naturellement. Gora en a par-dessus la tête des fantaisies de Peter, mais il cède, comme toujours.

– Une étudiante de mon cours. Calme, bien élevée, timide même. Elle venait avec un condisciple, son ami. Un beau jeune homme athlétique. Celui-ci se pointe un beau jour dans mon bureau pour me dire que cette jeune fille désire me parler. Bredouillements, il ne sait comment expliquer qu'elle ne soit pas venue elle-même. Oui, il y a un problème… Il y a deux ans, à son entrée au collège, la jeune fille a participé à une *party* en l'honneur des bizuts. Elle a bu de la bière, est allée se promener en forêt avec un jeune homme. Et, et alors… Qu'est-il arrivé ? On ne sait pas trop. Ils se sont embrassés, et puis, et puis on ne sait plus, mais il s'est passé quelque chose, la jeune fille ne s'en souvient pas très bien. Évidemment, c'était il y a plus de deux ans.

– Oui, cela me revient maintenant. La jeune fille, troublée, est venue à son tour. Ce qui s'est passé, il y a deux ans, n'est pas clair, mais ce qui est clair c'est ce qui a déclenché ces souvenirs… Deux ans après l'acte non perpétré ou à demi perpétré, ou au quart, au cinquième, l'agresseur croise le nouveau couple par un bel après-midi d'automne. Il leur adresse un sourire

en coin, plein de sous-entendus. La jeune fille se sent outragée, son ami lui enjoint de porter plainte. L'étudiante se présente chez le président, raconte ce qu'elle peut raconter. La fête, la bière, la forêt, l'étreinte sur l'herbe, la confusion dans l'obscurité. Larry Un écoute. C'était à l'époque où vous charmiez les étudiants de Bedros Avakian, pas vrai ? Donc, Larry Un a attentivement écouté le récit. Dans une démocratie, il faut écouter toutes les plaintes et résoudre les cas. On punit l'agresseur présumé : il sera privé pendant deux mois des répétitions de l'orchestre rock *The Blind Band*, n'aura plus accès à la salle de gymnastique ni à la piscine.

– La victime est mécontente, n'est-ce pas ?

– L'étudiante s'est sentie flouée. Le puni réapparaissait de temps en temps, aux répétitions de l'orchestre et à la piscine. Il était issu d'une famille riche, généreuse donatrice du collège, c'est ce qu'affirmait son petit ami.

– Vous lui avez conseillé d'oublier tout cela. Vous lui avez demandé si elle était en bons termes avec ses parents. Oui ? Alors, lui avez-vous dit, profitez de vos vacances, prenez du bon temps, protégée, détendue. Ne faites pas une fixation désastreuse sur cet épisode confus, vous êtes jeune, jolie, intelligente, vous avez l'avenir devant vous, laissez tomber le passé. Voilà à peu près votre homélie, saint Augustin ? Celle d'un grand-père attardé sorti de la grotte pré-moderne, un idiot d'Europe de l'Est. Misogyne, macho, dépourvu de principes moraux.

– Euh ! oui, mais je ne m'en suis pas trop mal tiré. Les étudiants m'aimaient bien, c'est pourquoi la jeune fille est venue me voir. Avakian m'aimait bien, lui aussi.

– Et la révolution ? Elle a éclaté au printemps suivant. Slogans, affiches collées partout contre l'administration qui encourage le « harcèlement sexuel ». Occupation des bureaux de l'administration pendant trois jours. Discours depuis le balcon du bâtiment assiégé. Manifestations, reporters, négociations, plan de mesures à prendre. Et le trio érotique ?

– La justice a accordé un dédommagement substantiel à l'étudiante, elle a changé de collège, elle est mariée. Son ami est maintenant président d'une organisation de protection des immigrants dans le Middle West. Le coupable qui n'a pas perpétré l'acte, ou seulement à moitié, a achevé ses études de droit et travaille à Wall Street.

– Et le professeur Gora ? A-t-il révisé ses conseils de grand-mère ? Quel conseil donne-t-il à un naufragé ? De faire attention ? Faire attention à quoi ? Aux étudiantes, aux paroles ambiguës, aux plaisanteries, aux démagogues, aux méfiants, aux envieux et aux intrigants ? Ou à nos fantômes lointains ?

– Tu as des ennuis ? Il t'est arrivé quelque chose ?

– Non, rien, mais je m'y prépare. Je veux savoir comment m'y préparer. L'histoire de la révolution de trois jours est instructive, mais banale. Il n'y a pas de mystère, comme dans le cas de Palade.

– Palade ? Quelle idée ! Ce ne sont certainement pas les étudiants qui l'ont tué !

– Celui qui a agi connaissait parfaitement l'université, les bâtiments, l'emploi du temps, les trajets quotidiens du condamné, ses errances astrologiques, parapsychologiques et paranormales. Ce n'est pas mon cas, j'ai les pieds sur terre, vous le savez. Je me heurte aux chaises ou aux mauvaises herbes, pas aux étoiles. Je suis distrait, lui était trop attentif. Il n'y a aucun lien, j'espère, entre nous deux.

– Non, il n'y a aucun lien, confirme sans conviction le professeur Gora en reprenant, sans doute, sa lecture.

Peter Gaşpar pouvait retourner, lui aussi, à ses représentations nocturnes : à l'assassin Charles Manson, à Timothy McVeigh, le terroriste, à Jeffrey Dahmer, le cannibale, et autres experts en délivrance, à sa documentation sur les sourds-muets et le cancer, sur les astronautes et les populations de la jungle, le football américain, les films classiques et la boxe, la musique de chambre et le jazz. Après minuit, émissions de jeux, porno, karaté ou cours de langues exotiques, tout ce que peut désirer un cœur insomniaque.

*

Enseigne longue, verticale, bâtiment tout en hauteur. Murs sales, décoration poussiéreuse : Hôtel Esplanade. Angle de la 48^{e} Rue et de la 8^{e} Avenue. Drogués, prostituées, mendiants, entremetteurs, vagabonds de toutes races.

Elle s'arrête, étonnée, cherchant son compagnon. Elle le voit, de dos, dans le peep-show… Elle s'approche de la vitrine de lunettes de soleil, colle ses mains sur la vitre.

Petite tape sur l'épaule. « Ça y est, j'arrive », murmure Peter dans l'oreille veloutée. Lu regarde le sol.

– Tu veux que je retourne d'où je me suis évadée ? Tu tombes dans la folie du sex-shop, toi aussi ? Tu ne peux pas t'en passer !

Peter recule d'un pas.

– Folie ? Culture de masse ! Thérapie. L'industrie au plus grand chiffre d'affaires. Nous ne pouvons ignorer la prospérité de ce pays. Notre pays, n'est-ce pas ? Nos concitoyens.

Lu se tait. Mine défaite.

– C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû te raconter mon rêve.

– Quel rêve ?

– Celui de vendredi, la semaine dernière. Un état poétique. Je rêvais d'un phallus, d'un enfant en forme de phallus. Une forme délicate qui réclamait protection, tendresse. Comme un enfant. Et j'en pleurais d'émotion. J'en suis encore toute troublée, voilà.

Peter est ébloui par ses grands yeux, pleins de larmes, qu'elle essuie de ses mains incomparables, honteuse, toute tremblante. Lu s'éloigne, baissant la tête. Peter lui court après, agite les mains, rit. Ils disparaissent.

Reste la rue. Les boutiques, les sex-shops, l'échoppe aux légumes du Chinois, le restaurant turc, le magasin de parapluies du Mexicain, l'agitation de « ces dames », les pickpockets à sombrero, la droguerie du Pakistanais.

Une rue, une autre rue. Propre, calme, déserte. Un bâtiment solide, pierre et brique. Façade anglicane, fenêtres gothiques aux encadrements en fer forgé. Des lettres gravées dans la pierre : *Young Men Association.*

Sur le seuil, Peter. Chemise blanche, trempée de sueur. Manches retroussées, regard aux aguets. Il observe à droite à gauche, regarde sa montre. Il attend quelqu'un, y renonce, entre dans le hall. Foule de jeunes, bruyants, valises et sacs à dos.

Gardien noir, gigantesque, main gigantesque sur le téléphone. Il surveille la porte et l'ascenseur. Ce géant de Peter devant un géant plus gigantesque encore, difficile de gagner aux concours de burlesque.

Ils se regardent, sans curiosité. L'un grand, gros, chauve, à moustache, l'autre encore plus grand, encore plus gros, cheveux noirs, épais, crépus, peau noire. Un hussard renvoyé dans ses foyers et un Noir américain, prêt à sortir son saxo.

– Monsieur Joe ?

Le Noir acquiesce de sa grosse et lourde tête.

– Madame Beatrice Artwein a téléphoné hier, pour…

– Ah ! Beatrice ! Betty. Nous, nous l'appelons comme ça. Oui, baby, madame a téléphoné. J'ai la clé.

Il sourit. Grandes dents, immaculées. Les grands yeux noirs brûlent du plaisir de la complicité.

– Oui, baby, j'ai préparé la clé. Deux heures, c'est tout.

Peter ne répond pas à son sourire, il est sobre, distant.

– Parfait. Je prends la clé et je reviens. Je reviens tout de suite.

Le grand Joe Louis se penche vers le tiroir, il en sort la clé attachée à un cordon bleu. Il ne sourit plus, il ne regarde pas le client, il est devenu sobre et distant.

Lu. Svelte, élancée, élégante. Veste rouge. Visage mince, blanc, inexpressif. Les cheveux serrés en chignon, dégageant la nuque.

« Petite chambre, simple. Un lit. Une douche, un w.-c., un miroir. Pas de serviettes, mais pas cher », avait expliqué Beatrice. « Ni parfums, ni crèmes, ni serviettes-éponges. On n'oublie pas où on est ni pourquoi on y est. La promiscuité aiguise l'appétit d'intimité. Elle gomme les conventions, exacerbe le plaisir. »

Quatrième étage. Couloir. Indications précises : 401-411 à gauche, 412-419 à droite. 416. Un lit, un fauteuil. Le lit étroit. Sur le drap, une tache brune dans le coin gauche. Lu dans l'embrasure de la porte. Muette, immobile. D'un instant à l'autre, elle va claquer la porte, quitter la chambre et la vie conjugale.

Peter n'oublie pas le risque, pas même en rêve : Lu n'est pas faite pour le sordide, ça la glace.

Au milieu de la chambre, prêt à encaisser les insultes et le désastre, il enregistre, attentif, le mouvement de la chevelure noire. Lu n'est plus Lu… Elle déboutonne lentement sa veste, un bouton après l'autre. La soie rouge tombe. Rien en dessous. Elle tient ses jeunes seins dans ses mains. Elle les lui offre ! Les épaules lisses et nues, le cou élancé… Elle enroule ses mains

effilées autour de son cou. Paumes veloutées, doigts fins. Elle reste comme ça, exposée, regardant l'étroite fenêtre sale. Elle ouvre la fermeture éclair de son jean. Elle sort toute nue des tuyaux bleus.

Les espadrilles. Elle les regarde avec pitié l'une après l'autre, la gauche, la droite, elle sort lentement le pied gauche, le droit, elle les écarte. Elle a de longs orteils, des pieds fins, d'ivoire. Les lèvres palpitent sur la rangée de dents blanches. Lu n'est pas Lu ! Dans ses mains, un petit objet noir en plastique. Elle appuie sur un bouton. On entend un bruit sec au plafond. Lu pointe l'index sur le plafond bas et gris, elle montre à son partenaire le petit téléviseur encastré.

Sur l'écran, un visage angélique et un corps d'éphèbe : Beatrice Artwein ! Betty… Elle vient juste de jeter son soutien-gorge doré, la feuille dorée entre ses jambes minces et brunes. Tête rasée. Seins à peine esquissés, mamelon saillant, électrique. Une vulve rose, réchauffée par des doigts courts de petite fille. Elle s'agenouille devant le géant chauve, à moustache, déboutonne lentement le jean râpeux du hussard, un bouton après l'autre.

Peter transpire, gêné, effrayé de voir Lu nue, sur le lit, l'attendant, humectant de la langue ses lèvres brûlantes de fièvre. Sur l'écran, Betty, en extase, caresse les cuisses nues et velues de son condisciple Gaşpar.

Peter s'allonge sur le lit, Lu refait les gestes de madame Artwein ! Simulacre ! Betty et Lu tournent le dos au partenaire, arqué par-dessus Betty, par-dessus Lu !

Regard perdu sur l'écran. Lu est dans la salle de bains, on entend la douche. Sur l'écran, Betty, cambrée sous le mâle, le reçoit, frémissante. Les corps accélèrent leur rythme, les mains se cherchent, les lèvres aussi, la professionnelle et le client gémissent. Sur le seuil de la salle de bains, Lu contemple, en souriant, ces halètements. Maintenant, elle porte une robe blanche, courte, très courte. Elle a fixé un petit diadème blanc, de mariée, dans son chignon noir. Gants blancs, collier de perles blanches autour du cou.

Clic au plafond, l'accouplement disparaît. Peter debout. Costume noir, chaussures vernies immenses. Lavallière blanche, pochette blanche au revers du veston brillant.

Le couple bras dessus bras dessous dans la cour de la mairie socialiste du secteur 4 de la capitale. Au fond de la cour, seule, madame Eva

Kirschner-Gaşpar attend, tassée, rapetissée dirait-on, recroquevillée sur elle-même, grisonnante, vêtue d'une blouse bariolée, chiffonnée, tachée de graisse, au-dessus sa robe dorée. Elle soulève un pan de sa blouse sale et essuie ses lunettes et ses yeux pleins de larmes. Le couple solennel passe à côté d'elle sans la voir. Entrée dans la villa du bureau d'état civil. L'air cérémonieux, le fonctionnaire, qui se fera un honneur d'officier, descend l'escalier à leur rencontre.

Le professeur Augustin Gora ! Barbiche blanche, un bouc poivre et sel de bedeau slave. Noblesse et ridicule dans son attitude timide, sans énergie.

Le professeur enlace la mariée, l'embrasse sur les deux joues. Il serre discrètement la main de Mynheer. Il le regarde avec insistance, fasciné par le fameux personnage qu'il a, enfin, l'occasion de connaître personnellement.

Gora porte un habit vert barré d'un large ruban tricolore. Il fait un signe courtois, invitant la mariée, puis son compagnon, à entrer.

Mais soudain, la belle-mère s'interpose, secouée de sanglots. Le professeur sourit à l'intruse, invite le trio à entrer. La mariée et la belle-mère montent les trois marches, le marié reste figé, une statue.

Le professeur s'incline de nouveau, refait une courbette, comme un mannequin, mais le marié ne donne pas signe de vie. Mort, mais debout. Raide, les yeux vitreux, phosphorescents.

Le professeur Gora sourit, s'incline devant la mariée, lui tend une grande enveloppe jaune.

Peter transpire, halète, gémit, se débat, rejette la couverture et le drap en flammes. Il se cramponne des deux mains aux bords du lit, il se lève d'un bond, effrayé, décidé à parler à Gora.

Le professeur Gora n'est pas accessible. Il se trouve, depuis de longues heures, devant son ordinateur, en train de transcrire la nuit agitée dont il vient juste de s'évader.

*

Nous ne sommes pas samedi, mais vendredi. Tara n'apporte pas de lettres, elle vient faire son rapport.

– Me voilà devenue suspecte !

– Qui ne l'est pas ?

– Comment ça ?

– L'enquête n'exclut aucune hypothèse. Aucun soupçon. Le plus simple : le plaignant lui-même.

– Moi, je n'ai déposé aucune plainte.

– Vous avez apporté la carte. Donc la menace. Vous avez déclenché l'action. Vous pouvez en être complice.

– C'est ce que pense madame Tang. Je suis allée la voir. Je crois comprendre que J.T. ne vous plaît pas trop, à vous non plus.

– Elle s'est montrée polie. Ce n'est pas le cas de Patrick Murphy, *Special Agent*. FBI. D'ailleurs, je ne suis pas autorisé à vous dire que je l'ai rencontré.

– À moi, la complice, vous y êtes autorisé. Je reverrai moi aussi Patrick, affirme madame Tang. Avec moi, elle n'a pas été polie. Elle m'a demandé de transcrire tout le texte de la carte. Pour en comparer l'écriture avec celle des quelques mots manuscrits de l'adresse… Elle n'avait qu'à demander mon dossier chez le doyen, elle aurait trouvé des échantillons de mon écriture.

– Elle les trouvera et les comparera, n'ayez crainte. Donc, vous seriez l'auteur de la lettre. C'est ce qu'elle suggère ?

– Elle ne suggère pas, elle enquête. Patrick me menacera, j'en suis sûre. Ou vous dites la vérité, ou vous aggravez votre situation. Tang me soupçonne. Comment ça, vous charger du courrier du professeur ? Il lui est adressé à lui, pas à vous.

– Elle a raison.

– L'idée n'était pas de moi.

– Mais si.

– Quand j'ai vu que les montagnes de lettres vous énervaient. De plus, je suis payée pour ça ! Payée, monsieur ! Je l'ai dit à la blondinette. J'étais certaine que cela écarterait les soupçons.

– Les soupçons que vous ayez écrit cette carte ?

– Non, ils ne sont pas près de disparaître.

– Alors lesquels ?

– Je trie le courrier pour pouvoir venir ici.

– Elle a dit ça ?

– C'est un petit collège. Si vous vous défendez, vous multipliez les soupçons. Ma camarade de chambre me voit arriver avec le sac de lettres

pour le professeur Gaşpar. Je trie le courrier de l'excentrique Peter Gaşpar.

– Excentrique, oui… Et qu'a-t-elle demandé de plus, madame Tang ?

– Si je vous le dis, je dormirai mieux ?

– Le sommeil est-il devenu un problème ?

– Pas encore. Ce n'est pas moi qui suis menacée de mort.

– Nous sommes tous menacés de mort.

– Vous avez déjà dit ça. Vous avez des cauchemars ? Des insomnies ?

– Peut-être. Toute ma vie, j'ai vécu en ville. Je ne connais pas la nature. J'ai du mal à m'habituer aux nuits en forêt.

– Donc votre attention est en éveil. Vous guettez. C'est pour ça que vous ne dormez pas.

– L'inquiétude nous rend puérils. Les enfants ont peur de la nuit. Et de la forêt.

– Vous voulez que je dorme ici ? Sur le canapé ?

– Dormir ici ? Non ! Pas question ! Cela ne me serait d'aucun secours. Et ne dissiperait pas les soupçons de madame Tang. L'étudiante a provoqué la névrose du professeur, pour qu'il devienne dépendant d'elle ? Qu'elle se glisse dans son lit, lui fasse du chantage ?

– Si elle est entrée chez lui et dans son lit, elle tient au professeur. Elle n'a pas de raison de le tourmenter.

– C'est peut-être un monstre. Dracula.

– Un monstre… ce serait plus attirant ?

Tara continue de le fixer, comme un policier. Gaşpar fait de même. Tara sourit, Gaşpar sourit lui aussi.

– Ne craignez rien, ce ne sera pas une agression sexuelle. Le monstre n'attaquera pas son professeur et si le professeur m'attaque, je me défendrai. Ne vous faites pas de souci, je ne porterai pas plainte contre vous. Je sais que vous avez besoin de votre salaire.

– Non, vous ne pouvez pas rester. Le collège est petit. Tout se sait.

– Ça m'est égal.

– Pas à moi. Comme vous dites, j'ai besoin de mon salaire.

– Vous seriez plus rassuré s'il y avait quelqu'un ici, la nuit.

– Pas du tout. Une autre personne m'intimiderait. Non, non. N'en parlons plus.

– Même si la première hypothèse était réelle ?

– Quelle est la première hypothèse ?

– J'ai monté cette histoire de lettre pour que vous ayez besoin de moi, que vous deveniez dépendant.

– Justement. Je dois éviter ça. La jeunesse est irrésistible.

– Et si Patrick vous demandait d'essayer ? Il vous propose le concept : le névrosé demande de l'aide à l'étudiante qui s'est glissée dans son lit. Elle deviendra elle aussi vulnérable et finira par tout avouer.

– Elle deviendra vulnérable, elle aussi ? Qu'en sait Patrick ? Attendons mardi, après la rencontre avec le FBI. Je vous ferai savoir si j'ai changé d'avis.

– Je peux m'asseoir maintenant ?

Le professeur désigne les fauteuils, le canapé. Il n'avait pas remarqué qu'ils étaient restés debout tous les deux.

– Excusez-moi. Je dois être au bureau dans un quart d'heure.

Elle consulte sa montre au poignet gauche. Oui, un quart d'heure.

– O.K. Je viendrai samedi après-midi, comme d'habitude. Peut-être entre-temps trouverai-je un autre message dans le courrier. Plus explicite.

Gaşpar la regarde, les sourcils froncés.

– Ce ne serait pas mal. Pas mal du tout.

Prière ou suggestion, il a perdu son humour. Et il n'est pas minuit, trois heures de l'après-midi seulement.

– Vous avez repensé à cette phrase ? Je l'ai répétée, je la sais par cœur. Elle existe depuis longtemps dans ma tête, je crois. Je l'ai déjà vue quelque part. Je ne sais où. Je vieillis. Je ne m'en souviens pas.

– Vous vous souvenez de bien trop de choses. Si elle dort dans votre mémoire, elle se réveillera. Moi aussi je sais cette phrase par cœur. Mais elle ne m'évoque pas de souvenirs. Je suis ignorante, comme toute ma génération. Les complots m'amusent.

– On en reparlera mardi, après l'interrogatoire de Patrick. Maintenant, je me dépêche.

Peter n'a pas de raisons de se dépêcher, il est mécontent de l'entrain de ce dialogue. Il veut sortir, être seul. Tara s'en va, le professeur se dirige, apathique, vers le campus. Le vent est froid et humide. À la bibliothèque il fait chaud et c'est calme. Des livres, des revues, des journaux du monde entier. La secte du Saint Ordinateur ! En prière devant l'écran magique.

Mais même la Génération-Internet, née d'un circuit électronique, non du ventre d'une femme, ne détient pas la source de la citation : Tara n'a pas trouvé le bouton magique. Il faudrait une séance d'hypnose, pour que le magnétisme de la mémoire déclenche l'aiguille phosphorescente.

Un fossile parmi les jeunes adeptes du Dieu Algorithme, voilà ce que je suis, décide le professeur en quittant le temple.

Seul dans son repaire. Sur la table de nuit, sous le tas de chaussettes et de tricots de corps, l'enveloppe jaune. La vieille lettre de Tara. Une autre Tara, celle qui, dès le lycée, se plaignait des professeurs parce qu'ils lui donnaient de trop bonnes notes ? Il y a un an, elle bravait un professeur qui lui avait donné une note supérieure à ses attentes. Maintenant, une gentille camarade. Le passé dans le présent ?

Dans l'enveloppe, il y avait le mémoire de l'étudiante Tara Nelson, sur le roman *Ennemies : A Love Story*. Arrivé quelques jours après la lettre impertinente et après la fin du semestre.

Unhappiness revolves around an inhability… Le malheur des personnages vient de leur incapacité à intervenir dans des situations inconnues. Perdre ses anciennes habitudes, c'est comme se perdre soi-même. La solution ne se trouve pas dans les habitudes anciennes, ni dans de nouvelles identités, mais dans l'imagination.

Il avait lu ces pages un jour de juillet, il y a près d'un an de cela. Il les avait découvertes, de façon imprévue, dans la boîte postale 1079.

Tara avait-elle choisi ce roman sur des exilés pour le provoquer ?

Il semble impossible de garder son ancienne identité et en même temps de s'intégrer à une nouvelle.

En est-il bien ainsi ? Nous sommes imparfaits et imposteurs chez nous et loin de chez nous, sur terre et dans la lune.

Après l'expérience de la guerre, le héros n'est plus réceptif qu'à ses propres pensées. La chrétienne qui l'a sauvé et qu'il épouse par reconnaissance, une paysanne polonaise angélique, une sainte analphabète, ressemble à un clown dans son processus de transformation en juive. Pour s'évader du réel, il ne reste que la relation de complicité et de masochisme mutuel entre le mari et une coreligionnaire à la sexualité vorace, Masha.

Un lien avec la carte de menaces ? Aucun. Pas le moindre ! Juste le fait que tout cela le préoccupe, maintenant, en même temps, c'est tout.

L'évasion du réel, en tant que liberté sexuelle. Mental phantasy connection… the sex drive, the only labyrinth. L'inventivité est ce qui les relie, le côté physique, l'appétit sexuel, le seul labyrinthe que chacun d'eux peut nommer sien.

Labyrinthe ?

Il y a un an, ce mot ne semblait pas suspect. Maintenant il prend du relief, devient phosphorescent, perfide. Peter s'arrête, se demande ce que la forêt prépare pour la nuit, si la patrouille sera plus discrète. Il veut dormir. *The sex drive, the only labyrinth either of them can truly call their own*.

Dans le roman, le véritable ennemi, c'est la mémoire, le trauma infligé à l'identité. Les termes de la biographie deviennent des impulsions morbides. Incorporer le trauma ancien dans le nouveau système n'exige pas d'abattre des barrières, mais plutôt d'ignorer son existence. Avoir un enfant, par exemple ? Ou se perdre dans le labyrinthe de la sexualité ?

Le prélude à la nuit est apathique, ce n'est pas du *sex drive*, seul le mot *labyrinth* sort des broussailles en serpentant.

The everlasting sleep, invisible and everlasting. The labyrinth made of a single straight line, invisible and everlasting. « Un labyrinthe qui se compose d'une seule ligne droite et qui est invisible, incessant[5]*. » The sex drive… the only labyrinth either of them can trully call their own ?*

La Mort. Lady Death ! L'entremetteuse m'honore de son impériale attention ! *Sleep, everlasting sleep*, le sommeil éternel, répète le somnolent.

Ciel rouge. Les éléphants sur des échasses interminables. Des insectes-éléphants, de gracieux cartilages. Le géant astral de la préhistoire du désert. Masse énorme, veloutée, défenses royales, ivoire indestructible. Dans la trompe, pleure la boue verdâtre.

Le mâle et la femelle avançant l'un vers l'autre sans se rapprocher.

Sur le dos de chacun, un tapis. Au-dessus du tapis, la stèle funéraire, flottant en l'air. Sur l'éléphant de gauche, un œil. Sur la femelle, le globe oculaire se trouve entre les lèvres rouges d'une publicité pour produits de beauté.

En dessous, l'infini. Des collines grises, la piste d'atterrissage, le poste de garde, deux silhouettes courant avec un drapeau et une torche.

Le ciel orangé et rose, et de nouveau rouge. Les éléphants. Un ciel strié par les pattes fluettes, sur le point de se briser. Des flèches d'os transparent, soutenant le poids du corps, des fardeaux et de la voûte. Le

sang de l'aube. Les pierres glissent sur le tapis indien, vacillent en l'air. L'œil peint. L'œil de Patrick, *Special Agent. Patrick*, lit-on sur le dos du quadrupède.

Épuisé, Gaşpar se tourne péniblement vers la table de nuit, s'appuie sur le lit, sur le mur. La voiture freine devant la maison. Ce n'est pas la nuit, mais un autre jour. L'aurore, Dieu merci ! Il avait dormi de longues heures, il n'avait entendu la patrouille qu'à l'aube.

Les gros volumes de l'*Encyclopædia Britannica*. Pages fines, signes fins, les cryptogrammes du passé. Le lecteur poussé dans le passé d'avant le passé.

On ne peut tuer le Minotaure, affirme le Vieux Dima, dans le chapitre sur le labyrinthe. Le Minotaure se venge, transforme le labyrinthe moderne en enfer. Le Minotaure, constellation du Taureau. Promesse de renaissance, printemps. Notes de lecture, inutiles.

Le téléphone : le chauffeur ne trouve pas le chalet de l'ermite. Ce n'est pas le chauffeur, mais madame J.T. Peter vient juste de s'apercevoir que la Vietnamienne a une voix anormalement grave. La sécurité du collège veut savoir si le professeur sera sur le campus les jours prochains. Madame Tang avertit le doyen de tout ce qui se passe : qui reste sur le campus, qui le quitte et quand, qui revient et en quelle compagnie.

Non, le professeur Gaşpar ne sera pas sur le campus les jours suivants, il attend justement un taxi pour aller à la gare. J.T. lui conseille de tirer les rideaux avant de partir, de laisser l'ampoule allumée devant la porte, comme s'il était chez lui. Et surtout, à l'avenir, d'avertir la Sécurité du collège de son départ et de la durée de son absence.

Gare déserte, aucun poursuivant. Wagon presque vide, juste une grand-mère pâle et voûtée, plongée dans un livre, et son petit-fils binoclard et remuant.

La mystérieuse carte venait-elle des admirateurs du Vieil Alchimiste ? L'encyclopédiste parlait du feu invisible de l'Hadès, du monde souterrain des morts, du labyrinthe de la croix, du fil ensanglanté d'Ariane. Le Nœud en tant que labyrinthe, le Labyrinthe en tant qu'Initiation. Le nomade, l'exil, le souterrain. La spirale composée d'une seule ligne. Les hommes captifs du tunnel moderne, le tunnel de l'inconscient ? Le Minotaure dévorera les hommes du tunnel ! Le Minotaure au centre invisible de la

fatalité, disait l'érudit. *The labyrinth made of a single, straight line is invisible. A single straight line which is invisible*.

La fatalité dissimulée dans une numérotation profane : température, vitesse, kilomètre, cholestérol, tension artérielle, glycémie ? Pas besoin de symboles pour tuer. Avertissements transcendants et instincts triviaux, Maître ? Est-ce là le secret des prosélytes ?

Mynheer lève, avec ennui, les yeux de son calepin. À la fenêtre de droite, la rivière veille. Brouillards d'hiver. La rivière majestueuse, imperturbable. Une seule ligne. *Single straight line, everlasting*.

Il ferme les yeux. Ouvre les yeux : la carte. Il lit le texte au verso. Un professeur de biomathématiques de l'université de Cornell proteste contre les chicaneries du Département d'État à l'encontre du sénateur mexicain Castillo Martínez, refoulé des États-Unis, où il est invité à un débat public. Sous ce texte, la lettre du lecteur de Long Island sur le musée de l'Ermitage en Russie. Milieu des années 70, voyage à Saint-Pétersbourg, Leningrad, à l'époque. Le guide de l'Intourist, la collection d'impressionnistes français rapportée d'Allemagne à la fin de la guerre.

La carte, vieillie, repose dans la main de Gaşpar.

« Quel rapport avec moi ? Qu'ai-je à voir avec ces absurdités ? Je ne suis pas russe, ni allemand ni muséographe ni touriste. Pas même amateur de peinture. Et je ne vois pas le lien entre l'Ermitage, le Département d'État et le labyrinthe. Ni entre l'Union soviétique, Ariane, Dédale, la biographie de l'Alchimiste. »

*

Samedi soir, Tara vient sans le courrier. Geste blasé : trois fois rien, inutile d'y prêter attention.

Sur la table, deux verres, une bouteille de vin rouge. Le professeur a tout préparé ! Non seulement la bouteille et les verres, mais aussi le feuilleté aux pommes. Et un joli petit bocal, à côté d'un autre joli petit bocal. Soirée de fête ou soirée funeste, ou les deux ?

Il a dormi profondément, s'est levé régénéré. Esprit clair, intentions précisées : Le Labyrinthe ! Il parlera à Tara du Labyrinthe, lui montrera les notes prises à la bibliothèque de New York et à la bibliothèque du collège.

« Le Vieux, c'est ainsi que nous l'appellerons, a beaucoup écrit sur ce sujet, y compris un chapitre dans l'*Encyclopædia Britannica*. »

Tara s'est apprêtée, elle aussi : chemisier blanc décolleté, longue jupe noire, bottes fines, montantes. Les cheveux relevés en un petit chignon noir. Les yeux et le rimmel noirs, les sourcils accentués. Le professeur est rasé de frais.

– Les conspirateurs nous obligent à parler du labyrinthe !

Le Vieux, c'est ainsi que nous appellerons Dima, a beaucoup écrit sur ce sujet. Pour ne pas avoir sacrifié le taureau offert par Poséidon, dieu de la mer, Minos, roi de Crète, a été frappé de stérilité. L'épouse du roi concevra un fils avec le taureau. Le monstre Minotaure. Moitié homme, moitié animal. Enfermé par Minos dans un labyrinthe.

– Ça commence bien… Que peut désirer de mieux une étudiante américaine au seuil de l'alphabétisation qu'un cours de mythologie ?

– Ce n'est pas un cours. Un préambule. De conversation. L'étudiante américaine peut être utile. Par son acuité d'esprit et sa fraîcheur. Elle n'est ni analphabète ni inculte ni innocente.

– J'ai appris à ne plus repousser les compliments.

– Le projet du labyrinthe fut élaboré par Dédale, l'architecte du roi. Athènes, la cité vassale de la Crète, envoyait tous les huit ans, en sacrifice, sept vierges et sept jeunes gens, pour être dévorés par le Minotaure. L'un d'entre eux, Thésée, tuera le monstre. Il sortira du labyrinthe grâce à une pelote de ficelle déroulée derrière lui. Le célèbre fil rouge, cadeau d'Ariane. Que Thésée abandonnera pourtant au profit de Phèdre.

– Du sexe, donc. Le fil rouge, c'est le sexe. Dès l'Antiquité.

– Minos punit Dédale, l'architecte du labyrinthe inefficace. Retenez ça : le labyrinthe n'était pas parfait !

Dédale est enfermé dans ce labyrinthe avec son fils, Icare. L'architecte ne peut pas sortir de sa propre création. Obsédé par le désir de voler, il construit des ailes, un oiseau artificiel. Et Icare, le fils, vole… ignorant le conseil de son père de ne pas trop s'approcher du soleil. La cire des ailes fond. L'homme volant tombe dans la mer. Le père, Dédale, atterrit ensuite tranquillement à Cuma, d'où il rejoindra la Sicile.

– C'est un scénario de dessins animés.

– Buvons un premier verre. Pour l'auditoire innocent.

Le professeur se lève, ouvre la bouteille, verse le vin dans les verres, ils trinquent, se rassoient, chacun dans son fauteuil.

Tara, docile, amusée, le professeur dans son nouveau rôle.

– Le Vieux a écrit sur ces dessins animés. Ou l'Alchimiste. On pourrait l'appeler comme ça ?

– Pour les dessins animés, l'Alchimiste c'est mieux.

– O.K., je garde le Vieux. Le Vieux a fait référence aussi aux interprétations modernes, naturellement. Les penseurs citadins. Les solitaires de la ville-labyrinthe. Le mythique Minotaure serait la part inhibée de l'homme. Sa partie vitale, prérationnelle.

– La bête. La bête du plaisir en nous.

– Le citadin moderne veut soumettre cette partie, affirme ce passéiste. Cosmin Dima est partisan de l'organicisme, il refuse les artifices modernes, la ville-labyrinthe de la modernité. Les artifices de Dédale et ceux qui suivront enfouissent le monstre dans le subconscient. Erreur fatale, affirment les nostalgiques. Le Vieux se montre sceptique face à la raison, écœuré par le progrès. Le Vieux se bloque dans…

– L'Alchimiste.

– Pour ses camarades et pour l'Alchimiste, la tradition, tout comme la barbarie païenne, seraient des sources d'énergie et de pouvoir. La civilisation est oubli. Absence de but et de centre. Décadence de l'individu.

– Donc nous ! Les citadins ! Les solitaires de la ville-labyrinthe. Et ceux de la province sylvestre, du collège caché dans la forêt ? Est-ce qu'ils font revivre la bête ?

– Je ne sais pas ce qui se passe dans vos dortoirs. Drogue ? Orgies ? Je n'en serais pas scandalisé. Jeunesse. Tenter de repousser les limites. Je n'ai pas eu la chance de connaître cela. Je le regrette.

– Vous pouvez vous rattraper. L'Amérique vous en donne les moyens. On peut changer d'apparence, de corps, d'esprit, de personnalité, de n'importe quoi. On trouve toujours la pilule magique ou l'élixir inventés la semaine passée. Vous partez pour l'Arizona, le Nevada ou l'Antarctique sous un autre nom. Vous êtes quelqu'un d'autre. Le Nouveau Monde encourage la nouveauté. Le renouvellement. *A new start*, dit-on.

– Je parlais de décadence de l'individu, non d'imposture.

Gaşpar regarde ses genoux, mais il parle distinctement, de façon audible.

– Ce n’est pas de l’imposture, mais un nouveau début.

– Une substitution : Personne qui se fait passer pour ce qu’elle n’est pas, c’est ainsi que le dictionnaire définit l’imposteur. Je sais de quoi je parle, je suis un exilé.

– N’est-ce pas un nouveau début ?

– Beaucoup de mimétisme. Le premier pas vers le changement est mimétique.

– Donc, vous êtes du côté du Vieux.

– Je ne crois pas en l’idéalisation du passé. En aucune idéalisation.

– Sceptique.

– La seule décence. La décadence moderne de l’individu, c’est la décadence de la Nation, soutiennent les passéistes. La décadence de l’individu, le désastre de la Nation.

– Logique.

– Logique et vrai, si le passé était un repère en or. Il ne peut l’être. Il nierait l’imperfection humaine. Reprenons les dessins animés, voulez-vous ? Il est impossible d’arrêter le Minotaure, affirment le Vieux et ses disciples. La nostalgie du mythe, le pastoral, l’idéalisation. Le Minotaure se venge dans le labyrinthe moderne. Enfer joyeux et prospère de la modernité ou colonie totalitaire, mythomane. Boirons-nous en l’honneur de l’enfer moderne ? Il n’est pas pire que l’enfer du passé.

– Je préfère boire sans raison. Juste parce que j’aime le vin. L’étudiante est hédoniste.

– Pas assez. Je n’aime pas le Minotaure. Je préfère le labyrinthe. Comme jeu. Comme artifice. Antidote de l’ennui. Buvons à la soirée du samedi. Repos. Détente.

Gaşpar se lève. Grand, massif. Il est éveillé, comme s’il n’avait plus peur de l’être.

– Soirée de mars maussade. Professeur maussade, cours maussade sur un labyrinthe maussade. Le labyrinthe comme jeu ? Pour les innocents. Auditoire innocent. Tout de même impliqué.

– Impliqué ? Oui, je suis ici. L’étudiante est présente.

– Elle est le présent.

– Le professeur l’est aussi.

– Peut-être. Il faudrait le convaincre. Il faudrait le convaincre.

Ils trinquent, ils sont de bonne humeur. Le jeu prépare le crime ou en donne la solution. L'assassinat du Minotaure ou la clé de son action.

– Sous quel signe êtes-vous née ?

– Comment ça ? Je ne comprends pas. Je ne m'occupe pas de ces choses-là.

– Moi non plus, mais… le signe du taureau signifie vitalité. Printemps. Je ne crois pas, mais…

– Mais quoi ?

– Ma cousine Lu est obsédée par les signes, l'astrologie, les astres, les prédictions. Certaines sont confirmées, naturellement. La roulette des probabilités. Je suis handicapé en la matière. Ça m'amuse et puis j'oublie.

– L'horoscope aussi est un jeu. Tous les jeux sont bons. Je suppose que vous ne savez pas jouer ?

– Pas longtemps. Une brève distraction, c'est tout. Quand êtes-vous née ?

– Vous voulez savoir à quel point je suis jeune ?

– Vous ne pouvez pas être assez jeune pour un vieux comme moi. Le mois – l'année ne m'intéresse pas.

– Avril.

– Et le jour ?

– Vous disiez le mois, c'est tout.

– Il y a deux signes dans chaque mois.

– O.K., je prends les deux. Advienne que pourra. Les deux.

– Bien. Promesse solaire. Renaissance. Le soleil a puni Icare, en faisant fondre ses ailes. Puni pour son arrogance, pour avoir défié la prédétermination, pour avoir cru à la liberté, au choix. Pour l'ambition de son ego. Le *self-made-man* moderne. C'est ce que vous dites, vous autres, Américains.

– Le professeur aussi est américain. Il enseigne dans un collège américain à une jeune génération moderne, donc inculte, qui l'aide à s'américaniser. L'argent américain fait vivre le professeur. Dans la forêt américaine.

– Imposture ! Mimétisme.

– Premier degré du changement. Un changement quand même.

– Le vin n'est pas américain, cette fois-ci. Le sujet est grec, le Vieux, Européen de l'Est. L'hôte de même, un professeur improvisé, un imposteur.

Visé, dans l'ombre, par le rayon meurtrier des fantômes.

Moment de lassitude. Gaşpar ne sait comment continuer. Il aurait dû consulter au préalable Patrick, Larry Huit, *Special Agent :* comment manipule-t-on la soirée des révélations ? Les étapes, le rythme, les surprises, les pièges, le moment décisif, quand le rusé renard amadoué se tortille dans les rets de soie et ne peut plus s'échapper.

– Vous pourriez dormir ici, cette nuit ?

– Pourquoi ? Vous avez des insomnies ? Les bruits de la forêt ? Le citadin solitaire près du Minotaure ? Taureau, blaireau, chouette. La nuit est créature des ténèbres. Elle séduit ou elle tue. Vous avez des insomnies ?

– La nuit dernière je n'ai pas fermé l'œil, ment le professeur. C'est pourquoi je fais des discours. Pour rester éveillé.

– Prenez un somnifère. Le vin, ça aide aussi. Après ce vin d'Europe de l'Est, vous dormirez. Les vieilles habitudes sont d'un grand secours. Elles apprivoisent.

Le professeur attend une réponse.

– Non, je ne peux pas. Désolée, je ne peux pas.

– Pourquoi ? Vous n'avez tout de même pas peur de la sexualité des vieux. Et vous n'avez pas de raisons d'avoir peur de vous. Moi, je me défendrai, si la jeunesse m'attaque. Je me débrouillerai. Ne vous faites pas de souci, je ne porterai pas plainte.

– Vous voulez que je dorme ici ? Ici, sur le canapé ?

– Pourquoi pas ? Je me sentirais plus rassuré.

– Non, il n'en est pas question. Ma camarade de chambre m'attend. C'est un petit collège, tout se sait.

– Ça m'est égal.

– Pas à moi. Et vous, vous avez besoin de votre salaire.

– Mardi, nous dirons à Patrick que nous avons passé la nuit à parler du labyrinthe. Ça nous a pris toute la nuit. Nous avons bu du vin, vous étiez fatiguée, vous êtes restée là. Pour voir comment il dégage de nouvelles pistes, quelles hypothèses il nous offre.

– Nous pourrons le lui dire, même si ce n'est pas vrai. J'aime bien ce jeu, je vous l'ai dit. Le jeu, comme labyrinthe.

– Avec un Dracula ?

– Le professeur est un excentrique, pas un monstre.

Tara continue de l'examiner, comme un policier. Le professeur Gaşpar fait de même. Elle sourit, il sourit.

– Le jeu, comme labyrinthe. C'est ce que disait Gilbert.

– Gilbert, quel Gilbert ?

– Anteos. Gilbert Anteos, vous ne le connaissez pas ?

– Celui qui a la tête rasée ?

– Oui, il est professeur de grec, de latin et de littérature ancienne.

– Vous suivez un de ses cours ?

– Oui, j'ai choisi le cours de « Mythologie grecque et vie moderne ». C'est un type excentrique.

– Comme moi ?

– Il s'est réfugié en Amérique à cause de la dictature des colonels en Grèce. C'est un expulsé, lui aussi. Un nomade.

– Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

– D'Anteos ? Vous ne m'avez pas demandé quels cours je suivais.

– Vous m'avez laissé parler comme ça, en dilettante, du Minotaure et d'Ariane. Et de Dédale.

– Je ne méprise pas les dilettantes. L'Amérique est pleine de dilettantes. Elle respecte n'importe quel hobby. On découvre parmi les dilettantes des personnes clairvoyantes et des suggestions insoupçonnées.

– Donc, l'expert à la tête rasée vous a parlé du labyrinthe. A-t-il cité Dima ?

– Je ne m'en souviens pas. Pour le reste, oui, tous les repères, tout l'inventaire. Le feu invisible transforme les corps arrivés à l'Hadès dans le séjour souterrain… Le séjour labyrinthique des morts. La transition de la spirale à la croix. Le Christ, comme Thésée, dans sa descente aux enfers. *Descensus ad inferos*. Le fil rouge d'Ariane, la mémoire ensanglantée.

Le professeur se tait, il regarde la postière qui n'a pas apporté le courrier.

– Je devrais vérifier mes notes. Je n'ai pas retenu le nom de Dima. Quand vous m'avez raconté ces sinistres histoires balkaniques, je n'ai pas fait le lien. Mais Anteos, oui, Gilbert a parlé du labyrinthe et de tout le reste. Je l'ai noté dans mon cahier, j'en suis sûre. Je retiens ce que j'ai omis de noter.

– C'est-à-dire ?

– Gilbert m’a parlé, une fois, des excentricités de Peter Gaşpar, le réfugié.

– Haha ! Les excentricités de Dracula.

– Pas vraiment. Gilbert n’a peut-être pas tous les renseignements. Il parlait des excentricités puériles, sympathiques.

– Par exemple ?

– Si j’ai bien compris, vous mangez tous les jours à la cantine des professeurs.

– Et où pourrais-je le faire ailleurs ?

– On vous accueille avec plaisir. On vous fait des signes d’amitié à toutes les tables, on vous appelle. On réclame votre compagnie.

– C’est l’avantage de l’étranger exotique. Il éveille la curiosité. On veut entendre des histoires de l’âge de pierre.

– Surtout quand l’étranger est généreux. Il raconte des histoires, mais apporte aussi des cadeaux.

Gaşpar ne pose plus de questions, il comprend à quoi elle fait allusion.

– Vous apportez toutes sortes de délices. Du chocolat belge ou suisse, ils en sont tous fous.

– C’est bien ce que je voulais. L’étranger est curieux, lui aussi, de comprendre les robots du millénaire postmoderne. J’ai apporté du chocolat extra. Pour voir s’envoler les restrictions du régime, la discipline et l’austérité protestantes.

– Elles se sont envolées ?

– Oui. Les truffes sont fantastiques. Démoniaques. Moi, je suis gourmand et gros, comme vous pouvez le constater. Je voulais voir la réaction des maigres et des fanatiques du fitness. Je guettais, tout excité, le moment où les ascètes goûteraient à la première truffe. Une, c’est tout. Après ça, la drogue fait son effet. Ir-ré-sis-ti-ble. On en veut une autre, et encore une, peu importe, pour se gorger de plaisir à s’en étouffer.

– Oui, Gilbert m’a dit ça. Après quelques séances d’intoxication, vous avez changé de drogue.

– J’ai apporté des bocaux de cornichons en saumure. Pas au vinaigre, comme ici. Une merveille. La merveille de l’Est sauvage.

– Et d’autres merveilles encore.

– Des poivrons au vinaigre. Du caviar d’aubergine. Divin.

– Je sais. Gilbert n'a oublié aucune de vos tentations. Il est grec. Vous l'avez épaté. Comme les autochtones postmodernes. Les robots, comme vous dites. Où trouvez-vous tout ça ? Comment le transportez-vous ?

– J'ai trouvé le chocolat chez Chocolatier. Ville de la Lune. J'ai commandé et ils me l'ont envoyé. Ça a réveillé mes ambitions nationales. Dans le Queens, j'ai trouvé tous les sortilèges de l'Est. Des magasins serbes, russes, grecs, hongrois, roumains. Des *dolmas* ou des *sarmale*, de la carpe en saumure, du tarama d'œufs de carpe, du poulet farci, du pâté de tripes d'agneau en crépine, de la cervelle, des rognons, des « orgueils du bélier », de la feta, du caviar d'aubergine, des andouilles et des *mititei* roumains et serbes, des légumes en saumure de toutes sortes. Je ne pouvais pas tout prendre. Un bocal par-ci par-là, pour le goût. Le goût de l'Est. La langue qui goûte et celle qui parle. L'essentiel. La matrice, comme on dit.

– Mais vous n'avez même pas pensé à moi.

– Mais si, mais si. Je n'ai pas voulu remplacer les feuilletés américains par une *plăcinta* des Carpates, la comparaison aurait fait honte à une superpuissance. Des feuilletés aux pommes, au fromage, des *papanaşi* : nos beignets au fromage blanc et à la crème, des « jupes retroussées » : ces feuilletés farcis de fromage aux pans relevés, des petits puddings à la framboise, des ravioles à la marmelade de prunes ou de myrtilles, au fromage blanc ou à la confiture de roses, mais aussi les crêpes à la ricotta, les nids d'amour à la cannelle, les petits cornets au miel, les « martyrs » : ces gimblettes aux noix et au miel, la *pasca*, voilà la gastronomie de mes amis de l'est de l'ancien empire, de Bucovine, pas la mienne, moi, je viens de la frontière ouest de l'ancien empire des Habsbourg ! Mais aujourd'hui, pour accompagner le feuilleté yankee, nous avons un miracle. Un mi-ra-cle ! Un don des dieux. De la confiture de cerises amères. Unique sur la planète. De Bucovine, où est né un de mes amis. Un mathématicien tué par un inconnu dans un w.-c. Le mari de ma cousine est, lui aussi, originaire de Bucovine. Un cousin, lui aussi, pas vrai ? Des petites cerises, douces-amères, noires et perfides, inestimables. Des petites cerises blanches, douces-amères, fondantes, subtiles, inimaginables. La recette des dieux. Sans égale. Irréelles. Ir-ré-elles !

Peter montre à Tara le petit pot noir, près du petit pot jaune pâle.

– Cerises amères de Bucovine. Il va falloir que vous appreniez la géographie.

– J'apprendrai. Je suis sûre que c'est un aphrodisiaque.

– Bien sûr. J'espère que vous ne le refuserez pas.

– Je ne le refuse pas. Gilbert ne le refuserait pas non plus, je crois.

Gilbert ?! Une mouche venimeuse pique les entrailles du professeur Gaşpar. Ce n'était pas la peine d'avoir bien dormi la nuit et de s'être préparé pour le rendez-vous du samedi soir. Pas la peine, il n'était pas le maître du jeu.

– Le fil qui se noue. Le nœud, comme labyrinthe. L'initiation, poursuit Tara, en posant son verre, la tranche de feuilleté, et la petite cuillère avec les traces du miracle noir et jaune. La spirale mène au centre. Le centre, l'organe génital de la femme ? La flèche vise le centre, le spermatozoïde vise l'ovule. *Regressus ad uterum*. La même chose que *descensus ad inferos* ?

Le verre figé sur les lèvres de Gaşpar. Il le vide. Le pose sur la table. Il s'est repris, prêt à affronter les banalités et la surprise.

– Donc, vous voulez que je dorme ici, sur le canapé ? Pour que vous soyez plus tranquille et moins seul. Pour que je sois là quand vous serez pris de panique et que vous aurez besoin d'une infirmière. Ça ne vous intimiderait pas ?

– Je me suis fait à cette idée.

– Vous ne craignez plus de devenir dépendant.

– Je ferai attention, cela n'arrivera pas.

– Désolée, je ne peux pas. Changeons de sujet.

– Bien. Nous le dirons quand même à Patrick ? Nous lui présenterons nos désirs comme des réalités ?

– Ce ne sont pas mes désirs. Plus maintenant.

– Il y a eu du changement.

– Oui, il y en a eu.

– Mais vous acceptez le jeu, la substitution.

– Vous voulez dire l'imposture ? Ça n'a aucun sens. Nous allons au-devant de complications. Nous ne pourrons pas soutenir le mensonge par des mensonges annexes. Patrick ne plaisante pas. Jennifer Tang non plus. Chez nous, l'autorité n'est pas disposée à plaisanter, je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte.

– Elle ne l'est nulle part.

– Je voudrais encore du vin. Vous craignez de perdre votre lucidité ?

– Ou que ce soit vous qui la perdiez.

– L'étudiante n'est pas certaine que le professeur dise la vérité.

– J'ai honte, je n'ai pas de deuxième bouteille.

– Il se pourrait que ce ne soit pas non plus la vérité.

– Ça ne l'est pas. Je veux dire, je n'ai pas d'autre bouteille du même vin. Je ne croyais pas que ce serait nécessaire. Je n'étais pas sûr non plus qu'il soit bon. J'ai du vin américain.

– Le vin de Californie est excellent. Meilleur que celui que nous avons bu. Ce n'est pas une insulte, j'espère.

– Non. Je voulais une atmosphère exotique, avec des vins de contrées exotiques. Mais il n'est pas bon de mélanger le passé et le présent.

– Entre les deux, nous mangerons du feuilleté.

– Américain.

– Oui, américain. Nous sommes en Amérique. Étudiante américaine, professeur américain.

– O.K. Jusqu'à ce que la mort invisible et perpétuelle nous atteigne, le jeu continue.

La soirée se prolonge au-delà de minuit. Tara résiste bien au vin et aux pièges du dialogue.

*

– Professeur, pardonnez à un pauvre vagabond ignorant. J'ai besoin d'être instruit. Je suis à la veille d'un nouveau rendez-vous avec la police du monde libre. Larry Huit. Mister Murphy.

Gora se taisait, habitué aux apparitions désinvoltes de Peter.

– Murphy va me soumettre de nouveau à un long interrogatoire, sur Dima, Palade et l'élite de notre petit pays élitiste.

– Je t'ai dit tout ce que je savais.

– Palade parlait d'une certaine Marga Stern, qu'évoquait saint Augustin Gora. Il s'agissait d'une amante de jeunesse avec laquelle Dima aurait entretenu des liens pas très clairs, même après son mariage et son mariage et son divorce à elle. Déportée, si j'ai bien compris, en Transnistrie. Je ne sais pas si elle a survécu, l'important c'est l'indifférence de Dima envers Marga Stern et ses coreligionnaires. C'était l'époque de tous les dangers. Il n'a plus demandé de ses nouvelles, il ne lui a pas fait passer le

moindre mot d'encouragement. Palade ne paraissait pas sûr de ses sources, il soupçonnait le professeur de fabuler.

– Le bruit a couru que Marga était morte en Transnistrie, mais ce n'est pas vrai. Elle a survécu, avec mille peines, elle est revenue dans le village où elle avait tenté de se cacher pendant la guerre et, là-bas, elle s'est suicidée au bout de deux semaines. Dans le *Cahier violet*, il y a une petite note de Dima sur elle, à la fin de la guerre. *Pauvre Marga, comme elle a dû souffrir*. C'est tout. Un tribut tardif à sa jeunesse, peut-être une amabilité de circonstance.

– Ah bon, vous en savez plus long à son sujet.

– Je me suis documenté lorsque je fréquentais la mansarde où l'on parlait tout le temps de Dima. J'ai cherché des références, j'ai découvert l'histoire de Marga Stern.

– Cela intéresserait-il Murphy ?

– Du temps des lois raciales et après, quand les déportations ont commencé, Dima n'a pas cherché à savoir ce que devenait Marga, poursuivit Gora, comme s'il n'avait pas entendu la question. Il aurait pu, bien qu'il fût loin et noyé dans ses propres dilemmes. Il y avait moyen de communiquer.

– Avait-il des amis parmi les coreligionnaires de Marga Stern ?

– Je ne sais pas, je ne crois pas. Je sais ce qu'il en est de Marga. Tout de suite après le mariage de Dima, elle s'est mariée à son tour, mais elle a divorcé assez vite, au bout de quelques mois.

– Est-ce qu'elle était belle ? Comme madame Gora ? Comme Ludmila Serafim, mariée à l'éminent professeur Gora ?

– On disait qu'elle n'avait pas d'aptitudes à la généralisation et qu'elle en était fière. Jamais pathétique, effrayée par l'abstraction, concentrée sur les faits, les objets, les sensations. Du bon sens, de la mesure.

– On dirait que vous l'avez connue personnellement.

– Dima l'appelait, aiguillonné par le désir, puis il la congédiait, pour l'appeler de nouveau. Une partenaire fine, discrète, fidèle. Un calme biologique.

– Un calme biologique, c'est ce que vous avez dit ?

– Oui, c'est ce que disent ceux qui l'ont connue. Elle a aimé Dima. Marga Stern m'a semblé être un personnage digne de mémoire. Un respect absolu pour le réel.

– Hum, c'est trop pour Larry Huit. Murphy ne comprendrait pas la pudeur de l'intelligence chez Marga, ni l'indifférence de Dima. Il appellerait ça du pragmatisme, seule chose qu'il comprenne. Une tête de militaire, avec un calepin dans lequel il ne note rien.

– Il a dû t'enregistrer à ton insu.

– Je n'ai vu aucun appareil d'enregistrement.

– Ce n'est pas forcément visible. Il n'en a peut-être pas, juste une mémoire sans faille.

– Ça ne suffit pas. Il a besoin d'une reproduction exacte de la déposition. Sinon, ça n'a aucune valeur pour la justice.

– Tu n'en es pas encore là, il y a de la marge. Il se pourrait que…

Mais Peter avait raccroché.

*

– Pereira confirme qu'il y a deux ans vous avez refusé d'écrire cet article. Quelqu'un vous y a-t-il forcé ensuite ?

– J'ai écrit de mon plein gré. Après bien des hésitations. Sans plaisir.

– Est-ce le président du collège qui vous a convaincu ?

– Je lui ai demandé conseil. Il m'a poussé à l'écrire.

– Combien de temps vous a pris la rédaction ?

– Six mois.

– Et les hésitations ?

– Je ne sais pas, deux ou trois mois. Je me suis documenté pendant ce temps-là. La bibliographie n'était pas accessible. Certaines choses se savent, d'autres demeurent obscures. Ou inaccessibles. Dans des archives secrètes.

– Communistes ? Des archives communistes ?

– Probablement. Mais pas seulement. Peut-être de la CIA.

– Des documents de la CIA ?

Le regard du petit gros brille. Il rapproche son calepin sur lequel il ne note rien.

– Son visa d'entrée aux États-Unis, par exemple. En tant que membre ou sympathisant d'une organisation politique extrémiste, le Vieux aurait dû avoir des difficultés pour obtenir un visa. Ses anciens articles politiques ont paru à une époque où dans son pays il y avait encore des options

démocratiques. La CIA est plus indulgente pour les Allemands devenus nazis, après l'interdiction des partis politiques par Hitler, que pour ceux de la période où il y avait d'autres choix politiques légaux en Allemagne. Cela devrait être valable pour tous les pays, pas vrai ? De plus, le Vieux a été diplomate pendant la guerre. Du côté de l'Axe. La CIA sait tout cela. Pourtant on ne lui a pas fait de difficultés. Ou peut-être…

– Peut-être quoi ?

– Les anticommunistes étaient utiles pendant la guerre froide. On pouvait, au besoin, oublier le passé.

– Un pacte avec le diable ?

– Pas avec le diable. Avec la CIA.

– Avez-vous hésité à écrire l'article à cause de la CIA ?

1. Courrier indésirable. *(N.d.T.)*
2. Allusion à *Une lettre perdue*, comédie de I. L. Caragiale (1852-1912). *(N.d.T.)*
3. Dénomination des membres de la « Légion de l'archange Michel », organisation fasciste roumaine violemment xénophobe et antisémite, connue aussi sous le nom de « Garde de fer », qui exista en Roumanie entre 1927 et la Seconde Guerre mondiale. *(N.d.T.)*
4. Radio Şopârliţa (littéralement : Radio Petit Lézard), surnom donné à Europe Libre. *(N.d.T.)*
5. J. L. Borges, « La mort et la boussole », traduit de l'espagnol par Paul Verdevoye, in *Fictions*, *op. cit.*, p. 147. *(N.d.T.)*

– Non. Je ne sais même pas si l'hypothèse CIA est valable. J'ai hésité parce que je n'aime pas les scandales publics. Et je suis las des causes justes. Le communisme était une cause juste. Elle l'était pour mon père. Et pas seulement pour lui.

– Clore le bec aux gens, confisquer les biens acquis par leur travail, c'est une cause juste ?

– Non, pas nécessairement ça. S'opposer au fascisme, par exemple. Entretenir l'illusion d'un avenir plus juste. L'avenir lumineux de l'humanité, c'est ce que promettaient les slogans.

– Alors de quoi accusait-on le Vieux ? Un homme de sa valeur allié aux assassins ?

– Ça aussi. À une époque où, il faut bien le reconnaître, toute l'Europe était devenue folle. Mais après la guerre ? Amnésie. Amnésie amorale… Il ne semblait pas se soucier de sa complicité avec la tragédie. Il était finalement arrivé dans un pays pragmatique, n'est-ce pas ? Ne comptait que ce qu'il faisait, non ce qu'il pensait. L'Amérique encourage le changement.

– Avait-il changé ? Monsieur Dima avait-il changé ?

– Je ne sais pas. Tout le monde change un peu. Je ne crois pas qu'il ait changé d'opinion sur la démocratie, si c'est ce que vous voulez savoir.

– Que pensait-il de la démocratie ?

– Corrompue, vulgaire. Infantile. Démagogique. Chaotique. Stupide. Décadente. Hypocrite.

Le policier ne semble pas découragé par l'avalanche d'adjectifs.

– Avait-il propagé ces idées ?

– Autrefois. Maintenant, c'eût été de la bêtise. Il en discutait peut-être avec ses anciens camarades. Il conservait des relations avec eux. Nostalgie de la jeunesse quand il croyait faire partie d'une colonne en marche ? Maintenant, il faisait son travail à l'université, écrivait des livres, devenait

célèbre. Cela lui aurait-il rendu service de se détruire tout seul par des confessions ? *Self-indictment* ? Ici, chez vous, je veux dire, chez nous, on peut refuser de s'auto-accuser. Le monde serait-il devenu meilleur, l'avenir meilleur ? Personne ne l'obligeait à proclamer de lui-même ses erreurs et ses fautes.

– Alors, pourquoi avoir écrit cet article ?

– On m'a demandé de l'écrire. Pas pour démasquer Dima, qui était mort. Ce n'était que le compte rendu d'un livre, dans un hebdomadaire, même pas un quotidien. Le livre avait été publié avec son assentiment. Il a écrit toutes sortes de mémoires, de journaux, il aimait se contempler dans un miroir. Un miroir piqué, embué par la respiration de l'auteur. J'ai écrit un compte rendu honnête. Ni plus ni moins.

– Sans objectif moral ?

– Un article dans une revue à faible tirage.

Un long, long silence suivit… « Les anges n'écrivent pas de livres… », murmura l'Européen de l'Est. Était-ce une partie de la réponse ou cela n'avait-il aucun lien ? Pensées inaudibles d'un mortel… Patrick avait entendu ; intrigué, il regardait Gaşpar en face et se taisait.

« Les anges n'écrivent pas de livres »… Une sorte de conclusion amère et futile pour Dima ou pour tous les scribes grisés par la vanité puérile de se croire unique ? Difficile de dire ce que signifiait le bredouillement de Peter ou même s'il avait une signification précise. Le silence de l'enquêteur et de l'enquêté se prolongeait.

– Mister Murphy, je suis prêt pour la confession.

Mister Murphy écoutait, imperturbable. Le moment décisif était venu, l'enquête s'avérait efficace, le coupable était sur le point d'avouer son action perfide, le devoir du flic était de rester *cool*. Mister Murphy avait posé ses grandes mains sur la table, près des grandes mains de mister Gaşpar, et se penchait amicalement pour être plus près du malheureux.

– Je veux dire qu'en vous parlant je réalise combien je suis un produit de mon pays. Je tourne autour d'ambiguïtés, je les cultive par toutes sortes d'échappatoires qui ne sont que des échappatoires. J'évite l'essentiel. Je croyais en être guéri. Je ne le suis pas. Chez nous, il y a une grande différence entre les fautes d'un mendiant et celles d'une célébrité. Une grande différence. Ils sont traités de façon différente, très différente.

– C'est pareil un peu partout.

– Sans doute, mais je me sens contaminé. Chez nous la question prioritaire est de savoir qui vous êtes, non ce que vous avez fait. Je ne suis pas immunisé, je m'en suis rendu compte précisément dans le cas de Dima. Les contradictions, les ambiguïtés, les secrets, les subterfuges, les subtilités m'intriguent et m'attirent sans doute davantage que l'essentiel. Et souvent, je ne sais plus ce qui est essentiel. Voilà. Voilà ma confession, il faut que vous sachiez à qui vous parlez. Un contaminé. Peut-être pas complètement. Non, pas complètement.

Mister Murphy regardait mister Gaşpar et pour la première fois il lui sourit. Mister Gaşpar regardait les grandes mains de l'enquêteur et celles de l'enquêté, côte à côte sur la table, et souriait, lui aussi.

– Je veux juste comprendre. Votre concitoyen rêvait-il d'un monde meilleur ?

– Tous les prêcheurs disent ça. Il pensait que nous vivions dans un monde désacralisé. Ce n'est ni nouveau ni totalement erroné.

– Dé… comment ? Dé-sacra-lisé ?

– Qui n'a rien de sacré. Désacralisé. Mais le sacré se cache dans le profane. C'est ce qu'il disait. Donc, il se cache… Autour de nous, en nous. Qui se cache ne peut se montrer en plein jour. Il n'est pas admis, il est en danger, éjecté. Le sacré expulsé, mais caché, persistant.

– Pourquoi caché ? Notre monde est plein d'églises. De synagogues et de mosquées. Et de temples bouddhistes. Moi, je vais à l'église. Je suis croyant.

– Moi non. J'entends dire qu'à Los Angeles il y a deux cent cinquante sectes sans structure religieuse. Deux cent cinquante dieux ? C'est peut-être mieux que la tyrannie religieuse d'un seul. Je ne sais pas ce que Dima voulait ou proposait au juste. Les idées ne sont pas dangereuses, tant qu'elles ne deviennent pas réalité. Je ne crois pas qu'un monde sacralisé soit vraiment sacré. J'en aurais peur.

– Les Pères fondateurs de l'Amérique étaient croyants. Ils lisaient la Bible.

– Mais ils ont défini l'individu en tant que citoyen.

– La religion aide les hommes.

– Peut-être, mais l'État ? L'Iran n'est pas le seul exemple.

– Vous avoir demandé d'écrire cet article ne voulait pas dire que vous étiez obligé de le faire. Était-ce, par hasard, une vengeance ?

– Une vengeance ? Contre qui, pourquoi ? Je n'ai même pas connu Dima.

– Je ne parle pas de lui. Contre ceux comme lui. Votre famille a souffert.

– Ma famille ? Oui, elle a souffert, mais moi, je suis né après la guerre. Mes parents ont voulu oublier cette horreur. D'ailleurs ils avaient été déportés par les autorités magyares. Dima n'est pas hongrois.

– Il n'est pas question de lui. Ceux comme lui.

Peter se tait, renfrogné. Sa famille ? Donc, ils savent tout de Dima, de Palade et de lui. Maintenant, le policier va lui demander des détails sur l'horloger devenu procureur communiste et son épouse rencontrée à la porte du crématoire. Il n'aurait pas dû écrire cet article ! Il avait prévu les soupçons. C'était bien la peine d'être circonspect, indulgent, ambigu. Vengeance, ressentiment, rancune, voyez-vous ça !

– Non, pas l'ombre d'une vengeance. Cet article était aimable, c'est ce qu'affirment les journaux américains. Ils disent que je rends hommage à Dima. Serait-ce vrai ? Je ne suis pas immunisé contre la culture dans laquelle j'ai grandi, avec ses sophistications et ses afféteries. Élitisme provincial, du bout du monde. De toute façon, le communisme m'a guéri des révélations.

– Vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau. Donc pas non plus de révélation.

– Hum ! oui… j'ai grandi dans une culture de l'ambiguïté et de l'esquive. L'Amérique me rééduque.

– À travers cette étudiante ?

– Peut-être. Je n'y avais pas pensé. J'aurais dû.

Oui, il aurait dû. La suggestion de Murphy était pertinente.

– Les étudiants m'instruisent eux aussi, oui. Tara aussi, sans doute. Je suis curieux, je veux comprendre l'endroit où je suis arrivé. Vous, vous voulez comprendre l'endroit que j'ai quitté.

– Dans l'article, il est dit que les tyrans le fascinaient. Monsieur Dima admirait-il les tyrans ? Pourquoi ? N'avait-il pas vécu, lui aussi, sous une tyrannie ?

– La dictature militaire n'a été instaurée qu'après son engagement politique. Militaire, mais balkanique. Non allemande ou chinoise. Les avantages de la corruption.

Le policier écarquille les yeux à l'éloge de la corruption, mais ne commente pas.

– Il allait connaître aussi une dictature occidentale. Pendant la guerre, il était fonctionnaire d'une ambassade, dans un État occidental autoritaire. Un État national unitaire, comme il le disait, ne lui déplaisait pas. L'implication de Dieu dans l'administration de la société, le sacrifice, l'honneur et le salut chrétien, la réintégration de l'homme dans les rythmes cosmiques, l'organicité du système familial, opposé à l'individualisme dégénéré. J'ai lu ça comme d'habitude, en diagonale, superficiellement.

Les théories semblent déjà fatiguer Peter, autant que Patrick. À la fin de la phrase, Gaşpar pousse un profond soupir, comme après une trop longue corvée.

– Le président du collège espérait-il que cet article vous donnerait du prestige ? Il vous a engagé malgré bien des avis contraires.

– Je n'étais pas au courant. Larry, pardon, monsieur Avakian était persuadé qu'il fallait écrire ce texte. C'est une cause juste, disait-il. Je devais guérir de l'équivoque est-européenne, disait-il. Il avait étudié à l'université où le Vieux était devenu un grand professeur américain. Cette coïncidence lui portait sur les nerfs.

– Pourquoi avez-vous refusé d'être présenté comme un dissident ?

– Je n'ai pas fait de prison. Je n'ai pas manifesté dans les rues.

– Vous avez demandé que soit effacée, dans le livre du collège, la ligne où vous êtes présenté comme un survivant de l'Holocauste.

– Je suis né après, je ne suis pas un survivant. Dans notre famille c'était un mot interdit.

– Pourquoi ?

– L'humilité. Un ami de mon père, revenu d'Auschwitz, a demandé à un médecin de lui retirer du bras le morceau de peau où était tatoué son numéro de détenu. C'est la première chose qu'il a faite à son retour ! Il n'a jamais évoqué ces années-là.

– Vous avez fait des remarques antisémites au Club 84, votre premier job en Amérique.

– Ses propriétaires étaient de riches Juifs. Je n'ai pas protesté contre les Juifs, mais contre l'arrogance. L'arrogance de l'argent. On jetait des quantités monstrueuses de nourriture. J'arrivais d'un pays affamé. J'aurais aussi bien protesté dans un club chinois.

– Pourquoi avez-vous tout de même écrit cet article ? Ce compte rendu ?

Peter se tait. Non pour trouver une réponse adaptée, mais pour regarder l'enquêteur droit dans les yeux.

– J'ai eu une longue conversation avec le professeur Palade avant qu'il soit assassiné. Ni l'un ni l'autre ne nous doutions de ce qui allait arriver. Je suis allé le voir exprès, pour lui parler. C'était un expert du sujet.

– Vous le connaissiez ? Vous étiez amis ?

– Un ami commun nous a mis en relation. Palade se sentait en danger, mais je n'y ai pas fait attention. Mon article m'obsédait. Je voulais des renseignements, un conseil.

– Il vous a conseillé ?

– Le Vieux avait été son mentor. Il l'avait aidé à venir en Amérique. Il l'adorait. Il connaissait parfaitement son œuvre et sa vie. Il m'a sommé d'écrire l'article.

– Comment ça ?

– Après la mort du Vieux, toutes sortes de secrets ont fait surface. Palade s'est retrouvé complice malgré lui. Il s'est mis à écrire des articles contre le nationalisme dans la presse de l'exil. Violents. Explosifs. Il avait découvert des taches sur le soleil. Son soleil. Il souffrait. Les textes annonçaient peut-être aussi une réévaluation du Maître. Je n'en suis pas certain. En tout cas, cela lui a coûté la vie.

– Il avait peur ?

– Je ne sais pas, c'était un type bizarre. Obsédé par les constructions mentales. Pressentiments, parapsychologie, codes ésotériques. Moi pas… Je ne vaux rien pour ça. Je suis bouché. Je n'ai pas bien écouté. Effrayé, oui, je crois qu'il était effrayé.

– Cette rencontre a-t-elle été utile ?

– Décisive.

– Vous a-t-il relaté des choses que vous ignoriez ?

– Votre texte ressuscitera le Vieux, disait-il. Même si c'est pour un conflit. Il revivra. Cela ne nuira pas plus à son prestige post mortem, qu'il n'a nui lui-même à sa biographie, disait Palade, les réactions à votre article révéleront le désarroi de ses admirateurs, c'est tout. Désarroi posthume. Désarroi de la sanctification. À moi, on me réservait le lynchage public, mais, ça, Palade n'en parlait pas.

Patrick se tait, attendant la révélation, la véritable révélation, non de menues digressions.

– Un détail mineur, mais réel, m'a choqué. Vérifiable. Le médecin du Maître.

Patrick guette le grand moment.

– La goutte qui fait déborder le vase. Une gouttelette, mais décisive.

Patrick ne note pas. Le calepin et le stylo attendent, humblement, au coin de la table.

– Le Vieux avait engagé un chauffeur. Exprès pour ses visites chez le médecin. De fréquentes visites. Il aurait pu prendre un taxi, mais il voulait avoir son propre chauffeur, un homme de confiance. Il ne conduisait pas, bien entendu.

– Bien entendu ?

– Palade ne conduisait pas davantage. Moi non plus d'ailleurs.

– Vous ne conduisez pas ? Et comment vous débrouillez-vous ? Le campus est complètement isolé, vous ne pouvez aller en ville qu'en voiture. C'est cette étudiante, Tara Nelson, qui vous y emmène ?

– Parfois. Rarement.

– Donc, le savant avait un chauffeur. Qui le conduisait chez le médecin.

– Engagé seulement pour ce trajet.

– Ce n'est pas habituel d'avoir un chauffeur. Un médecin, nous en avons tous.

– Un médecin particulier. Camarade de jeunesse. Immigré en Amérique après la guerre. Vieux lui aussi, maintenant.

– Renommé ?

– Quelconque. Dima aurait pu en trouver un bien meilleur. Il ne manquait ni d'argent ni de notoriété, il aurait pu avoir le meilleur des médecins, il a choisi son ancien camarade, lié aux cercles extrémistes de droite, américains et sud-américains. Ce médecin a publié un livre. Je l'ai. De la propagande. Du terrorisme. Sous couvert d'anticommunisme.

– Son titre ?

Gaşpar dicte, Patrick transcrit le titre, l'année, la maison d'édition.

– Quelle sorte de cercles extrémistes ?

– La Ligue anticommuniste mondiale. Son initiateur, Otto von Bolschwing, était un ancien commandant SS. Il a collaboré après la guerre

avec le corps de contre-espionnage de l'armée américaine.

– Une juste cause.

– Peut-être. Le contre-espionnage américain offrait sa protection aux gens comme le docteur ou l'ancien commandant SS Bolschwing, immigré en Amérique en 1961. Bolschwing a vécu ici plus de vingt ans, jusqu'à sa mort. Le docteur, le camarade de Dima, reprenait les slogans nazis et fascistes enveloppés dans un langage nouveau. L'emballage du présent… Quant à la Ligue…

– Je ne vois pas ce que vous avez contre une organisation anticommuniste.

– Sa composition. Un ancien dictateur du Guatemala. Un ancien membre officiel du gouvernement de Mussolini. Huit anciens membres républicains du Congrès américain.

– Les *congressmen* américains représentent un pays libre.

– Naturellement, mais ils sont en compagnie d'un ex- commandant SS de Hollande. D'une distinguée baronne anglaise, militante pour la liberté de l'Europe, et d'un ex-ministre du gouvernement nazi de Croatie. D'un ex-adjoint des services américains de renseignements, d'un ex-général belge, d'un ancien fondateur du Parti libéral japonais, et d'un ex-parlementaire égyptien, connu pour ses liens avec les ex-nazis.

– Ça fait beaucoup d'ex.

– Oui. Et il y a aussi un membre de l'ex-junte argentine. Un membre de la famille royale saoudienne. Le chef d'un groupe antimarxiste espagnol. Deux professeurs de Yale. Une équipe variée. Les nazis, les fascistes ne manquent pas.

– Les antifascistes étaient communistes.

– Il y avait aussi des antifascistes qui ne l'étaient pas. Le Vieux Dima pouvait choisir un autre médecin. Le passé aurait dû le rendre circonspect. Il allait souvent voir son ancien camarade. Respectait-il quelque engagement avec la CIA ? Cette possibilité mériterait qu'on s'y intéresse.

Patrick ne semble nullement intéressé par cette proposition, il ne note rien.

– Donc, le Vieux Dima, comme vous l'appelez, n'était pas seulement un grand professeur dans un monde pragmatique. Il ne semble pas assez pragmatique, votre compatriote… Et son disciple ? Monsieur Portland.

– Palade.

– O.K. Palade. Un érudit tout aussi important, dites-vous, mathématicien, parapsychologue, philosophe. Et antinationaliste. Pourquoi a-t-il été assassiné ? Par qui ? Par les complices de Dima et du docteur ?

– Je ne sais pas. On parle d'une coopération entre la police secrète de Roumanie et des exilés nationalistes d'Amérique. Rien n'est prouvé. Ni ne le sera jamais, j'en suis sûr.

– La lettre de menaces que vous avez reçue vient-elle de la même source ?

– Je ne sais pas.

– Vous affirmiez que c'était une plaisanterie.

– C'est ce que je croyais. Peu à peu, je suis entré dans la psychose du poursuivi. Le président, le doyen, la sécurité du collège m'ont convaincu.

– Ou bien l'étudiante qui trie votre courrier ?

– Elle aussi. Elle était du même avis qu'eux. Cette lettre me préoccupe, je vous l'avoue.

– Vous regrettez la publication de votre article ?

– J'ai eu des hésitations, je vous l'ai dit. J'ai publié le texte, les hésitations demeurent. Ça ne veut pas dire que je regrette. Non, je ne regrette pas. Les faits exposés dans mon texte étaient absolument exacts… Par la suite, j'ai rêvé du Vieux. Plusieurs fois. Devant sa bibliothèque en flammes. Les flammes m'enveloppaient, moi aussi. Brûlé sur le bûcher, sans pouvoir y échapper. J'ai rêvé aussi de son disciple, Palade. Conversations avec un cadavre. Un squelette, un mort.

Patrick n'a pas l'air de s'intéresser à ce genre de divagations, il continue de suspecter le réfugié d'Europe de l'Est.

– Vous avez confiance en Tara Nelson ?

Le professeur Gaşpar ne répond pas tout de suite.

– Oui, j'ai confiance. Vous avez suggéré qu'elle sert aussi à ma rééducation américaine. C'est un avantage non négligeable.

– Vous a-t-elle déjà écrit une lettre ?

– Quel est le rapport ?

– On pourrait comparer le style, l'orthographe. Bien qu'il soit possible de les falsifier, évidemment.

– Elle ne m'a pas écrit de lettres.

– D'autres étudiants ? Recevez-vous des lettres d'étudiants ? Ou d'autres personnes ?

– Pas trop. Et je ne m'en souviens pas.

L'interrogatoire semble fini. Le policier ferme son calepin et se laisse aller sur la chaise, détendu, massif. Il a besoin d'une pause, relaxé, il fixe intensément le suspect. De ses grandes mains, il couvre le carnet sur la table.

– Je voudrais mieux comprendre.

Il semblait fini mais ne l'était pas.

– Comprendre où se retrouvent et où se séparent Palade et Dima. Et comment vous vous situez par rapport à eux.

Le policier et le suspect se regardent droit dans les yeux. Gaşpar hésite à répondre, il a trop de choses à dire, à expliquer.

– Les choix politiques de Dima correspondent probablement à sa philosophie. Le polythéisme lui paraissait préférable au monothéisme limitatif. Il voyait l'universalité dans la nature et la végétation. Il s'intéressait aux mythes sans être mystique, penchait pour le caractère organique du monde, le retour à la nature, au cosmique. Une vision agraire ? C'est plus compliqué. Antimoderne, sans doute. Palade était un drogué des mystères, sensible aux théories de l'information et aux études cognitives. Il voyait l'exil comme une condition cosmique essentielle. Il était obsédé par des mondes parallèles et permutables, par la physique quantique et les univers infinis. Sa mort n'a pas été naturelle comme celle de Dima, mais abrupte, énigmatique. Horrible.

– Avez-vous étudié toutes ces théories avant d'écrire votre article ? Ou bien en avez-vous parlé avec Palade ?

– Avec lui aussi, mais surtout avec un ami commun. Un érudit. Il m'a expliqué tout ce que je ne savais pas et m'a donné une liste de livres que je n'ai aucune envie de lire.

Patrick ne semble pas s'intéresser aux érudits.

– Je comprends, déclare le policier, et pour conclure il tape des deux mains sur le carnet posé sur la table. Nous nous revoyons vendredi matin.

Réduction de l'intervalle ! L'enquêteur et l'enquêté ne commentent pas ce changement.

Deux heures après, à la cafétéria de la bibliothèque, Tara Nelson raconte à Peter Gaşpar son entrevue avec Patrick.

– A-t-il posé des questions sur la relation étudiante-professeur ?

– Oui, il n'a pas oublié.

– Que lui avez-vous dit ?

– Que nous sommes amis. Je vous aide parfois. Pas seulement pour le courrier. J'ai dormi samedi sur le canapé du séjour. Pour que vous ne soyez pas seul. La nuit, la forêt vous met mal à l'aise.

– Donc, je vous ai demandé de dormir chez moi ? C'est ce que vous lui avez dit ?

– Oui. Ce n'est pas vrai ? Vous ne me l'avez pas demandé ?

– J'ai commis cette erreur. Vous avez refusé. Lui avez-vous dit que vous aviez refusé ?

– Non.

– Avez-vous dit que vous aviez veillé sur mon sommeil ?

– Oui, je lui ai dit que je ne faisais jamais acte de charité, mais que depuis l'histoire de la lettre vous aviez des insomnies. Il est bon que quelqu'un soit chez vous.

– Un mensonge.

– Ce n'est pas un mensonge. Le mensonge, c'est que j'ai dormi chez le professeur Gaşpar. Mais vous avez proposé un jeu.

– Vous avez dit que ça ne rimait à rien, que ce serait aller de mensonge en mensonge, que nous ne pourrions pas tenir.

– J'ai changé d'avis. Ça a l'air intéressant.

– Intéressant ? Patrick m'a demandé si vous me rendiez d'autres services en plus du courrier. Non. J'ai répondu non, pas du tout. Il ne m'a pas contredit. Il n'a pas mentionné que vous aviez affirmé le contraire. Donc, il sait que nous mentons. Au moins l'un d'entre nous. Ou les deux. Moi aussi j'ai menti… en disant que vous ne m'aviez jamais écrit. La doyenne chargée des problèmes avec les étudiants est au courant des lettres impertinentes de Tara Nelson. J'espère que Patrick ne fera pas d'investigations détaillées, toute cette histoire absurde l'ennuie.

Il doute que l'étudiante ait vraiment usé du subterfuge dont elle parlait. Si elle jouait plutôt avec lui qu'avec le policier ?

Avant de le quitter, Tara lui tend une enveloppe.

– Un autre message ? Une nouvelle menace de mort ? Avec le lieu et la date de la rencontre entre assassin et victime ?

– Non. Je vous ai apporté un petit livre, pour vous amuser.

Gaşpar remercie, il est énervé, il n'ouvre pas l'enveloppe. À la maison, il en sort un opuscule.

Ambrose Bierce, *The Devil's Dictionnary – Unabridged*, Dover Publications. Inc, New York.

Une note au début du livre : *A sardonic partial lexicon of English language. Ambrose Bierce (1842-1914 ?), a Civil War Veteran… reconnu comme l'un des journalistes américains les plus influents de la fin du XIX^e^ siècle et notable auteur de nouvelles et de vers humoristiques. Deux ans après la publication de ce livre, Bierce, bouleversé par la révolution, s'est aventuré au Mexique, et on n'a plus jamais entendu parler de lui.*

Un signet à la page 42. Geology, Ghost, Ghoul. Oui, *Ghost*. *The outward and visible sign of an inward fear*. La définition mérite d'être relue. Signe extérieur et visible d'une peur intérieure.

*

Même par les nuits froides, quand il est agréable de rester au lit, Augustin Gora se levait de bonne heure. Depuis qu'il avait changé de pays et de langue, il dormait avec des comprimés. Sommeil bref. Il se levait sans difficulté, se remettait au travail pour ne pas ressentir la fatigue. Il était devant son ordinateur depuis plusieurs heures. Il regarda le calendrier : jeudi. Il tourna son fauteuil vers la gauche, regarda l'écran. Tourna son fauteuil vers la droite, se pencha par-dessus le bureau, tira le dernier tiroir, posa le dossier RA 0298 devant lui. Le téléphone sonna. Il le regarda sans plaisir aucun.

– Saint Augustin ? Vous êtes dans votre tanière ?

– Quelle tanière ?

– Parmi les livres.

Gora se tut, agacé par l'enjouement de l'intrus.

– Oui, parmi les livres.

– Je cherche une référence bibliographique. Vous faites autorité, vous savez tout.

Gora regardait, en souriant, la page du dossier : le résumé de la conversation avec Bedros Avakian pour le recrutement de Peter.

– Une citation. Je n'arrive pas à la localiser. Je sens qu'il s'agit d'une citation. Je l'ai rencontrée autrefois. Je la connais sans la connaître. Ce n'est

pas la langue de la naissance, c'est celle de la mort. Je compte sur vos réflexes.

Gora écoute et passe à la deuxième page du dossier.

– Je crois que j'ai rencontré cette phrase quelque part. Il y a longtemps, quand nous étions jeunes et que nous lisions. Dans votre anglais, je n'ai pas la clé.

Gora se tait, il regarde la page Avakian.

– L'auteur pourrait être lady D. elle-même. Madame Death. La putain à la faux.

– Je vois que tu connais l'auteur.

– Mais je ne connais pas son pseudonyme. Je répète cette citation tous les jours. Cinq fois, dix fois. Quand je veille ou quand je dors. Quand je me promène et quand je me rappelle, sur le siège des w.-c., que j'ai été jeune autrefois. Puis je relis le petit billet noir. Que m'a envoyé le Diable, l'amant de la putain. *Next time*, dit Sa Seigneurie. La prochaine fois. *Next time, I kill. I promise*… répète l'esprit malin de la nuit. Faut-il le croire ? On ne sait jamais quand il plaisante et ce que dissimule sa plaisanterie. *Next time, I kill you*, je vous tuerai, gazouille cette ordure.

Gaşpar s'arrête, puis reprend tout le texte d'une seule traite.

– Une citation, pas vrai ?

– Peut-être, je crois que oui.

– Dame Bordello lit de la littérature ! J'en étais sûr. Elle est snob.

Suit une histoire embrouillée pleine de divagations et de parenthèses : Peter a reçu, quelques semaines auparavant, une étrange menace de mort. Une plaisanterie. Les autorités l'ont prise au sérieux. L'ont obligé à faire de même.

– L'article sur Dima… vous vous souvenez. À l'époque, j'étais sous la protection sans protection du FBI. Ces gens-là vous en font voir de toutes les couleurs avec leurs questions. Après s'être convaincus que vous n'êtes pas un criminel, ils vous accablent de conseils séniles. Maintenant, un autre enquêteur. Vous savez ce que m'a dit Larry Huit ? *Don't relax*. Ben voyons, *sir*, c'est dans ma nature. Je suis comme ça, *mister* Murphy, je ne peux pas me détendre, bien que je joue à l'indifférent et au farceur…

Il a cessé de parler, pas cessé, ce n'est pas très clair.

– Je vous dérange à cette heure matinale parce que je suis sous pression. Je ne peux mourir analphabète. Il faut que je sache quels livres

lisent le soir, avant de s'endormir, ces deux amants, mister Devil et lady Death. *Next time I kill. Next time I promise you*. Je vous promets, la prochaine fois, un seul coup. *Next time, a single line. Labyrinth. Invisible labyrinth*. Hein ? Qu'en dites-vous ?

– Je réfléchis, murmure Gora. Il pousse le dossier au bord de la table. L'ordinateur connaît la réponse, mais Gora aussi, et il est ébahi.

– Des suppositions. Je jauge, je réfléchis. Un tel ou un tel.

Il sourit. Comment ne pas penser à l'apprentissage de l'exil : à la vieille machine à écrire, lourde et rouillée, qu'il fallait présenter tous les ans à la milice socialiste pour approbation, à la machine électrique américaine, puis au fax, page envoyée instantanément dans l'autre monde, et enfin à l'ordinateur qui accouche constamment d'un autre ordinateur. Scissiparité cosmique, vacarme planétaire des banalités. Tu es resté le même Gora, sans être le même.

Il enfonce les touches du piano, fredonne la phrase magique, l'ordinateur hésite, puis la confirmation apparaît sur la portée bleue. Il a juste voulu vérifier que le robot en sait autant qu'un professeur éduqué à la vieille école. Et voilà : il en sait autant.

Saint Augustin, le magicien, connaît par cœur tous les livres du monde, que connaît maintenant même un pauvre ordinateur de maternelle.

– Le Vieux ? Le Vieux Dima ? C'est lui qui nous écrit depuis l'autre monde ? demande, tout excité, Peter Gaşpar. Ses histoires… Le magique, le labyrinthe, la mystique, le fantastique. C'est lui, pas vrai ? Il veut que je le rejoigne, il m'aime, il veut me sauver de notre monde de pécheurs, pas vrai ?

– Ça se pourrait. Mais je penche pour quelqu'un d'autre. « J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : l'incertitude. » Tu reconnais cette citation ?

Silence. Gaşpar, le basketteur, ne reconnaît pas cette citation non plus. Il n'a aucune idée de la mansarde des suspects, à l'époque il jouait au hockey, au mikado et au basket.

– « J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : l'incertitude », et saint Augustin répète la phrase entendue autrefois dans la mansarde socialiste.

Silence. Silence de mort et d'analphabètes.

– Je penche pour l'aveugle. Le Grand Aveugle, murmure Gora, plutôt pour lui-même, convaincu que Peter ne comprendrait pas de qui il s'agit. Peter ne savait rien de la mansarde du passé. Il accorda à l'intrus et

s'accorda lui-même une pause pour respirer, pour calmer son agitation et ses souvenirs. La mansarde ! C'était trop fort… Peter n'avait aucune idée de la mansarde des suspects.

– Chapeau ! Chapeau ! s'exclame l'heureux Peter. Parfait ! C'est bien ça, je savais que vous aviez la solution. Parfaitement ciblé. Li-qui-dé.

Augustin, ce sacré renard de bibliothèque, m'a donné la clé magique, grommelait Peter Gaşpar, plein d'assurance. Les voici retrouvées, les sonorités de la jeunesse de Gomorrhe ! La langue d'antan ! Le rythme juvénile ! Jubilation. La mémoire retrouvée, soudain triomphante !

Gora connaissait cette griserie, ses tourbillons. Il savait comment pleure de bonheur un lecteur qui a déchiffré, tout d'un coup, une énigme au fil d'un livre déniché dans un coin de librairie. Changé subitement de crapaud sourd-muet en prince de contes de fées. Un dieu, dans la magie de sa langue ! Maintenant, il pouvait défier la foule anonyme parmi laquelle il errait, anonyme : aucun passant ne percevait les mots, ne comprenait la citation assassine, cachée dans une langue que personne d'autre que lui ne connaissait, lui l'errant couronné maître du monde, l'espace d'un instant.

Le professeur Gora avait gardé l'écouteur à la main. Il attendait le hoquet, l'évanouissement du fantôme. Rien.

Le dossier RA 0298, intitulé *MYNHEER*, s'était assoupi, poussé au bout de la table, à côté des gants blancs.

Gora épiait les bruits de la maison. Rien. Il ramena vers lui le dossier jaune. Il attendit un instant encore, le rouvrit.

Il avait tout de suite identifié le texte, objet des débats dans la mansarde bucarestoise, qu'il s'était remémorée maintes fois, plus tard, en lisant les commentaires de Palade et de Dima. Maintenant, il confrontait les variations que proposait la conjoncture, pendant que le bouffon, exalté, courait à la librairie pour s'adjuger le code.

Deux heures après, la voix de Peter :

– Pourim ! Pourim ! Voilà la clé. Parfait ! J'ai la clé. Ter-mi-né !

Gora enfonçait les touches de l'ordinateur, ce terme n'apparaissait pas.

– Vous ne savez pas ce qu'est Pourim ? Vous n'avez même pas appris ça ? Même votre belle-famille communiste se souvenait de Pourim. J'ai connu les grands-parents de Lu. Ils allaient à la synagogue pour les fêtes. Vous les avez connus, vous aussi.

– Il y a des dizaines d'années de ça.

– Donc, vous n'avez pas compris, vous non plus, la folie millénaire… Pourtant vous êtes solidaire de ses captifs, je le sais. Ce n'est pas rien pour quelqu'un qui est né dans nos contrées. Par-dessus le marché, abandonné par son épouse pas très chrétienne. Se demandant, la pauvrette, si vous ne l'avez pas choisie pour des raisons symboliques. Elle m'a raconté que vous aviez hésité à faire part de votre mariage à votre ami de jeunesse Izy Koch. Il aurait pu penser, craigniez-vous, que vous aviez choisi la communauté, la tribu, l'ethnie, non votre compagne.

Venimeuse remarque, nullement indispensable. Nullement. Gora bouillait.

La voix se tut, Gaşpar voulait sans doute s'excuser, corriger le tir par une attaque de plus grande envergure.

– Il n'y a pas beaucoup de raisons de nous aimer. Il suffit d'un agacement, d'une infime preuve de nos défauts, fort nombreux. L'un de nos innombrables petits ou grands défauts. Un seul défaut, n'y en aurait-il qu'un. C'en est fait de nous… Li-qui-dés. Fi-nis !

Il était à bout de souffle, comme Gora, il ne pouvait se remettre, comme Gora. Il n'avait jamais parlé avec autant de passion et d'amertume. Long silence. Gora rassemblait ses forces, en vue d'une autre avalanche.

– Pourim, c'est la fête des masques. Le peuple du livre n'a pas de fêtes joyeuses. Celle-ci est gaie, enfantine. Haman, le conseiller du roi de Perse, un Iago antisémite, complote le massacre de ces malheureux. Esther, la concubine du roi, sauve son peuple. Elle était sans doute la favorite du harem. Raison pour laquelle le peuple errant oublie la luxure et célèbre son salut. Il met des masques, s'amuse, mange des petits gâteaux triangulaires appelés Hamantaschen, c'est-à-dire « poches de Haman » ou « chapeau du monstre », selon certains. Tous les ans, il fête la catin qui les a sauvés. Victoire sur tous les Hamans du monde. Et ils sont nombreux, c'est ce qu'affirme le peuple élu.

Peter répétait « peuple élu » avec venin et plaisir. L'amertume n'avait pas disparu, mais la voix faiblissait.

– Bien des sages soutiennent que l'Holocauste a résilié le contrat du Tout-Puissant avec son peuple. Donc, la Bible n'est plus valable. Les miracles, les promesses, les commandements ont perdu leur valeur, ont expiré. À une exception ! La légende d'Esther, où Dieu est absent de la scène. Une histoire laïque, d'alcôve, qui nous dit que la mission des errants

est de se sauver tout seuls. Tout seuls ! C'est tout. Pourim, la fête des masques, rappelle cette injonction.

Gora, l'omniscient, ne connaissait pas cette histoire, il ne voyait pas le lien avec la lettre de menaces. Ses doigts couraient frénétiquement sur les touches du moment. De nouveau penché sur le dossier, il était prêt à écouter, à apprendre, à combler ses lacunes et à noter ce qu'il avait appris.

– Tenez, sur vos conseils, j'ai acheté à la librairie les deux éditions des récits *Fictions* et *Labyrinthes*. J'ai trouvé le texte du Grand Aveugle. Premier crime. La première lettre du Nom a été articulée. Deuxième crime. La deuxième lettre a été articulée. C'est ce qu'écrit le grand Argentin. Puis le troisième crime. Le 3 février. L'époque du carnaval. La fête des masques.

– C'est ce qui est écrit ? La fête des masques ?

– Oui, dans les deux livres… dans les deux traductions on trouve le Carnaval. En Argentine, le carnaval a lieu en février. Le message que Tara m'a apporté est arrivé au début du semestre, début février. Je l'ai découvert plus tard, je ne m'occupe pas régulièrement de mon courrier. C'était arrivé début février. Le carnaval, donc la fête des masques. Pour le peuple élu et réduit à l'exil, pour les menacés de toujours, c'est Pourim. Pourim, dans le calendrier lunaire… vous savez ce qu'est le calendrier lunaire.

Naturellement, Gora savait ce qu'est le calendrier lunaire, l'omniscient Gora savait tout de même de quoi il était question, mais il se taisait.

– Donc, dans le calendrier des ancêtres, le calendrier selon la lune et non le soleil, c'est bientôt Pourim. La date du crime. Bientôt Pourim. Bientôt. Donc, l'échéance. C'est ce qu'annonce la citation. Comme vous le savez, les trois victimes du récit sont tous fils du peuple élu.

Silence empoisonné. Gora ferma le dossier.

– Tu as averti la police ?

– J'ai d'abord téléphoné au distingué professeur Augustin Gora, Gusti pour les intimes. Au savant, à l'expert. Pour savoir d'où vient la citation. Je ne l'avais pas fait jusqu'à présent, je me croyais futé, capable de résoudre l'énigme tout seul. Tout somnambule que j'étais, égaré, la tête pleine des bêtes sauvages de la nuit, je me croyais tout de même perspicace. Le professeur m'a sauvé. Comme je m'y attendais, il m'a donné la solution. Saint Augustin sait tout. J'ai appris d'où était tirée la citation. *Labyrinthes* et *Fictions*. J'ai les deux livres. J'ai lu, relu, comparé. Je suis tombé sur le

carnaval. La fête des masques. Pourim. Avertir la police au sujet de Pourim ?

– Oui, c'est ce que tu vas faire, tu vas avertir immédiatement la police ! Tu as un numéro à contacter en cas d'urgence ?

– Bien sûr. Le petit Patrick doit être habitué à se faire arracher des bras de son épouse ou de la compagnie de son chien, de ses enfants ou de la télévision. Mais je ne lui ferai pas cette gentillesse. De toute façon, il vient me voir demain. Rendez-vous de routine. Demain, je vais le dire à Larry Huit. Il va ouvrir tout grand ses yeux et sa bouche, comme un crocodile. Persuadé que je me moque de lui.

– Tu lui diras ce que tu as découvert.

– Ce que j'ai découvert ? Un cours de littérature fantastique ? Un auteur argentin de littérature fantastique ? Patrick et moi partirons pour l'Argentine, sur les traces de Lönnrot et de Scharlach, les personnages de Jorge Luis Borges ? Ou bien nous irons faire un pèlerinage sur la tombe de Palade ? Ou plutôt sur la tombe de Cosmin Dima ? Nous guetterons, cachés dans le cimetière, pour voir qui vient s'incliner devant la tombe sacrée, qui apporte des fleurs et des pétitions ? Les fervents de Dima, les assassins de Palade, mes poursuivants ? Que peut faire le pauvre Patrick ? Apprendre le calendrier archaïque, les fêtes sélénites, le rituel de Pourim ? Ou les stratagèmes de l'espionnage communiste et post-communiste ? Ou bien faire, tous deux, un voyage au petit Paris des Balkans, pour contacter, autour d'une bonne bière, les anciens et les nouveaux informateurs de ceux qui ont décidé de tuer Mihnea Palade pendant qu'il méditait sur le trône ? Que peut faire mister Murphy ?… Il deviendra encore plus soupçonneux à l'égard du professeur d'Europe de l'Est, voilà ce qu'il va faire ! Ce semestre, monsieur Gaşpar fait un cours sur le cirque ! Le saviez-vous, chers concitoyens ? Donc, un cours sur les masques… Et s'il s'était envoyé cette lettre lui-même ? Pour s'amuser un peu dans le désert de la liberté… Un bouffon d'Europe de l'Est ! Monsieur Peter Gaşpar, hyper blasé de l'Amérique de toutes les possibilités… où il regrette de ne pas être venu il y a vingt ans, à l'instar du sage professeur Gora, mari de sa cousine Ludmila Serafim, *the significant other*. Une hypothèse, pas vrai ? Ici, quand on découvre un mort, les premiers suspects sont les malheureux qui pleurent le défunt, dans sa maison. C'est par eux que l'enquête commence. Par ceux qui ont annoncé le crime. Que peut faire Patrick ? Que ferions-nous à sa

place ? « Observez toute bizarrerie dans votre entourage », m'avait conseillé l'officier du FBI. Je ne peux pas. Je suis distrait et négligent. Un badin anxieux ou un anxieux badin ?

– Attention à l'avertissement, répéta le professeur Gora, énervé. N'oublie pas, Lönnrot meurt parce qu'il est trop rationnel. Il se laisse fasciner par un schéma rationnel. Le parfait lecteur est celui qui supprime la logique, le bon sens, la suffisance et le scepticisme. Il se laisse totalement prendre par le texte, il le vit. Il y a avertissement et avertissement, tu dois être vigilant.

– M'avertir ? Ils peuvent me tuer sans avertissement. Être plus sage ? Je suis devenu plus sage. Je ne retournerai pas dans les nébuleuses de la Patrie. Je l'ai fait pour Palade. Il me l'avait demandé. C'est fini ! J'ai quitté les lieux. Définitivement. Adieu !

– Palade a été menacé, puis tué.

– Il ne s'est pas assagi. Ils ont réitéré les menaces, et il ne s'est toujours pas assagi. Ça l'a exaspéré. Et puis, lui, c'était un renégat. Les renégats sont punis.

– Comment ça, un renégat ?

– Le disciple de Dima devenu antinationaliste, offensant les emblèmes sacrés. Acoquiné avec une jeune sorcière païenne, amoureux de l'Amérique, où il a changé de nom, prêt à changer de foi. Moi, je suis l'ancienne calamité. Ter-mi-né. Basta. Une facétie de plus, ça ne compte pas. Cet article est mon unique œuvre. Li-qui-dé. Une broutille.

– Il y a aussi le célèbre texte populaire *Mynheer* et le chef-d'œuvre inconnu. C'est un bruit qui courait.

– Ce sont sans doute les auteurs des bruits qui l'ont écrit.

– Tu as reçu une menace, ne l'oublie pas. Une condamnation.

– Pour que je me calme. Je me suis calmé. Muet, cygne noir. Sourd comme la statue de Bouddha, muet comme la sculpture de Moïse. Sourd-muet comme mes frères sourds-muets de partout et de toujours. Je me fiche des idiots associés à d'autres idiots. Ils m'oublieront, ils trouveront d'autres cibles. Cette menace est une plaisanterie d'ignare. De raté.

– Les ratés peuvent être dangereux. Hitler en était un.

– Condamnation à mort ? Nous sommes tous condamnés à mort. Une autorité invisible ? Invincible ? Un arriéré avec des prétentions intellectuelles. Il veut paraître ce qu'il ne peut être.

Quand Gora entendit de nouveau sa voix, deux semaines après, quelque chose avait changé.

– La forêt. Elle m'envahit, la nuit. Des patrouilles, des chiens, des squelettes, des barbelés. Mes fautes, celles des autres, je ne sais pas. Je dors peu. Je me réveille en sueur, épuisé. À la porte, à la fenêtre les chiens des ténèbres, les patrouilles. Heureusement que ma mère ne me voit pas. Je m'effondre dans le sommeil, dans le cauchemar, je me réveille exténué.

Avait-il averti la police ? Il avait averti la direction du collège. Une étudiante le lui avait conseillé.

– Une étudiante, comment donc ?

Une étudiante avec laquelle il avait eu, naguère, un conflit.

– Belle ?

– Ce n'est pas Lu, ne vous en faites pas… Ce n'est pas la copie de Lu. J'ai quelqu'un avec qui parler, c'est ça qui est important. WASP. *White Anglo-Saxon Protestant*, j'ai réussi à apprendre ça. Elle n'a pas nos folies. Elle en a d'autres.

L'étudiante lui avait enjoint d'avertir la direction du collège.

– C'est devenu pire.

– En quoi cela peut-il être pire ? Pourquoi pire ?

– La patrouille. La patrouille de nuit. Toutes les deux heures. Ne…

Saint Augustin bredouillait quelque chose. On ne sait quoi, mais il écrivait très vite.

– J'oubliais de vous dire quelque chose, Maître. J'ai parlé à Palade. Au frère, je veux dire. Lucian, Luci. Luci Palade, celui qui est en Roumanie. Il m'a dit que les attaques contre le métèque que je suis se poursuivent dans tous les journaux. Seul le cliché a changé, ils ne parlent plus d'étranger, de traître, mais de raté. Je n'ai rien écrit, je n'ai aucun talent, comment puis-je me permettre de parler ? Ils ont raison. Le suffrage universel est suspendu pour ceux qui n'ont pas de talent. Pas de talent, pas de vote, pas de voix au pays des talentueux. Ils ont oublié, ces idiots, le proverbe national « la vérité sort de la bouche des enfants ». Ils l'ont oublié, n'est-ce pas ?

– Ils te considèrent comme un ennemi. Les ratés sont dangereux, comme je te le disais, et vindicatifs, fais attention de ne pas…

Saint Augustin n'eut plus le temps de bredouiller. Peter avait disparu, la voix avait disparu, le fantôme avec ses tours de passe-passe déménageait dans le néant.

*

Même depuis le néant, le fantôme envoie des devinettes, des suggestions, des pièges.

Resté seul, Saint Augustin récapitule. Se pourrait-il vraiment que le basketteur, devenu lecteur et auteur, n'ait jamais entendu parler de la célèbre nouvelle de Borges ? Difficile à croire. Lu a dû lui raconter les histoires de la mansarde des suspects, où débuta le conte de fées suspect. Elle a dû évoquer le soir où Palade a discuté des mondes parallèles de Borges. Si Lu, discrète et digne comme toujours, a évité le lyrisme rétrospectif, Gaşpar a forcément appris cette histoire par Palade. Ils avaient longuement parlé de Dima, Borges était une référence incontournable, Dima et Palade ont publié des exégèses sur l'aveugle de Buenos Aires.

Quand il relatait ses nuits avec Palade, Gaşpar ne prononçait toutefois jamais le nom de Borges ! Aucune allusion, pas le moindre mot, rien ! Borges n'apparaît pas non plus dans l'article sur les mémoires de Dima. Préparait-il déjà, alors, le jeu des masques et des citations ? Revigoré pendant un court laps de temps par le problème Dima et les bizarreries de Palade, préparait-il, alors, ses futurs amusements ? Une lettre de menaces ! Soyons sérieux, les criminels n'ont pas besoin de citations tirées de livres ésotériques pour débiles. *Les anges n'écrivent pas de livres*. Et ça, c'est quoi, petit plaisantin ? Ils n'écrivent pas de livres, donc pas de menaces tirées de livres. Gora avait trouvé cet aphorisme dans les brouillons de la rencontre Patrick-Peter et il s'étonnait, une fois de plus, des formulations impeccables de ce bouffon.

Et comment se fait-il que ce basketteur, élevé dans la maison du communiste David Gaşpar et dans les écoles communistes de l'époque rouge, se livre à des spéculations talmudiques aussi sophistiquées à propos d'une carte avec des extraits du *New York Times* ?

Le professeur Gora était persuadé que Peter s'était lassé des nouveautés du Nouveau Monde et qu'il donnait un petit coup de jeune à l'irresponsabilité. Il avait annoncé, dès le début, qu'il avait transféré son jeu

avec la mort sur un terrain étranger, maintenant il nous jouait le nocturne des menaces.

Il avait perdu du temps avec cette farce ridicule, il avait envie de téléphoner lui-même à la police, pour annoncer qu'un de ses bons amis de l'Est, réfugié depuis peu, se trouvait en danger de mort, ici, au Pays de la Liberté.

Paragraphe obligatoire de la nécrologie à laquelle il travaillait en ce moment.

*

La vie après la mort n'est qu'une misérable nécrologie, dit le professeur Gora. La vanité d'après la vanité a ses scribes, ses professionnels, ses intermédiaires, ses clients, de gigantesques archives et de gigantesques agences de publicité. Toute histoire avec un commencement et une fin est une nécrologie.

Because of the short time between the notification of a death and the next publication deadline… À cause du bref délai entre la notification d'un décès et la publication de la nouvelle, beaucoup d'agences de presse ont des nécrologies toutes prêtes qu'il suffit d'actualiser au moment voulu.

La dernière homologation du passage en ce monde ne peut être lapidaire et formelle. La vérité est aussi vérité de l'imagination et des possibilités, la réalité n'est pas uniquement celle des faits, mais aussi celle des hypothèses et de l'énigme, des chances manquées, expirées avec la personne unique qui a expiré.

Il avait consulté des manuels de rédaction des nécrologies, la collection « Know How », qui vous instruit non seulement en matière de jardinage, mariage, installations électriques, régime pour diabétiques, appétit sexuel, sports d'hiver, mais inévitablement aussi en matière de final funèbre. Le dernier grand événement : la copulation avec la Nymphomane.

An obituary can be basic… une nécrologie peut être élémentaire, présenter des faits publiquement connus de l'existence du défunt, mais aussi un regard très personnel sur sa vie, avec des détails qui démontrent le caractère unique de celui qu'on a aimé ou détesté. La nécrologie a évolué de la note d'adieu sommaire au mémorial durable et complexe. Elle peut être une histoire biographique dynamique et illustrée. On peut consulter les

Archives nationales des nécrologies. On trouve des millions et des millions d'exemplaires dans The Daily Book of Obituaries*, des anthologies militaires, sportives, des nécrologies de héros et d'imposteurs, de réfugiés et d'aventuriers, d'exilés, d'animateurs, de courtisanes, de proxénètes, de politiciens, de banquiers, de clowns et de religieuses, de magiciens et d'infirmes. Des vies modestes, sordides ou excentriques.*

La nécrologie n'est pas une simple note d'adieu, mais un mémoire destiné à la postérité. L'histoire d'une vie avec tout ce qu'elle a contenu ou n'est pas parvenue à contenir. On ne peut omettre ce qui n'a pas été réalisé, ce qu'on aurait voulu être ou faire, sans en trouver le moyen, les ratages sans seconde chance. C'est autre chose que de récapituler un calendrier, autre chose que le chaos quotidien.

Il avait écouté plus d'une fois le fameux groupe Obituary, qui avait lancé le *death metal genre* en Floride à la fin des années 80, il avait acheté l'album *Cause of Death*, compilé des notes sur *The End Complete, World Demise, Set in Stone* et *Buried Alive*.

– Tu sais ce que m'a dit Peter quand je lui ai posé des questions sur Eva ?

Lu s'était arrêtée, ils étaient sur le trottoir en face de la gare du Nord, après avoir mis le lycéen Peter Gaşpar dans le train pour le nord de la Roumanie.

– Eva ne vit que pour lui, pas pour son mari. Le fils n'en est pas ravi, il ne proteste pas, il n'y fait pas attention, et s'occupe de son basket. Eva m'a raconté au téléphone la visite qu'il a faite au cimetière de Săpânța.

À cette époque, Gora ne savait rien de l'existence d'un tel cimetière.

– Le cimetière joyeux de Săpânța, dans le Maramureş. Les stèles funéraires sont couvertes de dessins hauts en couleur, comiques. De caricatures et de vers pleins de drôlerie sur la vie du défunt. Le chroniqueur du village suit la vie des habitants du lieu et prend des notes, pour la résumer sur leur tombe. Peter a fait une excursion à Săpânța avec son école.

Lu relatait cet événement avec trop de sérieux.

– À son retour, il a tout raconté à Eva. Elle l'a écouté attentivement et ne lui a plus adressé la parole pendant une semaine. La mort n'est pas comique, disait-elle. J'ai posé des questions à Peter sur sa mère. Il a répondu que David interdisait d'aborder le sujet de la mort depuis que Eva

avait dit, un jour, qu'ils étaient revenus du camp non chez eux, mais dans un cimetière.

In recent years, a new journalistic genre has developed : the obituary as entertainment.

Que d'autre qu'*entertainment* ?

Publicité, attraction, distraction. La marchandise doit être attrayante : livres, carottes ou chaussures. Sinon, on ne l'achète pas, elle pourrit, elle disparaît. J'achète, donc j'existe, je me vends pour acheter. Si je ne vends pas, je ne vaux rien. La nécrologie prouve que j'ai existé ! Si ça n'intéresse personne, je n'ai pas existé. Je n'existe pas parce que je n'ai pas existé.

It's a new industry, a cavalcade of performers and healers… c'est une industrie nouvelle, une cavalcade d'interprètes, de thérapeutes, vieux garçons, espions, acrobates, vedettes du sport, du cinéma ou du jazz, excentriques, tueurs et bureaucrates. Produits anecdotiques discursifs, d'une franchise cynique, émouvants et, naturellement, distrayants.

On ne pratique plus le « *de mortuis nil nisi bonum* ».

Distraction, absence de préjugés et d'interdits, infantilisation. Qu'y a-t-il de mal à ça, professeur ? Qu'y a-t-il de mal ? se demande le professeur.

Gora souriait, fatigué, rêveur, caressant les gants bleus posés sur le dossier qu'il hésitait à ouvrir.

Pantalons larges et légers en soie verte. Chemisier transparent, sans manches. Sandales à lanière unique sur le pied nu. Lu, pâle Andalouse. Regard intense, attente intense. Elle a jeté ses sandales, son pantalon, son petit slip, pas plus grand qu'une feuille morte. Seins épanouis, ventre brûlant, bras longs et jambes longues, électrisés. Instant suprême, jeunesse suprême. Elle débouche la bouteille, remplit les verres. Tintement de cristal ancien. Sur la table, les framboises, les cerises, le vin. Elle est là et elle est loin dans la verdure des grands arbres.

Elle épluchait méticuleusement les légumes, vêtue d'une légère blouse de lin. Rouge, jaune, blanche. Puis, elle lavait le poisson, les fruits. Elle portait des gants fins de caoutchouc, comme un chirurgien. Blancs, jaunes, bleus. Elle coupait scrupuleusement les légumes, morceau après morceau. Elle fêtait la matinée de soie, l'extase sémillante du vivant. Elle aspirait la physique et la métaphysique du jour, elle aimait le concret et le sacré qu'il renfermait. Concentration et sensualité.

Vieux aphrodisiaques. Gora regardait la forêt et jetait un coup d'œil de temps en temps à l'écran qui livrait les malheurs du jour. Par moments, il se laissait aller sur le dossier du fauteuil, se couvrait les yeux d'une main, assoiffé de détente.

Pantalons fins et larges, blouse de lin, transparente. Sandales, pied nu. On se ressaisit, stupéfié de voir sa peau ridée, vieille. Le corps desséché, la peau parcheminée, les cheveux blancs comme la neige et le linceul des défunts. Une longue langue, rapide, de longues mains, livides, sèches, de longs pieds, secs : squelette au son lugubre, s'effritant dès qu'on le touche : un tas de poussière.

Elle a jeté ses sandales, son pantalon, son petit slip fin, comme une feuille morte. Les seins taris, la peau du ventre bleuâtre, les cuisses vieillies, les lèvres du sexe brûlées sous la touffe de poils blancs frisés. Elle prend ta main dans sa main étroite, longue, ridée. Elle la ferme en poing, introduit le poing dans le foyer, gémit. Les cils tremblent, comme sa voix. Un petit cri bref, de chouette.

Elle débouche la bouteille verte, remplit les verres. Tintement du passé. Les framboises, les cerises, le vin. Elle colle la cerise aux lèvres du moribond. Elle la lui glisse délicatement dans la bouche. Plus profondément, encore plus. Doigts amers, vieux.

« Ta jeunesse, c'était comment ? » demande-t-elle. « Tu as commencé tard, n'est-ce pas ? »

Une fraction de seconde, elle reste perdue dans la verdure des grands arbres. Regard brûlé.

« Oh ! oui, moi aussi. Tard, trop tard. Je regrette, oui, je regrette. » Les lèvres lèchent, les dents mordent, la langue caresse. Le mortel tiré à l'intérieur, dans les profondeurs, le regard avide, le corps mince, décrépit, un gémissement fatigué, un hurlement. Faim et satiété, copulation avec la mort.

Fantasmes anciens. De temps en temps, il lève les yeux sur le petit écran bleu : le joueur d'échecs s'essuie le front et la calvitie de sa main large et velue. On ne voit pas l'adversaire, seulement le damier aux carrés rouges et verts. Équipe rouge et équipe verte. Le roi, la reine, les chevaux, les fous, les tours, les pions.

Le hussard chauve, à la moustache noire, a les pièces rouges. Il touche de l'index la couronne de la reine, il s'arrête, pensif, regarde, étonné, le

champ de bataille. Les royaumes ne sont plus en noir et blanc, mais en couleurs, comme l'exige ce siècle super-coloré. Il lève la main, la porte à son front, se gratte le crâne, ébouriffe ses sourcils, l'un, l'autre. La main droite tient une canette colorée sur laquelle on lit en grandes lettres blanches COCA-COLA. Peter rayonne comme devant un signe venu du ciel.

Gora sourit lui aussi, réveillé. La potion astringente coule de la canette dans le grand verre étroit. Mousseuse, glacée, fraîche, un élixir. Le salut.

Il boit encore. Consommez cette boisson salvatrice ! Le salut. Elle conserve la mémoire, fortifie le présent, nie l'avenir, les âges et la nécrologie.

Sur la table, le Dossier. Au bout de la table, les gants du passé.

*

Pâle, mal rasé, manquant de sommeil, le professeur Peter Gaşpar semble prêt à accepter le rôle de coupable, lui, le persécuté, le plaignant. Le regard, le ton, les questions par lesquels a commencé le nouvel entretien confirment ce changement. La conversation se déroule différemment. Peter a l'air fatigué et apathique, accablé par une faute qu'il est prêt à avouer, par lassitude, par spleen. Mais au bout de quelques minutes, changement de séquence : il pose ses grandes mains sur la table, devant les grandes mains du policier. Il lève les mains. L'index droit indique les deux livres posés sur la table. Il annonce à voix basse :

– J'ai trouvé la citation et l'auteur.

Sur la table un volume à couverture rayée, en couleurs. Imprimé sur trois rangs successifs en lettres dorées, le titre : *FIC- CIO-NES*. À côté, un autre volume. Couverture brillante en noir et blanc. *LABYRINTHS*, *Selected Stories & Other Writings by Jorge Luis Borges*.

Patrick écrit. Il ne lève pas les yeux, penché sur son bloc-notes à spirale. Il ne le sort de sa grande serviette en vieux cuir usé que dans des circonstances particulières. Cette fois, il écrit. De nouveau, il a observé le suspect déguisé en plaignant, puis, chose surprenante, s'est mis à écrire.

La main gauche posée sur les livres, il copie le nom de la maison d'édition, l'année de parution. Il prend une feuille de papier sur la table, la coupe en deux, et met une moitié dans chaque livre, en guise de signet, à la

page du texte *Death and the Compass*. Page 129 dans le premier exemplaire, page 76 dans le deuxième.

– Argentin, dites-vous ?

– Oui, un grand écrivain argentin. Né en 1899 à Buenos Aires. Dans une famille d'origine espagnole, anglaise et vaguement juive du Portugal.

– Mort donc.

– Il a repoussé la mort pour attendre le prix Nobel. Il a ouvert le compas aussi grand que possible… mais la mort l'a quand même trouvé, à quatre-vingt-sept ans. Vieux et aveugle.

– Il a eu le prix ?

– Non. Les prix sont une loterie. Le Grand Prix d'autant plus. Il avait ses chances, mais il y a eu des attaques dans la presse, prétendant qu'il aurait été fasciste.

– Il l'a été ?

– Sottises, il ne pouvait pas être fasciste.

– Et le vieil alchimiste Dima pouvait l'être ?

– On ne peut pas comparer. Bien que Dima ait été fasciné par Borges. Tout comme Palade. Peut-être aussi le fanatique qui m'honore de cette lettre de menaces. Ni Borges ni Palade n'ont été fascistes. Avec Dima, c'est compliqué, je l'ai expliqué dans mon article. En tout cas, ce n'était pas le fasciste type.

– C'est-à-dire ?

Peter ne répond pas, Patrick ne note plus. Il regarde le suspect d'un air hostile, comme à l'instant où il est apparu la première fois sur le pas de la porte, terrifiant et déterminé. Ces pièges intellectuels embrouillés augmentent sa méfiance. Digressions ennuyeuses, lit-on dans le regard de Patrick. Il feuillette les livres, retient une ligne par-ci par-là, dépité par l'opacité des phrases.

– C'est une histoire policière ?

– On peut la considérer comme telle. Le héros est un détective. L'héroïne, c'est la Mort. Une logicienne travaillant avec une boussole, une équerre et un compas.

Agacé, Patrick semble sur le point de sortir son revolver, pour échapper aux phrases de ce poseur.

– Lönnrot. Scharlach. Qu'est-ce que c'est que ces noms ?

– Je ne sais pas. Nordiques. Des noms dans une histoire.

– Et la citation, où est-elle ?

– Ici, page 141 : *« The next time I kill you », said Scharlach, « I promise you the labyrinth made of a single straight line which is invisible and everlasting. » He stepped back a few paces. Then, very carefully, he fired.* Dans l'autre exemplaire, à la page 87 : *« The next time I kill you », replied Scharlach, « I promise you that labyrinth consisting of a single line which is invisible and inceasing. » He moved back a few steps. Then, very carefully, he fired*. Mon assassin a utilisé le premier exemplaire. Paru à New York, Grove Press. Il s'est contenté de couper l'article devant le nom. *Next time*, au lieu de *the next time*. Votre collègue, Trooper, avait raison.

– Trooper, quel Trooper ?

– Monsieur Jim Smith, de la police locale : Trooper. Il disait qu'il fallait écrire ***the*** *next time*, donc que l'expéditeur devait être étranger. Il a pris la carte et l'a envoyée au laboratoire d'investigations de Washington. Analyse des empreintes. Y a-t-il un résultat ?

– Je ne crois pas. Ça dure. Le laboratoire est débordé.

– Forcément. Au pays de la liberté, le crime est une forme de liberté. Peu importe que mon assassin écrive correctement.

– L'assassin ?

– Celui qui se présente comme tel. L'étranger.

– Étranger ?

– C'est ce que disait monsieur Jim Smith. Il fallait écrire ***the*** *next time* et ***I will*** *kill you*.

Patrick sourit. Le policier du réseau local ne lui inspire pas davantage confiance que le professeur qu'il interroge.

– Il y a des Américains depuis dix générations qui n'écrivent pas correctement.

Il regarde encore une fois, avec insistance, l'étranger devant lui.

– Je peux prendre ces livres ? En fait, seulement le premier, celui de Grove Press.

– Bien sûr.

– O.K. Je vais lire l'histoire. Je ne crois pas que j'y découvrirai quelque chose, à part la citation. Y a-t-il autre chose dans le texte qui doive retenir l'attention ?

– La fête des masques.

– C'est quoi, ça encore ?

– À la première page, on mentionne le docteur Marcel Yarmolinsky. Délégué de Podolsk au Congrès international talmudique. Podolsk est une localité d'Europe de l'Est. Le Talmud c'est… vous le savez sans doute.

Patrick Murphy se tait. Son regard noir se fait plus noir. Larry Huit le sait, ne le sait pas, difficile de le deviner.

– Yarmolinsky a subi trois ans de guerre dans les Carpates. Les montagnes de mon pays, celui du Vieux Dima et de son disciple Palade-Portland. L'histoire raconte que le troisième crime a lieu en février, mois du carnaval argentin. La lettre est arrivée au collège en février. Il y a un mois, peut-être davantage. Maintenant, on est à la veille du carnaval juif.

– Un carnaval juif ?

– Oui. C'est en quelque sorte une histoire juive. Les trois victimes sont juives. L'auteur est obsédé par d'anciens textes juifs, par la Kabbale. Et par…

Gaşpar fouille dans sa poche gauche, puis dans la droite, finit par en tirer une petite feuille de cahier, froissée, la déplie.

– *Sefer Yetzirah*, le « Livre de la Formation », écrit en Syrie ou en Palestine au VI^e^ siècle et… et le tétrarque de Galilée… qui n'a jamais existé.

Patrick se gratte la tête, Peter reprend.

– Pourim est une fête joyeuse, avec des masques. Pour les enfants.

Dans le récit de Borges, le carnaval annonce le crime.

La stupeur s'avère bénéfique, le policier a une idée fulgurante.

– Cet écrivain, comment s'appelle-t-il…

– Borges. Jorge Luis Borges.

– Il fait partie des auteurs étudiés en cours ?

– Non. Ou alors en *graduate studies*, dans une grande université. Mais certains de nos étudiants d'ici en ont entendu parler, j'en suis sûr.

– Avez-vous jamais mentionné son nom dans votre cours ?

– Non, jamais. Je ne crois pas. Je n'avais aucune raison de le faire.

Patrick prend le combiné.

– Tang ? Renseignez-vous pour savoir s'il y a eu un cours sur l'écrivain argentin Jorge Luis Borges ici, au collège, dans les trois dernières années.

Il avait parfaitement prononcé le nom du coupable cette fois-ci.

– Oui, le nom du professeur qui a fait le cours et la liste des étudiants qui l'ont suivi.

L'écouteur retrouve sa place, Patrick est debout. Il ne tend pas la main, il annonce seulement d'un air bougon :

– Je vous appellerai. Je téléphonerai. S'il y a quoi que ce soit, prévenez Jennifer.

La grenade à l'intérieur du corps. La tumeur cachée, la boule de toxines. La mort en conserve, prête à exploser. Ajournement, ajournement, murmure le corps obèse. La caricature dans la glace, devant le lit, implore la compassion : le ventre gonflé de pourritures, la boule à zéro, les grosses lèvres livides, les paupières gélatineuses.

Je ne mérite pas cet effort, Ô Toute-puissante, susurre le condamné. Ce serait une victoire ridicule, Dulcissima, remets l'exécution à plus tard.

Une demi-heure après, le gros Peter Gaşpar ne réclamait plus un ajournement, mais un recours. Les arbres ébouriffaient dans le vent leurs chevelures rêches, l'obscurité avançait, fluide, autour de lui et de la forêt. Voilà le tribunal nocturne dont il sollicitait l'indulgence. Il entendait les chuchotements, les gémissements rusés de la nuit. Il tournait autour de la baraque, il n'avait aucune envie de rentrer dans sa cage. La menace le mettait moins en colère que ceux qui se trouvaient derrière. Il n'aimait ni les martyrs ni les héros, il détestait le rôle de victime. Il préférait une mort banale, sans tragédie. Maladie, suicide. L'apparence de la normalité ou de l'accident. Il avait du mal à traîner sa peau. En exil, son corps s'était dilaté. Perplexités, insomnies et goinfrerie.

La nuit livrerait de nouveau la phonétique de la traque. Ombres squelettiques, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les aboiements, se couvrant les orbites pour ne pas voir les projecteurs des sentinelles. Tremblant de froid et de peur dans l'uniforme rayé, trop large pour le corps décharné, la tête rasée, livide, Eva Kirschner serait là.

Le message de l'aveugle de Buenos Aires avait excité les meutes de la névrose.

À pas comptés, Peter tourne en rond autour du chalet. Il ignore la forêt et le chalet, figés dans l'attente. Il essaye de maîtriser sa respiration. Il inspire profondément, retient l'air un, deux, cinq, aussi longtemps qu'il le

peut, expire lentement, très lentement, à petites doses égales, comme il a inspiré. Un, quatre, lentement, le plus lentement possible.

Devant la porte, la Mort. Une dame souriante aux cheveux blond grisonnant, aux grandes dents de fauve. Longue robe noire. Un papier à la main. La condamnation. Le décret.

– Vous êtes… vous habitez ici ?

Peter la regarde, ébahi, il tarde à répondre. Non, la tueuse n'a aucune arme, seulement le Décret.

– Excusez-moi, mais… mille excuses, voici la petite annonce, bredouille la sorcière. Excusez-moi… je suis déjà passée. Vous n'étiez pas chez vous.

Peter la regarde, muet, content de ne pas avoir été à la maison.

– Je suis passée, vous n'étiez pas là, j'ai laissé un message. Gattino. À propos de Gattino. Aveugle, le pauvre.

Oui, le condamné a reçu le message un mois plus tôt. L'aveugle latin, le message morbide.

– Il a six ans. Il est gris, un œil aveugle. Il a une affection respiratoire. L'avez-vous vu ? L'auriez-vous vu par hasard dans les parages ? Il a le poil court. Il est timide, très timide. Il faut l'appeler par son nom, tout bas, d'une voix douce. Gatti-Gatti-Gattino, psst, psst, Ga-tti.

Elle montre la photo du chat avec un œil blanc, mort. La vieille sourit avec douceur, de toutes ses grandes dents de fauve.

– Oui, oui, madame, j'ai trouvé le mot collé à ma porte. Je n'ai pas vu l'orphelin. Je veux dire, le vagabond. Je vous promets, bien sûr, je connais le numéro. Les deux numéros. Le vôtre, Helene, et celui de votre frère, Steve. Oui, oui, je les ai. J'appellerai. Certainement, je vais appeler.

Le ciel s'assombrit. Décor devenu muet. Muet et vivant, lui aussi, l'égaré. Il oublie le suicide et la mélancolie. Troublé par l'histoire de Gattino. Un nom italien, de Buenos Aires.

Un regard pour le ciel illisible, un regard pour la terre devant ses pieds, tapis de feuilles et d'insectes. Il inspire profondément et expire lentement, à petites doses.

Les phares l'enserrent entre deux faisceaux de lumière, la voiture s'arrête devant la baraque. Jennifer ! L'élégante « sécuriste », en trench Armani et foulard Dior, couleur du vent. Elle descend, fringante et souriante.

– Vous vous promenez ? C'est bon pour le sommeil, c'est bon. On entre ?

L'élégante Vietnamienne ignore le désordre de la pièce.

– J'ai apporté la liste des étudiants. Il y a eu un cours sur Borges ! Il y a deux ans. Une enseignante espagnole. J'ai apporté la liste des étudiants. Nous comparons l'écriture de chacun avec celle de la carte. La question est de savoir si l'un d'entre eux a été votre étudiant.

Le professeur parcourt la liste.

– Non, je ne crois pas. Aucun nom ne me parle. Je vérifierai. Demain, au service des inscriptions.

J.T. partie, la liste reste sur la table. Tara n'est pas sur la liste. Il ne se souvient d'aucun des noms qu'il a devant lui. Les assassins de Palade auraient-ils infiltré le tueur parmi les étudiants ? Ce n'était pas la peine, il pouvait tranquillement entrer sur le campus, identifier le chalet de l'ermite, guetter l'heure à laquelle il rentrait chez lui, surgir des buissons en souriant, et tirer, tranquillement, quatre balles pour les quatre crimes tracés par le compas de Buenos Aires. Ou répéter le scénario Palade : après deux heures de cours, le professeur Gaşpar se hâte, crispé, vers les toilettes, sa vessie rappelle ses droits. L'inconnu entre dans la cabine adjacente. Depuis quelques années, le professeur risque de mouiller son pantalon. Il évite la pissotière. Il entre dans la cabine de w.-c., tombe le pantalon. Debout, devant la cuvette, il gémit un peu, à cause des brûlures.

Grimpé sur le siège des w.-c. adjacents, le Messager de la Mort vise la tempe de la victime. C'est plus simple que pour ce pauvre Palade : il vise la victime debout, non assise. La variante chalet serait tout aussi simple. La clé est facile à reproduire. Les insomnies, les cauchemars du nomade serviraient le tueur. À deux heures du matin, Gaşpar est en plein feuilleton névrotique, à trois heures, à l'aube, il chevauche un éléphant dont la trompe déverse de lourds flots de larmes du ciel sur la terre. Le cinéphile observe sur l'écran l'approche de l'agresseur, qui fait tourner entre ses doigts le petit jouet brillant, le pointe sur le condamné. Trajectoire meurtrière : le labyrinthe invisible : l'éternité.

Peter sourit. Il s'est endormi en souriant. Le papier laissé par J.T. tremble sur sa large poitrine. Il respire profondément, ronfle un peu, comme un gros poussin fatigué.

Sur sa poitrine, la liste des étudiants du cours sur Borges. Un fin bouclier blanc.

*

– Nous avons un suspect. Nous avons comparé l'écriture de la carte avec celle des étudiants du cours sur Borges. Il y a un suspect.

– Le texte était tapé à la machine.

– Mais le nom du destinataire est manuscrit. De même que l'adresse.

– Donc ?

– Le suspect est en Californie. Il serait d'origine polonaise. Il est boursier, étudie les sciences politiques, est rédacteur en chef de *Journal of Political Studies*, publié par le collège. Très intelligent, très cultivé, très sociable.

– Très, très, très. Comment s'appelle-t-il ?

J.T. épelle le nom inscrit sur le papier posé sur son bureau.

– E-rast. Erast. Lo-jew-ski. Erast Lojewski. Lojewski. Parents polonais, sans doute. Il finit cette année.

J.T. est contente, elle a travaillé rapidement, son maquillage lui va à merveille.

– Vous avez enquêté sur lui ?

– Nous ne le pouvons pas. Nous avons envoyé les pièces à conviction au laboratoire de Washington. Si le résultat est positif, nous demanderons au procureur l'autorisation de l'interroger.

Gaşpar sourit, attendri. Le socialisme byzantin ne l'a pas habitué à de tels scrupules. Barbare, je suis sorti barbare de cette cage. Les captifs et les surveillants me considéraient comme un bouffon libéral, libre-penseur, tout juste bon à expulser dans la jungle de la liberté. J'étais esclave, comme tous les autres, avec une mentalité d'esclave. Plus nonchalant, peut-être, désireux de s'évader. Un barbare, malgré tout, un barbare.

– Vous l'avez placé sous surveillance ?

– Nous n'y sommes pas autorisés. Jusqu'au résultat du laboratoire. Vous sentiriez-vous plus en sécurité si on le surveillait ?

– Que sais-je… oui. Je serais plus rassuré. Hier soir, je n'ai pas dormi chez moi.

– Où avez-vous dormi ?

– Dans un motel. Sur la nationale, pas très loin du collège. J'ai appelé un taxi, je lui ai demandé le motel le plus proche, le chauffeur m'y a conduit. Le matin, il m'a ramené.

– Les motels ne sont pas des endroits très sûrs.

– Je sais, j'ai vu suffisamment de films américains.

– Vous auriez dû me passer un coup de fil, nous aurions trouvé une autre solution.

– J'ai survécu, je suis là. Honoré par mes poursuivants et mes défenseurs. Quelle intensité ! Je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

L'après-midi même, J.T., dans une nouvelle tenue d'après-midi, vient lui annoncer qu'il n'a pas été le seul destinataire de l'avertissement ! Deux autres professeurs ont reçu le même. Non, elle ne peut pas divulguer leurs noms. La nouvelle vient d'une conversation à la cantine des professeurs, dont le service de sécurité a eu connaissance par hasard. Enfin, elle, madame Tang, en a eu connaissance, et pas tout à fait par hasard.

L'une des lettres était entièrement écrite à la main ! Écriture semblable à celle des autres et ressemblant à la calligraphie d'Erast Lojewski. Au verso, on ne trouvait plus l'image de l'Ermitage, mais, toujours tirées du *New York Times* : une photo d'Arafat et une de Pinochet.

Les deux professeurs américains n'en avaient pas fait part à l'administration. Cette carte ressemblait à un jeu : inutile de la prendre au sérieux. L'Européen de l'Est était donc obsédé par des visions et des horreurs imaginaires ? C'est ce que suggérait la Vietnamienne américaine ? Le professeur Peter Gaşpar n'avait-il pas essayé de convaincre Larry Un, le marin doyen, et la taciturne Vietnamienne J.T. que cette menace était une farce ?

Cette nouvelle rassurante ne le rassurait pas. S'il y avait plusieurs lettres identiques, c'est qu'il n'était pas le seul visé. L'expéditeur n'était pas forcément un compatriote, admirateur de Dima et assassin de Palade. Mais cela pouvait être une simple diversion pour calmer la victime et induire la police en erreur.

– Professeur Gaşpar ? C'est Gilbert. Le professeur Anteos Gilbert. Latin, grec et histoire ancienne. J'ai entendu dire que vous aviez reçu une lettre. De menaces.

Ah bon ! Le professeur de Tara ! La lettre de Tara ? Oui, autrefois, elle avait été menaçante, à sa manière.

Gaşpar comprend à temps qu'il s'agit d'une autre lettre.

– Moi aussi, j'en ai reçu une, poursuit patiemment le Grec.

– Je ne le savais pas.

– Vous ne pouviez pas le savoir. Ces robots de la police ne communiquent pas entre eux. Il y a trois hiérarchies. Fédérale, de l'État et locale. La police locale, Trooper, n'informe pas le FBI. Eux, ils s'en fichent de la police de l'État ou de la police locale. Chacun tient à sa fierté professionnelle ! Je suis allé voir la police de l'État. De l'État de New York. Le soir même où j'ai découvert la lettre à la poste. Valia, mon épouse, était prise de panique. Il faut aller tout de suite à la police montrer cette lettre. Valia est russe…

– Je ne le savais pas. Et je ne vois pas…

Il y a bien des choses qu'il ne sait pas, ce professeur Gaşpar, bien des choses qu'il ne voit pas autour de lui, aveuglé par des énigmes invisibles.

– Si, si, il y a un lien. Le Kosovo, les Serbes. La Tchétchénie. Vous comprenez ?

L'auditeur ne comprend pas, mais il n'est pas pressé, il attend.

– Valia craignait que ce ne soit une menace islamique. À cause de la répression russe en Tchétchénie, ou du soutien apporté par les Russes aux Serbes de Yougoslavie.

L'Européen de l'Est est familier des complications de la région. Il reprend difficilement son souffle. On étouffe sous l'excès de nouvelles et c'est encore une nouvelle forme d'ennui. Pas la peine de s'être vanté auprès de madame Tang qu'il n'a pas le temps de s'ennuyer. Le manque et l'excès d'événements ont le même effet.

– Et que s'est-il passé ? Que s'est-il passé à la police ?

– J'ai parlé à un certain monsieur Martin. J'ai tout raconté, je lui ai montré la carte. Il m'a tiré les vers du nez pendant des heures. Il m'a fait porter plainte. Je l'ai fait. J'en suis sorti à minuit.

– Avez-vous décodé la citation ? Leur avez-vous dit de quel auteur il s'agissait ?

– Quelle citation ? Cette phrase absurde ? Labyrinthe ? Labyrinthe composé d'une seule droite ! Invisible, incessante ? Un seul coup ! La prochaine fois, je vous tuerai d'un seul coup… Une citation ? Je n'en ai aucune idée. Je ne le crois pas et ça n'a pas d'importance. Ce n'est pas ce qui intéressait la police. Je leur ai dit qui a écrit la carte.

– Qui ça ? Vous le savez ? Comment le savez-vous ? Comment ?

– C'est une étudiante. Une étudiante de mon cours. J'ai reconnu son écriture.

– Tara ? Tara Nelson ?

– Tara Nelson ? Non, pas du tout ! Une étudiante étrangère.

– Étrangère ? D'où vient-elle ?

– De Sarajevo. Elle est venue ici avec une bourse. Deste. C'est son nom. Elle avait signé sa carte d'un D., Deste.

– Sarajevo ? Vous avez reconnu l'écriture ? Comment, comment ? Quelques mots écrits à la main… ce n'est pas facile.

– Elle m'envoyait des petits mots avant le cours. Elle demandait des bibliographies, des conseils. J'ai cru reconnaître l'écriture, je n'en étais pas certain. Je ne voulais d'ailleurs pas savoir. J'avais laissé la plainte aux mains de la police, ils n'avaient qu'à se casser la tête tout seuls. C'est la rencontre qui a été décisive.

– Quelle rencontre ?

– À la bibliothèque. Environ une semaine après, j'entre à la bibliothèque, Deste était à l'ordinateur. Je me suis approché. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. Elle me l'a montré. Elle imprimait un texte. Je suis resté pétrifié. Le texte que nous connaissons. Je lui ai dit que j'avais reçu la lettre. Ah, oui, vous l'avez reçue ! C'est bien, je suis contente ! Elle riait. Son rire est irrésistible.

– Elle vous a donné une explication ? Avez-vous compris ce qu'elle cherche à faire ?

– Je lui ai demandé si j'étais le seul destinataire. Pas du tout. Quarante. Quarante lettres ! Envoyées aux quatre coins de l'Amérique ! Je lui ai expliqué que ce genre de choses était puni par la loi. Elle avait l'air étonnée. Étonnée et amusée. Candide. Cette fille est fascinante. Innocente, mais ironique. Pleine de charme.

Le professeur Gaşpar en a appris plus qu'il n'en espérait, il n'a pas d'autres questions.

– Je voulais savoir comment elle choisissait ses destinataires. Des gens intéressants ! C'était ça son critère. C'est ce qu'elle disait. Candide.

– Elle ne me connaît pas, je ne l'ai jamais vue.

– Elle avait sans doute appris certaines choses. Votre curriculum publié dans le livre du collège, ou bien par des étudiants. Il n'y a que quatre lettres

pour notre collège ! C'est tout. C'est peu, avouons-le… Qui sait où et à qui elle a envoyé des lettres. Je lui ai dit que j'étais obligé d'avertir la police. La police ? Qu'est-ce que la police a à voir là-dedans ? Je lui ai expliqué qu'on ne connaît pas l'effet produit par de tels jeux. Elle était stupéfaite. Pourtant, c'est ce qu'elle voulait faire, en réalité. Elle est fascinante, je vous dis.

– Alors, c'est quoi ? Que voulait-elle faire ?

– Une exposition ! Un projet d'art, une installation conceptuelle. ***Installation***, dit-on maintenant. Quelque chose à propos de l'Empire byzantin. Je n'ai pas bien compris et ça ne m'intéressait pas. Le soir, j'ai téléphoné à la police.

– Vous avez dénoncé l'innocente.

– Au contraire, j'ai retiré ma plainte.

– Retiré ? Ne m'avez-vous pas dit que, finalement, vous aviez donné à la police le nom de celle qui…

– Finalement, oui, mais pas alors. Alors, j'ai retiré ma plainte.

– Pourquoi ? L'étudiante représentait l'Empire byzantin. Précisément ce que votre épouse Valia soupçonnait de…

– Billevesées. Deste n'est pas une propagandiste. Ni une terroriste. Elle n'a rien contre les Russes. Monsieur Gaşpar, vous savez ce que ressent un homme vieux, chauve et gros, devant une jeune fille ravissante ? Vous le savez ?

Monsieur Gaşpar le sait et se tait.

– Nous ne nous connaissons pas et voici que je me mets à jacasser… je vous pose des questions saugrenues. Pardon ! Mais pour en revenir à cette lettre absurde et à Deste, alors… Que dire, j'ai retiré ma plainte. Rien ne justifiait de la soumettre à des enquêtes insensées.

– Un vieil homme devant une jeune femme ? se demande tout à coup monsieur Peter Gaşpar à voix haute. De la frustration ? C'est ça, non ? De la timidité à la frustration, à la vengeance, il n'y a qu'un pas… Vous avez changé d'avis, puis rechangé d'avis. Finalement, vous l'avez dénoncée, pas vrai ?

Le Grec Gilbert Anteos était tombé sur un voisin balkanique, il avait envie de palabrer, ce qui signifiait que toute l'histoire avait bien fini. *Happy end, Hollywood, everything can be fixed*. Peter n'avait pas de raisons d'être impatient, on lui offrait un happy end comme seule le méritait une personne ridicule comme lui. Il haletait, l'éléphant haletait, humilié.

– Un mois, professeur, il s'est passé un mois ! Le FBI ne contacte pas Trooper, ceux-ci ne contactent pas les autres. Pendant un mois, ils ont tout ignoré les uns des autres ! Je retire ma plainte, monsieur Martin me téléphone. Il demande le nom de la personne qui a envoyé la carte postale. Pourquoi vous donner son nom, j'ai retiré ma plainte, l'affaire est close. C'était une plaisanterie, je vous dis, une plaisanterie stupide, j'ai retiré ma plainte. Le policier Martin s'énervait. Vous n'êtes pas le seul impliqué ! criait-il. Il y a d'autres personnes, ça peut déclencher des drames. Vous me donnez son nom ou je vous arrête. Des menaces aussi idiotes que la lettre. Comment donc, m'arrêter ? Nous ne sommes tout de même pas en Corée du Nord, en Iran ou en Irak. *Axes of Evil*. Ni à Sarajevo ni en Arabie Saoudite ! Mais j'ai fini par céder.

– Vous leur avez donné le nom ?

– Non, je ne le leur ai pas donné. J'ai refusé. Je n'ai pas cessé de refuser. Valia était désespérée. Vous savez comment sont les immigrants, avec leur peur de la police. J'ai persisté dans mon refus. Mais, finalement, j'ai promis à Martin que je lui enverrais la personne. Il m'a cru sur parole et m'a laissé tranquille. Je devais convaincre Deste d'aller se présenter.

Le vieil homme devant la jeune femme, grommelle Peter. Fascinante, irrésistible. L'homme gros et vieux devant la jeunesse fascinante. La jeunesse est irrésistible, n'est-ce pas ? se demande Gaşpar à l'écouteur.

– J'ai expliqué à Deste que l'affaire prenait des proportions importantes. Il n'y avait plus d'ajournement possible. Elle devait aller à la police et tout raconter, prouver son innocence. Son interrogatoire a duré huit heures. Ce n'est pas pour ça que je vous appelais.

Ah ! la bombe n'a pas encore explosé, le bavardage ne fait que préparer le choc. Gaşpar plie les genoux, prêt à encaisser un nouveau coup.

– Je vous appelle de la part de Deste. Elle veut vous demander pardon. Elle n'ose pas. Elle m'a demandé de vous mettre au courant de ce qui s'est passé.

– Oui, oui, bien sûr que oui, dit Peter, le souffle court. Quand a-t-on fait la lumière sur cette histoire ? Quand est-elle allée voir la police ?

– Il y a environ dix jours. Finalement ils ont mis le collège au courant. Pas les policiers du FBI, mais le collège. Ils ne se doutaient de rien. Je n'aime pas madame Tang, elle fourre son nez partout, alors je ne lui ai rien dit. Nouvelles remontrances. Chez le doyen, chez le président. La pauvre

fille a fini par comprendre que dans le pays des plaisanteries, on ne plaisante pas. Elle vous a écrit à un hôtel où vous habitez. Le président lui a demandé de vous écrire pour s'excuser. Elle vous a écrit. Il semble que vous n'ayez rien reçu ?

Non, le professeur Gaşpar n'a reçu que l'avertissement labyrinthique sur le coup incessant et invisible. Dix jours ? Pauvre petite Deste… depuis dix jours elle se faisait morigéner ? Qu'arrivait-il à l'éléphant Gaşpar pendant ce temps ? Il ne se rappelait que les nuits. Intenses. Un errant ne peut rien espérer de plus qu'une intensité éphémère. Les jours et les nuits avaient été intenses et en fin de compte éphémères, voilà ! Il ne se rappelait plus grand-chose, il ne voulait plus savoir quand-comment, il avait parlé à Jennifer Tang, Larry Un, Larry Huit et Tara et au doyen navigateur et et, il fallait oublier tout ça très vite, effacer ça comme si ça n'avait pas existé.

Une demi-heure plus tard, l'homme, pas vraiment vieux, juste gros et chauve, parle au téléphone avec la fascinante tueuse. Ça, il s'en souviendra certainement. Il est décidé à ne rien oublier, à raconter à l'érudit Gora cette burlesque commedia dell'arte, saint Augustin trouvera vite des liens avec des livres, enchanté de la conclusion de la farce.

Une voix irrésistible, une enfant avec une voix irrésistible, le spécialiste en antiquités avait raison. La tueuse veut inviter le professeur Gaşpar à un *dinner*, pour bavarder. Ou plutôt lui préparer un dîner spécial. Des mets balkaniques. Est-ce que monsieur le professeur Gaşpar a une cuisine ? Hum ! oui, on peut s'arranger. C'est parfait, elle s'occupera de tout. Il suffit de lui dire quand elle pourra venir avec les produits pour cuisiner. Elle aimerait mieux ne pas le déranger. C'est-à-dire venir travailler en son absence.

Hum ! oui, on peut s'arranger, pourquoi pas, marmonne Gaşpar.

Il y aurait autre chose, d'importance, ajoute l'enfant. Le régime. Le professeur suit-il un régime ? C'est juste parce qu'elle ne voudrait pas… vous comprenez, n'est-ce pas ? Oui, l'éléphant comprend et transpire, assommé par ce nouveau coup. Comment le vieil homme gros et chauve pourrait-il parler régime avec une jeunette fascinante, comment ? Qu'il lui avoue la réalité : il a mal par-ci par-là, tous les matins et la nuit, et parfois pendant les cours, gastrite, colite, ulcère, hémorroïdes, calculs aux reins, c'est de ça qu'il pourrait parler à la jeunette de Sarajevo, la ville martyre ?

Deste attend, la fascinante voix s'offre une pause fascinante. On n'entend que la brise de sa respiration. Respiration diaphane, songe d'une nuit d'été.

– Comment, qu'avez-vous dit ?

– Je n'ai rien dit, non, rien, geint l'éléphant. Rien.

– Donc rien. Pas de régime ! Parfait ! décide la ménagère victorieuse. À bientôt, à bientôt !

Le professeur Gaşpar entend le frou-frou d'ailes de la fée Morgane.

Ce même après-midi, il trouve sous la porte du chalet une grande enveloppe bleue comme le ciel avec le nom et l'écriture délicate de la Sirène Sarajevo. À l'intérieur, des feuillets dactylographiés.

Dear President Avakian,

Following our meeting in your office… à la suite de notre entrevue dans votre bureau, à laquelle assistaient monsieur le doyen et madame Tang, j'ai envoyé une nouvelle lettre au professeur Gaşpar. J'ai reformulé ma précédente lettre. J'en joins la copie. Il me semble étrange que le professeur Gaşpar n'ait reçu aucune des lettres précédentes. J'enverrai celle-ci par Express Mail. Comme je vous le disais, je n'avais pas l'intention de provoquer des malentendus et des désagréments. Je vous remercie de m'avoir aidée à apaiser les tensions provoquées.

Bien à vous, Deste Onal.

Une autre lettre, cette fois sur papier bleu.

Dear Professor Gaşpar,

This is the third letter I am writing regarding… c'est la troisième lettre que je vous écris concernant mon malheureux projet artistique, l'installation Babylon Lottery. *Je regrette de vous avoir inquiété. La première lettre, envoyée à l'adresse du campus, ne contenait que des excuses. Lors de ma conversation avec le président Avakian et madame Jennifer Tang, j'ai compris que ce courrier ne vous était pas parvenu. La deuxième lettre était adressée à l'hôtel où vous habitez avec votre épouse. Le président Avakian m'a fait savoir que cette lettre non plus ne vous était*

pas parvenue. Je vous joins une copie de la lettre ainsi que ma proposition de projet.

Avec ma profonde estime, Deste Onal.

La lettre précédente, agrafée. Papier blanc comme l'âme des vierges.

Cher Monsieur Gaşpar,

Préparant une installation artistique intitulée Loterie Babylone, *je vous ai envoyé, ainsi qu'à d'autres intellectuels, journalistes, artistes, écrivains, professeurs, hommes politiques*, *une carte postale exécutée par mes soins, contenant une citation du récit « Death and the compass » de J. L. Borges :* Next time I kill you, I promise you the labyrinth made of a single straight line which is invisible and everlasting. *J'ai appris que certains destinataires se sont inquiétés. Je n'avais pas prévu une telle possibilité. Je n'avais l'intention de menacer ni d'effrayer personne. Je vous prie d'accepter mes excuses pour les éventuels désagréments que j'aurais causés. Très respectueusement vôtre,*

Deste Onal.

Attachées à ces deux pages, la blanche et la bleue, avec un trombone rouge comme les feux de l'enfer, quatre autres pages dactylographiées. Épais papier jaune.

Citoyenne de Bosnie, j'ai des racines dans les Balkans, au Liban, en Jordanie, en Égypte et en Syrie. Ma peau olivâtre et mes yeux verts me donnent l'apparence d'une Ottomane et je me considère comme telle. Ma génération se demande pourquoi Atatürk, Mustafa Kemal – sans être juif, comme certains le prétendent –, a quitté sa maison de Salonique. Moi, je me demande pourquoi mon grand-père, mes oncles et mes tantes ont dû abandonner toute leur histoire à Srebrenica. Si le mur de Berlin est tombé, pourquoi les autres murs ne tomberaient-ils pas ? Mais, même s'ils tombaient, je doute que la haine disparaisse. La haine trouve toujours d'autres proies. Bien qu'ils aient bu le même café, noir et amer, mangé la même viande de mouton pendant des siècles, qu'ils aient souffert ensemble de la brutalité du monde moderne, les Serbes, les Grecs et les Turcs, les

Kurdes, les Arméniens, les Azerbaïdjanais, les Chiites et les Sunnites, qui mangent le même fromage salé, injectent dans le sang de leurs enfants leur haine traditionnelle. Dignité de la haine ! Le moment est venu pour qu'au moins nous, les Ottomans, définissions notre échec. L'installation Loterie Babylone *illustrera cette conviction. Je me sers de textes de Jorge Luis Borges, de son obsession pour les cartes et le labyrinthe. Un labyrinthe de compartiments et de cartes, reliés entre eux et pourtant indépendants. Le mur rouge de la première salle représente la Gloire, l'Héroïsme, la Haine. Les bouteilles de ţuica et de slivovitz, les tasses ornées du Croissant, sont celles des nations agressées par le modernisme.*

Le téléphone. Électrocuté, Gaşpar laisse tomber les feuillets. Il saisit l'écouteur, laisse tomber l'écouteur, rattrape l'écouteur.

– Vous avez entendu ça ? Vous l'avez sûrement entendu. Mademoiselle Deste ! La polyglotte, la cosmopolite. Elle n'en a pas soufflé mot. Pas le moindre chuchotement. Rien. Rien. Je ne savais absolument rien de sa grande conspiration artistique.

– Vous connaissez Deste ? Deste Onal.

– Si je la connais ? C'est ma camarade de chambre ! À cause de laquelle je ne voulais pas m'absenter la nuit, pour ne pas éveiller ses soupçons. Elle m'a empêchée d'adoucir les insomnies de l'exilé Peter Gaşpar. Exil, exilés, je n'entends que ça tout le temps. Dislocation, dépossession, mort. Et la renaissance, la liberté ? On fuit un lieu parce que l'on ne s'y trouve pas bien, n'est-ce pas ? Et alors pourquoi cette nostalgie ? Expliquez-moi, je suis une Américaine appliquée, je veux comprendre. Mademoiselle Deste ! Elle met en route, sans se soucier de quiconque, la grande expérience esthétique et politique du siècle ! Elle me demandait toujours quels étaient les professeurs les plus bizarres, les plus intéressants. Des personnes avec un code. Je cite : un code ! C'est ce qu'elle disait. Avec un code, elle est bien bonne ! Peter Gaşpar, Gilbert Anteos, monsieur Avakian ? Si ça se trouve, elle a envoyé sa menace aussi au président Bedros Avakian ? Une relation amoureuse avec lui ? Elle en serait capable, je la crois capable de tout ! Une fille inaccessible, avide d'admiration, de relations troubles.

Peter, occupé à rassembler les feuilles tombées par terre, n'a pas réussi à stopper l'avalanche. L'écouteur collé à l'oreille pour ne pas perdre une bribe du réquisitoire.

– Sans souffler le moindre mot ! Une voyelle, une virgule. Rien ! Empire ottoman ! Secrets, complots, pièges. De la perfidie, cher professeur Gaşpar, voilà ce que c'est. Élégante, bonne camarade, sereine, séduisante, oui, oui, un vrai plaisir, c'est ça, cette chère Deste. Une sorcière orientale de la forêt orientale dans le lit voisin du mien. Du mien, monsieur ! L'Américaine qui croit à ce qu'elle voit, non au labyrinthe invisible.

– Avez-vous trouvé une lettre de Deste dans mon courrier la semaine dernière ?

– Une lettre ? Je ne sais pas. Il y en a tout un tas, je n'ai pas eu le temps de trier. Je vais le faire, je vous promets. Une lettre de la comploteuse ? On verra ce qu'elle a à dire.

– Elle m'a téléphoné.

– Téléphoné ? Ça alors, quel culot ! Après tout ce qu'elle a fait ?

– Elle dit qu'elle ne se rendait pas compte. Elle ne se doutait pas des proportions qu'allait prendre ce…

– Elle s'en doutait. Elle s'en doutait, soyez-en sûr ! Elle ne se contentait pas de s'en douter, elle provoquait. Pour voir ce qui résulterait de la provocation. Pour être vue, pour monter sur scène. Elle attendait la grande aventure. Elle l'attend toujours.

– Elle veut s'expliquer, s'excuser. Elle m'a proposé un entretien.

– Un entretien ? Quelle sorte d'entretien ? Après tout ce qu'elle a fait ? Après tout ce qu'elle vous a fait ?

– Justement, elle veut s'expliquer.

– À la police ! C'est là qu'elle doit s'expliquer. Ou au tribunal. J'espère que vous n'avez pas accepté.

– J'ai accepté.

Silence. Aucun son. De rage, Tara a dû jeter l'écouteur. Non, elle ne l'a pas jeté.

– Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? Comment pouvez-vous ? Après tout ce que vous avez enduré… Elle vous a ensorcelé ? Qu'a-t-elle fait ? Dites-moi, dites-moi, je suis curieuse. La sorcière balkanique possède d'autres sortilèges que les naïves fillettes américaines. Ça oui, je le comprends. Croyez-moi, je le comprends. Ce que je ne comprends pas,

c’est comment un homme qui a traversé les ouragans balkaniques peut céder aussi vite. Il tombe, comme ça, au premier souffle de vent, à la première sollicitation ? La première, monsieur, la première ! Ou bien y a-t-il eu plusieurs conversations ? Plusieurs coups de fil, de nombreux préliminaires ?

– Non, il n’y en a pas eu.

Le vieil homme des Balkans profite de ce qu’il n’a que la voix de la jeune femme à affronter, non sa présence. Il avait cédé, cédé, le vieux birbe, à la première bouffée d’élixir, c’était vrai, c’é-tait-vrai, l’élixir de la jeunesse sans vieillesse et de la vie sans mort. Basta, liquidé, ma petite, terminé. Non, il ne céderait plus, il le promet solennellement, il résistera, comme il avait résisté avec brio, depuis si longtemps, à l’étudiante américaine. Il résistera aussi à la balkanique, ça y est, terminé, il résistera, il le promet, il résistera. Basta.

– Vous avez raison. J’ai eu tort. D’ailleurs elle m’a envoyé une explication par écrit. Je ne vois pas ce qu’elle pourrait ajouter.

Tara ne semble pas impressionnée par les regrets du professeur. Elle se tait.

– Oui, je devrais la décommander. L’appeler, trouver un prétexte pour ajourner, *sine die*.

– Vous n’avez pas besoin de prétexte. Vous n’avez plus besoin de prétextes ni de labyrinthes.

– Vous avez raison, vagit l’éléphant.

Ils décident de se rencontrer le soir même. Non, pas au chalet. Le professeur Gaşpar préfère cette fois-ci la cafétéria de la bibliothèque. Tara ne s’étonne pas, elle accepte. Fair-play américain ! Peter, épuisé, raccroche. Il s’étend sur le canapé, les yeux fermés. L’ennui, chère Jennifer Tang, l’ennui des nouveautés c’est qu’il est encore plus oppressant que le vide. Il n’aurait pas dû accepter le rendez-vous avec Mata Hari, et s’il avait tout de même accepté, comme un vieillard gâteux, facile à appâter, de manger le poison que lui préparait l’espionne de Sarajevo, il n’aurait pas dû commencer par lire le projet. Les pages babyloniennes sont ennuyeuses. Une douche froide, après le bain de narcotiques. Pas froide, juste tiède, banale, tempérant les illusions. L’antidote de l’attraction est là, sur le papier, il n’a qu’à tendre la main.

La deuxième salle s'appelle la Bibliothèque Babel. Un espace hexagonal, la logique de Borges concernant l'univers et l'ordre mathématique. Étagères, écrans, vidéos, séquences de Citizen Kane, La Grande Illusion, L'Enfance d'Ivan, Les Temps Nouveaux, Le Cuirassé Potemkine, Rome, ville ouverte, Le Septième Sceau, L'Avventura, Zorba le Grec. *Des séquences décalées, sur deux écrans. Un labyrinthe d'images de notre histoire et de notre confusion*.

Ennui, torpeur de haut en bas, de bas en haut et des deux côtés. Il fallait faire quelque chose, n'importe quoi, appeler l'ambulance, courir sur la tombe de Borges, téléphoner à Gora. Oui, offrir au professeur la solution de l'énigme. Saint Augustin méritait bien ça. Ou plutôt téléphoner à l'ex-madame Gora pour lui demander si la lettre de la demoiselle de Bosnie était bien arrivée à ce misérable Hôtel Esplanade ? Ou bien n'y avait-il eu aucune lettre, en réalité ? Candide et vorace, cette fascinante araignée, mon adorable Deste ? Fas-ci-nan-te, tout simplement, oui, candide et vo-ra-ce. Oh ! qu'il aime ce mot, il répète en détachant bien : vo-ra-ce. Soudain un désir terrible, maladif, de voir Lu. Famille, sa seule famille… Il la voit, comme à travers un brouillard, dans les instants divins d'autrefois. Il ferme, ouvre les yeux, repousse de la main l'impossible. Il ferait mieux de lever les yeux sur le ciel incendié, revoir ses semblables avançant sans succès sur leurs minces échasses, infinies, in-fi-nies, la femelle vers le mâle, le mâle vers la femelle, sans se rapprocher. Articulations fines et transparentes. Longues, diaphanes. Immenses oreilles veloutées, ve-lou-tées. Défenses préhistoriques. Le fardeau funéraire, la boue des larmes coulant de la trompe flasque. La trompe de la femelle tourne, col de cygne tordu. Le mâle, apathique, laisse tomber sa trompe vers la terre, en dessous.

La troisième salle est consacrée au Livre des sables. *Au milieu, un grand volume aux pages de toile, reproduisant des documents militaires, des cartes, des statistiques, des armes, des coupures de journaux anciens, des graphiques, des portraits, des nécrologies de générations d'après la Première Guerre mondiale. Les projecteurs, au plafond, envoient toujours*

d'autres images sur les pages du livre. Aucun visiteur ne voit la même page. J'illustre la conception individuelle et collective de l'Histoire.

Ouf !… Il ressent le besoin d'une diversion. L'urgence de la diversion. Une voix. Il a besoin d'une vraie voix de femme. L'inaccessible Lu, la voix qu'il n'avait plus entendue depuis des siècles.

Dans quelques heures, ce sera Tara, la jeune camarade américaine, mais maintenant, ici, tout de suite, dans l'écouteur, il a besoin de Lu. Peut-être pas, Lu elle-même ne le sauverait peut-être pas. « J'ai besoin d'irresponsabilité », répète l'éléphant, exténué.

Une voix irrésistible, c'est ce que Gilbert avait dit de Deste. Les phrases austères du feuillet ne semblent pourtant pas être la meilleure plaidoirie pour la communion.

Le dernier espace, un compartiment obscur. « La mort et la boussole » *– le texte préféré de Borges. Le détective Lönnrot essaye de dénouer le labyrinthe des crimes qui le conduira à la mort. Les projecteurs envoient sur les murs des codes énigmatiques, des cartes, des nécrologies, des décorations, des armes, des navires de guerre, des avions. Précipices et vallées idylliques, stations de ski et de villégiature. Le labyrinthe moderne, des métropoles avec des centaines de tours de Babel montant jusqu'au ciel. Une large bande phosphorescente d'un bout à l'autre de la salle :* NEXT TIME I KILL YOU, I PROMISE YOU THE LABYRINTH MADE OF THE SINGLE STRAIGHT LINE WHICH IS INVISIBLE AND EVERLASTING. *Sur le sol, 40 enveloppes expédiées aux destinataires et éventuellement leurs réponses. Soudanais, Américains, Russes, Libanais, Lettons, Grecs, Nigérians, Arméniens, Juifs, Chinois, Bosniaques, Argentins, Rwandais, Australiens, Italiens, Cambodgiens. Une courte note biographique pour chacun. Un immense ruban bleu traverse la salle. Grandes lettres blanches : Exilés de tous les pays, unissez-vous !*

Les feuillets tremblent dans la main tremblante. Plein d'ennui, il les laisse tomber par terre. Il compose le numéro de Gora. Longue sonnerie, une fois, trois fois. Il repose l'écouteur. Il le reprend et compose de nouveau le numéro. Longue sonnerie, une fois, trois fois, quatre fois.

Enregistrée, la voix de Gora invite l'interlocuteur à laisser son nom et le numéro de téléphone auquel on peut le rappeler.

– Une nouvelle importante, Votre Sainteté. La catin à la faux s'est moquée de moi. Elle m'a rejeté, la Nymphomane. Elle s'est moquée de moi. La mort m'a refusé, m'a humilié. Elle m'a rendu ridicule aux yeux de tous, saint Augustin. Elle me laisse errer, elle n'a pas envie de moi. Elle m'a insulté, elle m'a repoussé comme un médiocre.

Clic, l'écouteur. Dans la glace, l'éléphant Oliver, le saltimbanque se débat, impuissant et persécuté.

Peter ramasse les feuilles, les pose sur sa poitrine. Certificat d'immunité. Fatigué, il ferme les yeux.

*

La rencontre avec Deste eut lieu en trois étapes, pendant la sieste.

Coup de gong : l'heure prévue. Peter frappe doucement à la porte d'or. Il n'attend pas qu'on lui ouvre. Il tourne la clé magique dans la serrure magique. Il entre courageusement dans la pièce. Courage bref. Un instant. Il reste figé sur le seuil.

La comploteuse avait balayé la cellule monacale, lavé la vaisselle dans l'évier. Elle avait remis en ordre les livres sur les étagères, le tapis par terre, la couverture sur le lit. Les vitres n'étaient plus brouillées, les énormes souliers, les énormes brodequins et les énormes pantoufles étaient sagement alignés devant le portemanteau. Les vêtements rangés à leur place, comme dans un rêve. Sur la table, des assiettes propres, des verres propres, des serviettes jaune citron, une nappe immaculée. Un conte de fées. Vin rouge, pain noir.

Le destin avait jeté les dés. Non, la Mort ne l'avait pas abandonné. Voici qu'elle montait sur les planches, consciencieuse, pour entretenir les jeux et les stratagèmes. Elle avait perfectionné le décor, préparé la cuisinière et le four pour le dîner fatal. Des mets pittoresques, délicieux, un dîner byzantin. Décor parfait. Deste parfaite. La mort parfaite.

Peter retire sa canadienne, hésite, tourne le dos à l'enfer, accroche sa canadienne au portemanteau, reste le dos tourné à la table et au danger.

– Je vais me laver les mains, je reviens tout de suite.

Baignoire impeccable, serviettes-éponges sur le tabouret. Le verre jaune avec les brosses à dents et le dentifrice. Le peignoir rouge à la patère. La petite armoire au-dessus du miroir. Alignées, les lames de rasoir, les déodorants, la bouteille verte Aftershave.

Le miroir, au-dessus du lavabo, brille, hostile. Cernes profonds, bleuâtres.

Il sent à ses côtés un corps de femme, l'hystérie du désir, il s'agite dans son sommeil, torturé par la vieille Nymphomane au visage et au corps de vierge.

Il se recroqueville. Lubrique, un vieillard lubrique, dans son sommeil.

– Ça y est, je suis prêt !

Le professeur Peter Gaşpar dans l'encadrement de la porte.

Le saladier avec le caviar d'aubergine, la corbeille avec les tranches de pain noir. Couverts dépareillés, mais propres, verres dépareillés, mais propres. Carafe d'eau et carafe plus petite, vide. Serviettes jaunes en non-tissé. Un petit bouquet de fleurs des champs, bleues. Les plis de la nappe prouvent qu'elle a passé beaucoup de temps dans un tiroir. Il regarde longuement ces plis.

– Non, je n'ai pas apporté de bougies, explique l'étudiante.

Elle dénoue le petit tablier blanc couvrant sa jupe noire, courte, à hauteur des genoux. Genoux ronds, pâles. Mi-bas noirs. Ce n'est pas une missionnaire ottomane, mais une soubrette parisienne, au service de Donatien Alphonse François, marquis de Sade. Un vide noir, comme au cinéma, la séquence est interrompue. Elle est interrompue, oui, Peter est dans le sommeil sans l'être, mais il l'est, hop ! de nouveau épuisé, endormi, indemne, sur la scène.

– J'ai fait du caviar d'aubergine. Une entrée en matière infaillible.

– Le caviar de la nostalgie.

– J'ai demandé à une camarade américaine de m'emmener chez un marchand de légumes. Cuire et peler les aubergines n'a pas été simple. Opération à feu doux. Et où trouver un hachoir ? Le petit yatagan de bois, obligatoirement en bois, sinon le goût est altéré. J'ai goûté et regoûté des centaines de fois. Chez nous, on prépare ce plat avec de l'ail, chez vous, avec de l'oignon. J'ai haché l'oignon menu, menu.

– Buvons un verre. Chez nous, on commence par une boisson forte : la ţuica.

– Je sais, c'est comme la slivovitz, mais en plus subtil. Quoique, chez nous…

– Hum ! oui, la religion…

– J'ai grandi dans une famille non pratiquante. La Bosnie est passée par la sécularisation socialiste. Puis est venue la « détitoïsation », le retour au sacré. Pas à la maison.

– Je comprends, nous allons boire du vin.

Deste se lève.

– J'ai préparé une carafe ! Petite, pour le vin, c'est comme ça que je les aime, gazouille la tueuse.

– Vous avez tout préparé à la perfection, comme un crime.

Interruption, ronflements, obscurité, gémissement. Peter agite ses mains grandes comme des pelles, il nage pour s'échapper.

– J'ai oublié de vous donner de l'argent pour les courses.

– C'est moi qui ai lancé l'invitation. J'ai de l'argent. De mon mari.

– Ah ! il est ici, en Amérique.

– Il est parti. En Autriche. Il a un café à Linz. Il me fait livrer des fleurs par téléphone, et m'envoie de l'argent. Le salaud ! Comme tous les hommes de chez nous. Mais je les préfère. Je déteste les Mister Know-How. Mirko est compliqué, difficile à supporter. Serbe. La guerre de Bosnie l'a démoli.

Une histoire des mille et une nuits de Schéhérazade. Le grand corps de la victime se détend. Un vieil enfant boursouflé retrouvant son berceau.

Schéhérazade regarde la victime dans les yeux. Peter se recroqueville… les petits doigts pâles lui caressent la tempe.

– L'ennui américain m'a exaspérée, m'a provoquée. L'exposition, ces lettres démentes. Pour voir ce qui se passerait. Pour faire exploser le vide, la discipline, la naïveté des Yankees.

Peter regarde ses chaussures, fossiles préhistoriques, abritant de vieux fantômes.

L'ouïe anéantit la vue, l'homme ne lève pas les yeux, il évite le rayon vert.

Il essaye, enfin, de lever les yeux, paupières lourdes, de plomb, impossibles à bouger. L'étudiante : une tête de garçon, cheveux coupés court, à la française, sourcils en accent circonflexe, tibétains, yeux verts de ciguë, cou frêle, pull de soie échancré, jupe trop courte. Nymphette.

Se lèvera, se lèvera pas, c'est le début du chaos. C'est ainsi que débutait, autrefois, le chaos de la jeunesse.

Il soulève, sans se presser, le poids de son corps. Il sent la flèche verte au creux de la poitrine, dans le cerveau, dans ses entrailles serrées par une ceinture qui lui coupe la peau.

Un dernier effort, le mouvement le fait dégringoler du lit sur le plancher. Ébranlé, réveillé, heureux, un miracle !

*

Règles à respecter ici. Sourires, gauche-droite. Salutation polie et sourire poli, gauche-droite et à la ronde. Porte du bureau grande ouverte à tout visiteur. On baisse les yeux pour ne pas voir le décolleté, les seins dénudés, les jambes nues confortablement posées sur le dossier de la chaise, à gauche de la table. Des couples enlacés dans les allées du collège. Les cris joyeux des orgies nocturnes. L'écran. Des pubs TV. Légumes frais et pâte dentifrice. Ski nautique. La jeune fille nue, souriant aux amateurs. Avalanche d'images, libertine fin du monde, le carnaval de l'apocalypse défiant la rhétorique des moralistes. Les seins nus doivent être ignorés, ainsi que les nombrils aux anneaux colorés des nymphes de Gauguin, les pieds nus patouillant dans l'herbe mouillée, les genoux bondissant en rythme sur la bicyclette, la crinière bleue, verte ou orange.

Le carnaval des copulations finales, avant le finale. L'enseignement du Seigneur, la morale prolétaire et la correction politique. L'affiche publique dévergondée et le discours public moralisant.

Fin du monde, vieil errant ! La Rome de Néron, l'Athènes de la fin. La prudence gouverne sans les gouverner le pragmatisme capitaliste, les contrastes de la liberté dans le monde libre.

Pourtant, les instincts ne meurent pas. Les impulsions brutales et vivantes persistent. Le professeur Gaşpar se voit comme un aveugle solitaire et dénudé, dans les allées du collège ! Dans le brouillard surgit le membre viril. Arme révélée, visible. Un obsédé évadé de l'asile des hypocrites, enfin délivré de la thérapie des conventions. Irresponsable, comme il le souhaitait. Yeux de loup affamé, mains tremblantes d'impatience autour de la proie ?

L’après-midi, à la cafétéria de la bibliothèque, le professeur n’a pas des yeux de loup, ni les mains tremblantes. Il regarde Tara calmement, en souriant, il attend l’interrogatoire et les conseils.

– Vous avez décommandé la soirée orientale ? Avez-vous eu le courage de refuser l’hypnose ?

Le coupable ne répond pas, il sourit avec indulgence.

– Si vous ne l’avez pas fait, ce sera difficile de faire marche arrière. Le dîner des conciliations est fatal ! Il va vous anesthésier. Ma délicate colocataire sait ce qu’elle veut et persévère. Elle vous fera tourner la tête et vous placera dans sa biographie, en guise de trophée, au chapitre « en cas de besoin ». Vous ne la connaissez pas, vous ne connaissez pas cette comploteuse.

– Pourquoi sommes-nous venus ici ? Nous avions décidé d’aller en ville ce soir, au restaurant.

– Je n’ai pas d’appétit quand je suis en pleine confusion. Je veux que nous clarifiions les choses. Savoir si vous avez annulé le rendez-vous.

– Ne vous en faites pas. Il n’y aura aucune catastrophe.

– Vous l’avez vue ou vous avez l’intention de la voir ? Quand ça ?

– J’éviterai la rencontre. Je n’aurais pas dû accepter. J’ai été pris par surprise, j’ai été curieux. Curieux, puéril.

– Vous avez déjà dit ça. Ce qui signifie que vous n’avez pas touché à votre téléphone pour annuler la soirée de contes de fées.

– Je ne comprends pas pourquoi vous la haïssez. À moi, elle a empoisonné plusieurs mois de ma vie, pas à vous. Je pourrais refuser.

– Vous en avez le droit, mais vous êtes curieux. Vous voulez voir de près le fantôme qui envoyait des épîtres parfumées depuis l’autre monde. Moi, je n’ai pas de raisons d’être curieuse. Je connais la comploteuse.

– Vous pensiez la connaître. Et puis l’image s’est retournée, se démentant elle-même. Vous croyez, de nouveau, la connaître, mais elle est peut-être une autre. Allons dîner. Vous êtes en voiture, je présume.

– Oui, allons-y. Après le dessert, on s’évadera. Dans le désert du Nevada. J’espère que ça vous tente.

– Je suis impressionné et effrayé.

– Les filles américaines sont fair-play. Elles annoncent leurs intentions, pas comme les esclaves de l’Orient, qui se soumettent pour dominer.

– Les Américaines sont plus dangereuses. En fait, insupportables. Toujours sûres de leur bon droit, revendicatrices. Ni doute ni mélancolie. Ni flirt. Le flirt, c'est de l'ambiguïté, pas vrai ? Inacceptable, incorrect ? Politiquement, moralement, religieusement incorrect. Les suffragettes américaines ont des critères très précis et très personnels, elles réagissent vite quand ceux-ci sont ignorés ou lésés, ou qu'elles estiment qu'ils le sont.

– Oh, oh !… là, vous allez trop loin. Je vous ai invité à une évasion au Nevada, pour y vivre en sauvages pendant quelques mois. L'aventure compensera les cours. Une cure de liberté et de primitivisme. Nous nous retirerons dans ma petite ville de province. Pleine de conventions et de bon sens. Je vous présenterai à une de mes tantes. Sœur de ma mère, célibataire. Elle vous plaira. Elle contredit les clichés. Elle connaît les doutes et la mélancolie. Comme moi, d'ailleurs… Mais elle est aussi fair-play. Sérénité, humour, vitalité. Sagesse. Et elle est séduisante. L'Amérique vous offre une partenaire américaine.

– Donc, nous allons au restaurant.

– Nous y allons, mais d'abord, une visite à l'antre de l'ours. Pour flairer les traces de la trahison. J'ai garé la voiture devant le chalet du professeur Gaşpar. Nous commencerons par visiter l'antre. Un instant, pas plus, il n'en faut pas davantage. Je flaire vite les traces étrangères.

La voiture rouge devant le chalet. Gaşpar ouvre en grand la porte du chalet.

– Vous voulez entrer ? Venez flairer les traces.

Tara hésite. Elle sourit et hésite. Concentrée. On le remarque au sillon creusé à la racine du nez. Quand la réflexion devient inquiétude, on voit cette ride.

Le professeur, sur le seuil, devant la porte grande ouverte. Il fait un geste large d'hôte accueillant.

– Non, je n'entrerai pas. Je ne suis pas la police. Même plus l'étudiante du professeur Gaşpar. Ni le facteur qui apporte des lettres. Je n'ai plus de *justification*, pour parler comme monsieur Gaşpar.

Le restaurant est vide. Tara est directe et fair-play, même si elle n'est pas toujours sincère, et Peter n'est pas Pieter, Gaşpar pas Mynheer Peeperkorn, il n'a pas la facilité, la grâce irresponsable du Hollandais, ni sa vitalité qui abolit les faux pas. Mais tout autour, non dans les pages de jadis, le personnage de l'entre-deux-guerres réapparaît au présent sous de

multiples variantes pittoresques : l'homme marié pour la cinquième fois avec une jeune femme plus jeune que sa fille, née du second mariage, l'époux remis à neuf grâce au Viagra – le nouveau Peeperkorn.

Le restaurant italien, silencieux, discrètement éclairé par des bougies sur toutes les tables, promet un bon début à l'expérience du Nevada. Premier verre de vin. Silence, tic-tac des pensées, regard où palpitent les hésitations. Le professeur avance une main, l'étudiante ne retire pas la sienne, ne crie pas, horrifiée par cet effleurement. Ni discours sur la moralité ni puritanisme protestant.

Le professeur serre les doigts de l'étudiante et se penche vers ses boucles rebelles. Il se laisse trop vite vaincre ou conquérir, au lieu de posséder sa proie par sa seule présence. Tara semble reconnaissante envers Peter pour ce qu'il a changé en elle les derniers mois. Spontanée, vive, mais plus présente et plus forte que les clichés qui submergent le vocabulaire et l'imagination de tant de filles de sa génération, elle a appris à protéger son interlocuteur avec le naturel d'une camaraderie qui approfondit, ce soir-là, leur intimité.

La voiture de Tara reste garée devant le chalet du professeur Gaşpar les semaines suivantes. Les ragots se multiplient, mais le président Larry Un s'oppose à une accusation. Il fait une grimace ennuyée, quand, au cours d'une conversation de routine, Jennifer Tang lui rapporte, laconiquement, à la manière militaire, que l'on voit le professeur Gaşpar errer sur le campus, négligé, le pantalon traînant par terre, déboutonné là où vous savez, comme s'il n'avait ni temps ni envie de rien, et que la voiture d'une étudiante, justement celle qu'on suspectait dans l'histoire des lettres, est garée devant son chalet.

À la cérémonie de fin d'année, Tara reçoit son diplôme. Deste annonce qu'elle change d'université pour sa dernière année d'études. Aussitôt après, Gaşpar disparaît du campus.

Personne ne sait s'il s'agit d'une absence temporaire seulement, pour la durée des vacances d'été, ou s'il a disparu *for ever*.

*

Absence temporaire ou *for ever* ? Personne ne peut répondre, ni les nécrologies de Gora faisant concurrence au destin, ni « le narrateur infidèle,

manipulant la réalité », sobriquet que je dois à Palade.

En ces jours d'incertitude, Gora me téléphona. Nous nous étions connus, il y a longtemps, grâce à Mihnea Palade, le Bucovinien qui avait achevé quelques années après moi ses études au lycée de notre petite ville aux grands arbres et aux idylles. C'est lui qui m'emmènerait dans la mansarde des suspects.

Palade m'avait accosté au centre de la capitale, devant l'église italienne. Je ne l'avais pas revu depuis qu'il m'avait rendu visite à son entrée à l'université. Pendant notre longue promenade dans le gracieux parc Ioanid, non loin de l'endroit où nous nous étions rencontrés, j'ai partagé son ravissement pour l'anonymat que nous offrait une grande ville, il me parlait de son nouveau cercle d'amis qui discutaient de littérature, de religion, de philosophie et d'art. Il semblait plein de vitalité et d'enthousiasme, heureux qu'un ingénieur, comme moi, soit séduit par ce genre de tentations. Il étudiait les mathématiques, il n'était pas né lui non plus avec le biberon de Leopardi à la bouche et entrevoyait entre nous une solidarité non seulement géographique mais aussi culturelle. Il m'avait donné l'adresse de la mansarde en ajoutant malicieusement : « Il ne s'agit pas d'orgies avec des femmes. C'est bien pire. »

Quelques garçons, deux ou trois filles. Les débats excessivement ésotériques et l'assurance juvénile qui les exacerbait m'ennuyaient, l'anticommunisme ostentatoire me semblait suspect. Les interventions narcissiques, truffées de citations comme des essais récités, les plaidoyers littéraires m'irritaient et me fatiguaient, je ne gardais pas un souvenir particulier de ces soirées si ce n'est l'obsession de Lu.

Ni Gora ni Palade n'ont oublié cet étrange embarras, ce scepticisme de l'amoureux de littérature que j'étais. J'apprendrais que Gora participait avec toujours plus d'intensité aux controverses enflammées qu'il orientait progressivement vers la littérature au lieu de la politique. C'est là que Mihnea Palade avait commenté « La mort et la boussole » de Borges, *Le Procès* de Kafka, l'allégorie d'Orwell, les livres et la personnalité de Dima, là qu'il avait revu Lu, dont il avait fait la connaissance à des fêtes du samedi soir parmi des jeunes férus de musique et de danse. Je n'ai jamais oublié la façon dont il l'évoquait au début.

– Elle est belle, mais il y a des moments où elle ne l'est pas… quand elle ne peut plus maîtriser ni dissimuler ce qui la perturbe, c'en est fait de son éclat. Instable, mais habituée à briller, elle combat son instabilité. D'autres fois… d'autres fois, elle est gaie, sociable, la tête ailleurs ou nulle part. Libérée par cette absence, puis sombrant de nouveau en elle-même. J'ai ressenti son émotion, son émotivité. Même quand elle semble de fer, parfaite, pondérée. Dans un milieu familier, elle est irrésistible. Souveraine, maîtresse d'elle-même ? Pas du tout, du tout ! Fragile, avec une inébranlable discipline des apparences. De l'émotivité donc. Extraordinaires prémices sexuelles, n'est-ce pas ?

Palade ne cacherait pas, même ultérieurement, une légère jalousie envers Gora, non seulement à cause de ses liens avec l'énigmatique Lu, mais aussi, après son arrivée en Amérique, de sa relation avec Dima. Bien qu'il lui ait cédé ses droits par testament, Dima semblait nourrir une préférence secrète pour Gora. Son épouse en exil, Merrie, une Anglaise distinguée, élégante, crédule et mondaine, paraissait aussi accorder davantage de confiance à Gora. Elle lui avait permis, après le décès du Vieux, de consulter le mystérieux *Cahier violet*, datant de la guerre. Gora promit de n'en parler à personne et de ne jamais rien écrire à son sujet. Il n'avait évoqué ce *Cahier violet* ni lors de ses rencontres avec Palade, ni en indiquant à Gaşpar la bibliographie pour son article.

Consterné, maintenant, par la brusque disparition de Gaşpar, je l'étais aussi parce qu'après m'avoir communiqué, troublé, cette nouvelle incroyable, Gora était passé sans transition au cas de Dima. Comme s'il y avait eu un lien qu'il ne mentionnait pas.

– Dima disposait de toutes les informations sur la guerre, il connaissait les horreurs perpétrées par les Allemands à l'Est, mais… pas un mot dans ses notes, aucune inquiétude sur le sort de Marga Stern, son amour de jeunesse. Il l'aurait partagée un temps, dit-on, avec son prédécesseur, puis était devenu jaloux et l'avait obligée à choisir : elle lui avait donné la préférence. La seule chose qui le terrifiait alors, c'était Stalingrad ! Mais que serait-il arrivé à Marga, et non seulement à elle, si l'Allemagne avait été victorieuse ? Pas un mot dans son journal.

L'admirateur de Dima se déchaînait-il contre le Maître à cause de la disparition de Peter Gaşpar ? À cause de l'article qu'il aurait dû écrire lui-même, au lieu de diriger le néophyte Gaşpar selon son bon plaisir ? Inquiet

pour son peuple ?! Marga ne faisait-elle pas partie du peuple ? Ne faisait-elle pas partie du peuple de Dima ?

Gora ne se doutait pas que j'en savais sur Marga Stern au moins autant qu'il était disposé à m'en dire, son pathos me faisait l'effet d'une diversion.

– Il ne s'agit pas d'une seule personne, mais de tous ceux sur lesquels les gens faisaient l'impasse. Avec indifférence… non ?

Gora semblait bouleversé par des souvenirs et des ressentiments, accentués par la disparition de Gaşpar.

– Des gens dont on se passait tout simplement. Les idées sont des idées, des abstractions, des jeux de l'esprit. La véritable preuve, ce sont les hommes, notre façon de nous comporter avec les hommes.

Pour un solitaire comme Gora, cette affirmation témoignait d'un grand trouble. Je lui ai téléphoné par la suite, il m'a appelé, lui aussi, nous avons longuement discuté de la disparition de Gaşpar.

J'étais persuadé de n'être qu'un remplaçant. Il ne pouvait parler avec Lu de cette disparition, ou bien il avait essayé de le faire et n'osait pas renouveler sa tentative, il avait besoin de quelqu'un d'autre de son ancien pays. Il aurait préféré Palade, il ne savait rien de mes dernières rencontres avec lui.

*

Quand il décida, au bout de vingt ans, de retourner une semaine dans son pays natal pour revoir sa famille et lui présenter sa fiancée, Palade me demanda expressément un rendez-vous. J'étais en Amérique depuis deux ans seulement, tout hébété par les enseignements de l'inconnu.

Je lui avais écrit lors de mon arrivée dans le Nouveau Monde, il m'avait répondu, nous nous étions parlé au téléphone à plusieurs reprises, il m'avait mis en relation avec Gora, puis nos rapports s'étaient distendus.

Nous nous sommes retrouvés à Central Park, non loin des jeux d'enfants, devant les personnages d'*Alice au Pays des Merveilles*. Il était venu exprès à New York, affirmait-il, et avait imposé ce lieu de rendez-vous insolite.

Ses bizarreries et ses extravagances se multipliaient, m'étais-je laissé dire, je n'esquissai aucun geste d'étonnement ou de protestation.

C'était une magnifique journée de printemps, il ne faisait ni trop froid ni trop chaud, il ne pleuvait pas. Nous nous sommes regardés, souri, donné l'accolade. Palade semblait pressé. Il est entré tout de suite dans le vif du sujet.

– Je vais dans notre triste pays, si plein d'humour. Peut-être à la mort.

Je ne m'attendais pas à une entrée en matière aussi abrupte, je décidai d'intervenir le moins possible.

– Tu peux me demander pourquoi c'est justement toi que j'ai choisi. Peu de gens savent que nous sommes de la même ville. Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps. Depuis ce fameux soir où j'ai essayé de t'introduire parmi la jeunesse littéraire de l'époque. Tu t'es retiré. Le groupe te semblait suspect.

Je ne me souvenais pas d'avoir été aussi expressif. Mais j'avais disparu de la mansarde qui m'avait enchanté pour cela exactement. Sagesse de la lâcheté… j'évitais les situations à risque, qui de toute façon n'étaient pas rares.

– Malheureusement, tu étais dans le vrai. Les dossiers de la Securitate, ce qu'il en reste et ce qui n'a pas été falsifié, démontrent que tu étais dans le vrai. Une raison de plus pour nous revoir.

Il me regarda en fronçant les sourcils, puis alluma une cigarette.

– Tu as peut-être appris que je m'occupe d'aventures ésotériques. Je lis les signes codés du destin. Les messages autour de moi, si obscurs soient-ils, me signalent un danger… Ils peuvent me liquider ici, bien sûr, autant que là-bas.

J'attendais des explications plus claires. Il ne m'en donna pas.

– Dans notre passé, tout était compromis, complicité. Respirer cet air-là… encore des compromis et de la complicité. Comment se fait-il qu'ils m'aient accordé un passeport ? D'habitude, c'était un marché. Donnant, donnant. Il y avait aussi des stratagèmes. Un pays byzantin : on y jouait cartes sous table, non sur table. Relations, intérêts, la chaîne des faiblesses. N'en demande pas plus.

Je n'avais l'intention de poser des questions qu'à moi-même.

– La langue n'a pas été ma perte essentielle. Je suis parti jeune de là-bas, ici, j'ai écrit dès le premier jour. J'ai publié des livres, j'en ai d'autres dans mes tiroirs… le grand danger, c'est qu'ils vous demandent tout le temps des textes ou qu'ils acceptent tout ce qu'on leur envoie. Dima, par

exemple… il a trop publié. À propos, les sentinelles s'intéressaient, naturellement, à mes relations avec lui. On voulait organiser son retour solennel en Roumanie. On se moquait de son passé anticommuniste. Cette mascarade aurait donné de la légitimité au régime. Quand il était jeune, Dima rêvait d'être un réformateur, seulement sa réforme était réactionnaire.

Il s'arrêta, pour réfléchir ou se rappeler.

– Tu as entendu parler du groupe de Heal, le physicien ? Il marchait sur des braises ardentes sans se faire mal. Est-ce que nous aussi nous marchions sur des braises ardentes dans cette mansarde ? Mais nous, nous ressentions la peur, les soupçons, les duplicités. En Californie, des recherches sont en cours sur la modification technique de la conscience. Que dis-tu de ce pays ? Il vaudrait mieux ne parler que du Nouveau Monde, l'ancien est définitivement dépassé. À supposer qu'il ne l'ait pas toujours été. Là-bas, dans l'ancienne mansarde de l'ancien pays, c'est moi qui ai lancé le culte de Dima. Mais aucun de nous n'était au courant pour Marga Stern. Je crois que Gora l'a inventée. Les possibilités deviennent vraisemblables dans ses nécrologies. Je suis d'accord, la vie n'est pas seulement faite de réel et de visible. Mais les possibilités sont codifiées. Gora est hypnotisé par les livres… bien qu'il ait parfois des intuitions révélatrices.

Long, long silence. Infini. Palade s'était tu et ne me regardait plus. Pour lui, j'avais disparu.

– L'indifférence est humaine, pas vrai ?

Il ne m'entendait pas.

– Se tenir à distance aussi, c'est humain. Humain. N'est-ce pas, Mihnea ? Nous sommes des hommes.

– Hum ! oui, les horreurs nazies à l'Est ne faisaient pas partie de ses priorités. Il n'était pas hostile aux coreligionnaires de Marga Stern. Ils ne faisaient pas partie de ses priorités, c'est tout.

Il alluma sa cigarette, il me voyait de nouveau.

– Bientôt, les derniers survivants auront disparu. Allons-nous oublier ou garder un symbole sans lequel nous ne nous comprendrons pas nous-mêmes ?

Il secoua la cendre et jeta avec nervosité la cigarette inachevée.

– Oui, l'indifférence, la distance. L'obsession de soi. Pourtant il était généreux, serviable, sensible. Il l'était aussi dans le passé quand il

propageait des cauchemars emballés dans des papiers verts illustrés d'images saintes. Moi, je crois aux mondes parallèles. Aux mondes multiples. À la multiplicité. Donc, aussi à la duplicité. Elle n'est pas toujours négative. L'homme n'est pas un être univoque. Il a des fêlures, des secrets. Des potentialités obscures. Je suis un sale sophiste, qu'en dis-tu ?

Il alluma une nouvelle cigarette et pensa à m'en offrir une à moi aussi, j'étais content d'avoir arrêté de fumer. Il me regardait avec une attention extrême.

– Toi, tu devrais comprendre les ambiguïtés de Dima. On vous a toujours demandé d'être parfaits, vous autres, vous n'y êtes pas parvenus. Les anges n'écrivent pas de livres.

Bien des années plus tard, j'apprendrai que Gaşpar avait utilisé cet aphorisme que, de toute évidence, il n'avait pas inventé.

Je n'aimais pas qu'on me parle en disant « vous autres », mais, comme Mihnea, j'étais attiré par les contradictions, les fêlures, les secrets, les potentialités inattendues, seulement, les hommes me semblaient plus importants que les idées. Plus importants, crois-moi, Mihnea, c'est ce que je voulais répéter à Mihnea Palade. Je n'y suis pas arrivé.

– Figure-toi qu'ils ne m'ont pas autorisé l'accès aux archives ! À moi ! J'ai été son fidèle admirateur, son disciple. Ils ne m'ont plus donné accès aux archives de Dima à partir du moment où je me suis mis à poser des questions. Je lui avais conseillé de ne plus aller voir ce vieux médecin fanatique. Porte-parole des Gardes de fer aux États-Unis, tu te rends compte ! Le ridicule absolu ! Je suppose que tu as entendu parler de ce médecin.

Mon silence était un acquiescement. Palade n'attendait pas d'acquiescement, il voulait juste déverser son venin. J'étais devenu le témoin de la postérité.

– J'ai entendu dire que Gora a vu les archives secrètes. J'en doute.

Il était jaloux. Il avait adoré Dima, il ne s'attendait pas à ce qu'on lui préférât quelqu'un d'autre.

C'était le bon moment pour attaquer. Je lui demandai si Gora aurait pu être un indicateur. Une manière détournée de lui poser la question à lui aussi.

– S'il aurait pu ? Tout le monde aurait pu. Non parce qu'il y était prédestiné, mais parce que le destin était asservi à l'Institution Suprême. Le

diable est devenu un petit courtier, un querelleur et un bureaucrate, et l'homme a des possibilités insoupçonnées. Intégrité et duplicité, tout aussi surprenantes. Pense un peu à l'adultère… aux vies parallèles. Des années, parfois, des dizaines d'années. Des secrets verrouillés dans des profondeurs séparées. Des mondes parallèles. L'ordinateur perfectionnera les opportunités jusqu'à la stupeur totale. Tu en as entendu parler, j'en suis sûr.

J'en avais plus ou moins entendu parler, j'étais prêt à entendre n'importe quoi et à le mémoriser.

– Tu mets des gants spéciaux et le programme de l'ordinateur te donne, tout à coup, accès au monde dans lequel tu es soudainement entré. Tu fonctionnes dans un autre monde. Au moyen des gants, tes mains s'emparent d'objets d'un autre monde, les sentent, les manipulent, se les approprient, les modifient.

Il divaguait. Une allusion à Gora ? Ce n'était pas clair.

– Ah ! oui, tu posais une question sur Gora. J'ai été son étudiant, nous étions proches. Il est parti avant moi, comme tu le sais. Grâce à l'intervention de la famille de sa femme, dit-on. Je ne crois pas. Ce serait trop fort qu'ils aient voulu le séparer de Lu. En tout cas, le doute subsiste. Comme dans mon cas. C'est la grande victoire du système. La suspicion généralisée a la vie plus longue que le système lui-même. Une postérité inébranlable.

Il me regarda encore une fois dans les yeux. Non pour dissiper les soupçons, mais, aurait-on dit, pour les renforcer.

– Gora est un homme aux manières raffinées, dans tous les domaines. Avec les hypocrisies et le vernis de la civilisation, il va de soi. Son obsession de Lu te semble-t-elle crédible ? Il y a bien des services de nuit érotiques, avec des jeunes femmes superbes et chères, tout à fait ce qu'il faut à un aristocrate solitaire. Aristocrate, oui, pas de naissance, mais par son érudition. Les nuits de Gora ? Des nuits secrètes, je t'assure. Les livres ont besoin de la compagnie des femmes. Des femmes, non d'une seule. Lu n'est pas une femme, elle est multiple… Tout ce que je sais, c'est que Gora a quitté le pays légalement, avec l'approbation des autorités. Il a essayé de faire venir Lu. Avait-il besoin du secours de l'Institution ? Je ne sais pas. Dima a tenté de l'aider. Gora s'opposait avec obstination à toute visite de Dima dans la Roumanie communiste. Non, non, non, à aucun prix, criait Gora, rouge d'indignation. Dima n'était pas aussi intransigeant. Devenu

vieux, il avait cessé d'espérer la mort du communisme. Il avait la nostalgie des lieux d'autrefois, il croyait qu'une visite ajouterait à son prestige international. Les habiles propagandistes de l'Institution avaient réussi à convaincre les Occidentaux que notre dictateur adoré, le Génie des Carpates, construisait une démocratie socialiste spéciale. Une démocratie spéciale, dans un socialisme spécial. Nous devenions, comme qui dirait, une espèce spéciale.

J'avais appris que Dima voulait négocier une visite solennelle dans son pays et le nôtre, l'opposition de Gora semblait être une preuve de son intégrité, il n'y avait là rien de nouveau.

– Tu as entendu parler de l'ancien directeur polonais d'Europe Libre ? Plein de mérites dans la croisade anticommuniste. Sais-tu ce qu'on vient de découvrir ?

J'étais tout yeux et tout ouïe.

– Un monsieur très cultivé, d'une grande prestance. Auteur d'une monographie fort appréciée sur Joseph Conrad. Certains disent que c'est la meilleure. Le gouvernement communiste polonais, rendu hystérique par les émissions d'Europe Libre, condamne ce directeur anticommuniste à mort. Condamné à mort par contumace !

Mais aujourd'hui, qu'apprend-on dans les archives de la Sécurité polonaise ? Cet intellectuel distingué et anticommuniste était un informateur ! Beau travail, non ? Comment se fait-il qu'ils ne l'aient pas assassiné ? Certains étaient tués parce qu'ils refusaient, d'autres, après avoir accompli leur tâche.

Palade s'embrouillait dans la chronologie : le suspect avait d'abord été un indicateur de la Sécurité polonaise, puis il y avait renoncé, s'était évadé et travaillait pour l'ennemi.

– Tu avais raison de te méfier de la mansarde des suspects. Qui a été un indic, qui ne l'a pas été ? Moi, Gora ? Toi ? On n'a pas enquêté sur toi, tu n'as pas reçu la visite d'agents ? Qui sait ce qu'ils ont écrit ou bidouillé dans leurs rapports ? Ils les trafiquent toujours, j'en suis sûr… Ceux qui nous auraient contraints de devenir des délateurs sont bien tranquillement dans leurs villas. Les scribes qui chantaient les louanges du Parti et du génial Premier Camarade, qui se tapaient sur le ventre dans les brasseries ou des endroits plus discrets, avec un, deux, cinq généraux de la Securitate n'ont pas de dossiers d'indicateurs. Ou bien ils en ont eu et ils ont disparu.

Qu'en dis-tu, hein ? La bonne tradition byzantine a trouvé une alliée dans la bonne tradition communiste. Ou policière. Ou, aussi policière…

Monsieur Palade souriait, satisfait de son discours. Il était venu pour détourner mes doutes, non pour les dissiper. Je devais lui poser la question que je ne cessais de reporter.

– Et Lu ? Que penses-tu d'elle ?

Il était de plus en plus pressé, il répondit aussitôt.

– Elle était dans la mansarde, elle aussi.

– Ils n'étaient pas tous des informateurs, tout de même ?

– Pas du tout ! C'eût été un cénacle de théâtre. Non, non. Je voulais dire que nous nous voyions, là-bas. C'est là que Gora l'a rencontrée et, à ce jour, il ne s'en est pas encore séparé. Ce n'est pas un simple délire d'érudit, comme on pourrait le croire, ni la claustrophobie ou l'agoraphobie de ceux qui sont noyés dans les livres. Nous comprendrions cela, nous ne sommes pas étrangers à cette maladie nous non plus. Pour lui, c'est différent. Lu n'est pas une femme mais plusieurs. Une chance nullement négligeable ! Je la connais depuis les soirées dans la mansarde, mais aussi telle qu'elle était dans les soirées dansantes des cercles mondains. Une beauté. Elle faisait partie de petits groupes, dansait le rock, le twist, le shake et le hoola-hoop. Sereine, gaie, agréable. Avec des réactions brusques, comme traumatisée. Je me souviens d'une soirée. Après minuit, au bout de plusieurs heures de danse et de flirt, l'atmosphère était devenue propice à la suite. Certains couples se retiraient dans les nombreuses chambres de ces fils de gros bonnets. C'étaient souvent les maisons d'anciennes grandes familles bourgeoises qui avaient réussi à conserver leur propriété grâce à on ne sait quels arrangements. Danse et amour. Les couples s'échangeaient, ça finissait en partouzes. Lu a compris ce qui se tramait. Soudain toute pâle, elle a pris son sac et a filé. Inquiet, je lui ai téléphoné le lendemain matin. Elle m'a dit qu'elle avait marché une heure à pied, seule, dans la nuit, à travers ce quartier voisin des lacs, jusqu'à l'Arc de triomphe. C'est là qu'elle a finalement trouvé un taxi. Sans argent sur elle, elle a donné son bracelet au chauffeur. C'est ainsi qu'elle est arrivée à la maison, à l'aube.

Je compris qu'il ne fallait pas attendre de réponses plus claires de cet habitant des mondes parallèles.

Palade ne fut pas assassiné dans sa Patrie, d'où il était revenu plus perturbé qu'en partant. Il me fit savoir qu'il avait quelques heures de battement à Kennedy Airport, en attendant sa correspondance pour le Midwest.

Une journée morose, des pluies torrentielles et de la tempête, précédant l'apparition inattendue en Amérique de Mynheer Peter Gaşpar et de sa cousine.

Les vols avaient de gros retards, certains étaient annulés. J'attendis plusieurs heures à l'aéroport.

– Le voyage a été bon. C'est-à-dire, mauvais, mais bénéfique. Il m'a réveillé, si toutefois j'en avais encore besoin. Cette révolution, si on peut l'appeler ainsi, a été postmoderne. Je veux dire, elle l'est. Elle continue de produire sa propre parodie. Impostures, codifications, relativisations, incertitudes. Une révolution postmoderne dans un pays surréaliste, qu'en dis-tu ?

Je ne disais rien. Un pays surréaliste dans une révolution postmoderne, décrite par un chercheur de l'ésotérisme et du paranormal, méritait qu'on s'y attardât.

– Ils sont fiers de leur révolution, ils invoquent des milliers de martyrs, mais ils m'ont parlé d'infiltrations massives de terroristes, d'une conspiration du KGB, de la main de l'Occident, de l'Orient, du Sud et du Nord. Ils parlent de transition, non vers l'an 2000, plutôt vers 1938, modèle Dima. Je suis passé par des moments de stupeur et de rage… ils regardaient Ayesha, mon Indienne, comme si elle sortait tout juste de sa grotte.

Je cherchai à deviner quel avait pourtant été le bénéfice de cette visite. Palade n'attendit pas ma question.

– J'ai été heureux de revoir des amis. Ça m'a rappelé ma jeunesse, les endroits que nous aimons tous deux. Et la mansarde des grandes polémiques. Les rêves et leurs ambiguïtés.

Le mot ambiguïté était prometteur, j'espérais que les confessions suivraient. Elles ne suivirent pas.

– Et puis, j'ai capté des signes. Des signaux. Des appels. Je ne les ai pas tous déchiffrés. Mon frère… tu sais bien, mon frère jumeau. Jumeaux avec les mêmes prémices cosmiques. Eh bien, il s'est mis à rêver de choses étranges pendant que j'étais là- bas.

Je craignais, comme lors de notre précédente rencontre, l'immersion dans la magie et la fantasmagorie.

– La fiction fait partie de la réalité, tu le sais bien, on manipule la réalité. *Unreliable narrator*, comme on dit ici. Gora fait pareil, mais il prétend que ce n'est pas de la fiction… La fiction est émise et aussi captée à partir du réel, à partir des hommes, mais aussi de l'irréel. Rêve, imagination et pressentiments sont humains. La science ne progresse pas autrement… pour découvrir quelque chose, il faut d'abord imaginer une possibilité inédite.

Je portai ma tasse de café aux lèvres, bus lentement sans regarder Palade. Son visage, d'une pâleur maladive, m'avait impressionné à sa descente d'avion et allait m'obséder par la suite. Il comprit que ce n'étaient pas ses théories compliquées qui m'intéressaient, mais l'expérience du voyage.

– Tu crois donc à ces signes…

– Tu sais, moi, je cherche l'aventure, même dans les objets ou à travers eux. Les publicités m'attirent, leurs mensonges, leur succès ou leur échec. Leur chiffre ! Si je sors pour m'acheter une glace, je reviens avec une quantité de trucs inutiles. Juste parce qu'ils se sont trouvés sur mon chemin. Ou alors avec au moins huit glaces de couleur et parfum différents. Comme si je forçais la rencontre avec l'imprévu, l'invisible. Je bouleverse le sommeil des choses. Quand j'étais à la maison, ces jours derniers, ma mère m'a demandé d'aller en ville pour lui acheter des aiguilles à tricoter. Des aiguilles plus grosses, elle tricotait un gilet de laine. J'étais séduit par ce rendez-vous avec les aiguilles. Il y a plus de vingt ans que je n'avais pas fait des courses aussi banales et fantastiques, aller acheter des aiguilles à tricoter pour ma vieille mère. Au retour, à un coin de rue, une Tzigane. Jeune, séduisante. Elle mendiait. Je me suis arrêté, je l'ai regardée, je lui ai donné de l'argent, plus qu'elle n'en rêvait, elle m'a regardé, d'un œil de braise. « Tu veux que je lise dans tes mains ? » Je lui ai présenté la paume de ma main, elle l'a regardée, encore et encore, longuement, incrédule, elle hésitait à s'exprimer. Elle semblait terrifiée. Tu es né le même jour et le même mois que moi, a-t-elle bredouillé. Pas la même année, seulement le jour et le mois. Et elle m'a dit ce jour et ce mois.

– C'est quand, ton anniversaire ? lui ai-je demandé pour rompre la tension.

– Début janvier… s'empressa de me répondre Palade, en reprenant son récit. Capricorne. Je vois du sang. Du sang à la tempe, disait la sorcière. Tu es sur un trône royal, du sang coule de ta tempe. Mauvais signe. Prends garde à tes ennemis, mon bon monsieur. Méfie-toi des lieux clos, des étrangers, ainsi parla l'oracle.

– Donc, tu crois à ces signes, tu lis les avertissements.

– La vie de l'esprit a ses dangers. La vérité évidente n'est pas la seule dangereuse, celle qui est cachée l'est aussi. Les coïncidences, les erreurs constituent un jeu codifié.

– Et qui… qui d'autre as-tu vu parmi ceux de la mansarde ?

– Ah, tu penses à Lu, on dirait que madame Gora t'intéresse… Tu m'as déjà demandé l'autre fois ce que je pensais d'elle. Je l'ai rencontrée. Au théâtre. *Le Maître et Marguerite*. Une pièce mystique, n'est-ce pas ? Ou magique ? Je me rappelais la pièce à notre époque. Figure-toi qu'ils la donnent toujours. Lu, oui, avec un cousin plus jeune, c'est ainsi qu'elle me l'a présenté. Un homme grand, chauve, robuste, avec une moustache, très peu bavard, mais semblant, à tout instant, prêt à s'épancher. Lu l'intimidait, moi aussi, je l'intimidais. J'ai donné rendez-vous à Lu pour prendre un café. Elle est même venue. Nous avons parlé. De Gora aussi. Même de Gora.

Le mot « *même* » revenait : *même* Lu, elle est *même* venue, *même* de Gora – l'insolite constituait la routine de Palade.

– Elle se disait guérie. Elle avait les cheveux courts, très courts, comme un garçon. Un choc. La silhouette amincie, les gestes frémissants, le frémissement de la fragilité, les yeux plus profonds, les mains comme autrefois, superbes. Elle avait l'air plus grande, plus légère. La maladie est un mystère, elle a sa magie, elle vous rapproche de l'inconnu et de la mystique. Surtout une maladie aussi grave… on est en transit. Entre deux. Plus près de la mort, on ressent plus intensément le mystère de la vie. La maladie exacerbe la sensualité. Je devinais l'imperceptible au travers de ses gestes, de ses paroles, réprimé par la décence et la peur, la peur de soi, pas seulement des autres. Je comprends l'obsession de Gora. Ce n'est pas lui qui est extravagant, mais elle. Lu est plusieurs femmes à la fois, je te l'ai déjà dit. Je la voyais autrefois de cette façon, je la vois aujourd'hui de la même façon. Sauf que maintenant, après sa maladie, elle paraît plus accessible, ouverte, plus libre, plus assoiffée…

Je l'écoutais sans l'écouter, j'étais avide d'autres détails, c'est sûr, mais je changeai de sujet, pour me sauver de moi-même.

– Tu crois que les anciens *sécuristes* ont des raisons particulières de te suivre ici aussi ?

Il ne répondit pas immédiatement, comme je m'y serais attendu. Il semblait avoir besoin de temps pour décider que répondre et comment.

– Je ne sais pas ce qu'ils ont dans leurs dossiers, je n'exclus aucune hypothèse. Je suis un homme d'hypothèses, je crois aux secrets et aux besoins secrets. En une vie double ou multiple. L'imposture est une incarnation différente de celle que nous connaissons et acceptons, c'est tout. Regarde ici, dans l'Amérique des libertés et des tabous, tel ou tel homme politique pris dans les remous d'une brève aventure érotique. Scandale énorme. L'homme politique est démoli. En France, il serait admiré. Est-ce que l'adultère, vieux comme le monde, prouve que cet homme ment sur tous les sujets ? Qu'il ne s'intéresse pas aux pauvres, à la religion, à ses enfants, au destin de l'Amérique ? Pas du tout !

Il se tut un instant et me regarda longuement.

– Non, je n'ai pas été un informateur, si c'est ce que tu veux savoir. Ce n'est pas pour ça que les *sécuristes* d'hier et d'aujourd'hui me poursuivent. Je n'en connais pas la raison. Ça vaut peut-être mieux.

Il disait que c'était notre dernière conversation, c'était donc une confession.

– Nous vivons dans une Amérique honnie et admirée. Un chaos obsédé par l'ordre et la liberté, pragmatique et religieux, corrompu et idéaliste avec des centaines de sectes, des milliers de racistes armés, des analphabètes de tous degrés, corruption, bêtise et spectacle. Et de la grandeur ! Imparfait, par bonheur. Seule la dictature est parfaite.

– Qu'a-t-elle dit de Gora ? Qu'a dit Lu de Gora ? A-t-elle accepté d'en parler ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi ?

Palade m'observait, désappointé. Il souriait, c'était un sourire de complicité rusée, comme si ce que je demandais était une manière maladroite d'esquiver la question non formulée.

– Il se pourrait que Lu quitte maintenant l'endroit qu'elle ne voulait quitter à aucun prix. J'en suis venu à Gora. Pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi ? Je ne sais pas, je ne veux pas encore savoir, m'a-t-elle répondu. Chacun de nous est irremplaçable et les âges sont irremplaçables, nous ne pouvons pas

être remplacés, même par nous-mêmes à un autre âge et dans d'autres circonstances, disait-elle. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir, je ne dois pas savoir. Le fait est qu'elle est devenue moins crispée et équivoque. O.K., on va en rester là, je suis pressé, je travaille à trois livres différents, j'ai des contrats. Beaucoup de travail, jusqu'à mai prochain. Le mois de mai s'inscrit dans les rêves de mon frère.

– Que veux-tu dire ?

– Une réunion du Bureau politique. De l'ancien Bureau politique. Des marionnettes lilliputiennes en paille, coton et velours. Comme au guignol. Le cuisinier bien gras, le jardinier avec son râteau, le sténographe avec ses petites lunettes. Des généraux, des jeunes en chemise verte de la Légion, des travailleurs avec leurs casquettes et leurs banderoles rouges, des militants. Un grand slogan recouvrait le mur : *Le nationalisme, ultime refuge du communisme*. De notre temps, il y en avait d'autres : « Les cadres – réserve d'or du Parti » ou bien « L'homme – le capital le plus précieux ». Ils discutaient de mon cas, de la date de l'exécution, ils attendaient un signe, une indication. Le Génie des Carpates semblait hagard, il se tournait vers l'un de ses conseillers à casquette. Voilà ce que m'a raconté Lucian, mon frère. Son rêve prémonitoire.

Palade resserra son écharpe autour du cou. Il portait un costume bleu marine, comme toujours, une chemise blanche à col ouvert, une écharpe rouge en laine moelleuse.

– La marionnette répondit d'une voix rauque, comme un ventriloque : La fête des saints orthodoxes. Le génie sourit, il aimait la cruauté de son conseiller, il approuva d'un signe de tête et de la main. Les marionnettes sortirent leur calepin et notèrent la date, la fête de mai. Cette année, je m'en suis sorti, il ne m'est rien arrivé. C'est dommage que je n'aie pas la Tzigane ici, pour éclaircir le mystère.

Il resserra de nouveau son écharpe autour du cou, malgré la chaleur étouffante. Sa grosse écharpe de laine autour du cou, inutile protection.

Ce fut notre dernière rencontre.

Depuis, bien du temps s'était écoulé. Peut-être Peter Gaşpar lui aussi avait-il retrouvé Palade, dans les mondes parallèles des transmigrations, et

ferait savoir si l'énigme de sa disparition était la même que celle de Mihnea Palade.

*

Le message laissé par Gaşpar sur le répondeur avait tout l'air d'une provocation. Se doutait-il, tout le temps, qu'il était le héros de la nécrologie sur le bureau de Gora ? Le message fut aussitôt transcrit dans le dossier RA 0298. Cette funèbre distraction exige du professionnalisme ! Gora était devenu professionnel, il avait appris à entretenir la bonne humeur de ceux qui restent en vie : la farce nommée biographie devient nécrologie facétieuse. Il choisissait tantôt un fragment, tantôt l'autre, pour ceux qui étaient restés de l'autre côté du Styx.

Elle s'est moquée de moi, la catin ! Elle m'a rendu ridicule aux yeux de tous, cette Nymphomane… elle n'a pas envie de moi. Il avait transcrit l'enregistrement, les mots reposaient sagement dans le *Dossier Mynheer*. Gora avait réécouté le message des dizaines de fois, il le connaissait par cœur. La transcription sous les yeux, il guettait les inflexions de la voix, confrontait la phonétique avec la page écrite, cherchait de nouveaux sens. Il ignorait la transmigration des âmes à laquelle croyait Mihnea Palade.

Peter Gaşpar profiterait-il de cet ajournement pour continuer à jouer avec la Nymphomane, comme il l'avait promis en arrivant dans le Nouveau Monde ? Ou bien, dégoûté, mettrait-il fin au jeu, en prouvant que c'était lui seul qui décidait de l'épilogue ?

Le suicide ne paraissait pas vraisemblable. Ce grincheux avait laissé un message grincheux puis disparu. Plus de nouvelles depuis. Ce message excluait-il la possibilité d'une agression comme celle dont on avait gratifié Mihnea Palade ? Le téléphone de la baraque du professeur sonnait dans le vide, le secrétariat du collège affirmait que le professeur en vacances avait sollicité *a leave of absence*, un congé sans solde. Y avait-il une adresse d'expéditeur au dos de l'enveloppe ? Question sans réponse, les bureaucrates ne se permettent pas de violer la vie privée.

S'était-il finalement évadé avec Deste ? Ou était-il parti avec Tara au Nirvana du Nevada, pour découvrir la véritable Amérique, le désert de la liberté ? Quelle Tara ? Celle qui examinait la relation entre le linge de corps et les nouilles gâtées, la différence entre l'odeur et la puanteur, ou la

postière qui fournissait les lettres de menaces ? Une partenaire détendue, cordiale, avisée, sans lien avec la névrosée aspirant à de mauvaises notes ?

Disparu dans le labyrinthe de l'Amérique, Peter ne répond pas. A-t-il rencontré l'aveugle de Buenos Aires dans les grands canyons ?

Gora se sait un chroniqueur indigne de confiance. Stimulé par l'alternative, il lisse le dossier du plat de la main, regarde le coin de la table où reposent les gants rouges.

Troisième partie

Avant de disparaître, Peter avait rencontré une dernière fois Leova Boltanski.

Penn Station ! Il sort de la fourmilière, le regard là-haut, tout là-haut, au ciel. Le présent ! Le pré-sent ! grogne le voyageur. Devise et prière de sa nouvelle vie : Le PRÉSENT !

La Lada jaune freine au bord du caniveau. Leova l'attend, comme convenu.

– Merci, vous êtes un homme de parole. L'homme soviétique est un homme de parole.

– L'Américain aussi, s'il est bien payé. Vous m'avez bien payé. Trop bien.

– Comment donc, voyons… J'étais votre débiteur. *Noblesse oblige*, disent les Français. Comment disent les Ukrainiens ?

– Pourquoi les Ukrainiens ?

– Vous n'êtes pas originaire de la célèbre Odessa ?

– Je suis un homme soviétique. Je vous l'ai dit et vous n'avez pas compris. *Ein Mann, ein Wort*, ça je l'ai appris dans ma famille. Ce n'est pas du français, mais je crois que c'est pareil.

– Presque pareil.

– O.K. Où allons-nous ?

– Je ne sais pas l'adresse exacte, mais je sais où c'est.

– New York n'est pas un village, il faut une adresse.

– Vous savez où se trouve le Lenox Hospital ? C'est un grand hôpital, à côté, il y a un cabinet médical.

– Encore chez un médecin ? Votre amie a-t-elle déménagé à Lenox ? L'amie, la partenaire ou l'épouse qui ne veut pas vous voir et disparaît avant votre arrivée.

– Non, elle n'a pas déménagé. Ce n'est pas pour elle que j'y vais.

– Vous êtes malade ? Un psychiatre ? Je vous ai déjà demandé l'autre fois, vous n'avez pas répondu. Un psychiatre ?

– J'ai répondu la dernière fois et je vous réponds maintenant aussi. Non, il n'est pas psychiatre. Le docteur Koch est médecin généraliste, une profession démodée en Amérique.

– C'est vrai. Les médecins sont spécialisés. Spécialistes de la main gauche et de la main droite, du genou et des tendons, des maux de tête ou de la calvitie. Dix doigts aux mains et aux pieds ? Un spécialiste pour chacun. Vingt spécialistes ! Et un spécialiste pour chaque ongle de chaque doigt. Encore vingt ! Des dentistes qui ne font que des plombages, d'autres des extractions, d'autres soignent les gencives, d'autres vous implantent des dents neuves, plus résistantes. La méthode Ford, la division du travail. Rendement maximum. Le film de Charlie Chaplin. Je l'ai vu des dizaines de fois en Union soviétique.

– *Les Temps modernes*, c'était ça son titre, pas vrai ? Le capitalisme efficace et féroce. Donc vous alliez voir des films au pays du socialisme. Et les livres ? Vous lisiez des livres ?

– J'en lisais, quand je pouvais.

– Et quand pouviez-vous en lire ? Là-bas, nous sommes tous tombés dans le piège des livres.

– Pourquoi un piège ?

– Eh ! façon de parler, c'était aussi un repaire où pouvoir être seul, à part les livres, on n'avait rien.

– Docteur Koch… Koch, avez-vous dit ?

– C'est son nom.

– Donc, pour les poumons. Le bacille de Koch, j'ai appris ça à l'école. Vous avez quelque chose aux poumons ?

– Rien de rien. Moi, je ne l'appelle pas Koch, mais Avicenne. Vous savez qui c'était, Avicenne ?

– Je sais, et même si je ne sais pas tout, ça ne m'intéresse pas. Donc vous êtes malade en général, pas des poumons. L'ongle du petit orteil du pied gauche ?

– Je n'y vais pas pour consulter. Je lui apporte un cadeau. Ce rouleau.

– Ah bon ! Ce n'est plus cette sacoche si lourde, maintenant vous avez un rouleau. Donc vous n'allez pas à la bibliothèque, ni à la cafétéria de la bibliothèque et vous n'allez pas perdre votre portefeuille.

– Non, je ne le perdrai pas. J'ai de l'argent, ne vous en faites pas.

Peter tient un gros rouleau bleu à couvercle sous le bras.

– Je porte un message.

– Si grand que ça ? À propos de l'amie qui travaille avec lui ? Vous implorez son aide en amour, la prescription d'un élixir ? Les tubes comme celui-ci, pour des cartes ou des diplômes, peuvent aussi servir pour des papyrus avec la formule magique de l'amour.

– Je lui apporte un cadeau. Une gravure rare. Je l'ai achetée pour lui.

– Ah bon ! un cadeau. Reconnaissance. Coutumes de l'ancien monde. *Noblesse*… comment avez-vous dit ?

– *Noblesse oblige*.

– Oui, c'est ça, *oblige*. C'est autre chose que *ein Mann, ein Wort*. Maintenant, je comprends. C'est très différent.

– Pas tout à fait.

– De la reconnaissance pour un traitement.

– Pas seulement.

– Vous disiez que c'était un message. Le message est à part ?

– À part. Mais le cadeau est aussi un message. La lettre est un autre message.

– Ah oui ! à propos de votre amie.

– D'un ami. Un ami commun.

– Ah oui ! Quelque chose d'agréable ou de désagréable ?

– Désagréable.

– Du chaud et du froid. Le cadeau pour remercier, la lettre pour empoisonner.

– C'est à peu près ça.

Aux abords de l'hôpital, embouteillage de voitures, taxis et ambulances.

– Nous y sommes, je crois que nous y sommes. Où allons-nous maintenant ?

– Avancez encore un peu. Passons le croisement, le premier immeuble après le carrefour, c'est le cabinet de Koch. Avicenne.

Leova s'arrête devant le cabinet. Peter a préparé l'argent, il compte, il ne veut pas donner trop, ça gênerait l'homme soviétique.

– Merci, Leova. On peut vous faire confiance.

– Oui. Chaque fois que vous en aurez besoin. Vous avez mon numéro de téléphone.

– Oui, je l'ai. Je l'ai noté, je ne le perdrai pas.

Soudain, il change d'avis.

– Au fait, attendez-moi. Je reviens tout de suite et on y retourne.

– Où ça, en Europe de l'Est ?

– Non, à Penn Station. J'ai un train dans une heure.

– La grande ville vous fatigue, vous arrivez et vous vous enfuyez aussitôt.

– Elle me ravit. Il n'y en a pas de pareille au monde. La Ville de la Lune. Mais je suis pressé. Très pressé.

Peter entre dans la petite salle d'attente, pleine de patients, il ne regarde ni à gauche ni à droite, deux pas jusqu'au guichet où veille la petite Dora, l'Espagnole. Il lui présente le rouleau, montre l'étiquette blanche sur le rouleau bleu. « Docteur Koch-Avicenne. » Il sort en trombe.

Leova est fidèle au poste, le train est fidèle au poste, l'Amérique fonctionne parfaitement, Peter disparaît.

Gora a lui aussi le numéro de téléphone de Boltanski. « Tu n'as qu'à t'en servir quand tu en auras besoin, ça te rappellera notre jeunesse ! » disait Peter. Il ne s'en est pas servi et il ignore qu'avant de disparaître Peter a voyagé dans la Lada jaune de Leova.

Koch-Avicenne aurait pu, naturellement, donner des renseignements sur la visite d'adieu de monsieur Peter Gaşpar, mais ce n'était ni agréable, ni urgent. Le docteur Koch attendait le moment propice.

*

Elle s'est moquée de moi, la catin ! La Nymphomane… n'a pas envie de moi.

Mais si, elle en a peut-être envie, le jeu n'est pas fini. L'ajournement démontre que l'aventure n'est pas achevée.

7 h 30 du matin. Gora est debout, prêt, lui aussi, pour l'aventure. L'aventure à la recherche du disparu.

La Montagne magique est à côté, à sa place, sur l'étagère hospitalière, il suffit de tendre la main, mais Mynheer Pieter Peeperkorn, Hans Castorp,

son rival humilié, et l'étrange Clawdia Chauchat aux yeux en amande étaient loin, dans l'Europe d'autrefois.

Il fallait chercher Gaşpar dans l'Amérique d'aujourd'hui. Gora s'était préparé pour l'aventure, il avait devant lui le guide avec texte et photos : *A Day in the Life of America*[1]. Où qu'on l'ouvre, on ouvre sur l'Amérique où s'abrite le fugitif.

Sur la chaise, un jean délavé. Devant la chaise, sur la moquette sable, le sac en plastique violet, la grande montre, ronde, cadran noir, chiffres dorés. Derrière, le lit en bois, le chapeau blanc de la lampe de chevet. Au premier plan, une chaussure blanche en cuir à petits trous, une marron, à lacets, le grand Dictionnaire Webster, From A to Z. *À gauche de l'image, les pieds nus, bronzés, couleur de miel. Le pied juvénile écrase la moquette. Le visage, les épaules et le buste sont absents de l'image. Il n'y a que les jambes, de bas en haut. Les ongles vernis de rose, la peau tendre, du talon rose jusqu'à la cheville.*

Ce matin-là, Tara est devenue Sandra, du collège de Lakeview, Michigan, dans l'épais volume des *200 of the World's Leading Photo Journalists*.

Le livre ouvert sur la table, devant l'ordinateur.

Sandra n'est pas aussi ordonnée que Tara, elle est incapable d'établir des priorités : le chaos de la pièce est dû à la panique avec laquelle elle prépare son examen de fin d'études. Ses camarades ne sont pas différents. Autres temps, professeur, autre géographie, autre histoire que celles dont tu t'es évadé.

8 heures du matin. *Deste s'apprête pour le rituel. Palais de Prabhupada, au sommet du mont Moundsville, West Virginia. Prabhupada, le fondateur du mouvement Hare Krishna, veille sur ses six cents adeptes. Natifs d'Amérique, orgueil de la Société internationale de la conscience de Krishna. Deste est aujourd'hui Veena Dasi, dans la danse indienne classique bharata natyam. Barrettes d'or symétriques dans les cheveux, à partir du centre de la petite couronne, une chaînette dorée, un diadème de perles, une rosette dorée avec la pierre de jade verte au milieu. Le front de Veena Dasi est orné de dessins en or filigrané. Entre les sourcils noircis à l'encre de Chine, le point rouge sang. Par-dessus la blouse en soie verte, le sari, voile jaune, l'enveloppe des épaules à la taille.*

Veena Dasi, l'adolescente, de son vrai nom Renee Walker, ne ressemble pas à Deste. Deste serait plutôt la monitrice Jatila Devi. Sur la page brillante de l'album, Jatila dispose la petite couronne sur la tête de Renee, devenue Veena.

Bouche légèrement entrouverte, lèvres en attente. Un petit trèfle d'ivoire fixé entre les narines. Diadème en arabesques. Bijoux rouges, verts, dorés. Le lobe velouté de l'oreille, la mèche de cheveux noirs, les yeux noirs. Cils et sourcils de papillon de nuit. Modèle évadé du sérail de Sarajevo.

Dans le palais Prabhupada, West Virginia, États-Unis d'Amérique, Deste est devenue Jatila Devi ! Le professeur Gora la contemple, mélancolique, en attendant qu'apparaisse d'un instant à l'autre Peter, le fugitif.

À 9 heures, le nécrologue a sous les yeux le lit sens dessus dessous du Quartette Cholos. Une jeune femme en culotte et débardeur, une serviette-éponge enroulée en turban sur la tête, l'autre, vue de dos, en culotte et débardeur, elle aussi, des bigoudis dans les cheveux, l'homme, allongé sur le dos, moustachu, en jean, un pansement sur la tête, et le petit Joe, un bébé. Sur le lit, la brosse, le peigne, les pantalons, un rouleau de papier hygiénique. Arturo, Lisa, Rosario : « Cholos », membres d'une bande de la banlieue mexicaine, nés en Amérique, en conflit avec la tradition espagnole et la civilisation anglo-saxonne. Chacun a un surnom, dit l'album.

Arturo est « Chango », Lisa « Bad Girl », Rosario, la femme, est « Smiley ». Ils vivent ensemble dans le district de White Fence, un « barrio *» de East Los Angeles, et se déplacent dans la même vieille voiture. Aucun ne travaille. Ils se relayent pour s'occuper du petit Joe, « El Boo Boo », l'enfant de la jeune Rosario, celle qui a la serviette-turban sur la tête. Le petit Joe est le seul d'entre eux à ne pas être sourd-muet*. Gaşpar s'intéressait aux sourds-muets, il connaît sans doute le Quartette Cholos.

À 9 h 30, Gora cherche Peter dans le magasin, datant de 1921, de la famille Ciemniak, rue Joseph Campau, à Hamtramck, Michigan. Ce gourmand de Peter… admire sans doute la vitrine, les fameux *kiełbasa*, les saucissons polonais Ciemniak, de la région de Détroit.

À 10 h 30, Gora rencontre madame Eileen Slocum, de Newport, Rhode Island, descendante du clan Roger Williams, fondateur de l'État en 1644. Tailleur rouge, fermé jusqu'au cou. Visage anguleux, criblé de taches

de rousseur, cheveux blonds, rêches. Sa main ridée accuse les soixante ou soixante-dix ans. Eileen et son mari, John, diplomate retraité, s'enorgueillissent de onze arrière-petits-enfants et d'un imposant manoir familial. Le serveur, un petit brun, porte le plateau, les couverts et le pichet en argent pour le petit déjeuner. Carlo Juárez a travaillé à l'ambassade d'Argentine à Washington jusqu'en 1982, quand l'ambassadeur fut rappelé à cause de la guerre des Malouines. Non, ce n'est pas le gros Peter Gaşpar.

À 11 heures, la course-poursuite s'arrête au Nevada, dans la Golden Valley. Gina Monteverdi, la tante que Tara a promise au professeur Gaşpar, est sur la route pour l'accueillir. Dans ses bras, la chatte Sofia et la théière verdâtre, où bouillonne l'aphrodisiaque. Joues vermeilles, fossettes. Abondante chevelure noire avec quelques fils blancs. Robe de chambre en flanelle rose jusqu'à terre. Gina vient de sortir de la maison pour attendre son invité, au carrefour qui porte le nom de son adorée Sofia. Chatte noire, longues moustaches blanches. Le carrefour Sofia. Sur le panneau routier, un losange orange, le dessin du chat et l'avertissement : *Cat. Slow Crossing*. Ralentissez, professeur, ainsi font les pèlerins arrivés au Nirvana du Nevada !… La folâtre Sofia mérite cet hommage, tout comme ses sœurs Marta, Rita, Lucia. Tara n'a pas dévoilé l'origine italienne de sa tante du Nirvana, ni que Gina a accouché de quatre félins sorciers.

Pas plus qu'elle n'a soufflé mot à propos d'Anthony, l'envoyé du Seigneur, domicilié à proximité, à Reno, Nevada, page 124 de l'album.

Costume noir, chemise rouge, chapeau de cow-boy blanc. Au cou, une grosse chaîne, le crucifix. Une autre chaîne de perles blanches finit par une croix blanche, en os. Lèvres épaisses, dents blanches, gros nez, puissant. Maison blanche en bardeaux. Dans le micro-van orange, un tas de pancartes : PROCHOICE MURDERS – UNBORN BABIES WITH NO CHOICE – ABORTION CRUCIFIES BABIES. Sur le tee-shirt de l'archange Anthony, en grosses lettres rouges : PRO CHOICE KILLS BABIES. « Les gens disent que je suis fou. Oui, fou de la vie », murmure Anthony, pensif. Il arrive à l'église à 7 h 30 du matin et démarre la croisade dans les rues de Reno. « J'ai servi vingt ans dans l'armée, mais je ne me suis jamais battu aussi durement. C'est la Troisième Guerre mondiale. Le massacre des innocents non-nés. »

Gora ferme ouvre ferme l'album. Songeur, il sirote encore quelques gouttes de sa tasse. Il ferme les yeux, plane nulle part. C'est bien, nulle part.

Peter invoque le temps des errances : LE PRÉSENT. Gora glorifie la géographie des nomades : « Mieux vaut nulle part que n'importe où. » Chaque jour, il verse une larme de joie et de douleur pour la chance d'être nulle part.

Le restaurant Smitty, Orleans, Mississippi. Les frères John et Jimmy Hardstone.

Vieux garçons, jumeaux, ils s'habillent de la même façon, reproduisent leurs gestes et leurs paroles. Assis à une table de bois, J. et J. regardent la porte par laquelle entre le professeur Gora. Les jumeaux topographes viennent ici l'après-midi boire leur café ou leur Coca-Cola en quittant pour quelques heures leur mère de quatre-vingt-sept ans, avec laquelle ils vivent depuis toujours. Le photographe français venu les surprendre au restaurant Smitty d'Orléans, Mississippi, pour l'album *A Day in the Life of America*, n'est pas *monsieur*[2] Pierre Gashpar, non, ce n'est pas lui.

Gora regarde sa montre, pour savoir quelle heure Peter, l'errant, tue en ce moment et sur quel fuseau horaire. Soudain alléché par ses anciens fantasmes. De Peter à Lu, il n'y a qu'un pas. Il cherche Gaşpar et tombe toujours sur Lu. « Je ne l'ai pas connue, je l'ai reconnue » avait avoué Gora autrefois. « Elle était en moi depuis longtemps. Des retrouvailles dont je n'osais rêver, trop longtemps rêvées. »

Cet exercice rétrospectif l'a captivé, encore une fois. Son épouse protégeait ses errances, il l'aurait inventée si elle n'avait pas existé. Alors, comme maintenant, il cherchait le supplice Lu.

*

L'attirance entre cousins, si c'était bien ça, défiait les conventions autrement que le mariage en dehors du clan ancestral. Lu se protégeait, souvent par des conventions, mais les déviations de la norme étaient nombreuses. Quand tout le monde autour d'elle rêvait d'émigration, elle l'avait refusée. Pour apparaître après, dans le Nouveau Monde, à la stupéfaction de tous, avec un cousin plus jeune que les prétendants qui avaient dû se presser autour d'elle. Ses secrets ne pourraient être révélés dans la nécrologie que le professeur Gora préparait pour Peter Gaşpar.

Soirée suave. Castagnettes des talons sur l'asphalte, mélancolie du crépuscule. Augustin Gora contemplait l'inconnue. Comme s'il ne s'agissait

pas de la magie de la beauté, mais d'autres cadeaux du hasard. La beauté contribuait à les exalter mais les estompait aussi. Il ne voulait pas admettre que le sort lui eût envoyé la doublure de la Sulamite.

« Je ne la découvrais pas, je la revoyais, avait-il dit autrefois. Elle était en moi depuis longtemps. » Mais il n'aurait pas admis que cette « reconnaissance » eût pu l'aveugler, l'empêcher de découvrir ce qu'il y avait au-delà de la révélation instantanée. Il regardait furtivement le soulier à talon haut et à lanières. La lanière de derrière libérait la cheville, le fuseau du mollet s'élevait doucement de la cheville fine au genou dénudé, le reste n'était que griserie.

Rencontres, promenades, exercices d'intoxication. Le monde s'éloignait. Tâtonnements, jeux, insomnies. La première nuit. Il l'avait entendue murmurer : « Je veux autrement. » Détaché du corps de l'étrangère, Gora était resté allongé sur le dos, comme s'il n'avait pas entendu. Finalement il s'était redressé. Lu, pliée en deux, recroquevillée. Le halètement avait recommencé, rythme et exténuation.

Lu ne parlait pas du passé. Non qu'elle eût à dissimuler des mystères scandaleux, mais elle refusait l'accès à une intimité qu'elle considérait simple, naturelle, mais intangible.

En avait-il été ainsi ? Il y avait trop de sinuosités. L'inconnu lui faisait peur, il avait fallu du temps pour qu'elle s'habitue à Gora. L'inconnu en elle-même l'effrayait encore plus, elle était incapable de le sonder en présence de quelqu'un d'autre, si proche fût-il.

Avait-elle trouvé chez Peter une parenté, les prémices du connu ? Le connu est répétitif et ennuyeux, mais protecteur, la nouveauté était-elle agression et illusion ?

« Je ne la découvrais pas, je la retrouvais. Elle était en moi, elle m'y attendait », répétait le mari abandonné par l'épouse dont il ne pouvait être séparé.

Où fallait-il chercher la clé de son refus de suivre un mari auquel elle semblait assujettie, auquel elle donnait tant de preuves de dévotion absolue ? De la résignation… non de la rébellion ? Lu méprisait le côté théâtral des rebelles. Avait-elle pesé, prudente, cette alternative, avant de décider que c'était précisément la solution insolite et risquée de rester sur place qui lui offrait la sécurité ? Le connu, le familier de son

environnement, si moche soit-il ? La prose du mariage ne représentait-elle pas, elle aussi, quelque chose de connu, de familier, de stable ?

Ce soir-là, il y a des dizaines d'années, le retour de la gare annonçait-il la future alliance avec Peter ? S'était-elle alors soudain découverte elle-même ? Prédisposition obscure, ancestrale, dans les profondeurs troubles d'un passé dont elle savait trop peu ? Brusquement conviée par l'abîme qui la revendiquait ? Retrouver Peter, après le départ de Gora, avait peut-être ravivé le souvenir de cette soirée. Une confirmation. Ils s'étaient unis parce qu'ils étaient déjà unis par un passé dont ils ne connaissaient pas grand-chose, ni l'un ni l'autre, et auquel Peter n'appartenait pas, bien qu'il eût été le produit de ses monstruosités, un passé avec lequel Lu ne communiquait obscurément qu'en ses instants de panique ?

Gora soulevait, comme toujours, des questions masochistes. Il visait souvent le point vulnérable, la plaie qui suppurait.

– Tu n'es pas devenu l'adversaire des allogènes, même après l'abandon de ton adorée ! Ce n'est pas rien, pas rien, vraiment. Ni dans notre idyllique petit pays, ni en des lieux plus honorables, répétait le fantôme Peter, dans ses provocations nocturnes.

Des années plus tôt, l'apparition de Peter avait changé non seulement la perception de Lu sur elle-même et sur son environnement, mais aussi la perception de Peter sur lui-même et sur ceux qui l'entouraient. Dans les attentions dont il fut l'objet au sein de la famille rencontrée alors, pour la première fois, il ressentit quelque chose de mystérieux, de bizarre. Rentré chez lui, il soumit sa mère à de véritables interrogatoires. Il apprit peu à peu ce qu'on lui avait caché. Mais cela ne provoqua pas chez lui des inhibitions comme chez sa belle cousine, dont il ne savait plus que ce que lui communiquaient les rêves érotiques de l'adolescence. La tragédie qu'Eva relata avec force détails libéra son fils. Encore amateur de basket, de fêtes et de balades en montagne, faisant partie d'une joyeuse bande d'amis, il se souciait peu des études et de sa carrière, il ne s'était pas laissé démonter non plus par l'éviction de l'école d'architecture à cause du « dossier anti-Parti » de l'ancien procureur David Gaşpar. Il avait achevé sans difficulté une école technique d'architecture, trouvant son compte dans le sport, la boisson, les femmes, les livres. Oui, les livres avaient fait leur apparition.

– Le rire, professeur, voilà la solution. Quand il n'y en a plus d'autre. Mynheer Peeperkorn est la solution, camarade.

Gora se rappelait seulement le titre du récit de Peter qui avait conquis le public socialiste. Un Mynheer sourd-muet ? Ça, ce n'était pas banal !

– Le rire, voilà la solution. Non seulement le jour, à la lumière, mais aussi la nuit. La nuit, quand apparaissent les indésirables comme moi.

Gora repoussa la vision d'un geste agacé. Il n'avait plus entendu parler du fugitif depuis longtemps et il ne le recherchait plus qu'en lui-même.

« J'ai beau le chercher, je ne parviens pas à le trouver en moi. »

L'interminable nécrologie de Peter était-elle son propre lamento écrit sur une partition étrangère ?

L'aube commençait à poindre. Gora, fatigué, caressait les gants jaunes sur le bureau. Le dossier jaune somnolait.

*

Depuis la disparition de Peter Gaşpar dans le néant de l'Amérique, la nécrologie prenait beaucoup de temps au professeur Gora, mettant une distance bénéfique entre la réalité immédiate et la réalité fictive, plus immédiate encore. Il résistait aux limitations bureaucratiques de la biographie, comme il avait coutume d'appeler les strictes données de l'existence. Toute biographie est en fin de compte une nécrologie, toute histoire a une fin, une nécrologie.

Après la disparition de Peter, la nécrologie RA 0298 devenait non seulement légitime, mais urgente. Qui pouvait prouver que la disparition de Peter n'était pas définitive ? Seul Peter lui-même, pas pressé du tout d'en fournir la preuve. À qui demander, où le chercher ? Dans les présomptions et les potentialités omises par la biographie bureaucratique.

Gora s'arrêta, son crayon rouge en l'air. Ne devrait-il pas finalement joindre Lu ?

Le violoniste ou le funambule savent ce qu'est le trac, Gora connaissait bien lui aussi ce sortilège : chaque seconde peut amener un désastre. On a beau maîtriser du mieux possible sa partition… la main tremble, la voix tremble, les tempes et les mains sont moites, des serpents vous ravagent l'estomac.

Le téléphone est à deux pas, mais Lu demeure, heureusement, inaccessible. Le bonheur est là-bas, dans le passé, d'où il ne faut pas le faire

bouger, murmurait le bienheureux, je ne veux pas du présent, je ne me déprends pas de la joie.

Le crayon en l'air, le regard sur l'écran devant les nécrologies du jour. Rencontres et retrouvailles diurnes et nocturnes, stimulant le pouls et l'esprit.

Ces engins actuels vous connectent instantanément partout, transcrivent vos bavardages ou vos silences. Il maîtrisait les opérations simples et quand il faisait une erreur – c'est-à-dire souvent – les règles passaient à la trappe. Il ne pouvait plus les récupérer, il ne retrouvait pas le point de départ. C'est ce qui lui était arrivé en conduisant, tout allait très bien jusqu'à la première erreur. La confusion annulant la mémoire et les réflexes, il n'était plus capable de rien faire. Il avait renoncé au volant, mais il n'avait pas renoncé à se raser tous les matins, terrifié à l'idée d'oublier les gestes routiniers et de ne jamais pouvoir les récupérer ; il n'avait pas renoncé non plus à la cravate, de peur, chaque fois, de ne plus savoir comment faire le nœud.

Comme d'habitude, il s'était levé au petit matin. Superbe lumière de septembre. Café amer, brefs mouvements de remise en forme. Ensuite, il avait relu les pérégrinations de Peter pour rejoindre Gina Monteverdi, l'Italienne, tante de Tara, et les félins dont elle avait accouché.

Il regardait, hébété, les gants au bout de la table. Il s'était retourné vers l'écran. Fumée, feu, panique. Visages épouvantés. Les étages s'effondraient. Apocalypse. Le ciel était devenu un immense nuage de fumée et de flammes, sur terre, les pompiers et les ambulances roulaient à fond de train. Cris, sang, flammes, le ciel avait pris feu, mais le ciel de la fenêtre du professeur Gora restait bleu, apathique, sans la moindre cicatrice.

Gora était à la fenêtre. Il ne se passait rien, le ciel était immobile comme au commencement du monde, et pourtant le monde sur l'écran explosait en météorites enflammées. La planète était aux mains des Martiens. Alerte cosmique.

Il se précipita sur le téléphone. Vite, vite, dans quelques minutes le contact avec les Terriens deviendrait impossible. Ses mains tremblaient, l'écouteur tremblait.

– Oui, c'est moi, le docteur Koch. Ah, c'est toi, Gusti. Oui, moi je réponds, comme tu vois, Dora s'est évanouie, la pauvre petite. Je sais, j'ai entendu, je vois tout sur l'écran, comme toi, comme l'ensemble du globe.

Oui, nous allons bien. Pour le moment. Certes, pour le moment. Il n'y a plus que du momentané. Oui, elle aussi. Elle est à côté, dans son bureau. Alarmée, comme nous tous. Non, pas davantage.

Il n'avait plus de voix, plus personne à qui téléphoner. Il se rassit, remit les feuillets en ordre.

Nécrologie de la Planète. On n'écrit plus au crayon, au stylo, ou avec la vieille et lourde machine à écrire, mais sur l'écran du monde en flammes. Les doigts sur le clavier, les lettres sur l'écran, on est seul, mais connecté au monde qui, hop, soudain, a fait irruption dans votre abri, dispersant d'un seul soubresaut les esquives de la solitude.

Les terroristes s'étaient lassés de la vertu et des vices, des ordures et des splendeurs d'un pauvre monde transitoire ! De l'ennui, oui, tout simplement de l'ennui. Ils ne supportaient plus les péchés et les plaisirs du monde. Décidés à hâter la Rédemption, à accélérer la course au Paradis. De l'amour ! C'est de l'amour qu'ils voulaient, n'est-ce pas ? Absolu, perpétuel, aveugle ! La croix gammée, la faucille et le marteau, le croissant ensanglanté défiaient l'amour humain, imparfait et éphémère. Amour perpétuel, aveugle et aveuglant, c'est ce qu'ils promettaient. Illumination, magie, utopie. Il fallait faire voler en éclats la mesquinerie quotidienne, les grognements de la goinfrerie et du sexe, l'arrogance de la richesse et de l'incroyance ! Codes hypnotiques : la croix gammée, la faucille et le marteau, l'étoile, le croissant, le veau d'or, la brebis galeuse, le nouveau-né infirme et sacré, la pierre philosophale et l'oracle sourd-muet, salut et adoration jusqu'à la mort et au-delà.

D'immenses ailes d'acier sur le ciel incendié. L'Oiseau Septembre planait, doré, souverain et féroce, au-dessus de la fourmilière rendue hystérique. Dans le ventre d'acier, les captifs.

Le monstre avait heurté la tour de Babel. Flammes et fumée et corps éclaboussant les nues enténébrées, au-dessus de la roche et des vagues de Babylone.

La présentatrice répétait, électrisée, les détails de l'invasion, ajoutant les dernières nouvelles. Des mains, des têtes, des chapeaux, des landaus volaient dans les airs, la carte du Parti de David Gaşpar, l'horloger, et la serviette de Patrick, le policier, les livres de l'encyclopédique Dima, les lunettes d'Avakian, le revolver de Lönnrot, le détective, le soutien-gorge de Beatrice Artwein, la sirène, Gattino, le chat aveugle, et Oliver, l'éléphant

mélancolique, les feuillets jaunes du dossier jaune sur la table du professeur Gora volaient en tourbillonnant comme des cerfs-volants extraterrestres. La tornade funèbre unissait et dispersait tout, plus rien ne comptait, que LA NÉCROLOGIE.

Les alchimistes et les sages avaient raison quand ils parlaient de maladie, et pas seulement de magie. L'amour est un syndrome de la déroute, ma petite, c'est tout, basta. Ter-mi-né ! Vitalité et mélancolie jusqu'au délire. Dé-li-re, mon enfant. Rien d'autre au bilan que le sou-ve-nir. Souvenir de l'amour, l'ultime éclair, ma chère Lu. C'est tout ce qui reste, il ne pense qu'à toi, le mari empêché de tendre les bras vers l'amante qui fut son épouse. « J'étais bien dans ton aura, la joie m'a fait mal », écrivais-tu sur un bout de papier chiffonné, après notre première nuit. Tu as disparu avant que l'aube nous rende au monde. Ces mots sont en moi, lettre après lettre, écrit tournoyant du manque.

« J'étais bien dans ton aura, nous en payerons le prix ensemble. » Le mari et la femme connaissent le danger de l'ennui, le mari et l'amante connaissent le sortilège et la malédiction de la séduction. Tous, nous balbutions les mots sans queue ni tête du désir, de sa délirante impuissance. Dans ma cellule monacale de papyrus, le passé est présent et le présent écho du passé.

L'Oiseau Septembre porte le message de l'amour devenu haine. Transfigurés par l'amour et la haine, les pilotes aveuglés par la dévotion nous dispensent l'horreur.

La voix de Koch s'était éteinte, Gora était de nouveau seul, Dima était loin, tout comme Palade et Gaşpar et Larry Un-Deux-Trois-Neuf. Il serait bien sorti dans la rue pour accueillir l'Apocalypse parmi ses semblables et avec eux, mais il restait dans son ermitage à l'abri des hommes et de l'apocalypse.

Deuxième venue du Sauveur, la bataille d'Harmagedôn, l'apparition de l'Antéchrist, la planète sortie de sa trajectoire, le retour de l'Imam, le Premier et le Dernier, la guerre nucléaire. L'Astéroïde de la Damnation avait frappé, comme un bolide, la Cathédrale des Transactions Planétaires, où les courtiers, les usuriers et les magiciens de l'or entonnent, à genoux, toutes les quatre minutes cinquante-trois secondes, l'œil sur les courbes monétaires, la même prière laconique et lubrique : L'ARGENT-L'ARGENT-L'ARGENT-L'ARGENT.

Le professeur se rassit devant l'écran en flammes, il sortit un dossier blanc et vierge. Sur la couverture, en grandes lettres de sang : NÉCROLOGIE DE LA PLANÈTE.

8 h 45 du matin : les contrôleurs aériens de Boston interceptent une voix dans la cabine Flight 11. « Nous avons des projets », annonçait la voix dans un anglais approximatif mais intelligible. « Tenez-vous tranquilles et tout ira bien. » L'avion fait demi-tour, modifie sa route, direction la Métropole du Diable.
8 h 46 : un avion non identifié, ayant à son bord 92 passagers, heurte le grandiose édifice de la globalisation, le World Trade Center. Les étages brûlent, l'installation de gaz explose. La fumée recouvre le ciel et la terre, les fourmis courent, hagardes, dans les rues environnantes.
9 h 05 : Alerte FBI. Un deuxième avion, avec 64 passagers à bord, percute le World Trade Center, en explosant au moment de l'impact.
9 h 37 : Un Boeing 757 – American Airlines 77 – franchit trois des cinq cercles concentriques du Pentagone, la Forteresse du Pouvoir. Les bureaux du dieu Mars sont en feu.
10 heures : Effondrement de la tour de Babel gauche du WTC, 110 étages.
10 h 10 : Les aéroports du Nouveau Monde sont fermés. Le Front démocratique de libération de la Palestine nie son implication dans le Massacre des Infidèles.
10 h 12 : Nouvelle explosion au Pentagone, le bâtiment le plus sécurisé au monde.
10 h 15 : Évacuation de la Maison Blanche.
10 h 24 : Effondrement de la deuxième tour de Babel.
10 h 25 : Au Liban, les Palestiniens célèbrent la victoire contre les Yankees.
10 h 35 : L'avion Air Force One avec le président de la Superpuissance Satanique, escorté par 50 avions de chasse, se dirige vers le bunker présidentiel.

Cinq heures depuis que le professeur Gora avait commencé la première des journées qui lui restaient à vivre. Il regardait les rangées de livres, les gants blancs sur la table, les grosses lèvres rouges de la présentatrice qui débitait les informations. Les chaînes CNN, CBS, NBS, PBS, MSNBC, les chaînes de variétés, de sport, de rock, de porno transmettent toutes le spectacle de la formation Herostratus. Le tube de la Purification, sur un texte de Yussama-Oussama Ben Laden.

La tour de Babel des Transactions, la Forteresse du Pentagone, la Maison Blanche du Clown Blanc… C'est tout ? Et la Bibliothèque ?

Gora se sentait insulté. L'explosion planétaire à laquelle il avait l'honneur d'assister insultait le professeur Augustin Gora : il ne supportait pas l'association des emblèmes de l'Argent et du Pouvoir ! Le groupe des 19 kandjars Herostratus n'était pas digne du Grand Final ! Les coupe-jarrets ne connaissaient pas le Coran, ces fanatiques ne connaissaient pas la magnifique langue de la Bibliothèque.

La Bibliothèque renferme Tout, espèces d'analphabètes ! Les souvenirs et les projets du monde, le génie et la folie des fidèles et des infidèles, la Bible des Prophètes juifs et le Coran de votre Prophète et le Testament du Prophète crucifié et le *Mein Kampf* du prophète-bouffon et le *Manifeste* du prophète marxiste. Les décrets de l'Inquisition et la Déclaration des droits de l'homme, les jeux de l'enfant Mozart et de Van Gogh, l'homme à l'oreille coupée, Homère, Krishna et Confucius, mesdames Bovary et Karénine, mère Teresa, le boxeur Cassius Clay et l'annuaire du téléphone du Bucarest de 1936. Tout, tout, même la plaquette de vers de l'adulé Ben Laden traduits dans la langue de l'adulé William Shakespeare, les vers de Iossif Vissarionovitch Djougachvili et de son rival Mao Zedong.

C'est de la Bibliothèque que nous vient tout, non du Bordel Transnational du Commerce ni de la Citadelle des Fusées ou du Ranch présidentiel.

Irrité, Gora coupa la communication avec l'Apocalypse.

Le nécrologue de la planète avait besoin de Mynheer. Il sortit de son tiroir les feuillets où il avait noté la rencontre de Peter avec Murphy, le policier.

« *Dima affirmait que nous vivions dans un monde désacralisé », répondit Gaşpar. Le bedonnant Patrick fit un bond sur sa chaise. « Un monde qui n'a plus rien de saint. Le sacré se dissimule dans le profane », poursuivit Gaşpar. « Le monde est plein d'églises, de mosquées et de synagogues. Moi aussi je vais à l'église », murmura le policier. « L'État religieux nous veut tous. C'est là que le bât blesse. La blessure devient bombe. La bombe nous anéantira et nous rendra sacrés.* »

Il avait trouvé le lien ! Il devait le transmettre de toute urgence aux demoiselles qui, à l'écran, annonçaient la Fin. Il restait figé, son crayon rouge à la main, il avait repris son crayon rouge pour ajouter en marge de la page : Trop simple, Peter ! Le Vieux Dima se référait à la transcendance, pas à Dieu seul.

Le groupe des poignards sacrés jubilait dans le tam-tam du crime. Herostratus était le nom de l'inoubliable destructeur du temple d'Artémis à

Éphèse, dont personne ne se rappelle qui l'a construit. Personne ! Mais le nom de son destructeur persiste depuis des siècles dans la mémoire engluée des Terriens. Le groupe Herostratus avait appris à piloter et à détruire l'avion, mais il n'aurait pas su le construire. La destruction est drogue, oui, exaltation, et le grand tube des troubadours de la Fin.

Gora notait consciencieusement, pour la postérité, la Chronologie de la Fin.

10 h 43 : Un avion s'abat sur le centre commercial de Pittsburgh, Pennsylvanie.
10 h 56 : Yasser Arafat déclare que son organisation n'a rien à voir avec le désastre de ce jour historique.
11 h 14 : Le bâtiment des Nations unies est évacué, la statue de la Liberté se cache dans la fumée des explosions.
11 h 30 : Le général Wesley Clark déclare que cette action criminelle a été planifiée par le poète Ben Laden.
11 h 48 : Les services américains de contrôle et de prévention des maladies se préparent à contrer une offensive biologique.
11 h 57 : Appel téléphonique anonyme au consulat américain de Porto, annonçant l'explosion de l'ensemble de la planète.
12 h 17 : Disneyland ferme ses portes.
12 h 20 : Un inconnu revendique les attentats aériens au nom de l'Armée rouge japonaise, à titre de vengeance pour les victimes de Hiroshima et de Nagasaki. À la même heure, au téléphone de l'hebdomadaire nationaliste Al Wahdej*, une voix revendique l'attaque des tours de New York en arabe, avec un accent russe.*
12 h 25 : Le prix du pétrole augmente de 2 dollars sur le marché mondial.
12 h 26 : Mark Whening, porte-parole de l'ambassade américaine à Bucarest, remercie par téléphone les autorités et les citoyens roumains pour leur solidarité, et s'excuse de ne pas se présenter devant les journalistes de peur qu'on attente à sa vie.

Le professeur Gora interrompt à 12 h 27 la transcription des informations. Il se sert un verre de lait et contemple le liquide blanc et rafraîchissant de la genèse, avec la soif régénérée d'un survivant.

12 h 48 : Ahmed Muttawakil, ministre taliban des Affaires étrangères en Afghanistan, rejette les insinuations selon lesquelles le poète Oussama Ben Laden aurait organisé le massacre.
13 h 04 : L'analyste politique Jonathan Eyal qualifie les événements du jour comme « l'action de ce genre la mieux planifiée de l'histoire ».
14 h 32 : Deux porte-avions arrivent dans la rade de Manhattan pour prévenir les attaques imminentes.
15 h 35 : On annonce un possible attentat au siège de l'OTAN, à Bruxelles.
15 h 27 : La base militaire d'Aviano se déclare prête au combat.
15 h 59 : L'avion Air Force One se dirige sur Offutt, Nebraska, où se trouve le commandement stratégique de l'aviation militaire. La Maison Blanche annonce que la

Première Dame et les deux Premières Filles d'Amérique se trouvent, Dieu merci, dans des abris sécurisés.

Le professeur Gora semble soudain accablé par la nouvelle de la Présidence. Il interrompt de nouveau le contact avec la planète, il se sent fatigué. Il se couche. Il dort d'un sommeil profond, léthargique, s'agite sur son drap, n'arrive pas à se libérer de sa conversation avec Eva Gaşpar. Dès les premiers instants de l'attaque, Eva Kirschner-Gaşpar était devenue hystérique. Elle n'avait plus de nouvelles de Peter depuis longtemps. L'errant ne cessait de s'éloigner, mais il n'y a pas d'éloignement suffisamment lointain, les fléaux vous trouvent n'importe où. Sorti du ventre ensemencé à Auschwitz, Peter avait plongé dans l'enclos socialiste, puis dans la folie libre du monde libre. Et maintenant, maintenant, où achève-t-il le cycle ?

Difficile de calmer Eva. Plus difficile encore de la laisser sans réponse. Le professeur Gora se sentait responsable, il était le seul avec qui Eva avait maintenu le contact depuis que Peter était arrivé dans le Nouveau Monde. Non, Peter ne fait pas partie des victimes, chère madame Gaşpar, une fois que la démence de ces journées sera passée, nous aurons des nouvelles de cet étourdi de Peter. Tous, oui, tous ses proches du paradis des Carpates, le docteur Koch et son assistante, Ludmila Serafim, et son ex-mari, Augustin Gora, madame Beatrice Artwein et l'homme soviétique Boltanski, nous aurons tous des nouvelles de notre bon Peter.

Il est vrai qu'il avait un rendez-vous prévu ce matin-là, précisément au World Trade Center. Malheureusement, Peter devait rencontrer un avocat spécialiste de l'immigration, payé par le professeur Gora, juste ce matin-là, et justement dans l'immeuble maudit. Le rendez-vous avait été pris plusieurs mois avant la disparition de Peter, Gora avait payé un avocat célèbre et cher.

Mais ce n'est pas une certitude fatale, pas du tout, on ne sait pas s'il s'est rendu au rendez-vous, on ne sait même pas s'il se sera souvenu, dans ses pérégrinations, du jour et du lieu du rendez-vous ou s'il se souciait de cette corvée bureaucratique. S'il avait quand même décidé d'y aller, ce ne pouvait être aux premières heures du jour. Peter a du mal à se lever, comme vous le savez, l'Hôtel Esplanade est loin du grandiose World Trade Center, le rendez-vous devait être pris aux environs de midi.

Un autre point favorable. Il y a une demi-heure, une source absolument sûre affirmait que les fils et filles du peuple élu avaient été avertis la nuit précédente, par des réseaux spéciaux, de ne pas se trouver dans ou à proximité des tours de Babel au matin de la grande manipulation. Une manipulation, naturellement : le spectacle auquel nous avons tous assisté est, en réalité, une mise en scène grandiose. Les 19 acteurs sont, en fait, officiers des forces spéciales de la CIA, instruits en langue arabe et tradition musulmane. Herostratus, le nom de code de l'opération, a été choisi par un brillant diplômé de Harvard, Samuel Knish, chef du projet. Ses parents ont été assassinés quand ce garçon et sa sœur jumelle, Judith, avaient cinq ans. Ils habitaient un village isolé, à la frontière libanaise. Samuel est historien de l'Antiquité, obsédé par les relations entre Athènes et Jérusalem, c'est pourquoi il a nommé le groupe de kandjars « Herostratus », du nom du fameux destructeur grec.

Eh bien, aucune des 2 974 victimes du massacre ne fait partie du peuple élu ! Aucune !…Vous avez raison, le Tout-Puissant a récompensé ceux qui furent les premiers à le reconnaître et avec qui il a conclu l'Alliance sacrée. Et s'il y avait, malgré tout, quelques sacrifiés, il s'agirait de négligence… oui, il y en a eu.

Dans son sommeil, le professeur Gora voit l'écran planétaire et explique à Eva les chiffres donnés par la messagerie électronique : 246 victimes dans les avions capturés qui ont explosé, 2 603 à New York, au World Trade Center et au sol, 125 au Pentagone du Pouvoir. À 8 h 45 ce matin-là, il y avait 17 400 civils dans les deux tours de Babel, d'autres sources parlent de 14 154. Ceux qui se trouvaient au-dessous de la zone d'impact ont été évacués rapidement, d'autres sont morts sous les décombres, certains ont couru vers le toit, mais l'accès en était bloqué et ils se sont jetés dans le vide. Des centaines de pompiers sont morts eux aussi dans leur héroïque opération de sauvetage. Presque aucun des sacrifiés, je le répète, presque aucun, n'était un coreligionnaire de Peter ! Vous avez raison, il n'y a pas eu seulement la main du Tout-Puissant qui voulait racheter la faute d'Auschwitz, il y a eu aussi la solidarité de ceux qui ont appris la nécessité de s'appuyer toujours, toujours, comme vous le dites si bien, uniquement sur eux-mêmes.

Peter et ses coreligionnaires sont sains et saufs dans la Ville de la Lune, comme il avait coutume de nommer la métropole des migrants. Grâce

à lui, je suis persuadé que Tara, Deste et madame Monteverdi avec ses adorables félins s'en sont tirées elles aussi. Je suis persuadé qu'il les avait mises au courant du secret qu'il détenait, quand elles ont décidé de l'accompagner. Peter est un hurluberlu au cœur d'or, généreux, bon comme du bon pain.

Il y aura des suites déplaisantes, certes, pour Peter comme pour ces demoiselles, mais pas la mort. Peter appelait Nymphomane la sorcière à la faux et jouait à cache-cache avec elle. Il se plaisait à dire qu'ici, en Amérique, il maîtriserait le jeu. Soyez sûre qu'il a dérouté la cannibale cette fois encore.

Ce qui s'est passé aujourd'hui marque le début du nouveau millénaire du soupçon et de la faute. La puérile farce de collégienne que Deste s'est permis de jouer deviendra, hélas, inévitablement plus suspecte encore qu'elle ne l'était. Il y aura des enquêtes, des personnalités comme Atatürk et Borges seront convoquées, mais aussi le président Avakian, le professeur Anteos, madame Tang et l'étudiante Tara Nelson. Surtout Deste Onal et son mari, établi en Autriche, sa famille réfugiée en Allemagne, sa parenté de Sarajevo et de l'ancien Empire ottoman et même Peter, oui, Peter Gaşpar et sa cousine Lu, Koch, le médecin, Boltanski, le Soviétique, Beatrice Artwein, l'Italienne, et cela ne m'étonnerait pas, pas du tout, que le professeur Gora soit inclus lui aussi dans la parade des suspects.

La journée se prolongeait, il ne pouvait pas dormir. Gora s'était tourné et retourné en gémissant jusqu'à ce que, finalement, il se réveille. Il était interdit de s'absenter dans cette mise en scène apocalyptique non-stop ! On répétait, on multipliait les nouvelles de l'attaque en ce jour fatal, puis le lendemain, et ensuite ce fut une unique journée grandiose, sans cesse prolongée et sans fin.

Dans la splendeur du crépuscule, la ville était silencieuse, soudain muette. De longs convois de piétons retournaient chez eux. Métros figés. Le syndrome de la tristesse et de la discipline, de la solidarité et de l'horreur avait uni les habitants hier encore si pressés et si désunis. Comment ne pas soupçonner tout le monde et comment ne pas pressentir le désastre auquel mènerait la chasse aux suspects ?

Le professeur Gora avait de plus en plus besoin d'un interlocuteur. La pièce s'était amenuisée, son occupant aussi.

La rencontre avec Eva Gaşpar avait duré. Il lui avait parlé longuement, elle l'écoutait comme une sourde-muette, à peine sortie du crématoire. Il n'était pas du tout certain d'avoir apaisé sa panique. Ce n'eût d'ailleurs pas été naturel qu'il y parvînt. Il était content de revenir à ses interlocuteurs habituels.

Les livres, oui, voilà ma redoute, chère Eva. Vous vous rappelez quand Peter a commencé, peu à peu, à préférer les livres au basket ? David était encore un homme valide et lucide, pas un handicapé dans un asile. Désespéré de voir la transformation de Peter. À juste titre. Toujours plus bizarre, avide de lectures, solitaire. Peter n'était plus le même, personne ne reste le même après ce genre d'initiation astrale.

Une menace de mort au moyen d'une citation tirée d'un livre, qui a parlé d'une chose pareille ? Il fallait que le destinataire se casse la tête, qu'il découvre le code et après cela, après seulement, qu'il en ait des sueurs froides, poursuivi par des fantômes qu'on ne pouvait chasser ? Un code de la secte… La secte des lecteurs a envoyé à notre ami un appel chiffré par une jeune fille qui avait lu des livres, elle aussi. Un signe de reconnaissance, d'estime, et un avertissement. Une citation, trouve-la, réveille-la et fais-la parler si tu peux ! La menace ne venait pas de la Nymphomane, mais de la secte, si toutefois la Nymphomane n'était pas précisément la déesse de la secte. Peter a souffert non seulement à cause de la peur et de la solitude, mais aussi parce qu'il faisait partie de la secte, lui aussi. Il voulait déchiffrer l'appel à tout prix ! Question d'honneur et de fierté.

Nous sommes comme les chiens, chère Eva, nous nous flairons et nous reconnaissons immédiatement dans la langue des citations et des énigmes. Il n'arrivait pas à identifier la source de la citation, ce pauvre Peter ! À mourir de rire, de cette mort qui t'invite aux palabres. Il avait en lui cette citation, mais dans la langue de sa jeunesse. Il ne parvenait pas à la localiser et à la transférer dans le langage du nouvel âge. La jeunesse lui rappelait qu'elle ne revient jamais, quoi qu'on fasse.

Finalement je l'ai aidé, non seulement parce que vous m'avez demandé dans vos lettres hebdomadaires de vous tenir au courant de son évolution après sa séparation de Lu, mais aussi parce que cette citation avait marqué ma vie autrefois. Je n'étais pas omniscient, comme le disait Peter, mais j'avais vécu cette citation, je ne m'étais pas contenté de la retenir. Je

fréquentais, il y a longtemps, un groupe d'étudiants pour qui la lecture était devenue la drogue suprême. Ils cherchaient dans les textes toutes sortes de sens cachés. La tyrannie stimule le besoin de cachettes et le dialogue ésotérique. Dans la mansarde suspecte des lecteurs suspects, on parlait de livres anciens et nouveaux qu'il était difficile de se procurer, de codes et de significations secrètes. C'est là que j'ai découvert pour la première fois « La mort et la boussole », dont la charmante étudiante de Sarajevo allait tirer la menaçante citation, des années plus tard.

Une coïncidence au-delà des terres, des mers et des méridiens ! Qui aurait pu l'imaginer, hormis les sectateurs eux-mêmes ?

Ici, sur les rivages de la liberté, la Secte est plus restreinte, naturellement, privée du nerf des sycophantes, mais ici aussi les errants et les somnambules à la recherche de l'étoile Polaire s'enfoncent jusqu'au cou dans les souterrains et les célestes trous noirs de l'ésotérisme. Palade et son grand maître Dima ont écrit ensemble, Augustin Gora a écrit lui aussi sur ce récit énigmatique et surestimé qui a fait tourner la tête de cette espiègle Deste.

Je connaissais cette citation par cœur. Dans presque toutes les langues de la terre. Voilà la vérité, toujours plus simple que l'on ne croit.

J'ai sorti Peter du pétrin pour l'enfoncer dans un autre, pire encore. « J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs », déclarait l'aveugle de Buenos Aires. C'est-à-dire l'incertitude. J'ai fait l'erreur d'évoquer ces mots en parlant à Peter. Une fois indiquée la source de la citation, son incertitude augmenta. Peter avait fait le lien avec l'assassinat de Palade et l'obscur passé de Dima, où l'ésotérisme avait joué un rôle funeste. On aurait dit qu'il revivait le socialisme de la captivité ou la terreur des archanges à croix gammée, poursuivi par des ombres omniprésentes, avec des yeux, des oreilles et des armes parfaites. Heureusement l'enfer où il était plongé n'a guère duré. L'énigme a vite été éventée. La lettre de menaces était le jeu d'une enfant. La farce a vexé Peter et l'a chassé dans le désert de l'Amérique.

Oui, il y aura des suites, des vengeances, des arrestations, des assauts. C'est peut-être la raison pour laquelle Peter tarde à réapparaître, il attend que les choses se calment. En tout cas, Peter est vivant. Quels que soient les désagréments auxquels il doit faire face, ça ne se compare pas au massacre d'aujourd'hui.

Aujourd'hui aujourd'hui aujourd'hui, répétait Gora devant l'écran le jour même et les jours suivants, réunis en une seule journée longue et épuisante.

Notre cher Peter, madame Kirschner, était donc entré dans le jeu initié par la belle de Bosnie ottomane, avec Tara, Avakian et Anteos. On va enquêter sur eux, naturellement, comme sur tant d'autres, les musulmans, Grecs, Arméniens, Russes ou réfugiés de toutes sortes, mais aussi sur des Américains, croyez-moi.

Les jours et les nuits s'effacent vite, les mois, les années et nous autres mortels, aussi, mais l'irruption de l'Oiseau Septembre continue, étrange paradoxe astronomique. Des semaines, des mois, des saisons en un seul jour dilaté et damné.

Vous avez peut-être entendu parler, chère Eva, de la formidable Margarete, dite Margot, Américaine, non Irakienne ou Iranienne. Margot H. a survécu à la catastrophe et appris que son fiancé, David, avait péri dans l'explosion. Traumatisée, elle a décidé de ne pas se laisser abattre, de mettre son énergie américaine au service de la Cause. Elle prend la tête de l'Association des survivants de la tour de Babel, demande et reçoit le soutien de sénateurs et de banquiers, de sociétés de télévision et de bienfaisance. Son récit va droit au cœur tourmenté des endeuillés, apaise leur douleur inconsolable. Elle a vécu des scènes atroces parmi les cadavres, elle a senti l'odeur de chair brûlée, vu des entrailles humaines voler en l'air. Dans ses derniers instants, elle pensait naturellement à David, son fiancé, à sa robe de mariée et aux serments d'amour. Un pompier m'a sorti dans ses bras, allait raconter Margot, la malheureuse veuve revenue de l'autre monde, il m'a confiée à un autre qui m'a transportée jusqu'à l'ambulance. Nous n'avons pas pu y arriver, nous nous sommes cachés sous un camion, il m'a couverte de son bon corps massif, racontait la faustienne Margarete à la planète attendrie, l'air était brûlant, je ne voyais rien, j'ai survécu grâce à son masque à gaz jusqu'à l'arrivée des secours. L'Amérique et le monde l'écoutaient, pétrifiés, pleurant et puisant du courage dans ses paroles courageuses. Elle ne s'avouait pas battue, elle luttait avec elle-même et avec le destin, pour vaincre et aider ses semblables à vaincre.

Seuls les mots étaient étranges, chère madame Eva. On aurait juré les avoir entendus constamment et en d'autres circonstances. Des clichés fatigués contrastant avec des circonstances aussi violentes, personnelles et

extrêmes. Le langage, pourtant, le langage dit tout finalement ! Le style c'est l'homme, avons-nous appris. Les doutes n'ont pas tardé, on a découvert que la courageuse Margarete, avec sa brûlure étendue sur tout le bras gauche, n'était pas à New York le 11 septembre 2001, mais en Espagne, où elle suivait les cours d'une université catalane.

Elle allait rentrer en Amérique un an après ce Septembre Noir et concevoir très soigneusement son récit. David était effectivement mort, bien qu'il appartînt au peuple élu. Les équipes d'alerte l'avaient tout simplement oublié dans la nuit où avait été déclenchée l'opération de secours secrète. La famille de ce pauvre David avait tout de même été avertie par les réseaux spéciaux, mais devant les caméras et devant la justice, elle déclara n'avoir jamais entendu parler d'une conspiration du secours, pas plus que de la fameuse Margarete. La première affirmation nous aurait fait douter de la deuxième, s'il n'y avait eu des preuves difficilement contestables quant à l'imagination de la mystificatrice, dont elle n'abusait pas pour la première fois.

Il faut de tout pour faire un monde : tel est le jardin de Dieu, l'Unique. Plein d'une multitude de toutes sortes. Gens multiples se multipliant dans les airs et sur la terre, comme disait l'ami Palade. Mondes multiples, tel est le jardin de notre Maître, le Seul et Unique.

Les jours, les nuits et les mois suivants, Gora, l'ermite, avait donc besoin d'un interlocuteur ! Tant de choses restaient à discuter, il était las de ne dialoguer qu'avec lui-même. Le silence d'Eva le déprimait.

Sur la table, le grand album *A Day in the Life of America* avait été remplacé par une pile de livres sur le rabbin Paul de Tarse, l'exilé qui semait la discorde partout où il passait, et sur les prophètes rebelles qui l'avaient précédé et suivi. Propagande et agitation pour unir le monde sous une même bannière ! Tous seront admis et égaux, convertis à la nouvelle foi, la seule valable, il suffisait d'accepter la foi unique, de s'enrégimenter dans l'armée de la foi unique. Jésus ne s'adressait qu'à sa contrée et à sa tribu sans l'ambition de convertir, candide et saint comme Mychkine, l'idiot légendaire, comme Aliocha Karamazov et leurs frères des autres légendes. La modernité mondialisante remonte à Paul.

Les infidèles restent marginaux et malheur à eux, nous apprennent Lénine, Mao Zedong, tous les ayatollahs et la ferveur fasciste. Le poète Yussuma-Oussama était-il le nouveau saint Paul qui décrète qui est élu et

qui damné ? Les terroristes suivent ses ordres, sourds-muets, comme sous hypnose : qu'ils démolissent ce monde de péchés, qu'ils instaurent l'Absolu et qu'ils écourtent le chemin du Paradis.

Le péché ne se cache pas au Pentagone ni au World Trade Center, mais dans la Bibliothèque, pauvres égarés ! Les poèmes d'Oussama côtoient l'impudique poésie beatnik, le Coran de l'Ayatollah et les épîtres de Paul, Einstein, le *Manifeste* de Karl, *Mein Kampf* et Dante. Les livres des cuisiniers impériaux sont à côté des manuels d'interprétation des rêves en 888 langues et dialectes du monde. La guerre et le négoce ne sont que des jeux, dans le labyrinthe des jeux qui animent l'apathie de nos semblables.

Voilà ce que je fais, chère Eva, je bavarde avec l'ermite Oussama et Paul, l'itinérant, en attendant le coup de fil de notre cher Peter. Peter Gaşpar, non l'apôtre Pierre.

J'ai passé les dernières nuits en controverses inutiles avec l'apôtre Pierre de la Terre Sainte et l'apôtre Paul de Cilicie, la Grèce de la Diaspora. Je voulais savoir ce qui se serait passé si, dans leur rivalité, Pierre de Galilée avait été plus fort que le Grec-Juif Saül, devenu Paul.

Qu'est-ce qui se serait passé si… est un autre jeu grâce auquel nous tuons l'ennui, la maladie n'ayant pas épargné le Tout-Puissant lui-même qui a catapulté les 19 coupe-jarrets dans le ventre de l'Oiseau Septembre. *Qu'est-ce qui se serait passé si…* est le code de la secte qui érige et dévore les bibliothèques. Les rayons sont pleins de bibles et de manuels de guerre, de contes sur les fourmis et les dragons, de cartes du ciel, d'albums de philatélie, de dialectes de la terre.

Eva Gaşpar était restée dans le long sommeil des après-midi de Gora, maintenant réveillé et protégé de nouveau par la redoute des livres.

Le professeur, mal luné, pensait à la bibliothèque et aux livres. Et aux mots. Avec un seul mot, le scribe de Saramago change l'histoire du Portugal, les rois de Shakespeare règnent dans l'esprit de l'auteur, Dante exile en Enfer le pape de son temps, comme marchand de biens spirituels, Napoléon devient une doublure d'opérette dans la chronique de Tolstoï, Roth installe Lindbergh, le pro-hitlérien, dans le fauteuil présidentiel de Roosevelt, la fantaisie de Rushdie, l'infidèle, rend sataniques les versets sacrés, le bouton atomique est allumé sur Start. Mynheer est né dans la *Montagne magique* d'un livre, Pierre et Paul vivent dans les pages de l'Évangile, le prophète Oussama habite dans le Coran et dans le Croissant

de la Guerre Sainte. La malchance de notre cher Peter vient aussi des livres. Je l'ai plongé dans la biographie et la bibliographie compliquées du Vieux, un drogué des livres, égaré par sa bibliothèque en flammes, regardant les pages et les âges s'évanouir dans le néant. Je n'ai pas pu l'oublier quand on m'a sommé de le démasquer pour les fautes qui méritaient d'être démasquées, mais je n'ai pas oublié non plus les millions de Jésus brûlés dans les fours crématoires avec les livres qu'ils portaient dans leur cœur, ni le rabbin Yehoshua de Nazareth qui portait en lui un livre et a été à l'origine de milliers d'autres.

Je suis convaincu que Peter Gaşpar est vivant, mais je n'ignore pas l'inquiétude de sa mère. Toutes les semaines elle m'interroge sur le sort du disparu. Lu m'a souvent parlé d'Eva Kirschner-Gaşpar à l'époque où nous discutions de la possibilité d'avoir nous-mêmes un enfant. Même irradié, alors, par l'adoration amoureuse, je me posais toujours des questions. Peter Gaşpar représentait la renaissance après la mort du couple Eva-David Gaşpar, pourquoi notre héritier ne serait-il pas le sceau de l'illumination qui nous était offerte ?

Le surnom de « Mynheer » venait d'un livre et de la parodie imaginée par Peter lui-même, la menace de mort citait un auteur qui s'était proclamé prêtre de la Bibliothèque. Les terroristes d'aujourd'hui, d'avant-hier et de demain suivent les citations de livres qu'ils croient écrits par le Grand Anonyme. Que sont les pauvres bureaux de transactions mercantiles ou guerrières auprès du Temple du Verbe ? De vulgaires diversions puériles ! Les aventures grandioses sont vécues dans les grandes salles silencieuses où l'Amour invente ses codes de refuge dans la science, le lyrisme, la navigation, la gastronomie ou l'astronomie. Des traces d'éther et de sang maculent les pages des manuels et des épîtres accumulées depuis des millénaires, l'invention récente du petit écran d'offres et de dialogues laconiques, a eu lieu également dans la Bibliothèque.

Les jours et les nuits qui suivirent le jour et la nuit du 11 septembre 2001 trouvèrent Gora captif du même dialogue avec le néant.

Il y eut un jour et il y eut une nuit, et il y eut le lendemain et les jours, les semaines, les saisons qui suivirent : jour et nuit infinis des incertitudes.

Le soir tombait, la lumière vibrait dans le paysage paisible de la fenêtre. La terre continuait de tourner sur son axe et autour du soleil qui se

couchait, mélancolique, comme jadis, les gants de Lu et les livres sur les étagères étaient à leur place, vivants.

Le professeur Gora attendait chaque jour l'attaque de la Bibliothèque. Sa Bibliothèque et toutes celles du monde. Une attaque simultanée et décisive contre toutes les bibliothèques, auprès de laquelle la Tour des Transactions et la Tour des Fusées n'étaient que de mesquines improvisations. Un jour historique gravé en rouge et noir.

Le téléphone était en panne ou l'abonné ne répondait pas, ni au cours de la journée et de la nuit historiques ni ensuite. Un soir, à onze heures, je réussis pourtant à le joindre.

– Je vais bien, répondit mollement le professeur.

Il ne s'attendait pas à ce que je l'appelle bien qu'il m'ait appelé, si souvent, à propos de Gaşpar ou de Marga Stern. Il m'avait parlé aussi des lettres d'Eva Gaşpar et de la succession des heures du 11 septembre 2001 qu'il connaissait par cœur, de saint Paul, de saint Pierre, d'Oussama Ben Laden et de l'objectif que ces terroristes stupides et ignorants avaient raté : la Bibliothèque.

J'avais préparé une histoire piquante sur Lu et Michael Stolz. Mieux valait différer, je profitai de la prolixité inattendue de Gora.

– Il arrive que la farce précède la tragédie, non qu'elle lui succède, comme le croyait Marx. Je pense à la lettre que Peter a reçue et au récit de Borges.

Je le laissai résumer encore une fois l'histoire. Je promis de le rappeler bientôt, pour tenter un dialogue normal, en temps normal.

La conversation suivante débuta, comme je le projetais, par la nouvelle à propos de Stolz et de Lu. La seule chance, à mes yeux, de le sortir de sa solitude après le choc. Je commençai tout à trac. Il écoutait, silencieux, sans réagir, comme si c'était une anecdote sur des inconnus. Il ne me demanda pas d'où je tenais les détails. Puis il se permit des questions prévisibles.

– Une fête ?

– Un anniversaire. Un prétexte. À Long Island, chez un couple administrant un club de banquiers. Le mari, ancien pilote, a fui en Occident. D'abord la Belgique, puis l'Amérique. Grâce à des pressions politiques, il a réussi à faire venir sa femme, professeur de gymnastique. Reconvertie ici en

dessinatrice de mode. Ils administraient le club ensemble, s'en servaient quand il n'y avait personne. La fête a eu lieu un de ces jours-là. Dans la période suivant la grande attaque. Lors des catastrophes naturelles et ensuite, les instincts sont exacerbés. Parfois jusqu'à l'hystérie. Lu est une ancienne camarade de lycée de Raluca, la prof de gymnastique, Stolz est venu avec une jeune Africaine superbe qui captait tous les regards. Lu a fait son apparition assez tard, avec le docteur Wu, le confrère de cabinet de Koch. L'atmosphère était déjà très chaude, mais personne ne pensait qu'on en arriverait à des échanges de partenaires.

Gora écoutait, ne demandait pas de détails.

Il ne semblait pas impressionné par mes insinuations excessives.

Si ce n'était pas un stratagème et qu'il était effectivement devenu indifférent au présent de Lu, Gora m'offrait une bonne nouvelle.

*

La grande ville avait des banlieues pastorales. Immobilité solennelle. Écureuils gris, chat roux. Corneilles, cortège hautain de dindons sauvages. Parmi les broussailles, des chevreuils.

La forêt avait fait irruption la nuit dernière, blanche, neigeuse, et elle avançait maintenant de toutes parts. Les branches se débattaient, la poudre blanche tombait, furieuse, des grands arbres plantés dans la terre qui avançait elle aussi, toujours plus près, puis se retirait.

La forêt était au loin, à l'horizon, mais elle enflait en s'approchant, blanche, gelée. Comme dans un film muet. On n'entendait aucun bruissement, rien. Les branches se prosternaient, agitées, près de craquer, le vent fouettait la poussière des flocons, mais on n'entendait rien. Silence dolent, puis mouvement. Cet étrange va-et-vient n'en finissait pas.

Maintenant, aux premières heures de la matinée, les arbres étaient immobiles, solennels. Les corneilles atterrissaient et décollaient parmi les écureuils turbulents. C'était tout, rien de plus, de l'autre côté de la fenêtre, silence, pas un bruit, pas même un bruissement. On n'entendait rien, pas même les voitures qui passaient sur la route, rien.

Le professeur Gora ne s'intégrait pas, ne s'était jamais intégré au paysage. Il le ressentait déjà dans son ancien pays et, à plus forte raison, sur ces nouveaux rivages, intrus égaré dans une nature inconsciente.

Il regardait son environnement autrement que l'année précédente. Plus attentif à ce qui existait et continuerait d'exister quand l'observateur aurait disparu, avec la génération d'écureuils, de corneilles, de chevreuils sveltes et obtus qui peuplaient son séjour. La forêt serait toujours là, comme la rivière qui coule dans la vallée depuis des siècles. Dans la forêt de son pays aussi, il aurait été une incarnation périssable, le cobaye d'un instant de l'implacable. Les traces de sa trajectoire terrestre s'effaceraient pour finalement disparaître tout à fait. Il ne laissait derrière lui ni enfants ni petits-enfants. Même s'il en avait eu, la postérité n'aurait pas modifié son cours et ses cycles. Il avait découvert le code des limites.

Banale mélancolie ! Stimulée par un message téléphonique, c'est tout !

– Le résultat de L'IRM révèle des artères bouchées à 60 ou 70 %. Ce ne serait pas trop mal à votre âge. Mais je suis sceptique. Ça pourrait être pire. Il faut vérifier. L'âge du patient exige des précautions.

Tout âge, d'ailleurs, avait aussitôt ajouté le docteur Bar-El. L'âge, de nouveau ! C'est déjà ce qu'avait dit Koch. Son ancien camarade de classe. Il lui avait demandé s'il avait fait récemment un test cardiaque.

– Non, pas récemment. Le dernier date d'environ huit ans. Ensuite j'ai changé de médecin, un docteur aux cheveux teints contre une doctoresse taciturne. Elle disait que ce n'était pas nécessaire.

– À ton âge, il vaut mieux en faire un. Je t'envoie chez un bon cardiologue, décida Koch. Il a sa couleur de cheveux naturelle. Il n'est pas taciturne, mais il est israélien.

– Ceux-là sont obligés de penser vite.

– À ton âge, tu as besoin de médecins rapides. Moi, je ne le suis plus guère. Chez nous, il n'y avait pas de raison de se presser.

C'est ainsi qu'avait commencé la comédie du grand âge.

Il est vrai que la jeunesse et les lieux d'antan avaient un autre rythme. Bien des années avaient passé depuis qu'Isidor Koch écoutait les confessions de son voisin de table Augustin Gora. Non dans la chambre, où ils faisaient leurs devoirs ensemble, mais dans la vaste cave de la famille Koch, pleine de bouteilles de vin et de vieux fauteuils de cuir. Izy, comme on appelait Isidor, écarquillait les yeux, stupéfait.

– Qui ça ? Tu veux aimer le peuple élu ? Ça va pas la tête ? C'est la puberté… Tu es tombé amoureux du peuple de Jésus qui a crucifié Jésus ? Ce n'est pas ce que vous dites, vous autres ? Nous l'avons crucifié et nous payerons ce péché pour les siècles des siècles. Tu veux changer de légende ?

– Si c'est une légende, je peux en changer à ma guise. Nous étions d'accord pour ne plus jamais dire vous autres, nous autres, eux… Jésus, oui, il a aimé son peuple. Les Romains avaient intérêt à le tuer… les Juifs aussi peut-être, encore que je n'y croie pas. Ils ne l'ont pas admis comme Messie, ils préféraient l'attendre. Ils préféraient une pensée inachevée, ouverte. L'idolâtrie est une idée fixe, c'est ça, l'idolâtrie. Mais tu ne comprends pas ce que je te dis.

– Je ne comprends pas et c'est mieux comme ça, répondit rapidement Izy.

– Tu ne sais rien, tu n'as rien lu. Moi, je suis du côté de Pierre, non de Paul.

Izy se taisait, pétrifié, comme si on lui parlait chinois.

– Pierre disait qu'on ne pouvait pas être chrétien sans avoir été juif.

– Parfait. Tu n'as qu'à te circoncire. Le zizi coupé… attends, je vais te montrer.

Izy fit le geste, prêt à déboutonner son pantalon. Gusti le repoussa, dégoûté, le petit Izy vacilla.

– L'apôtre Paul était un militant. Il voulait étendre le mouvement, le rendre international. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Moi, je suis du côté de Pierre.

– Tu es un âne, voilà ce que tu es. Tu changes de légende, tu l'as admis. Ça te passera, mon bon seigneur. Tu as déjà eu ce genre de crises. Tu voulais être Oblomov, Don Quichotte. Ce Hollandais-là, Peeperkorn.

– Qui suis-je, moi, Izy ? Personne.

– Tu es un brillant élève. Le meilleur de l'école.

– Tu parles ! Un cliché : Le petit garçon sage qui fait bien ses devoirs.

– Et tu ne les fais pas toujours. Tu veux quelque chose d'original ? Tu es mon ami, ça, c'est original. Toi, le brillant, tu es l'ami du gros paresseux de la classe. Izy, l'accordéoniste.

– Izy, vous êtes différents, vous autres.

– Tu avais dit qu'on ne parlait plus de vous autres, eux, nous.

– Vous avez souffert. Le mystère de la souffrance m'obsède.

– Ah bon… tu veux que je te crucifie ? Je vais m'entraîner, je te promets, je vais devenir le plus fort de la classe, de l'école, je me mets au boulot, je prépare la croix, les clous, la couronne d'épines.

– C'est toi, l'âne incurable, pas moi. Une bête, Izy, voilà ce que tu es. Ça suffit, on en reparlera quand tu auras évolué et que tu auras le droit de vote.

Des milliers d'années plus tard, le docteur Koch avait le droit de vote depuis longtemps, ces plaisanteries étaient oubliées. Le patient s'en était souvenu juste avant le grand examen.

– Chez quel cardiologue tu m'envoies ? Comment s'appelle-t-il ? El-Al ?

– Non, ce n'est pas une compagnie aérienne. Bar-El. Ça rime avec El-Al. Bar-El.

Le docteur Bernard Bar-El était grand et brun. Élégant, expéditif. Il pensait vite, avait pris aussitôt rendez-vous pour le test. L'assistant russe était, lui aussi, élégant, poli. Il prit attentivement la tension, le pouls, fit l'électrocardiogramme, injecta dans la veine le produit de contraste. Une demi-heure après, le tapis de course. Berni Bar-El tenait la main du cardiaque en observant l'écran de contrôle.

– Bien, bien, allez-y. Comment ça va ? Vous tenez le coup ?

– Oui, ça va.

Quand on croit qu'on va rendre l'âme, c'est fini : le docteur vous tape sur l'épaule.

– O.K., O.K., on arrête.

Il n'avait pas rendu l'âme, il ne s'attendait pas à cette interruption.

– Avez-vous eu des douleurs dans la poitrine ces derniers temps ? Essoufflement, élancements ?

– Non, rien… juste mon estomac. Je suis allé voir le docteur Koch.

– Le docteur Koch m'a envoyé l'endoscopie, la coloscopie. Votre estomac va bien.

– Mais le patient est mourant, c'était une blague chez nous. L'estomac me torture. Koch a changé plusieurs fois de médicaments. Peine perdue. J'ai un dragon dans les entrailles.

– O.K., on va arranger ça. Maintenant il nous faut une IRM du cœur. Rapidement. Je ne sais pas si votre assurance acceptera de payer. Vous êtes

prêt à payer ?

– Si c'est nécessaire, si c'est urgent…

– 7 à 800 dollars. J'appelle tout de suite l'hôpital.

Une heure après, le patient était à l'hôpital. La Noire de l'accueil, bienveillante, se pencha immédiatement, avec attention, sur la liste devant elle. Gora, oui, Augustin Gora.

Deux jours plus tard, Bar-El téléphona. Mécontent de l'investigation.

– Je ne crois pas au résultat. Il faut revérifier. L'âge du patient exige des précautions. Tout âge, d'ailleurs. Je vous inscris pour une angiographie. Appelez-moi, on fixera la date.

C'était ça, le message du matin.

Le fabuleux paysage d'hiver ne savait rien de Bar-El. Figé, photogénique, une splendeur. Le professeur regardait la forêt. À côté, sur le canapé, le grand et lourd album : *A Day in the Life of America*. Collins Publishers. Couverture bleue. Cavalier noir au chapeau noir, cheval noir et croissant de lune blanc, sur le ciel bleu de la nuit. En dessous : *We are frenzied and happy and hopeful : we are zealots and zanies and high school kids just starting to wonder what the world is all about…* frénétiques, heureux, pleins d'espoir : fanatiques et fascinés, des lycéens à peine éveillés aux merveilles du monde… c'est ainsi que les Yankees se définissent eux-mêmes avec humour. L'album de sa nouvelle famille.

Photo emblématique : une fille blonde avec un garçon blond, vêtus de blanc, dansent étroitement enlacés, les yeux fermés, transfigurés. *This is May 2, 1986*.

Où étais-je le 2 mai 1986 ? Lu se trouvait dans notre ancien pays, Pieter Peeperkorn dans une page de roman allemand, le futur patient, Gora, ne savait rien de ses artères bouchées et de l'angiographie.

*

Gusti Gora et Izy Koch étaient restés amis même après le rendez-vous secret dans la cave. La discussion s'était poursuivie, Izy toujours plus énervé, Gora toujours plus obstiné dans son choix qu'il se lassait de justifier.

« Il n'y a pas besoin d'amour, Gusti, répétait l'ami Koch. Il n'y a pas besoin d'amour, écoute-moi. Dans notre stupidité, c'est ça que nous attendons toujours. L'Amour. Être aimé, elle est bien bonne ! Après des siècles de haine et d'errance, qu'on nous aime tout d'un coup. Aime ton prochain plus que toi-même ? Le prochain ! Hum ! oui, je comprends… mais même le prochain ne peut être aimé autant qu'on aime sa propre petite peau. Un mensonge. Jamais plus que soi ! Ce n'est pas possible. Et si c'est possible, c'est trop. Pourquoi nous aimer ? Sommes-nous meilleurs, plus beaux ? Parfaits ? Nous ne le sommes pas. Donc : qu'on nous laisse tranquilles. C'est tout, c'est tout ! Tu m'entends ? C'est tout ! Qu'on cesse de nous demander d'être meilleurs, plus beaux, parfaits. C'est tout ! Il n'y a pas besoin d'amour, Gusti. »

Gusti se murait dans le silence. Il avait bientôt renoncé à aborder le sujet avec Izy ou qui que ce soit. Quand surgissaient des controverses ou des conflits sur ce thème tabou, des blagues sur les porteurs de papillotes ou les traditionnelles insultes, il quittait tout simplement la pièce. Étudiant, il procéderait de la même manière et plus tard, quand, assistant à l'université, il fréquenterait la mansarde où l'on débattait des questions brûlantes du monde, Lu ne saurait rien du choix juvénile de son mari pour l'apôtre Pierre, et Isidor Koch était déjà loin à cette époque.

Après le lycée, Izy s'était, ni plus ni moins, inscrit à l'Institut de culture physique et de sport ! Gora était stupéfait. Koch était devenu champion junior au lancer de poids, il faisait des haltères et de l'aviron. Isidor Koch, athlète ? Ce n'est pas avec ce genre d'image que ses coreligionnaires s'étaient acquis renommée et antipathies. Et comme si son choix exotique ne l'avait pas été suffisamment, Izy avait choisi Cluj pour étudier, la capitale de la Transylvanie.

« Tu as les mêmes cours ici. Pourquoi aller si loin ? »

« Là-bas, les gens sont plus sérieux. J'en ai assez des blagues sur moi et des blagues que je fais. Et puis, l'inconnu ! L'anonymat ! Pense donc, que personne ne te connaisse ! »

Gora souriait. Cluj était une bien plus petite ville que Bucarest, l'anonymat s'évaporerait très vite. Mais il ne contredit pas l'athlète, il le contemplait avec affection.

Un an après, Izy revint chez lui. Pas pour les études, mais pour dire adieu. Il avait été « racheté » par un riche oncle du Venezuela, il quittait le

paradis socialiste.

« Notre Max est devenu un magnat du pétrole ! De l'argent à la pelle ! Rappelle-toi bien… Quand tu voudras t'échapper, je t'achète. Ne t'attends pas à une tonne de correspondance, mais tu auras bientôt mon adresse. Bientôt. Si je change d'adresse, je t'avertis. Tu m'écris et je m'occupe de tout. Notre secret. Je ne le fais pas pour l'apôtre Pierre, mais pour saint Augustin Gora, le pécheur. »

L'adresse de Caracas était arrivée tardivement sur une superbe carte postale. Quelques mots. « Voici mon adresse et mes salutations. Vôtre toujours, votre Sainteté ! »

Gora lui envoyait régulièrement des nouvelles de leurs camarades de classe, sans allusions à la Patrie ou au Venezuela. Pas de réponse. Quelques années plus tard, il reçut une photo : Isidor Koch, étudiant en médecine, une raquette de tennis à la main, près d'un groupe de jeunes filles sveltes et souriantes. L'adresse au verso était celle du studio qu'il venait d'acheter à Caracas, près de l'université. Puis, après la fin des études, une photo de New York. Le mariage : Isidor et Isabel Motola. Synagogue élégante, mariés élégants, invités élégants. Au verso, quelques mots sur la mariée : médecin, américaine, fille d'un rhumatologue réputé. « Aujourd'hui, à notre mariage, sur la 5e Avenue, mon vieil ami Augustin Gora était parmi nous. Sa place est ici. Écris- moi. »

Gora ne répondit pas. La correspondance avec l'étranger pouvait diminuer ses chances, déjà fort incertaines, d'obtenir un passeport.

Arrivé dans le Nouveau Monde, il n'avait pas contacté le docteur Koch. Il n'était pas prêt pour une rencontre, il y avait trop de choses à revoir, beaucoup ne pouvaient même pas être revues. Izy se serait énervé du refus de Lu de le suivre. Dans la lettre où il lui parlait de leur première rencontre, Gora décrivait en détail la beauté, l'intelligence, la délicatesse de cet être merveilleux, sans évoquer son ethnie. Izy n'avait pas posé de questions. Non, il ne se sentait pas prêt à convaincre le docteur Koch que l'ethnie n'avait pas déterminé son choix ni détruit son ménage ou que la séparation d'avec sa femme n'avait pas ébranlé ses convictions.

Quand Peter Gaşpar avait fait son apparition, le professeur Gora était tout de même intervenu auprès de Koch pour qu'il engage Lu, son ex-

épouse. Izy s'était tu, longtemps, attendant des détails, on ne lui en avait pas fourni, il avait continué de se taire et il avait engagé madame Gora.

Gusti repoussait toujours, sous différents prétextes, le moment de revoir son ancien condisciple et ami, Koch semblait avoir compris qu'il y avait des dilemmes obscurs et n'insista pas. Lors d'une de leurs rares conversations téléphoniques, ils avaient décidé d'éviter ce sujet. Ils tinrent parole, jusqu'à ce que l'Oiseau Septembre fasse irruption. Gora avait appelé pour savoir si Lu était vivante, la nouvelle la plus importante du jour. Puis, silence. Puis, le dragon de l'estomac avait surgi, il fallait un médecin. Izy serait-il devenu comme les médecins américains, attentifs à la lecture d'ordinateurs et de statistiques, non des patients ? Autrement, il n'aurait pu tenir tête à la concurrence, se disait-il en allant au cabinet de son ancien camarade.

– D'où êtes-vous ? lui demanda le chauffeur de taxi.

– Des Balkans. Et vous ?

– D'Union soviétique.

– C'est grand. L'Union soviétique était grande.

– Les Balkans ne sont pas non plus un village. Moi, je viens d'Union soviétique.

C'est Peter qui lui avait recommandé ce taxi, bien avant de disparaître. Il l'avait averti : « Il appartient à notre jeunesse. »

– Boltanski n'est pas un nom lituanien ou kirghize.

– Je suis un homme soviétique. C'est ce que j'ai été, et je le suis resté. Vous allez voir un médecin, si j'ai bien compris.

– Oui, un ancien camarade de lycée.

– Des Balkans ?

– Des Balkans. Il m'aide à trouver le spécialiste dont j'ai besoin. Et que faisiez-vous, là-bas, en Union soviétique ?

– L'armée. J'étais dans l'armée. L'armée Rouge.

– Avec ce nom-là ?

– Avec ce nom-là. Israel Leova Boltanski. À l'École militaire nous étions deux comme ça. Sur 4 000 élèves. Bonnes notes, ils ne pouvaient rien nous faire. Je suis resté soviétique. Si un ami m'appelle à deux heures du matin et qu'il a besoin de moi, je réponds : présent. Aussi fatigué ou malade que je sois. Malade, je le suis. J'ai les reins en compote. Dans votre merveilleuse Amérique, j'ai travaillé comme camionneur les dix premières

années. Un camion gigantesque. Jour et nuit. Je connais leurs médecins. Ils vous posent des questions sur votre assurance, pas sur votre maladie. Quelle assurance avez-vous ? Des numéros, voilà ce que nous sommes. Chiffres, statistiques. Non, monsieur, je regrette, le docteur n'accepte pas cette assurance, désolée. Politesse de Yankee. Business ! Le salut de ce pays.

– Que voulez-vous dire ?

– L'économie ! Elle maintient toute la pourriture. L'avidité et la fourberie, les riches toujours plus riches, les mensonges des hommes politiques, les ragots de la télévision. La démocratie est un mensonge pire que la faucille et le marteau.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment. Pour être élu sénateur, il faut des millions de dollars. On mendie des millions à ceux auxquels on va, ensuite, accorder des faveurs ? Un seul salut : l'économie. La manipulation des défauts humains ! Ça maintient la pourriture. Travail, business, argent. Exploitation jusqu'au sang. On vous met à la porte en deux minutes, si le boss l'a décidé. On perd son assurance maladie, puis sa maison, sa voiture, tout. Donc, on fait attention de ne pas les perdre. On travaille comme un esclave et on s'attache à cet esclavage. Chez nous, quand on parlait de l'État à quelqu'un, il vous disait : « Merde à l'État ! » Ici, il dit : « *God bless America* » ! La manie du travail. On travaille comme une bête jusqu'à la dernière demi-heure et hop ! on vous enterre !

– Et pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Hé… les enfants. Pour eux. Pour eux, soi-disant. Un garçon et une fille. Nous faisons tout pour eux. Ils n'en ont pas idée et ils s'en fichent. Nous travaillons comme des fous, ma femme et moi. Pour leur offrir tout, pour qu'ils aient tout. Une génération sans cœur, monsieur… ma fille, ma petite chérie, ma Soficica. Sofia Boltanski. Boltanskaïa. Étudiante. Belle, intelligente, gâtée, élégante, tout ce qu'on veut. Elle veut aller suivre un séminaire cet été, à Syracuse. Syracuse University ! Elle a trouvé je ne sais quoi sur Internet. Des cours d'été à l'université de Syracuse. Tu vas vivre loin de nous ? Ta mère ne sait plus que faire pour toi, pour que tes affaires soient lavées, repassées, amidonnées, préparées à la perfection. Et moi, Soficica ? Comment vas-tu vivre un mois loin de moi ? Un mois, papa, qu'est-ce que c'est qu'un mois ? On se parlera au téléphone, papa, on se

parlera au téléphone. Elle est bien bonne, au téléphone ! Et pourquoi pas par e-mail pendant qu'on y est !

Le docteur Izy Koch avait vieilli, mais il avait la mémoire intacte et ne se privait pas de le démontrer.

– Tu es arrivé là où tu aurais dû être depuis longtemps. Je t'ai envoyé l'adresse, comme promis, n'est-ce pas ?

– Oui, tu me l'as envoyée.

– Et je l'ai mise à jour chaque fois qu'il le fallait. C'est bien ça ?

– C'est bien ça.

– Tu t'es défilé ! L'apathie de là-bas t'a ramolli. Des décennies. Des décennies gaspillées.

Gora se taisait, il souriait. Il regardait la blouse immaculée du docteur Koch, ses petites lunettes dorées, ses cheveux blancs ébouriffés, la cravate bordeaux, la chemise bleue, les grandes mains velues. Il regardait, souriait, se taisait.

– J'espère que tu as gardé le secret. Notre secret de la cave.

– Je l'ai gardé.

– Tu n'as pas fait de déclarations publiques de fidélité à l'Utopie socialiste et à la terreur socialiste, tu n'as pas trompé la foule de gogos, pas signé de déclarations de soumission. Tu n'as pas fait ça, n'est-ce pas ?

– Non, je ne l'ai pas fait.

– Tu n'as pas non plus servi la police secrète ? Dis-moi que non. J'ai appris qu'il y avait des informateurs partout, qu'il était difficile de s'en garder et difficile de ne pas en faire partie. Il faudra me raconter ça un jour, pas vrai ? Maintenant, on va aller dans le cabinet pour voir si tu as toujours le même corps. On parlera de l'âme une autre fois.

Dans son cabinet, Koch était méticuleux, il examinait le patient sur toutes les coutures.

– Pour l'estomac, on trouvera une solution, mais je crois qu'il n'y a pas que ça.

C'est ainsi que Gora était arrivé chez le docteur Bar-El. Après le test d'effort et l'IRM, il rappela Izy. Bar-El lui avait recommandé Edward Hospital, un Australien, pour son angiographie.

– Il est né en Australie et y a vécu. C'est un migrant, comme nous. Un grand, grand médecin. Tu seras en de bonnes mains. De petites mains, mais solides. Je le connais. Pas de soucis !

– Et… comme convenu. Elle ne sait rien !

– Monsieur Gora, nous nous connaissons depuis longtemps. Nous savons ce qu'est un secret.

Nous le savons et nous l'apprenons chaque jour, jusqu'à ce que la massue de la mort nous réveille.

*

Tapis de course connecté au chronomètre et au pouls. Soudain, signal rouge. Alerte. Le gong annonce le compte à rebours. Yeux grands ouverts sur l'environnement pour bien voir ce que, bientôt, on ne verra plus. L'écureuil mort devant la maison, l'arbre pourri. L'usure du vivant, l'inévitable qui annule tout ce qui a été, comme si ça n'avait jamais été.

Savourer la joie de l'instant, ses leurres. Il n'était plus jeune et, même s'il l'avait été, il ne pouvait revendiquer un ajournement, le hasard exigeait le respect.

Les livres l'avaient maintenu à l'écart des cycles et des déperditions de l'âge. Il regardait les étagères où reposaient, dans leurs couvertures usées, les amis qui l'avaient accompagné dans l'exode d'avant l'exode définitif. Demain, il se présenterait, anxieux et poli, devant le chirurgien Hospital, pour un adieu. Une fraternisation nostalgique, parce que finale. En guise d'épilogue, tendre la main vers celui qui a tenté de vous retenir parmi les vivants, quel rituel plus humain pouvait-il convoiter ?

Quand on ne peut se séparer de personne, la solitude est plus forte aux derniers instants, mais elle est plus pure, plus indépendante des autres. Ses parents avaient disparu depuis longtemps, il avait eu du mal à s'habituer à leur absence et à ses douloureuses crises de nostalgie, Oblomov dédiait de longues odes à la paresse, Izy était resté dans la cave de la jeunesse, saint Pierre en Galilée, Kira Varlaam se consacrait à son fils autiste, Dima s'était faufilé dans le néant, sorte de pacification imméritée, le Chevalier de la Manche ne pardonnait pas les infidélités de sa Dulcinée, Palade avait été liquidé d'une balle, comme son héros Lönnrot, Peter était devenu invisible, justifiant par une extravagance d'envergure le renom de son homonyme hollandais. La blondinette de la voiture à cheval bleue passait maintenant encore, comme dans l'enfance, devant le garçon envoûté par les chimères… Lu avait survécu, elle aussi, dans la magie juvénile, grisée

d'aphrodisiaques. Tant d'années après une séparation qui n'avait pas réussi à séparer, tout rituel de séparation d'avec Lu aurait été ridicule et, comme cela s'était avéré, inutile.

Il caressait du plat de la main son bureau propre et net, les livres empilés à gauche, les gants rouges du passé. Demain, après un dernier sursaut du mortel, tout resterait à sa place, les livres, Lu et la nécrologie de celui qui avait quitté les vivants, jusqu'à ce qu'ils disparaissent à leur tour, anéantissant toute trace du défunt. Seule persisterait un temps, sur la rétine d'Edward Hospital, l'image du patient qui avait tenu à l'assurer, à la fin, non de sa gratitude, mais de la sérénité avec laquelle il acceptait l'éphémère. Il s'y était toujours opposé avec un candide acharnement. Et pourtant, dirait-il à Hospital, il avait toujours été enrichi par son intensité immatérielle et ses joies ineffables, bien que persuadé de la victoire finale de la matière. Nullement négligeables, les joies de cette lutte, même passagère, nullement négligeables, c'est ce qu'il dirait à l'Australien.

*

Le patient se présenta de bonne heure à l'hôpital, comme on le lui avait demandé. Il écouta attentivement : si l'angiographie révèle qu'il faut intervenir, l'angioplastie est faite immédiatement ; un minuscule ballon et une caméra sont introduits dans l'artère fémorale au niveau de l'aine et on les fait avancer vers l'artère qui doit être nettoyée, le ballon gonflé comprime les dépôts, l'artère se dilate, on y insère un tube métallique pour la tenir ouverte. Vous serez sous sédatifs, mais pas anesthésié, le médecin a besoin des réactions sur le vif du malade.

Étendu sur le lit étroit, mains et pieds immobilisés, Augustin Gora regardait l'écran de l'ordinateur. Le docteur Pontecorvo fit son apparition, un homme grand et maigre, aux cheveux noirs. Suivi de maître Hospital, le professeur. Petit, trapu. Petites mains et petits yeux bleus. Cheveux blancs en brosse. Solide, râblé, il inspirait confiance.

– On ne vous fait pas d'anesthésie, comme vous le savez. Nous avons besoin de la lucidité du patient. On va vous donner un sirop sédatif.

La Chinoise lui tendit le verre avec une potion rose, le patient la but jusqu'à la dernière goutte. Il sentit l'insertion dans la veine de l'aine, le trajet de la caméra, il ferma les yeux, le grillon électrique travaillait

intensément, le patient s'agrippait à la barre de métal du lit auquel il était attaché. Yeux fermés, mâchoire serrée.

Hospital était de nouveau près de l'invalide.

– J'ai de bonnes et de mauvaises nouvelles. Par quoi je commence ?

– Les bonnes.

– Nous pouvons intervenir.

Donc, la situation était diablement problématique et le diable humiliait le moribond.

– La mauvaise nouvelle, c'est que vous avez des artères bouchées. À plus de 90 %, certaines à 99 %. La crème fraîche de Bucovine… Si vous nous donnez votre accord, on peut commencer.

– Je crois que je n'ai pas le choix.

– Pas trop. L'intervention n'est pas infaillible. Il y a des risques. Infarctus, commotion. Ça arrive rarement, mais ce n'est pas impossible.

L'Australien se tut, le patient se taisait, lui aussi.

– Donc, d'accord ? Nous opérons ?

– Nous opérons.

– On pompe de l'oxygène dans l'artère bouchée. Ça élimine les dépôts. Puis on monte l'armature, on appelle ça un stent. Il maintient votre artère ouverte, la circulation se fera normalement.

Le médecin retroussa ses manches et passa à l'ordinateur.

La flèche visa droit le creux de la poitrine. Profondément, toujours plus profondément. Sur l'écran, l'insecte palpait la trajectoire. Une sauterelle ivre vibrant, grignotant les déchets de l'artère. Douleur aiguë, tenace. Gora ferma les yeux, il serrait des deux mains les barres du lit.

– Taxus, ordonna Hospital. Express 2.

Le patient ouvrit les yeux : l'infirmière sortait un petit cylindre du tiroir inférieur. Elle déchira l'emballage, présenta le cylindre au médecin. Un minuscule obus, délicat. Douleur prolongée, venimeuse, jusqu'au cerveau liquéfié. Puis, un autre cylindre. Longue flèche mince. De nouveau la piqûre, halètement, gémissement, le patient ferme les yeux, ouvre les yeux, se cramponne aux barres du lit, desserre les mains, les resserre sur la barre. Le temps n'existe plus, il s'autoconsomme.

– Une heure et dix minutes, annonça l'infirmière chinoise en grasseyant.

– Je vous ai placé deux stents, expliqua Hospital. Le problème des deux artères centrales est résolu. Les autres, la prochaine fois. Revenez dans un mois, un mois et demi.

Il était resté près du lit, regardant le ressuscité, lui souriant.

– *We're only plumbers. Fixing pipes*.

Les portes s'ouvrirent, le professeur et son assistant sortirent. On détacha les mains et les pieds du patient. L'infirmier moustachu poussa le chariot jusqu'à la chambre du troisième étage. Il était connecté au tensiomètre. Diagramme sur l'écran face au lit. Comprimés et verre d'eau sur la tablette à roulettes. Yeux fermés, rêverie.

La grande infirmière blonde de l'après-midi entra.

– Vous m'avez appelée ?

Les comprimés avaient déclenché l'acidité, les douleurs à l'estomac revenaient. Il réussit à bredouiller : d'où venez-vous ?

La jeune beauté sourit : Polonaise.

– Je croyais que vous veniez de Hollywood, murmura le patient.

Grande, mince, superbe, elle aurait dû s'initier au Nouveau Monde dans un bar, ou sur une scène, non dans les couloirs d'un hôpital empoisonné d'odeurs et de gémissements.

Proie des stryges, Gora gémissait, en souriant à la belle Polonaise. « Je ressemble à Gaşpar… je me languis de Mynheer. » Brûlures et douleur. Halina revint avec une cuillerée de liquide jaunâtre. Elle remonta l'oreiller, la cuillère avançait vers les lèvres livides. Le patient sirota la potion, ivre d'élancements et d'enchantement. Engourdi, happé par les eaux du sommeil.

Au réveil, l'infirmière s'était épaissie. Elle avait des lunettes, ressemblait à une Mongole. Elle souriait, gaie, maternelle, une dentition immaculée. Thermomètre. Dans la bouche, sous la langue. O.K., vous n'avez pas de fièvre, une tension de jeune fille. Elle avait emporté l'urinal, apportait une soucoupe avec cinq comprimés colorés et un verre d'eau. Vous allez bientôt avoir votre petit déjeuner, puis la visite du matin et la sortie. Les patients ne restent qu'une nuit, c'est la règle, le temps c'est de l'argent, le malade arrive, s'en va, reste la facture, Boltanski, l'homme soviétique, avait raison. Le téléphone.

– Docteur Bar-El. Comment vous sentez-vous, professeur ? Hospital m'a dit que vous aviez un blocage à 95-99 %. On est intervenu à temps, je

me doutais de l'urgence. Tout va bien, je vous vois dans deux semaines.

Hospital fit son entrée. Cuisinier blanc, toque en tête, sortant d'un laboratoire de pâtisserie. Petit, solide, digne de confiance. À la main, la chemise avec les clichés.

– Voici l'image de ce que nous avons opéré et ce qu'il reste à faire. Vous voyez l'étranglement de l'artère, de l'autre côté, le coude de l'autre artère, les armatures. À trois endroits, vous aviez deux étranglements sur une artère. Dernière génération de stent, traité avec une substance protectrice qui empêche des dépôts ultérieurs. J'espère que vous vous sentirez bien. Il faudra recommencer la procédure d'angioplastie. Nous réparerons les autres artères dans deux mois. Je connais Koch, il m'a parlé de vous. J'ai compris quel délice est un petit déjeuner de Bucovine : fraises des bois et crème fraîche.

Non, le docteur Hospital n'était pas le médecin de Molière, ni le bureaucrate des temps nouveaux.

– Je vois qu'ici, c'est comme partout, les patients se bousculent.

– C'est vrai. J'arrive chez moi à huit heures du soir et je me lève à cinq heures. J'aimerais avoir un peu plus de temps pour ma famille, voir davantage mes enfants. Ce que je fais ici, tous les jours, c'est ajourner les séparations.

Gora était tout yeux tout oreilles, il ne s'attendait pas à retrouver sa propre formulation. C'était vrai, c'eût été dommage de se séparer de cet inconnu et c'eût été injuste de se séparer de soi devant un autre témoin.

Hospital tendit sa petite main et le patient la serra dans sa petite main. Le docteur lui donna une carte de visite.

– Mon assistante réagit vite, elle répond à tous les appels. Vous pouvez téléphoner quand vous voulez.

Le patient se laissa tomber, péniblement, du côté gauche. Hospital voulait ajouter quelque chose.

– Ah oui !… j'oubliais. Izy m'a dit que vous n'aviez personne pour vous accompagner à la sortie de l'hôpital. Vous n'avez pas de famille, ici, en Amérique.

– Non, en effet.

– Justement… j'ai pris des dispositions avec une garde-malade. Elle commandera un taxi et vous accompagnera chez vous. Elle s'appelle Elvira, elle vient de votre pays.

Cette petite grand-mère aux cheveux blancs, s'appuyant sur une canne, faisait office de mère, de tante, de voisine prévenante. Un cadeau affectueux : la langue natale. Le familier, une thérapie dans le désert. L'obligeante Elvira protégea le patient avec ses plaisanteries et ses petites attentions jusqu'à la porte de l'appartement. Prête à le mettre au lit, le border, lui faire du thé.

– Merci, merci, Elvira, vous avez été très aimable. Vous étiez ici, en Amérique, en 1986 ?

La petite grand-mère le regardait interloquée.

– Oui, bien sûr, j'étais là.

– En mai 1986 ? Vous étiez là ?

– Oui, bien sûr, je suis venue en 1969.

– Donc, le 2 mai 1986, vous étiez là ?

Elvira écarquillait les yeux, elle ne comprenait pas où monsieur le professeur voulait en venir. Elle ne figurait pas dans l'album *A Day in the Life of America*, elle ne savait pas que le 2 mai était *that day*.

Gora la remercia de l'avoir raccompagné, ouvrit la porte, se pencha à gauche pour la repousser de l'épaule.

*

Le vaste monde est petit. Koch connaissait Larry Un, dit Avakian, qui connaissait Larry Deux, qui connaissait Beatrice Artwein.

Gaşpar avait apporté son propre monde dans le monde de Gora et celui-ci lui avait offert Dima et Palade. La lettre de menaces envoyée à Gaşpar avait redonné vie à la mansarde des suspects d'un autre temps.

Maintenant, il entamait une autre phase de solitude. Dans son lit de convalescent, le bilan de l'exil n'adoucissait pas ses maux : il avait publié des études de littérature médiévale espagnole et française, des essais sur la prose latino-américaine, des recherches sur les mythologies populaires et sur le folklore dans les États totalitaires, il avait enseigné dans de grandes universités. Il avait l'impression de perpétuer un simulacre.

Il admirait toujours l'Amérique, ses contradictions et ses stupidités ne le mettaient pas hors de lui. Sans espérer s'enraciner, avec un détachement serein. Admiration d'un enfant qui manie un jouet, conscient qu'il n'est que cela, un jouet impersonnel. Il avait remplacé les nécrologies courtes et

amusantes par une expérience plus laborieuse. « Plus stimulante », se plaisait-il à dire.

Il n'était pas don Quichotte, ni monsieur K., ni Oblomov, ni Hans Castorp ou l'Ulrich sans qualités, ni tant d'autres personnages qui avaient régné sur son adolescence. Le président Avakian avait regretté son départ du collège pour une grande université et lui avait fait part de ses regrets par l'intermédiaire de Koch. Policé, érudit, affable, c'est ainsi qu'il l'avait défini dans sa conversation avec Koch, qui s'était empressé de répéter à Gusti ces bonnes paroles. « Ça fait du bien à l'ego », avait ajouté Izy Koch.

– Oui, j'aimais bien votre ami, docteur. Même les rares conflits qu'il provoquait. Des bizarreries. On m'a raconté une réunion de professeurs qui devaient discuter des nouveaux cours à introduire pour le semestre d'automne. Le professeur de russe proposait « L'homosexualité dans la littérature russe ». Monsieur Gora n'a pas pu tenir sa langue. Dans la littérature russe ? *Nitchevo*. Qui ? Tolstoï, Tchekhov, Pouchkine, Dostoïevski, Babel ? Gogol était impuissant, il faisait l'amour avec une grande poupée en caoutchouc spécialement commandée pour lui. Ce n'est pas de la littérature française, allemande ou anglaise, pérorait l'Européen de l'Est. Ses collègues, hommes et femmes, restaient muets. Le jeune professeur de russe avait blêmi. Il était tombé sur quelqu'un qui en savait plus que lui.

Le plaisir avec lequel Avakian racontait cet incident venait du plaisir avec lequel il en avait entendu parler la première fois et même après.

– Le professeur de russe invoquait quelques noms mineurs et Tsvetaïeva. Je ne sais rien de Tsvetaïeva, a répliqué monsieur Gora, je n'en ai pas la moindre idée et ça ne m'intéresse pas. Elle a été mariée à un homme qu'elle aimait, elle a eu un fils et des amants, mais là n'est pas le problème. Un nom ne suffit pas pour un cours. Quand on est passé au vote… quatre abstentions, le professeur Gora contre, le reste pour. Madame Van Last, professeur de théâtre victorien, a quitté la salle, indignée. Sur le pas de la porte, elle a fait à l'exilé un geste menaçant de l'index. Vous, vous êtes resté avec votre curriculum de l'Est, ici nous travaillons dans un autre siècle. Aurait-elle raison ? Elle est venue me voir pour se plaindre de Gora en le traitant de stalinien. D'autres aussi. J'ai refusé d'en discuter. Il n'avait pas échoué en Amérique pour être censuré, il n'était pas stalinien, il ne l'a jamais été, je connaissais son histoire. Il exprimait une opinion. Strictement

littéraire. Rejetée par vote. Que voulaient-ils de plus ? Il n'est pas venu se plaindre d'eux parce qu'ils ne connaissaient rien à la littérature russe. C'est comme ça chez nous, dans cette grande démocratie pleine de tabous. Les hommes sont des hommes, ils ont besoin de points d'appui fixes. La pensée qui s'y accroche avec rage produit des cyclones cycliques. Abus sexuels sur des enfants, régimes, soucoupes volantes, fantômes traversant les murs, messages des morts. Entre-temps j'ai découvert moi-même quelques romans intéressants d'homosexuels russes. Mais, à l'époque, on ne savait rien d'eux, personne ne savait. Gora n'a plus jamais participé à une réunion du département. Je regrette Gora.

Le rythme d'Avakian avait ralenti, disait Koch, qui fit une longue pause, en attendant la réaction de Gusti.

– Après cet incident, tu n'as plus jamais participé aux réunions, affirmait Avakian. À midi, à la cantine, tu cherchais une table de deux, et tu mettais ta serviette et ton manteau sur l'une des deux chaises. Tu signalais que tu voulais être seul et tu y parvenais. Les commentaires n'étaient guère bienveillants. La solitude est suspecte en Amérique, on la prend pour de l'arrogance. Mais le président Avakian te regrette.

Avakian attendait la réaction de son auditeur, racontait Izy, il attendait qu'on apprécie sa sagesse et sa grandeur d'âme.

– Oui, je le regrette. Les étudiants l'aimaient bien, ils l'avaient surnommé « Pnine ». Quand il s'est fait muter, je lui ai dit : je vous garderais bien au collège, même si vous n'étiez pas l'érudit que vous êtes. Tout simplement pour que les étudiants comprennent votre décence et votre candeur. En le quittant, je lui ai dit, Timofey Pavlovitch, je vous aurais gardé au collège aussi longtemps que possible et à n'importe quelles conditions. Je ne sais pas combien de temps j'aurais supporté Nabokov, mais vous, Timofey Pavlovitch, oui, assurément. Il a ri, il connaissait son surnom, Pnine, ça lui plaisait bien.

Et le docteur Koch commenta :

– Ce surnom ne m'étonne pas. C'est encore tiré des livres ! Ces histoires à dormir debout, disent les nôtres, dans les Balkans. Non seulement des histoires, mais des contes bleus à dormir debout ! Ou dans les livres. Des chimères. Saint Pierre aussi, tu as été le chercher dans des livres. Si seulement tu avais appris à conduire pour parcourir ce pays extraordinaire, pour voyager dans le monde. Pas pour aller à des

conférences ou dans des universités, mais dans le monde réel. Pour charmer des hommes réels, comme tu aurais pu le faire, te laisser charmer, comme tu le mérites. Je n'oublie pas ton cours sur le peuple élu. Le peuple élu, le peuple du livre. Le Livre, bien entendu ! Pourtant tu ne connaissais pas d'autre élu que le grassouillet, l'accordéoniste de la classe ! C'est-à-dire, moi. Pas lettré pour un sou, comme tu le sais. Jésus, Pierre, Judas, Paul et leurs coreligionnaires, tu les as connus dans les livres. La Terre Sainte est le Pays du Livre, pas vrai ? Tu m'as demandé si j'avais entendu parler de l'homme sans qualités. Si j'en avais entendu parler, pas si j'avais lu ! Comme s'il s'agissait d'un voisin. Tu savais que je n'étais pas un lecteur. Tu m'as dit une chose que je n'oublierai jamais : votre seule aristocratie est celle du livre, vous n'êtes pas parvenus à vous fixer à un endroit, à structurer une aristocratie sociale. Les livres sont la seule vraie aristocratie. Produite par la malchance. J'écoutais, la bouche, les yeux et les oreilles grands ouverts. L'homme sans qualités ? Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Tu veux dire sans couilles ? Tu as ri, j'espère que tu ris maintenant aussi. Mais le temps a passé et il passe. Même pour celui qui se cache parmi les livres.

Le discours du docteur Koch ! Maintenant, le temps passe autrement à une autre vitesse, autrement chronométrée. Le corps ne peut plus être le même, donc rien ne l'est plus, ni l'esprit ni la fierté ni les frustrations. L'incertitude n'est plus la même, elle non plus. Ni la pensée inachevée… Aucun de ces grands mots n'est ce qu'il était.

« Reste-t-il quelque chose d'inchangé ? », demande le fantôme du soir.

« La femme, en moi, murmure Gora, invincible parce qu'absente. »

Abondante chevelure noire, en une longue natte épaisse, tombant dans le dos. Grands yeux, de jais. Profonds, intenses, une mélancolie enfantine. Front blanc, lisse. Sourcils arqués, orientaux. Nez aquilin, finement dessiné. Lèvres prononcées, vibrant doucement. Cou jeune. D'albâtre.

La jalousie débute non seulement dans l'imagination, mais aussi dans la mémoire. C'est là que le corps perdu conserve l'âme perdue. Là, dans la mémoire : nue, étendue sur le dos, ses longues jambes dressées, ou recroquevillée, le dos tourné. Elle recevait l'homme avec un gémissement. Tu l'entends, là, professeur, le gémissement du plaisir, tu vois celui que tu as été près de celle qui n'est plus. Et tu vois le remplaçant. Le souvenir saigne sous le stylet. La douleur de l'instant s'avance lentement, lentement.

Des halètements, c'est ça l'amour, ce que les livres appellent l'amour. Le gémissement de l'âme infantilisée. Peter sur la femme agenouillée qui gémit doucement, comme autrefois. Les seins pâles, l'arrondi des hanches, la coquille du sexe. Les longs bras serrant tendrement Gora, serrant tendrement Gaşpar. Brusque mouvement de la tête. La crinière noire rejetée dans le dos.

Ratatiné encore une fois, le vieux Gora. Encore une fois abandonné. Ulysse se hâtant non vers sa maison, mais loin de toute maison, parmi les errants ayant perdu les chaînes qui les attachaient, autrefois, au mât. Ils rêvaient, comme lui, l'imposture de la survie, la délivrance.

Il se sent vieux, le vieux professeur Gora. Le couple Lu-Peter le renvoie en arrière, dans le temps irréversible et empoisonné.

L'exil d'avant l'exil, puis l'émigration, l'espoir que Lu réapparaîtrait. Puis la routine, le travail non-stop, dans le pays qui travaille non-stop, pour s'oublier soi-même. Longs jours et nuits courtes et longues années et le temps qui passe toujours plus vite. Calendrier Crusoé : vingt ans sur le nouveau rivage. Ahurissement, enchantement, régénération et, finalement, aliénation. Un pays hospitalier, dynamique, mais aussi un écran de séparation. L'étranger a des avantages dans le pays des exilés… mais il n'oserait pas rédiger la nécrologie de quelque habitant de ce mélange de races, de langues et de croyances qui forme le Royaume de l'Inconnu.

Il garde ouvert sur la table le gros album *A Day in the Life of America*, le désert où il cherche Tara, Deste et Peter.

Gora ferme lentement le livre. Ferme les yeux. Il est fatigué et ce n'est pas la première fois. Épuisé, il se laisse glisser dans son fauteuil. Une minute, cinq, autant dire cinq heures.

Il ouvre les yeux, découvre les gants blancs sur la table. « Les plus belles mains du monde », entend le professeur Gora. L'index, le majeur, l'annulaire avec l'alliance en or, l'auriculaire et le pouce, un peu timide, endormi. Les ongles à visière rose et bord blanc. Cinq êtres tubulaires, magie du toucher. Le professeur ne croyait qu'aux livres, il avait appris dans les livres que les extrémités des doigts disposaient de l'aire la plus dense en nerfs de tout le corps. La dénomination latine *manus-manus* relie, dans le latin déformé de son pays, *mâna* – la main, à *mănuşa* – le gant. Il aurait aimé écrire un poème sur les mains, mais il n'était pas poète.

Au cours d'un été suffocant, à Londres, il était entré voir l'exposition « Les mains ». Il avait parcouru la salle dans un sens et dans l'autre, pendant plusieurs heures, figé devant les images et revenant, encore et encore, aux mains calleuses de l'Indien, aux doigts d'enfant du clown-nain, aux articulations d'ivoire de la geisha, puis, de nouveau, au poing du boxeur et aux doigts pâles du pianiste effleurant les touches, de nouveau à la main de la courtisane longue et blanche, en extase, caressant son sexe, au soldat, le doigt sur la gâchette, aux joueurs de cartes passionnés manipulant la chance, au cuisinier, heureux, serrant contre sa poitrine un immense chou gris, ressemblant à un cerveau de Neandertal, aux gants perforés du cycliste et à ceux, transparents, du chirurgien, aux gants de soie de l'actrice dominant la mémoire du siècle.

Il faisait frais dans cette grande galerie déserte, seule une Irlandaise rousse, à la silhouette de ballerine, contemplait ses doigts piquetés de taches de rousseur, dans un fauteuil de cuir marron. Il l'avait contemplée, lui aussi, de loin, espérant qu'elle lèverait les yeux, mais non, la jeune fille ne pouvait se séparer de l'image qu'elle observait.

Dehors, il y avait du monde et il faisait très chaud, mais il avait trouvé assez rapidement le magasin dont il avait entendu parler. Petit, élégant, ultra-cher. Il connaissait la pointure et avait choisi les deux premières paires de gants pour sa collection.

Il ne pouvait décrire la magie tactile, il savait seulement que ça remuait instantanément les sangs. Les mains, partie du cerveau contrôlée par le cortex cérébral plus que toute autre partie du corps ! C'est ce que disaient ses amis, les livres. Il avait observé et parcouru comme un maniaque, comme un pèlerin, les lignes de la main. L'empreinte digitale, unique. La ligne de cœur, la ligne de vie gâchée. La longueur et la forme des paumes et des doigts rappelaient le caractère indéchiffrable de la disparue. Il dépliait facilement ses longs doigts délicats, aveuglé par l'ivoire des ongles arrondis aux bords blancs.

Il avait essayé de remplacer les gants par des reproductions de mains dessinées par Dürer, entassées sur la table. Il n'y était pas arrivé. Gants blancs et noirs, rouges, jaunes, bleus, de peau, de soie, en chevreau ou serpent, en laine la plus coûteuse et en coton le plus fin, récoltés, lors de ses pérégrinations maladives, dans les vitrines des magasins les plus chers du monde.

Rien ne pouvait remplacer le plaisir de dépenser une somme, aussi importante soit-elle, pour ses colocataires. Il les contemplait, les stockait, les ressortait en pleine lumière, tour à tour ou ensemble, dans des crises de fureur ou d'extase, comme ce soir-là.

*

L'angioplastie est suivie de dépression, l'avait averti le docteur Koch, et le docteur Bar-El l'avait confirmé. Koch téléphonait tous les jours et répétait que la dépression, selon les statistiques, était une conséquence normale de l'intervention et irait en s'atténuant.

Les statistiques, naturellement, étaient indispensables, Koch s'était américanisé.

– Le calendrier devient un métronome, je sais. Mais tu vas bien, tu iras bien. Tu as gagné du temps, de nos jours, la médecine fait des miracles.

Environ une semaine après, Koch l'invita à faire la connaissance de sa famille. Gora ne pouvait plus refuser, il ne pouvait plus ajourner.

– Il faut que tu sortes, tu ne peux pas passer ta vie dans la paperasse. Elle te protège, je connais la théorie, mais parfois elle ne te protège plus, elle t'étouffe. Ma femme est accueillante et, nous deux, nous n'avons plus vraiment parlé depuis trop longtemps.

Le temps américain est court, les bonnes intentions ne trouvent que rarement le moment opportun, mais ils savaient tous deux qu'ils pourraient compter éternellement l'un sur l'autre. Oui, oui, c'est vrai, avait confirmé le patient.

Dans le superbe appartement de la famille Koch sur Madison Avenue, Isabel rendait immédiatement l'atmosphère sereine, les enfants avaient la désinvolture de la nouvelle génération, mais aussi un reste d'éducation à l'ancienne, ils écoutaient avec intérêt, intervenaient rarement, mais avec intelligence.

Au lieu de déguster le gâteau au chocolat, que tout le monde refusa pour cause de régime, ils s'étaient lancés dans une discussion sur le sujet épineux.

– Je suis arrivé à la conclusion que tu avais raison, commença Izy, en défaisant le nœud de sa cravate bordeaux, parfaitement assortie à sa chemise de soie bleue. Il faut être ouvertement du côté des victimes.

Il n'éprouvait pas le besoin de préciser qui étaient les victimes.

– Je suis passé dans le camp du peuple élu. Justement parce que je refuse le rôle de victime, non parce que je l'assume.

Sa famille avait probablement l'habitude d'entendre son discours emphatique. Mais Gora était le seul à en saisir les connotations. Un code établi il y a longtemps, dans la cave de la famille Koch. Isabel, Antonio et Carla, les jumeaux si beaux de la famille, voyaient en Izy un admirable militant de la cause. Ils rappelèrent, chacun leur tour, les manipulations de la presse, le jeu des grandes puissances, le glissement des antipathies de la droite vers la gauche.

– Ce n'est pas vraiment un glissement, c'est un cumul, corrigea Izy.

Gora, bien qu'inattentif, le regardait attentivement. Sa douleur dans la poitrine persistait, accentuant son incertitude et sa timidité. Il avait du mal à se concentrer. Le médecin ne s'en apercevait pas et c'était tant mieux.

– Tu avais raison, à l'époque, à propos des deux apôtres. Je suppose que tu as approfondi la question.

– Je ne l'ai pas approfondie.

– Moi, oui. Paul était radical, Pierre ne l'était guère. Mais…

Les convives en étaient au café. Izy n'aurait pas dû me provoquer, pensait le patient, ni le café ni la philosophie de comptoir ne font du bien à un cardiaque. Le cardiaque n'arrivait pas à se concentrer.

– Je ne pensais pas que tu t'adonnais à ce genre de lectures.

– Je ne m'y adonne pas, je voulais y voir clair. Le Messie représentait une finalisation. La certitude, la conclusion, le point final. La pensée finie. Tu disais un jour que la pensée inachevée, ouverte, en attente, te séduisait.

– Je n'ai plus besoin de justifications occultes.

– Tu en avais besoin, semble-t-il.

– Il se fait tard maintenant, les patients vont se coucher.

– Je croyais que tu deviendrais un écrivain. Les livres, la fiction t'intéressaient.

– Malheureusement, je suis trop rationnel.

– Donc, tu t'acclimates ici. Le pragmatisme est rationnel.

– Peut-être, mais c'est une simplification. Une limitation.

Le docteur ne voulait pas laisser partir le patient, il savait que personne n'attendait Gusti Gora à la maison.

– Il faut que je te raconte quelque chose sur l'ami Gaşpar.

Ils étaient dans le bureau d'Izy, les autres s'étaient retirés.

– Il est venu chez moi, il y a un mois environ. Avant de disparaître. Il a disparu, n'est-ce pas ? J'en ai entendu parler et je n'y crois pas. Il se cache sans doute, il réapparaîtra. Avant sa disparition il est venu chez moi. Il ne s'agissait pas d'une consultation, mais d'une visite de courtoisie. Il voulait s'acquitter d'une dette. Il n'a pas demandé à me voir. Il a laissé un rouleau avec une œuvre d'art à me remettre.

– Une œuvre d'art ?

Gora s'était réveillé, il se concentrait. Les stratagèmes d'Izy avaient réussi à lui sortir le corps de la tête. La machine cérébrale vrombissait de nouveau, branchée sur la surprise.

– Si tu veux, je te la montre.

– Je veux bien.

– Son cadeau est une œuvre inestimable. Une aquarelle, l'œuvre d'un éléphant.

Gora était titillé, il se concentrait, son cœur battait intensément.

– Une aquarelle, un dessin, je n'y connais rien. La virtuosité d'un artiste. Elephas Maximus. Elephantus. La vengeance de monsieur Gaşpar ! Elle a raison, B.B., la reine des animaux. Tu te souviens de Brigitte Bardot ? Une beauté brute, nue. Maintenant c'est une vieille femme qui aime les animaux et les défend. Je suppose qu'elle a aussi des œuvres d'Elephantus.

Izy tira de sous son bureau massif un tube bleu, d'où il sortit le dessin. Il le déroula, le retourna pour montrer le tampon d'authentification. Thai Elephant Conservation Center. En anglais et en thaï. À côté, écrit à la main, *Aet/Male, 11 years old*. La trompe tient le pinceau. Des ronds jaunes et noirs.

– L'artiste, Aet, n'est pas moins bon que nos bipèdes qui demandent des millions pour un barbouillage. Je suppose que tu connais l'histoire d'Hokusai… L'empereur le fit venir et lui demanda de faire une démonstration. Le peintre étala une toile par terre et demanda une poule. Il trempa une patte de la poule dans du rouge et la laissa parcourir, fièrement, la toile. Puis, il trempa l'autre patte dans du bleu. La poule eut vite fait de traverser le champ. Quand l'empereur demanda au maître ce que représentait cette peinture, Hokusai répondit sans hésiter : « Crépuscule d'automne ».

Je ne sais pas si la plaisanterie fut du goût de l'empereur. Moi, j'ai apprécié la revanche de Gaşpar. Je le traitais toujours d'éléphant. À cause de ses proportions scandaleuses. Il grossissait et s'en fichait.

Gora examinait les sinusoïdes jaunes et noires. Le jaune finissait en noir, le noir se fondait brusquement dans du jaune. Non, ce n'était pas mal.

– Quel est le titre ?

– Je ne sais pas. Gaşpar n'a pas mentionné le titre. Disons donc « Sans titre ».

– L'œuvre d'art d'un éléphant a besoin d'un titre. RA 0298. Voilà le titre.

– Ça, ce n'est pas un titre. C'est un numéro d'enregistrement.

– Nous devenons tous des numéros d'enregistrement. Non gravés sur un bras, comme à Auschwitz, mais sur une carte de crédit. Visa Card, Master Card, Platinium Card. Social Security Card, Insurance Card, Metro Card. Resident Card. Resident Alien Card Number 0298. Le numéro de Gaşpar. Nous sommes tous des numéros, disait Boltanski, le chauffeur soviétique. Je tiens ça aussi de Gaşpar, c'est son chauffeur.

– La composition n'est pas de Gaşpar, mais d'Aet, onze ans. Ton ami m'a joint une page avec l'histoire de l'œuvre et de l'artiste. Il a souligné que ce cadeau était une extravagance, non une insulte. De nombreuses informations savantes, pour me convaincre qu'il s'agit d'une affaire sérieuse, digne d'estime. Tu as entendu parler du grand cuisinier cambodgien de chez Pierre ? Le restaurant hypercher où vont manger Kissinger, Sharon Stone, Norman Mailer et les gros bonnets de Wall Street. Monsieur Gérard. Gérard Fun, le Cambodgien noble qui étudiait à Paris quand son pays fut dévasté par les communistes. Il est devenu un cuisinier célèbre et s'est retrouvé à New York, chez Pierre. C'est comme ça que Beatrice l'a connu.

– Béatrice ? Quelle Béatrice ? Dante n'est tout de même pas ressuscité.

– Il n'est pas ressuscité et je ne suis pas déçu. Beatrice, l'amie de Gaşpar. Larry Cinq, c'est ainsi qu'il l'avait surnommée. Au début, je n'ai pas compris, Gaşpar parle à tort et à travers. Larry Cinq, Larry Cinq, jusqu'à ce que je comprenne que c'était une femme. Une riche veuve. Ancienne condisciple de Gaşpar à l'époque du doctorat qu'il a laissé tomber à la New York University.

– Oui, je sais. Et les éléphants ?

– Monsieur Gérard a présenté à Beatrice deux peintres cambodgiens exilés, pauvres et talentueux. Beatrice, sensible, a été d'accord pour soutenir le projet des « Éléphants peintres ». Une école d'art pour les éléphants qui sont de moins en moins utiles. Leur entretien coûte cher, les soins vétérinaires aussi. J'ai lu qu'à la naissance chaque éléphant se voit attribuer un jeune homme qui sera le seul à s'occuper de lui jusqu'à la mort. Des éléphants asiatiques. Pour les africains c'est une autre histoire. Gaşpar a acheté le dessin à une vente aux enchères chez Christies. Beatrice l'a conseillé. Je ne crois pas que ton ami reviendra me consulter. Il en a assez que je lui dise qu'il est aussi énorme qu'un éléphant. Il a dû aller en Thaïlande.

– Suggérait-il quelque chose en ce sens ?

– Non, mais il n'a pas demandé de nouvelles de Lu. Il est arrivé en trombe, a déposé le rouleau et il est parti. *For ever*.

Gora se taisait, Koch se taisait. Le spectacle était fini.

– Tu as été extra, Izy, fantastique. J'ai oublié mon angioplastie, les stents, la panique.

Izy le regardait et souriait.

– Ça me fait plaisir. Il y a autre chose. Puisqu'on en parle… Gaşpar m'a laissé une lettre. Il me disait qu'il n'avait pas de sympathie pour l'emblème du Parti républicain, mais que le prophète Mahomet était né l'année de l'Éléphant. Que je ne l'oublie pas ! Quarante ans avant la naissance de l'islam. Et quand le descendant yéménite des rois d'Abyssinie, le tyran Abraha, a attaqué La Mecque, il n'a pas eu seulement recours à une immense nouvelle armée, mais aussi à de nombreux éléphants. Avant de disparaître, Gaşpar tenait à parfaire mon éducation.

Maintenant Gora souriait lui aussi, en regardant son ami.

– Il y a encore une allusion étrange. Il voulait que je te demande si tu avais eu un nom de code. Il s'agit de la police secrète, pas vrai ?

– Je suppose que oui. Si j'ai été un informateur. Il y en a eu beaucoup. Poursuivis et poursuivants, c'était le jeu. Parfois les rôles s'additionnaient.

– Je savais bien ce que je fuyais. J'aimerais qu'on en parle. Nous deux, nous pouvons parler de tout, n'est-ce pas ? Rien ne changera jamais entre nous, pas vrai ?

– Bien sûr.

Izy était persuadé qu'une longue conversation allait suivre. Gusti n'y semblait pas disposé.

– Oui, c'est intéressant. Nous en parlerons une autre fois. Je suis fatigué, il se fait tard. Tu as été extra, Izy, fantastique. J'ai oublié mon angioplastie, les stents, la panique.

Les deux camarades s'étreignirent fraternellement, comme dans le temps.

Izy resta pensif sur le pas de la porte. Moins surpris du refus de Gora que de la manière dont il avait coupé court aux questions. Il l'avait remercié avec les mêmes mots, répétés machinalement, de la même façon, deux fois.

Arrivé chez lui, Gora s'endormit aussitôt. Le lendemain, il semblait parfaitement rétabli.

*

Rétabli, il se précipita sur le petit écran.

L'Institut national pour les éléphants de Thaïlande proposait des cadeaux extraordinaires à ceux qui aimaient les animaux et l'art. Des peintures originales, exécutées par des éléphants avec ou sans le secours de la main et de l'esprit de l'homme. Aucun faux n'était admis dans cette collection exceptionnelle de créativité abstraite – c'était le nom de la collection, « Créativité abstraite ».

Le papier sur lequel étaient exécutées les peintures était fabriqué « à la main », exprès pour cette collection, recyclé à 100 %, sans bactéries, respectant les règles de protection de l'environnement, les couleurs acryliques étaient de la plus haute qualité, importées d'Angleterre ou de France.

Les éléphants arrivaient à oublier leur énorme corps, constatait le patient avec satisfaction. Chacun avait, de la naissance à la mort, son propre soigneur et instructeur qui connaissait parfaitement son pedigree et sa vie. Les instructeurs étaient formés au Grand Projet dans des cours spéciaux : comment préparer les pinceaux et les couleurs, quand donner le signal du début et, surtout, de la fin. Il était essentiel de stopper le processus de création au bon moment. Les éléphants ne peuvent pas s'arrêter, ils continueraient à l'infini.

Le célèbre Conservation Center de Lampang luttait contre la disparition des éléphants asiatiques, réduits à la moitié des 100 000 qui vivaient en Thaïlande dix ans plus tôt. Les fonds récoltés par le Centre de Lampang servaient à leur entretien et à alerter les gens sur leur sort dramatique.

Il n'était pas seulement question de la Thaïlande ou de l'Afrique du Sud, mais aussi de Colorado Springs, où les dessins de la célèbre artiste Lucky se vendaient dans une exposition personnelle à l'aéroport municipal. Née en 1980, Lucky était arrivée au jardin zoologique de Cheyenne Mountain en 1981, après être restée orpheline au Kruger National Park d'Afrique du Sud. Elle vivait ici avec son amie Kimba, venue aussi d'Afrique du Sud. Malgré ses dimensions et son poids spectaculaires, Lucky s'était adaptée aux cours en quelques semaines. Attentive aux détails, elle ne travaillait qu'avec les pinceaux qui lui plaisaient. « Les éléphants ont plus de 100 000 muscles », annonçait l'ordinateur du professeur Gora, qui suivait la célébration du quarante-huitième anniversaire de l'éléphant africain Hydari, au jardin zoologique de Philadelphie. Hydari, surnommé Dari, était fêté au titre de vétéran de ses semblables. Gora se retrouva ensuite au jardin zoologique de Toledo, USA, où le petit Louie avait reçu pour ses cinq ans une belle brioche et des cadeaux à son goût. Au jardin zoologique d'Oakland, le public pouvait voir un film sur le programme d'alimentation et de soins des éléphants, à Los Angeles on commémorait le départ, voici un an, de la charmante Ruby, âgée de sept ans, pour une carrière d'actrice à la Performing Welfare Society.

« L'image l'emporte sur les mots ! La transmission planétaire n'a pas d'équivalent dans les bibliothèques. »

Était-ce la voix de Gaşpar ? La question avait jailli, triomphante, du brouillard de ses pensées.

« Y a-t-il un autre pays aussi fou et formidable ? Idéaliste et pragmatique, cynique et religieux. For-mi-da-ble ! C'est ça, basta ! Novica, agence commerciale online, représente quinze académies de peinture éléphantine. Éléphantine, est-ce correct ? C'est correct et c'est formidable. For-mi-da-ble, basta. »

Online, elle est bien bonne ! Peinture éléphantine ! Quinze académies artistiques !

Comment est-on au courant de tout cela ? Par les livres ? Non, par l'inepte petit écran !

Il avait eu du mal à s'habituer à cette invention, plus que Lucky avec les pinceaux, mais c'était devenu une nécessité, comme toutes les bêtises qui remplacent d'autres bêtises. En une seconde, on trouve tout ce qu'on cherche, mais il suffit d'une erreur et hop ! on ne sait plus sortir du labyrinthe. Égaré, humilié, on ne se rappelle pas l'opération de rétablissement. Seule l'Armée du Salut Technique et Enfantine peut vous guider : des enfants de trois, huit ou dix-huit ans avec de minuscules ordinateurs portables aux oreilles et aux narines. Tous nés de l'instrument magique, non du placenta maternel.

En une seconde, hop ! la Boîte de conserve aux informations est rouverte, comme dans les contes de fées. Pas besoin de bibliothèque, d'école, de livres, professeur, le bébé appuie sur un bouton et ça y est : L'Information. Autre époque, autres besoins, autre vitesse, autres goûts, le charme de l'éléphante Lucky traverse les barrières du temps, de l'espace et des générations.

Lucky, la vedette de Cheyenne Mountain, préférait la peinture a tempera, le rose et le rouge. Elle signait chaque œuvre. Pendant que la trompe maniait gracieusement le pinceau, l'énorme quadrupède vocalisait, en extase : un grognement de satisfaction comme on ne peut en entendre que dans les ateliers des grands artistes. Les voix de la populace l'énervaient. Elle s'arrêtait, écœurée par le bourdonnement des admirateurs, bien des minutes passaient avant qu'elle ne retrouve l'inspiration. Quand l'instructeur donnait le signal de fin, Lucky signait la pièce d'un mouvement vaniteux de la trompe et, en guise de tampon, son amie Kimba appliquait sa patte sur la signature de l'artiste.

Et Aet, le mâle artiste de onze ans, auteur du chef-d'œuvre RA 0298 ? Gora le cherchait activement parmi les vedettes, guettant les signaux télépathiques de Gaşpar.

Soudain, des signes suspects dans la poitrine. Il n'eut pas le courage de prendre sa tension, refusa l'alerte.

Dieu merci, de nouvelles informations apparurent à l'écran : sur les bords de la mer Noire, pendant la campagne électorale, l'obèse candidat à la mairie du port de Tomis où fut exilé Ovide, monsieur Victor, surnommé l'Éléphant, baladait dans les rues de la ville un éléphant vêtu d'un

gigantesque costume national. Tiens donc ! Éléphantus n'était pas actif seulement dans la campagne électorale de l'oncle Sam, mais aussi au Pont-Euxin, où Ovide, persécuté, déplorait son exil.

Gora était de plus en plus persuadé que Peter Gaşpar se trouvait en Thaïlande, dans une école d'instructeurs pour éléphants. Il avait publié, autrefois, un livre sur le baroque… l'art des éléphants assurerait une édition revue et corrigée, à grand tirage.

Il prit sur l'étagère le livre dans lequel Pieter mourait, veillé par le mélancolique Castorp, amoureux des livres et de madame Chauchat. Après que Mynheer Peeperkorn, vaincu par la fièvre tropicale, eut rendu son âme burlesque, le mélancolique Castorp disparut à son tour, happé par l'apocalypse de la guerre. « Adieu, Hans Castorp, brave enfant gâté de la vie ! », murmurait le Nécrologue à Hans Castorp, en concluant : « De cette fête de la mort, elle aussi, de cette mauvaise fièvre qui incendie alentour le ciel de ce soir pluvieux, l'amour s'élèvera-t-il un jour ?[3] » La question persistait au-delà des pages où Pieter Peeperkorn mourait, mais les questions anciennes n'étaient plus de mise. Gora devait téléphoner au docteur. Une aventure bien plus urgente que la lecture.

*

Occupé, occupé, tut-tut-tut. Téléphone occupé. Cinq, dix minutes. Enfin ! La voix salvatrice.

– Je voudrais parler au docteur Bar-El. Je suis un de ses patients. Mon nom est Gora. C'est urgent.

– Attendez.

Cinq, dix minutes. Clic, communication coupée. Gora prit sa tension. Élevée. Il avait du mal à respirer. Il tentait de garder son calme.

– Je voudrais parler au docteur Bar-El. Ça a coupé. Je suis…

– Oui, oui, Gora, le professeur, je sais, attendez.

Il attendit. Personne. Si, revoilà la voix somnolente.

– Le docteur est occupé. Il vous rappelle dans dix minutes.

Il ferma les yeux. Dix minutes, ce n'est pas beaucoup, personne ne meurt en dix minutes. Dix minutes, vingt, trente. Trente ! Trois fois dix, on peut mourir en moins de trente minutes.

– C'est encore moi, Gora, le patient du docteur Bar-El.

– Ah oui !… il ne vous a pas appelé. Vraiment pas ? Attendez.

Clic, mise en relation avec le cabinet de Bar-El.

– Allô ! oui. Professeur Gora ? Que se passe-t-il ?

– Ben, aujourd'hui, je veux dire, il y a une heure…

– Un instant, un instant. Ne raccrochez pas, attendez un instant…

Récepteur à l'oreille. Un instant, deux, neuf. Le patient regarda sa montre… dix, douze minutes. Il raccrocha violemment.

Tension, poitrine lourde, respiration éteinte. La nuque lui faisait mal. Du côté gauche, la névralgie perfide. Les armatures des artères, il les sentait dans le cerveau. Dans le bras gauche, au-dessus du coude, sous l'aisselle, un élancement aigu.

Les tubes sur la table de nuit. Plavix, Toprol. Aspirine, Norvasc, Cozar, Vytorine, Xanax. Les remèdes de la vieillesse.

« Maintenant vous êtes jeune, remis à neuf », annonçaient après l'opération Koch, Bar-El et Hospital. « Vous pouvez manger comme vous voulez et faire la fête comme vous voulez. Avec modération, mais avec plaisir. L'appétit de vivre, voilà la recette. »

Pour assurer son appétit de vivre, Bar-El renouvela sept ordonnances de médicaments.

Dans la main, la petite pastille verte. Il la cassa. Puisqu'il n'avait pas eu le docteur, il prendra un demi Cozar, se couchera de bonne heure, dormira profondément et au matin il sera de nouveau sur la planète Terre. C'est ce qui se passa. Les doigts sur le clavier de l'ordinateur. « Cher docteur Bar-El, j'ai attendu plus d'une heure, hier, au téléphone pour vous parler. Je voudrais pouvoir vous contacter quand j'en ai besoin. »

Silence, un jour, deux, neuf.

– Comment ? Il ne t'a pas appelé ? Ni le lendemain, ni trois jours après ? Ni après avoir écrit ? Qu'il aille au diable ! Tu as besoin d'un médecin disponible, décréta Izy.

– C'est un excellent médecin. Il a fait le bon diagnostic, malgré des examens confus. Mais il n'est pas joignable. J'ai des journées perturbées. Je ne respire pas à fond, le volume de ma respiration est insuffisant. Je m'arrête aux trois quarts, je ne peux pas respirer à fond.

– Je sais ce que c'est. Je vais t'indiquer un autre cardiologue. Je regrette que ça n'ait pas marché.

– Je n'en veux pas d'autre. Bar-El m'a sauvé.

– Écoute, Gusti, on se connaît depuis longtemps. Je sais que ton équipe préférée s'appelle *le Peuple élu*. J'ai fait un stage à Tel-Aviv au Hadassah, leur grand hôpital. De bons médecins, meilleurs qu'ici. Mais pressés, rapides. Ils sont habitués aux alertes, ils vivent à toute vitesse, entre guerres et attentats à la bombe. Ils n'ont pas le temps, ils sont en l'an 5700 je ne sais combien, ils n'ont pas le temps. Pense un peu, cinq mille sept cents ! Stop, tu vas en voir un autre.

– J'essaie encore avec Bar-El. J'ai du mal à me séparer de quelqu'un. C'est ma tare, tu le sais.

– Je sais. De la patrie, de moi… de Lu. Tu as le contact difficile. O.K., je vais t'indiquer un des leurs. Je veux dire, un des nôtres. Des vôtres, je ne voudrais pas outrager saint Pierre. Le docteur Liebling. Il me suit, moi aussi. Liebling ! Ça te va ? Je l'appelle, là, je l'appelle tout de suite.

Gora raccrocha, il ne cédait pas. Il restait aux bons soins de Bar-El. Nouvelles crises de panique. Sueurs, frissons, nuque lourde. Il aurait voulu se pelotonner dans le lit ou appeler Boltanski pour qu'il l'emmène aux urgences, tel quel, avec son lit. Bar-El n'avait pas la moindre idée de la fidélité extrême de son patient. Il ne répondait pas au téléphone, fax mort, e-mail bloqué.

Aujourd'hui comme hier, tension à 19/9,5. « Nous sommes des numéros, monsieur. Écoutez l'homme soviétique, nous sommes des numéros, c'est tout. Les capitalistes ne connaissent que les chiffres. Médecins, avocats, éboueurs, sénateurs, policiers. Tous. Tout un chacun. Ils comptent, voilà ce qu'ils font ! »

Gora téléphona à l'Australien.

– Oui, je me souviens de votre nom, répondit la secrétaire, fatiguée. Le docteur Hospital participe à une conférence de cardiologie dans le Michigan. Il rentre cet après-midi. Il est déjà dans l'avion. Je lui dirai, dès qu'il sera là. Tension et douleurs confuses dans la poitrine, c'est le message, j'ai bien compris. Vous ne savez pas si c'est l'estomac ou le cœur. Élancements, faiblesse, tension élevée. Panique ? Oui, des crises de panique, j'ai noté. Je lui transmets, soyez-en sûr.

En fin d'après-midi, Hospital l'appela.

– O.K., venez après-demain à la première heure. On fera la deuxième angioplastie. Demain, vous irez faire une prise de sang. On vous préparera le dossier d'admission, après-demain on vous opère.

Gora avala une aspirine et un calmant.

– Certes, il y a des risques. Il y a toujours des risques. Je vous l'ai dit la première fois. Infarctus, commotion. Rien n'est exclu. Ça arrive rarement. Nous nous fondons sur les statistiques, le risque existe, mais il n'est pas grand.

Les statistiques… bien sûr, l'homme soviétique aimerait ce mot. Hospital lui-même n'ignorait pas l'arithmétique de la mondialisation. Le capitalisme à visage humain a vaincu le socialisme à visage humain. Il explosera à son tour, il explosera, nous exploserons, c'est ce que chante le groupe Herostratus.

Dans la poitrine, l'ombre s'élargissait. L'araignée avançait vers le bras et l'épaule gauches, le gémissement gonflait le thorax, le dégonflait. Fébrilité en baisse, torpeur. Respiration haletante. Nuque lourde, de granit. Le professeur Gora ne se séparait de personne, personne à qui laisser ses souvenirs, ses nécrologies. Il n'avait pas réussi à achever la nécrologie de Peter, maintenant Izy, Bar-El et l'Australien Hospital se disputaient la place.

Le dossier Gora, bourré de clichés des artères, avant et après le rajeunissement, images du cœur, cardiogrammes, analyses de sang, d'urine, de salive et de pellicules, épreuves d'effort et d'endurance, ordonnances et règles thérapeutiques. Une nécrologie technique, sans paroles, uniquement des chiffres, adaptés au nouveau siècle. Sans souvenirs ni métaphores. Les stents ne pourriront pas dans la terre où pourriront les os et le cœur et les souvenirs, répétait le Nécrologue.

« Vous êtes réparé ! Vous êtes jeune, comme neuf. Vous pouvez faire ce que vous voulez, manger ce que vous voulez, déclamait le dieu en blouse blanche. Des stents super-résistants. Métal rare, immortel. Ils survivront dans la terre quand plus rien n'aura survécu. »

Gora s'était assoupi en répétant le message de Méphisto. Il souriait. Le diable était un clown qui lui rendait sa jeunesse, sans exiger son âme, seulement son attestation d'assurance. Pas l'âme, camarade Boltanski, seulement le numéro de l'assurance. Le numéro, oui, c'est tout, non l'âme. L'attestation d'assurances. Blue Cross, Blue Shield, Medicare, Atlantic, AARP. Compte et assurance.

Le professeur Gora souriait malgré sa fatigue, sa fatigue extrême et sa somnolence. La panique l'avait épuisé.

Il se réveilla en train de regarder la fenêtre, la forêt. Soleil couchant, une journée disparue. La tête sur la table. La fatigue s'étendait. Corps de cire. Stridulation timide, puis insistante, comme un grillon. Le téléphone. Il avait baissé le volume de la sonnerie au minimum, il ne supportait pas les alarmes. Il tendit la main. Le récepteur était lourd, il pouvait à peine le soulever.

Il ne reconnut pas ma voix, il était en pleine confusion.

– Oui, je suis somnolent. Une dure journée, oui, et une nuit difficile. Ça va se faire, ça va se faire demain. La deuxième angioplastie. La sauterelle va bouffer les immondices des artères. Je verrai tout sur le petit écran. Nouveau millénaire, photo-moto-loto, sur le petit écran.

Gora s'arrêta.

– Je parle comme Gaşpar. Je l'ai cherché sans arrêt, en moi et en dehors de moi. Maintenant que la maladie m'a sorti des livres pour me jeter dans le chaos, je parle comme lui. Est-ce que je parle comme lui ?

Je n'en avais pas l'impression, ou qui sait, non, ce n'était pas une simple imitation.

– Hum ! oui, où en étais-je ? Certes, il y a des risques. Rares, disent les statistiques. C'est-à-dire, les médecins affirment que les statistiques le disent. Tu as raison, croyons-les, nous n'avons pas d'autre solution.

Il écoutait attentivement mes vœux, comme si c'étaient d'importantes informations.

– Merci, merci. J'aurais dû te téléphoner moi aussi, oui, on devrait se parler plus souvent. Après l'opération. Appelle-moi, après l'opération. Oui, oui, c'est aussi ma faute et ce n'est pas la seule. Je ne sais pas si c'est une heureuse faute. Non, je ne sais pas, je ne suis pas saint Augustin.

Le monde est bon, les hommes sont bons, murmurait sans doute Gora après avoir raccroché. Le monde est bon aussi dans les rêves que procurent les maladies ou les médicaments, si l'on trouve des livres et des rêves, le monde ne vaut ni d'être méprisé ni quitté.

Le message au téléphone lui avait fait plaisir. L'interlocuteur avait l'air d'un homme de bien, il voulait souhaiter meilleure santé au patient. Un bienveillant, il méritait qu'on s'occupe de sa nécrologie.

Gora sourit, une ombre passa, puérile et perfide, sur son visage fatigué.

1. Titre complet : *A Day in the Life of America. Photographed by 200 of the World's Leading Journalists on One Day, May 2, 1986*, Collins Publishers, 1986. *(N.d.T.)*

2. En français dans le texte. *(N.d.T.)*
3. Thomas Mann, *La Montagne magique*, *op. cit.*, p. 818. *(N.d.T.)*

Quatrième partie

Le chauffeur de taxi n'était plus Boltanski, mais un étudiant du Sénégal, amoureux de l'Amérique et des vacances dans son pays natal, l'infirmière n'était plus la belle Polonaise mais une tantine indienne à lunettes. Le docteur Hospital était le même. Solide, taciturne, digne de confiance.

Il arriva dans la salle de soins pré et postopératoires en compagnie de deux jeunes assistants le dépassant d'une tête. Il passait voir trois des huit lits entourés d'un rideau à fleurs, qui glissait sur un rail accroché au plafond.

– Aujourd'hui vous n'êtes plus le premier, vous êtes le deuxième. Nous allons introduire davantage de stents que la dernière fois. Ce sera plus long. Pour le reste, la procédure est la même.

Le patient se taisait, nu sous la blouse de crépon bleu. La nudité démocratique le ramenait à l'état de bébé.

– Vous connaissez la procédure. La minuscule caméra entre par une artère centrale, avance vers la région du cœur, transmet les images. Le ballon gonfle l'artère bouchée, puis le nettoyage se fait et on introduit les armatures.

Réparations ! *Plumbing* ! Trente par jour dans cet hôpital, huit cents par mois, des milliers dans toute l'Amérique. Comme les réparations automobiles.

Hospital regardait le patient.

– Nous utilisons Taxus Express 2. Du métal précieux, avec une pellicule protectrice pour prévenir les dépôts ultérieurs. *Paclitaxel-Eluting Coronary System*. Ayons confiance.

Lit à roulettes. Ascenseur, 18^{e} étage, salle 9, porte grande ouverte. L'infirmière est coréenne. Gobelet avec la potion rose. Immobilisation des mains et des pieds. Assistant, professeur, ordinateur. Go !

Maintenant l'écran était derrière, le patient ne voyait plus la sauterelle grignoter les déchets de l'artère, mais il voyait l'infirmière, le médecin, l'assistant. Soudain la piqûre. À gauche, au creux de la poitrine, du côté gauche. Encore et encore. Fins tentacules, aiguilles profondes. Douleur. Brûlure. Subtile, prolongée. Le ballon à oxygène gonflait les parois de l'artère. Introduction du cylindre. Le patient fermait les yeux, essayait de détacher l'esprit du corps.

Dors, professeur Gora, la fin te trouvera dans les vertes eaux du rêve, un vieil enfant, gratifié d'inconscience. Pour le moment, la douleur n'est que le prologue de l'inconscience.

– Taxus, dit la voix de l'Australien. Express 2.

Une griffe fine, hostile. Le patient serrait les dents. L'expérience d'il y a un mois n'était qu'un piège délicat destiné à tromper sa vigilance, maintenant, c'était vraiment la fin.

– Taxus. Express 2.

L'infirmière se pencha sur le tiroir ouvert, sortit un autre paquet, le défit, présenta le tube.

Le temps ralentissait, de longues secondes dilatées. La douleur tenace coupait la respiration du captif. Torture terminus.

– Taxus. Express 2.

Il grinçait des dents, les yeux fermés. Il n'était pas bouddhiste, son corps et son esprit tourmentés ne s'étaient pas séparés. Il comptait les secondes formant un lent sédiment dans sa poitrine poignardée.

– Comment ça va ?

À qui s'adressait le docteur, à Dieu, à la Mort ? La magie du rajeunissement par ordinateur avait ses lois et son langage.

– Comment ça va, professeur ? Comment ça va ?

– Euuuh… comme ça. Comme ci comme ça.

– Il n'y en a plus pour longtemps. Dix minutes, vingt peut- être.

Donc une heure environ, ou deux. L'élancement progressait, longues lames, la poitrine écrasée sous une dalle de granit. Les mains et les pieds dans leurs menottes de cuir. Le plafond était descendu, une immense presse de granit sur la poitrine. Trous d'air, étouffement.

– Express 2.

S'il criait, quand même ! Les Américains respectent la maîtrise de la douleur, mais aussi son expression. Un cri sauvage : arrêtez ! Ar-rê-tez !

C’est le droit du patient d’interrompre la torture ! La mort, cette vieille putain, s’amusait, elle savait que la rébellion des mortels est stupide.

– Express 2. Encore un petit peu, professeur Gora. Je sais que c’est dur… mais il n’y en a plus pour longtemps.

Une heure, deux, neuf, ça ne comptait plus, ces sacrées dix minutes sont quand même une éternité. Il ne pouvait plus crier, il était épuisé, il avait raté le moment d’annuler le pacte avec Méphisto, il avait perdu ses dernières forces, il ne supportait plus une seconde, plus aucune, aucune.

– Ça y est, ça y est, j’ai terminé.

Dix minutes… c’est tout, dix minutes. Mais non, encore une seconde, deux, cinq, huit secondes, ça y est.

– C’était dur, je sais. Cinq stents ! Position difficile, je ne me suis pas amusé, moi non plus.

Le docteur retira sa blouse trempée de sueur et la jeta dans un coin. Torse nu et solide, il sortit comme ça de la salle, sans aucune pudeur.

Le gringalet moustachu poussa le lit à roulettes vers l’ascenseur, puis la porte 568. Une chambre claire, séparée en deux par un rideau. Dans chaque moitié, un lit vide. Table de nuit en métal, téléviseur, écran d’enregistrement de la tension, fenêtre sur la cour intérieure.

– J’ai entendu dire que ça a été long. Deux heures et demie. Ça fait beaucoup ! Cinq stents. Vous en aviez deux, maintenant il y en a sept. Une réparation capitale.

Il reconnaissait la voix. Le timbre profond de la Polonaise. Revenu de l’autre monde, il ne supportait pas les délices du jour.

La réparation capitale ne séparait pas le corps de la tête… Connexion à l’ordinateur affichant la tension et le pouls, urinal, seringue dans la veine.

– Essayez de dormir. L’endroit pansé va faire mal. Ça s’appelle *Angio-Seal Vascular Closure Device*. La plaie se refermera progressivement, le bouchon sera résorbé en quatre-vingt-dix jours par le corps. Si l’on devait réintervenir… non, ce ne sera pas nécessaire. De toute façon, on piquerait à un centimètre au moins de cet endroit. Prenez les cachets, dormez. La sonnette est sur la table de nuit, en cas de besoin, appelez-moi.

Yeux fermés. Il ne pouvait pas bouger, d’ailleurs il n’en avait pas envie. S’endormir, c’est tout ce qu’il voulait. Se vider de toute énergie, vertige, assoupissement, sommeil intangible. Anesthésié, assommé. Éternité.

Le bruit venu du lit voisin était un vrai scandale. Le patient, sa femme, sa fille, son gendre. Ils parlaient tour à tour ou tous à la fois.

– Je suis Bill McKelly. Kelly & Kelly Corporation, New Jersey. Renommée, je sais. J'ai subi une intervention dans le New Jersey il y a un mois. Il faut recommencer. C'est pourquoi je suis venu ici. Je suis un ami du docteur Chase. John Chase, le dermatologue. Le chef. Le chef du service de dermatologie. Tout le monde le connaît, j'en suis sûr. Je l'ai déjà dit… je veux que ma femme reste ici cette nuit, près de moi. Je sais, je sais, le règlement, il y a aussi des exceptions. Sur un fauteuil, oui, elle dormira sur un fauteuil. O.K., j'appelle Chase.

Bill expliquait avec nervosité à sa femme que John avait promis d'arranger ça, il n'avait qu'à tenir parole. Conversation hargneuse avec Johnny, à la suite de quoi, deux costauds arrivèrent, portant un fauteuil-lit. Le bruit ne baissait pas. On discutait d'un mariage au Minnesota dans deux semaines. Billets d'avion, cadeaux, tenues.

La Polonaise avait apporté de nouveaux cachets, une tisane contre les brûlures d'estomac. Et un grand et gros livre.

– Vous avez oublié cet album. Ce matin. Dans la salle de soins. Vous en aurez peut-être besoin, si vous n'arrivez pas à dormir. Avec les somnifères, ça pourrait marcher.

Halina sourit, découvrant des dents blanches comme la neige de Pologne.

– Vous voulez que j'allume la télé ? Ça vous changerait peut-être les idées ?

Non, ça ne lui changerait pas les idées. La fille et le gendre de monsieur McKelly étaient partis. L'épouse était silencieuse, l'époux ronflait. Gora chercha les somnifères.

Il se réveilla en pleine nuit. Il aurait voulu ouvrir les yeux, il n'y parvenait pas. Il percevait un rai de lumière venant de la rue et passant par la fenêtre, il aurait voulu ouvrir les yeux, ses paupières étaient lourdes.

Sur l'écran, le jeu d'échecs, un verre à moitié plein. Liqueur sombre, grosses bulles. À côté, la cannette : Coca-Cola. La partie du siècle ! Peter est devenu une vedette, le Nouveau Monde aime les vedettes. Le patient n'ouvre pas les yeux, ses paupières sont lourdes comme des pierres tombales. Bruit, agitation, quelqu'un renverse l'échiquier. Le roi, la reine,

les fous roulent impitoyablement par terre, dans le coin phosphorescent de la pièce.

– Un petit peu, un petit peu, à gauche. Encore un peu. Il faut vous réveiller.

Il avait du mal à retrouver ses esprits, il reconnut le roucoulement de Halina.

– Un petit peu, nous vous réveillons juste un petit peu.

Elle remonta l'oreiller, le souleva doucement par la taille. Il la vit, ouvrit enfin ses vieilles paupières.

– Vous avez beaucoup de tension. La tension est montée.

– Comment le savez-vous ?

– Nous surveillons le moniteur. Le moniteur général, relié aux écrans des chambres.

Sur l'écran, Peter ne jouait plus aux échecs avec Méphisto. On voyait des courbes vertes et des chiffres verts. Tourbillon de panique, souffle court. Au côté gauche de la poitrine, l'armure hostile. La tension avait grimpé : 20/9,9. Le médecin de garde apparut avec une interne chinoise et une assistante grande et rousse. « Oui, on va faire une piqûre. » Seringue, encore deux seringues pour la prise de sang.

– Que prenez-vous pour la tension ?

Il murmura : Cozar 50 mg. On lui donna un comprimé blanc, Cozar 100 mg.

– Calmez-vous, dormez, nous repasserons dans une heure.

Halina fit un petit signe complice vers la sonnette.

Les courbes variaient rapidement. Il fermait les yeux, ouvrait les yeux. 19,1/9,2, 19,4/9,3.

Halina se penchait, attentionnée, pour lui donner à boire.

– Le contrôle des enzymes indique un taux trop élevé. Vous resterez un jour de plus.

C'est comme ça qu'on fait les analyses maintenant ? Instantanément ? Qui avait pris la décision de garder le patient un jour de plus à l'hôpital, malgré les mesures d'économie ? État grave, sinon on n'aurait pas dépensé plus d'argent. « Nous sommes des numéros, des comptes, c'est tout », prédisait l'homme soviétique.

Halina se pencha de nouveau, elle faisait une prise de sang, arrangeait l'oreiller.

– Tout ira bien. La tension baisse, ça va aller.

– Oui, je vois, 18,9/9. C'est une baisse ou une erreur ?

Halina souriait sans répondre. Le patient souriait, lui aussi, il aurait voulu lui demander de raconter sa venue en Amérique, le cours d'anglais pour immigrés, minuscules Mexicains, mamies chinoises d'âge canonique, Brésiliennes à la poitrine avantageuse, le premier travail comme cuisinière au restaurant portugais, les cours du soir de secourisme, la liaison orageuse avec l'officier de marine, le premier voyage au Texas, l'arrivée de son frère de Łódź.

Le patient souriait, fatigué, gâteux, il n'avait pas la force de demander ni d'écouter quoi que ce soit, se contentait du sourire de la Polonaise.

Quatre heures du matin. À six heures, l'agitation démarrait, on prenait la température des mortels, on vérifiait les chambres, on apportait le petit déjeuner, visite du matin, le magicien Hospital.

– Le taux d'enzymes est meilleur. On vous garde quand même un jour de plus. Pas de raisons de s'inquiéter. Aujourd'hui, vous participerez à la séance de directives pour les mois et l'année à venir. Médicaments, urgences, régime, programme de gymnastique, contrôle périodique.

Cours de renaissance, aux côtés d'autres privilégiés.

La nuit suivante, les douleurs s'atténuèrent, la tension se calma.

– Tout ira bien, l'assura le docteur Hospital. Vous avez rajeuni, mais ce n'est plus la badinerie de la jeunesse. Régime, gymnastique, médicaments.

Le patient le regardait et ne trouvait rien à répondre. Il aurait voulu que l'Australien l'accepte comme voisin, où qu'habite Edward Hospital, il promettait d'être un voisin discret, il comprenait les soucis et la fatigue du magicien qui passe chaque jour des dizaines, des centaines de fois d'un cœur souffrant à un autre, ferme, précis et souriant, non, il ne le dérangerait pas, il ne souhaitait que le voisinage protecteur de ce dieu des cardiaques. C'est tout ce qu'il désirait, c'est tout, ça suffirait, ça diminuerait sa panique et sa solitude, oui, pourquoi ne pas l'admettre, même sa solitude. Il déménagerait n'importe où pour être à côté d'Hospital, en voisin silencieux, invisible, à proximité de ce frère plus jeune, plus avisé et plus utile qu'il n'était jamais arrivé à l'être, lui, Augustin Gora.

– Je voudrais vous remercier pour…

– Non, non, laissez… Hier, Elvira vous aurait accompagné à la maison, comme la dernière fois. Aujourd'hui elle ne peut pas. J'ai parlé au

concierge, il fera venir un taxi pour vous. Il vous conduira jusqu'au taxi et demandera au chauffeur de vous aider à entrer chez vous. Vous avez mon numéro de téléphone. Vous pouvez m'appeler quand vous voulez.

À la maison, dans le lit de la solitude !… Il était satisfait, il avait localisé Peter, devant le jeu d'échecs, sur l'écran de la nuit planétaire, il avait réussi à lui parler tranquillement, tout bas, comme à un cousin cher et égaré, il avait réussi à surprendre et émouvoir cet égaré, Peter avait interrompu la partie et lui avait parlé à son tour, timide, soumis, comme à un cousin plus âgé et plus sage.

D'où qu'il soit venu, du Nevada, de chez Gina Monteverdi, la joyeuse tante de Tara, ou du refuge polygame aux neuf épouses du mormon Alexander Joseph, de Long Haul Estate, près de Big Water, Utah, ou des cours d'art dramatique avec masques de l'église méthodiste Winston-Salem, Caroline du Nord, ou du navire *Sea Hawk* des gardes-côtes de Key West, Floride, qui venait d'intercepter 25 millions de livres de marijuana et 10 mille livres de cocaïne, quelle que soit la page de l'album *A Day in the Life of America* dont il serait sorti, Peter avait, naturellement, échoué à New York, le soir du 9 septembre 2001.

Il n'avait pas oublié que son cousin, Augustin Gora, le professeur, lui avait réservé, depuis plusieurs mois, une chambre à l'Hôtel Esplanade, à l'angle de la 48e Rue et de la 8e Avenue. Mardi 11 septembre, il avait rendez-vous avec l'avocat engagé par le professeur Gora pour obtenir la miraculeuse Green Card. Il entrera dans les rangs des hommes nouveaux du Nouveau Monde, il n'aura plus de raisons de se cacher dans le désert. Personne n'était au courant de ce rendez-vous au World Trade Center, il n'avait divulgué à personne le secret qu'il partageait avec le professeur Gora, toute conjonction d'astres douteuse pouvant provoquer un crime de type Palade était exclue.

Soudain, 8 h 46, l'heure démente. Le groupe Herostratus : 19 coupe-jarrets dans le Spectacle du Siècle. Les téléviseurs du monde suivent les avions avec leurs passagers et les 19 anges de la mort, volant vers le Salut.

Peter essaie de sortir du métro, dans la zone de l'hystérie. Métro bondé. Les gens crispés, sourds-muets et blagueurs cyniques, difficile de respirer. Les messagers d'Allah-Yussama-Oussama invoquaient, sur les écrans de la planète, le paradis de la sainteté et de l'éternité. Le métro était

arrêté. Wagons hermétiquement fermés. Non, il n'avait repéré aucun poursuivant, aucun suspect. Des corps captifs, collés les uns aux autres, incapables de se supporter. Parmi eux, David et Eva Gaşpar.

Dix, quinze minutes, vingt, trente minutes, David et Eva étaient restés collés, à côté, au fond du wagon. Les minutes sont des heures, quarante minutes ressemblent à des siècles. L'infarctus peut se produire plus vite que ça.

Quelques minutes avant que le métro ne reparte.

*

Mouvements prudents. Le pansement protégeait l'incision, la plaie était verte, violette, la peau retrouverait sa pâleur.

– Au début, courtes promenades à pas lents. La deuxième semaine, quelques mouvements de gymnastique faciles. Progressivement, exercices habituels. Une demi-heure par jour. Ou des promenades plus longues, quarante minutes. Prenez votre tension à différentes heures. Notez les résultats dans un carnet. Nous ferons une évaluation de la situation dans un mois.

La promenade fut brève. Poussées de panique, picotements dans les tempes, poitrine chargée de toxines. Corps devenu étranger. Signaux confus. Difficile de bloquer le senseur du cerveau, le corps était en déroute. Les premières alertes, souvent fausses, faisaient monter l'inquiétude. Esprit alarmé, englué, où trouver le remède ? Vite, vite, l'ambulance. Le voisin Hospital n'était pas un voisin, il ne se voyait qu'en *plumber*, modeste réparateur de tuyaux sanguins. Le cardiaque devait être relié au tableau planétaire des ambulances, intervention instantanée et parfaite.

Ce sont les chiffres du tensiomètre, non les exagérations de la solitude, comme le croit Izy. Chiffres, à l'époque des chiffres et des numéros, nous enseigne le camarade Boltanski.

Il ne va pas téléphoner à Bar-El. Il va se couper les ongles, voilà ce qu'il va faire. Les yeux écarquillés sur le tensiomètre qui n'en fait qu'à sa tête. Qui te coupera les ongles, professeur ? Tu auras beau te concentrer de ton mieux sur cette corvée, finalement, tu ne pourras pas éviter la seconde de guigne : tu as trop enfoncé la pointe des ciseaux, l'ongle, le doigt, ta

manchette de chemise sont trempés de sang. Un sang fluidifié et frénétique, difficile à arrêter.

– Évitez les saignements. Les médicaments fluidifient le sang, il se pourrait que nous n'arriviez pas à le stopper, que vous ayez une infection. L'infection est grave, elle peut atteindre le cœur. Il y a eu des cas mortels.

Neosporine contre les coupures et les infections ! Tu ne trouves pas la pommade ni le sparadrap, tu ne mets jamais les choses à leur place, pris au jeu de cache-cache. Ma'me Neosporine et Sir Spara s'amusent de l'étourderie de l'étourdi. Où êtes-vous fourrés, bande de saboteurs ? Abracadabra, c'était là, ça n'y est plus, comme nous autres, mortels : aujourd'hui nés, demain disparus. Hop, ça y est, je vous ai trouvés, là, parmi les serviettes. On croirait Gaşpar, le gros, le blagueur, avec ses jeux de colin-maillard, me voilà et je n'y suis plus nulle part.

Tension : 18,9/9,4. Nuque lourde, corps rentré dans le cerveau. Alerte aux reins, aux intestins, aux voies urinaires, à la circulation, à la respiration. Geignements, spasmes, on ne sait d'où va être donné l'assaut. Tu veux dormir, t'éteindre dans le sommeil, oublié du Grand Dispatcheur.

Indigestions, crampes, brûlures. Le nouvel âge du corps va-t-il être vécu aux cabinets ? Une bougie grillée par-ci, un joint par-là, amortisseurs fatigués, carburateur percé, pompe usée, freins usés, carrosserie usée. Le danger ne venait pas du cœur. Les conduits avaient été nettoyés, les soudures consolidées, le moteur remis à neuf. Les poumons fonctionnaient, les armatures du fakir Faust avaient élargi les artères, le sang vrombissait.

La soudaineté, c'est l'avantage des cardiaques, le grand danger et le grand privilège. Tout d'un coup, clac, c'est fini, on vous a offert la paix.

Gora se dirigeait vers le canapé, quand il s'arrêta. Désir de sommeil et peur du sommeil. L'hésitation l'avait emporté sur l'hésitation contraire. Il ne lui restait plus qu'à se promener en long en large et en travers dans la pièce, agité, jusqu'à ce qu'il retrouve de nouveau le trône démocratique des cabinets. C'est là qu'il interrogeait le grand âge et les lâchetés qu'il accélérait. Il faisait jour, il faisait encore jour, puis ce serait la nuit, puis le deuxième jour, comme dans la Bible. Le tensiomètre était devenu cordial, tout comme le dialogue entre poumons, estomac et cerveau. Le patient guettait les avertissements, leurs multiplications. Tensions de jour et de nuit, des nombres, des nombres, camarade Boltanski, des colonnes de chiffres mesurent les cardiogrammes du quotidien.

Gora répète : ce n'est pas de la peur. Non, ce n'est pas la peur, mais l'humiliation de l'incertitude, le sadisme des ajournements. Je suis l'esclave d'un corps sur lequel je ne compte plus. Il m'a trahi, il s'est détraqué et a déménagé dans le cerveau, d'où je n'arrive pas à le sortir, en vain Izy me somme-t-il de le faire, impossible de le faire bouger de là. Allez, je vais me remettre à la nécrologie, *Nécrologie de Gora*. Relater encore une mort qui ne dit rien ramènera le calme, le calme apaise la tension et les inquiétudes.

Après-midi serein. Il s'installa au bureau, devant l'ordinateur. Écran bleu, premières lettres. Blanches, claires, propres, familières, comme jadis.

À la fenêtre, le bulbe du soleil où logeait l'éternité. Le soleil là-haut, dans le ciel sans nuages, et ici, tout près, dans le carré de la fenêtre et sur le sol rouge.

Impatient de mettre en mouvement les lettres, les virgules et les questions issues les unes des autres, il ne bougeait pourtant pas. Le clavier l'intimidait. Il attrapa le grand et gros album *A Day in the Life of America*, à gauche, sur le bureau. La dernière fois, Peter jacassait avec le mormon et ses épouses. Puis, avec le lieutenant de marine côtière qui capturait les contrebandiers. Puis, le temps avait passé : première angioplastie du nécrologue, deuxième angioplastie. Peter s'était retrouvé dans le bric-à-brac de vieux téléviseurs au magasin Backer de Phoenix, Arizona. Monsieur Backer, torse nu, en short et chaussettes montantes, vieilles baskets déchirées, sans lacets, grandes mains, noires d'huile et de poussière. Dans le Colorado, il avait parcouru l'immense cimetière d'avions, propriété depuis quarante ans de J.W. Duff Aircraft Co. Ensuite, North Slope Borough Alaska, 80 000 mètres carrés de glace et de toundra incluant la ville de Barrow et sept villes plus petites : 20 % de la production pétrolière quotidienne de l'Amérique. Le maire, inuit comme 80 % de ses administrés, parlait de la chasse saisonnière à la baleine. Mynheer Gaşpar était-il vraiment arrivé là-bas, parmi les Inuits, ou n'était-il plus nulle part ?

Gora posa la main sur l'album. Les gants bleus, au bout de la table. Soudain, respiration coupée. Il essayait d'inspirer et d'expirer régulièrement, comme on le lui avait appris. Front et tempes en nage. Frissons. Il tremblait. Dans la chambre, le tensiomètre. Petit son bref : 19,6/10,2. Bar-El ou Lu ou Hospital ou Peter ou l'enquêteur Murphy ou le défunt Dima, quelqu'un devait venir en aide au moribond !

Il était tard, même le poète Oussama Ben Laden se reposait, personne à qui faire appel. Izy !

– Appelle le Samu, mon vieux. Tu ne vas pas rester toute la nuit avec cette tension-là. 911. Tu as le numéro. Les gars ne tardent pas, ils s'occupent de toi, ils commencent à te soigner en route, avant d'arriver à destination. Quand on t'aura examiné à l'hôpital, tu leur diras de me passer un coup de fil. S'il s'agit d'un médecin, ils le font. Non par confraternité. Par peur. Oui, oui, qu'ils me passent un coup de fil. Ce n'est pas grave, mais n'attends pas. Tu as suffisamment ajourné de choses dans ta vie. Maintenant la prudence, c'est l'urgence.

Le patient sur le brancard, le tensiomètre au bras gauche. Il avala la potion sucrée, puis l'aspirine, le secouriste caressa son front intelligent, l'assura que tout irait bien.

Les Urgences. Embouteillages de candidats implorant un délai. Deux internes. Une blonde à taches de rousseur, boulotte, loquace, et une Thaïlandaise svelte et taciturne avec des lunettes pas plus larges qu'un dé à coudre sur un nez minuscule, de bébé. Questions et réponses, l'histoire du cœur malade, la tension toujours plus élevée. Le patient n'avait pas de fièvre, malgré la transpiration et les frissons. Il tremblait, dans l'ambulance, et maintenant encore. De petits frissons incessants.

On lui fit une prise de sang, on l'emmena en radiologie, on lui donna deux cachets roses et un verre d'eau. L'Irlandaise à taches de rousseur était pressée de liquider ce cas.

– Rien de particulier. Comme vous pouvez le constater, votre tension a baissé : 14/8,5. Les analyses sont normales, la radio et le cardiogramme aussi. Vous pouvez partir. Les taxis viennent continuellement ici, vous en trouverez un rapidement. Vous avez de la chance, vous allez passer la nuit chez vous.

– Qu'est-ce qui a causé cette crise ?

La boulotte n'avait pas le temps de faire des commentaires. Elle leva au ciel ses petites mains courtes et potelées.

– Nous ne savons pas. Nous ne savons pas.

La collègue thaïlandaise lui présenta ses papiers de sortie.

– Ça arrive… à un certain âge il y a des dérèglements, les analyses, la radio, le cardiogramme, tout est bon, Rebeka vous l'a dit.

Ah ! Rebeka, les Irlandais empruntent leurs noms à la Bible.

Donc c'est l'âge ! L'âge exige d'être pris en considération, il t'oblige, t'oblige à…

– D'ailleurs, à tout âge, ajouta la jeune femme.

L'incident se renouvela deux semaines plus tard. Le rêve Lu. Blouse de soie blanche. Elle épluchait méticuleusement les légumes, elle préparait les framboises, les cerises, le vin. Joie calme du vivant, concentration et sensualité. Un pantalon fin et large de soie verte. Une tunique en lin, transparente, sans manches, au-dessus du pantalon. Des sandales à une seule bride, le pied nu. Le corps souple, élastique. Le visage étroit d'Andalouse. Son corps vibrait dès qu'on le touchait. Elle jeta les sandales, le pantalon, le slip minuscule, une feuille morte. Les lèvres du sexe, la touffe de poils frisés. Ses cils tremblaient autant que sa voix. Les doigts électrisés enchaînent le captif. Regard au loin, dans le vert des grands arbres, gémissements et chuchotements, appelant le prisonnier.

Soudain, un poids au creux de la poitrine. Il avait du mal à respirer, la sueur baignait son front, ses tempes, le froid envahissait ses jambes, ses mains, ses épaules. Il tremblait. Il avait mal à la nuque, l'angoisse grandissait. Cou et mains moites. Froid. Il tremblait.

Le tensiomètre était courroucé : 20,1/11. Téléphone : 911. Secouristes, hôpital, examen, analyses. Bons résultats. Deux heures après, la tension était retombée : 14,3/9.

J'ai tiré des numéros gagnants au distributeur du temps, camarade Boltanski : température, globules blancs et rouges, glycémie, cholestérol, même le cholestérol et la glycémie se sont assagis. On ne peut pas en demander plus, ce sont de bonnes notes.

Lors des crises suivantes, il n'appela plus le Samu, il prenait un cachet contre la tension et un somnifère.

Un psychiatre est nécessaire, décréta Izy. Il n'en avait jamais consulté et n'aspirait pas à l'indifférence appelée équilibre. Son camarade de lycée l'assura qu'il ne serait pas importuné par des questions indiscrètes ni par des traitements lourds, ni réincarné en qui sait quel fantôme hyperactif.

Monsieur Stephen Kelly était grand, sec, grisonnant, taciturne. Le patient l'informa qu'il n'était pas disposé à se confesser, il voulait juste les comprimés qui aidaient à fonctionner, voilà.

Le psychiatre sourit, d'un sourire sans doute approbateur.

– Quel est le problème ? Que s'est-il passé ?

Le professeur admit qu'il avait eu une crise de calendrier. On ne lui demanda pas ce qu'il entendait par là. Il ajouta de lui-même : deux procédures d'angioplastie. Convalescence lente et incertaine, avec des moments de panique. Tension élevée, frissons, halètements, respiration entrecoupée.

Stephen Kelly continuait de se taire. Ah oui ! le patient précisa qu'il voulait de faibles doses. Et même, moins que faibles.

Le docteur souriait, il avait l'air d'approuver tout ce qu'il entendait. Il prescrivit un médicament au nom plaisant.

– De la famille du Prozac.

– Prozac ? J'ai entendu des histoires affreuses sur le miracle Prozac. Une de mes étudiantes a pris du Prozac, sa dépression s'est changée en un sourire perpétuel. Un rictus. Une grimace. Elle aurait effrayé jusqu'aux gardes du corps du président.

– Le conditionnement minimal est de 0,50 mg. Nous allons commencer par un quart de comprimé de 0,50. Nous irons doucement, nous verrons ce qui se passe. C'est d'accord ?

C'était d'accord. À la consultation suivante, la dose fut augmentée de 0,25. La visite taciturne coûtait 300 dollars. À la différence de Bar-El, le docteur Kelly répondait rapidement à tout appel téléphonique.

La dose fut augmentée jusqu'au taux minimum. Et puis, la crise, l'angoisse. Douleurs dans la nuque, tremblements, sueur. Kelly prescrivit une diminution de la dose, puis il remplaça le médicament.

Le patient reçut une nouvelle ordonnance. Il contempla longuement l'ordonnance, ne se rendit pas à la pharmacie ni ne retourna chez Kelly.

La gymnastique allait remplacer les comprimés. Le docteur Bar-El lui avait conseillé un cours de trois mois. Gymnastique de rééducation. Échauffement de dix minutes, et puis trois appareils différents, dix minutes chaque, enfin dix minutes d'exercices pour conclure. Voyage en bus de la banlieue à York Avenue et retour. L'effort devenait plus intense, la fatigue diminuait, la journée s'organisait autour de ce divertissement. Remise en forme, dignité accrue.

L'expérience prit fin dans les derniers jours d'août. À la fête, tous les participants promirent de faire leurs exercices trente minutes par jour ou de se promener pendant une heure, d'un bon pas.

Les heures désertes, les fantômes revenaient. La tunique de lin, transparente. Les sandales, le pied nu. Le corps souple sous les rayons de la lune. La tête d'Andalouse, le regard intense. Elle jetait les sandales, le pantalon, la feuille du slip, elle prenait la main du patient dans sa main étroite, longue et délicate, elle la fermait. Les cils tremblaient autant que la voix, les doigts tremblaient, électrisés.

« C'était comment, ta jeunesse », demandait-elle. Elle écoutait, concentrée, avide et déjà loin, dans le vert des grands arbres. Un bref instant, le temps d'être dégrisé. Elle était de nouveau là. Regard ardent, les doigts atteignant le centre torride.

Un mois plus tard, Gora retourna chez le psychiatre. Nouveau cabinet, quatre secrétaires, ascenseurs et toilettes. Le grisonnant docteur Kelly inspirait confiance. Autre comprimé. Petites doses, préliminaires. La dose normale eut un effet positif. Il ajouta un quart de comprimé. Le patient semblait avoir trouvé son médicament et sa dose. Il dormait bien, ne se sentait pas fatigué. Il avait repris ses lectures et la Nécrologie.

Il acceptait son statut de cardiaque : cocktail de six comprimés le matin, deux au dessert le soir.

Assoiffé, il prenait d'emblée tout ce que la vie offrait. Livres et arbres, visages et mets, la rivière, les gants Lu, la chaise, l'ordinateur, la baignoire, la forêt l'hiver, l'album *A Day in the Life of America*, le chat de la véranda, le téléphone, la serviette bleue, les chaussures ridicules. Il avait perdu l'énergie de la révolte, l'absurde était devenu comique. Court, le trajet avait été court, des tâtonnements burlesques à travers la propriété appelée biographie. Il était prêt pour la rétrospective.

Il repoussa le dossier jaune, rapprocha les gants. Il les disposa devant lui, séparément, le gauche à gauche, le droit à droite. Il posa les mains dessus. Des mains plus petites que les gants, mais il n'arrivait pas à les mettre. Ses mains étaient plus courtes que celles de Lu, mais plus larges. S'il avait réussi à les enfiler, il n'aurait pas senti le bout de ses doigts longs, délicats.

Il avait collé ses mains sur chacun des deux gants, la gauche sur le gauche, la droite sur le droit. Sa paume aurait recouvert la main de Lu. La peau vibrait. Champ magnétique, union. Par la fenêtre, il regardait la forêt. Ses mains sur les deux gants de réanimation.

Le docteur Hospital lui avait offert la chance de sentir de nouveau ce contact magique.

*

À la loterie, il avait gagné un délai. Ramené des rives de l'au-delà et d'outre-tombe, abandonné à la frontière, Gora apprenait le calme, la sérénité, l'indifférence couleur de cendre.

Nouveaux jeux : la gymnastique du matin, la promenade du soir. Contrôle de la tension, comprimés, visites à madame le docteur Morse, qui avait remplacé Bar-El. Elvira venait le voir deux fois par semaine pour faire le ménage et lui éviter les restaurants, auxquels il avait tout de même recours pendant le week-end.

Un interlocuteur téléphonique resurgit après la deuxième angioplastie.

– Alors, comment te sens-tu ? Ça va mieux ?

J'insistai pour qu'il me raconte en détail l'intervention, pourquoi il avait été hospitalisé une nuit de plus, les variations hystériques de sa tension.

Il semblait accablé par le choc qu'il avait subi. Il fallait que je détourne son attention de la maladie.

– Tu te rappelles la révolution au collège ?

– Oui, bien sûr, marmonna Gora.

– Je venais d'arriver. Tu trouvais que c'était une bonne initiation. Tu m'as expliqué le mécanisme de ces épidémies justicières. Cycliquement, disais-tu, les gens ont besoin de l'illusion de la moralité. Discours du haut du balcon, blocage de l'accès à l'administration, piquets de grève, slogans belliqueux… Pour quelqu'un qui venait de s'échapper du paradis communiste, c'était une parodie grotesque.

J'avais appris que Gora ne voyait plus personne en dehors d'Elvira. Il était devenu timide, il n'était pas sûr de son corps, disait-il. Je tentais une esquive, content qu'il acceptât le jeu.

– J'ai gardé les coupures des journaux. Le scandale d'un viol qui n'en avait pas été un. La révolution. Le procès. Le dédommagement de l'étudiante.

Mes premières années dans le désert de la liberté… je découvrais que chacun cherche son oasis de captivité. La religion. La rhétorique. La charité. La servilité face aux chefs et au compte bancaire. Les frustrations. On ne comprend que peu à peu cette extraordinaire expérience.

– Et ce grand étudiant brun, Tim ? Il était venu demander un rendez-vous pour Tereza. Tim et Tereza. Et puis, le cerf…

– Le cerf ? Quel cerf ?

– Tim avait chassé un cerf. Il avait un permis de port d'armes. C'était la saison de la chasse. Donc, légal… Le scandale a éclaté quand il l'a écorché. Il avait apporté le gibier au collège et l'avait dépiauté dans sa chambre à l'aide d'autres étudiants. Appelé chez le président, Tim a présenté ses excuses, mais il a aussi demandé des mesures claires et sévères à l'encontre de celui qui aurait, autrefois, violé Tereza.

– Tim dirige maintenant une organisation de défense des droits des immigrés à Santa Fe, Tereza est mariée et a trois enfants, son agresseur est avocat à Wall Street. Tu voulais que je t'explique chaque épisode de cet événement pour que tu comprennes mieux l'endroit où tu habitais désormais.

– Oui, oui, et aujourd'hui je veux te poser une autre question. Palade aurait-il pu être un informateur ?

Je suppose que Gora leva les yeux au ciel.

– S'il l'a été, on peut le vérifier. S'il avait pu l'être, enfin… nous sommes dans le domaine des suppositions. Nombreux sont ceux qui n'auraient pas pu l'être et qui l'ont été. Faut-il en déduire qu'il aurait pu en être, du moment qu'il y en a eu ? Même si personne ne s'en doutait, y compris eux-mêmes ? Nous ne pouvons pas oublier quand, pourquoi et comment ils sont devenus ce qu'ils ne pouvaient être.

– Pardonne-moi, je suppose que ce n'est pas le bon moment pour te parler de ça.

– Euh, si, ça l'est.

– Ça me tracasse, vois-tu. C'est ma faute, je ne me suis pas délivré des vieux poisons. On devrait parler de l'Amérique.

– Oui, ce serait plus intéressant. Nos histoires ont l'air intéressantes seulement parce qu'elles sont bizarres.

– O.K. Je rappellerai, c'est promis, pour parler de choses plus gaies.

– Ça me fera plaisir. Plus personne ne m'appelle…

Ce n'était pas évident qu'il s'en réjouisse vraiment, mais je ne me sentais plus coupable d'avoir glissé ces insinuations.

*

La marionnette le secoue, lui serre le cou. Vêtue d'une blouse fine, transparente, de soie blanche. Elle lui serre scrupuleusement le cou, avec joie et attention. Mort diaphane, de soie. On croit avoir échappé aux misères terrestres, elle vous lâche, lentement, délicatement, avec un soin infini. On se secoue pour sortir du cauchemar, on se retrouve devant le Dossier.

Sur la couverture, la date de naissance. Autrefois, l'âge de la sagesse, aujourd'hui l'âge Viagra. Le vieux von Aschenbach, honteux des fards grâce auxquels son barbier le rajeunissait, n'aurait pu imaginer les merveilles à venir dans le nouveau siècle. Époque des possibilités infinies des remplacements. Remplacement des reins et du foie, nouveau nez, lèvres et sourcils tout neufs, couleur des yeux, sexe, à la demande du client, médicaments pour la tête et les pieds, le sommeil et l'insomnie, la folie, le rhume, le cancer, l'impuissance, l'envie, la calvitie et les rhumatismes, transplantation du cœur, des cheveux, de la rétine, appareils pour les sourds, les aveugles, les infirmes. Rien ne se perd, tout se transforme et se remplace. Les morts ont enfin trouvé leur utilité eux aussi : les testaments prévoient non seulement le transfert des biens laissés sur terre mais aussi celui de la rate, du foie, des reins, des poumons, prêts à servir un nouveau corps et à devenir tout neufs.

Quand-comment le temps a-t-il passé ?

L'exilé a accepté le nouveau lieu et le nouveau temps, il s'est habitué au fax, à Internet et au portable, au compte bancaire, aux soucoupes volantes, aux sectes religieuses et sexuelles, à l'éducation par la Bible et aux films porno, mais il est resté dans le passé nommé Lu.

Pourquoi serait-il obsédé par Mynheer Pieter Peeperkorn, l'opposé de ce qu'il était lui-même ou de ce qu'il pouvait être, pourquoi ranimer Peter Gaşpar ? Et pourquoi n'a-t-il pas oublié la conversation vieille de plusieurs millénaires avec ce grassouillet d'Izy, dans la cave sombre et humide, où il avait parlé de son admiration pour le peuple de Jésus, bien qu'il ait été et soit demeuré indifférent à la religion ? Que lui manquait-il et lui manque-t-il toujours et qu'est-ce qui expliquerait son besoin jamais assouvi d'être un

autre ? Moins prudent, moins éminent. Plus rebelle, non seulement en pensée, plus libre, non seulement en rêve, plus versatile et plus hypocrite, plus mystérieux et plus coupable, plus ravagé. Moins digne de la haine, de la compassion et de l'admiration des déguisés autour de lui ?

Sur le nouveau dossier gris, terreux, sur lequel le destin a écrit en grandes lettres rouges GORA, il y a la feuille bleue signée par le docteur Hospital.

It seems that coronary artery disease and the epigastric discomfort were unrelated… Il semblerait que la maladie des artères coronariennes et les malaises gastriques ne soient pas liés. L'analyse de l'angioplastie montre une combinaison d'affections focalisées et diffuses, accentuant peut-être un syndrome métabolique du passé, ainsi qu'un état d'hypercoagulation. Concernant les risques de maladies cardiovasculaires, le patient a une tension artérielle avoisinant la normale, une hypercholestérolémie (avec HDL bas) à la limite de la normale, et un taux de sucre dans le sang proche de la normale. Borderline hypertension, borderline hypercholesterolemia (and low HDL) and borderline blood sugar.

Borderline ! Citoyen de l'archipel Borderland ! On peut déchiffrer le caractère dans le code Borderland. En marge, à la limite, nulle part. *Borderline* !

Le citoyen Borderline tire les rideaux. *Go to the Zoo* ! se dit-il. Dans la zoologie de la rue, il rencontrerait ses semblables. Mais il reste à la maison, véhicule oublié au garage.

Café, bol de céréales, comprimés. Sur l'écran de télévision, les extravagances de l'espèce, les joueurs d'échecs en compétition avec le destin.

Gymnastique, douche. La journée commence. Il a gagné un jour, rien ne peut être comparé à cette performance, affirment les citoyens du Nouveau Monde. Ils ont raison. Une nouvelle journée. La farce d'être, le miracle d'exister.

*

Il regardait l'écran, la table sur laquelle Peter, songeur, jouait aux échecs, son verre de Coca-Cola à côté. Il était tard.

Il était tard, mais je me moquais de l'heure.

– Tu as lu l'article sur l'angioplastie ?

– Où ça ? Où l'aurais-je lu ?

– Aujourd'hui, dans le *New York Times*. En première page.

– Je n'achète plus les journaux. Je préférerais lire des journaux anciens, de l'année de ma naissance. Il y a sept décennies.

– Ce serait amusant. Mais tu n'apprendrais rien sur les nouvelles recherches en médecine.

– C'est-à-dire ?

– Sur ces trucs-là, comment ils appellent ça… les stents.

– Je connais le terme.

– Ils ont introduit depuis quelques années un nouveau type, enduit d'une substance qui empêche les dépôts sur les artères. On constate que l'ancien modèle était meilleur.

– Ils m'ont posé le nouveau modèle, imprégné de la salive de Méphisto. J'ai insisté pour avoir ce qu'il y avait de plus récent, de plus efficace. Le docteur Hospital était d'accord. On peut lui faire confiance.

– Allons, ne dramatisons pas… dans deux mois, on découvrira qu'en fait ce sont quand même les nouveaux les meilleurs.

– L'essentiel, c'est qu'une fois qu'on est décomposé, les amulettes survivent. Les archéologues peuvent vous reconnaître.

– Combien t'en ont-ils posé ?

– Sept. Nombre magique.

Gora était en veine de conversation, j'avais de la chance.

– Je sais, Palade a été ton étudiant. Ils lui ont refusé le passeport et lui en ont délivré un l'année suivante, à la seconde demande. Sur l'insistance des Américains. Ils le lui ont donné sans vouloir le lui donner. Ça semble étrange.

– Qu'est-ce qui n'était pas étrange là-bas ? Je sais ce que tu veux insinuer.

– Je n'insinue rien, je pose une question. J'essaie de guérir de la maladie avec laquelle nous sommes tous sortis de là-bas. La méfiance.

– Ça voudrait dire que moi aussi j'ai été un informateur, pas vrai ? Ils m'ont délivré un passeport.

– Ton cas est différent. La famille de Ludmila pouvait intervenir. Ce sont peut-être eux qui ont signé le pacte.

– Et toi… tu es bien venu avec un passeport.

– Ils voulaient se débarrasser de moi. Pour preuve, les dossiers de la police secrète. J'avais découvert des informateurs parmi les voisins, les amis et la famille. J'étais naïf, maintenant je suis méfiant.

– Je me rappelle ton arrivée. Palade me l'avait annoncée, il m'a dit qu'il t'avait donné mon numéro de téléphone. Mais tu ne m'as appelé que six mois après. Quand je t'ai demandé comment tu allais, tu m'as répondu que tu souffrais toujours du *jet-lag*, du malaise que provoque le changement de fuseau horaire. J'ai apprécié ton humour, mais tu avais l'air abasourdi, perdu.

– Je l'étais. On m'avait coupé la langue au départ, à l'aéroport.

– Je m'en souviens, tu affirmais qu'au moment où ils t'ont apposé le tampon de sortie, ils t'ont coupé la langue. Nous sommes tous passés par là.

– Pas tout à fait. Palade est venu jeune, et le professeur Gora connaissait de toute façon toutes les langues.

– À l'époque, je t'avais envoyé voir l'ami Koch. Izy Koch.

– Tu as eu raison, il ne m'a pas fait payer. Mais je vois que cette conversation n'est pas très intéressante, elle t'ennuie.

– Elle est intéressante, mais elle m'ennuie. Je suis heureux des bêtises et des bienfaits de ce pays. Je suppose que tu peux être satisfait, toi aussi.

– Je le suis. Je croyais t'amuser avec mes questions sur Palade. Je ne sais pas si je t'ai raconté que nous fréquentions le même lycée. Pas la même classe.

– Tu ne me l'as pas dit.

– Ni que je l'avais rencontré après son retour de Roumanie, avant son assassinat ?

– Non plus.

– Il m'a raconté qu'il avait vu Lu, je ne sais pas s'il t'en a parlé.

Je me servais du dernier appât. Gora hésitait à mentir.

– Il ne m'en a pas parlé.

– Au théâtre. *Le Maître et Marguerite*.

– Il t'a décrit comment elle était habillée ?

Si la question était ironique, cela signifiait qu'il se moquait de celui qui l'avait posée et je perdais ma dernière chance de lui tirer les vers du

nez.

– En robe noire, décolletée ? Ou en vêtements de ville ? Avait-elle un chignon ?

Je ne répondis pas. Silence de pierre. Puis, soudain, Gora reprit vivement.

– C'est un grand médecin, l'Australien. J'ai été réparé, je suis tout neuf ! Je peux tout recommencer, refaire les mêmes sottises. Tu es toujours là ou tu t'es lassé ?

Il jouait le rôle du gâteux, il s'amusait sans doute, en prenant des notes.

– Je suis là. Tu as raison, je ne suis plus tout jeune, moi non plus… la vieille sorcière guette, invisible, dans un coin de la pièce, avec toutes sortes de cadeaux. Cancer, crise cardiaque, Alzheimer, épidémies. Incendies, terrorisme. On a le choix.

– Oui, l'offre est vaste. Ça vient quand on ne s'y attend pas. La nuit, quand la forêt s'assombrit. Elle s'assombrit, mais elle ne dort pas. Ici aussi, en ville, je vois toujours la forêt par la fenêtre. Un ermitage. Et, sans crier gare, des apparitions.

Longue pause. Je pris mon courage à deux mains.

– Vous n'étiez vraiment pas en contact ?

– Non. Je lui ai écrit quand je suis arrivé. Elle n'a pas répondu. Je lui ai écrit de nouveau. Elle n'a pas répondu non plus au téléphone. Je n'ai pas insisté. Et je n'ai pas fréquenté d'anciens compatriotes. Je m'en méfie encore, tu sais bien.

– Pour cette seule raison ?

– Pas seulement.

– Tu n'as plus rien appris à propos de Lu après ton départ ?

– J'ai récapitulé le passé, je n'ai presque rien trouvé. Ou des vétilles, des petites bizarreries, des ambiguïtés, de brèves incompatibilités. Des vétilles. Des préoccupations, oui, il y en a eu. Rien d'important, rien de radical.

– Et après ?

– J'ai été surpris qu'elle vienne, mais je ne l'ai pas vue. Ça n'avait pas de sens. On se voit dans le passé. Rideau de Fer, ce brave rideau… il nous a beaucoup préservés. On s'inquiète de ce qu'on a laissé derrière soi, on n'a pas de nouvelles. On ne peut pas, comme ça, monter dans un avion et

atterrir sur les lieux du mystère, voir de ses propres yeux ce qu'on vous cache. C'est mieux comme ça, pas vrai ? Préservé de toute faute, pas vrai ? Qu'en dis-tu ? Tu es expert en fautes heureuses, malheureuses et inexistantes, qu'en dis-tu ?

Cette fois, il attaquait bille en tête, il posait des questions sans attendre les réponses, des questions bredouillées avec fureur.

– Bon, maintenant, je comprends. Je suis armé, je suis tout neuf. La circulation du cœur et du cerveau rénovée, je peux comprendre. Une aubaine magique, ces stents ! Ils ont sauvé la circulation de mes grands et petits organes, ils m'ont offert une seconde chance.

Il parlait vite, d'un ton rageur.

Près de sa pâle Andalouse, sous son regard juvénile, c'était un vainqueur, caressant ses gants et ses jeunes mains. Un instant, le temps de se ressaisir : la peau s'est ridée, le corps desséché, les bras sont livides. Les mains longues et vieilles, les jambes longues et vieilles. Les os fragiles se réduisent en miettes au premier contact. Poussière du squelette qui fut sa jeunesse. Mais on ne pouvait déposséder Gora, quoi que j'aie pu inventer.

– J'ai été viré à la porte du paradis ! Ajournement. Je suis revenu pour apprendre ce qu'il me reste encore à apprendre. Si ça se trouve, après ça, ils m'admettront. Et maintenant je dois filer. Excuse-moi, Boltanski m'attend.

– Le Russe ?

– L'Ukrainien. Le Soviétique. Tu le connais ?

– Oui, je le connais. Le chauffeur des exilés de l'Est. Où vas-tu ?

– Il m'emmène à la gare, à Penn Station.

– Où vas-tu ?

– Je vais voir Avakian. J'ai obtenu, enfin, un rendez-vous avec Bedros Avakian. Toujours occupé, toujours préoccupé, il m'a accordé cette faveur. J'ai des questions à lui poser sur Peter et Tara. Et sur Deste. Elle aurait ouvert une maison de couture à Sarajevo. C'est ce que j'entends dire ou ce que je rêve, je ne sais plus, je vieillis. La sénilité. L'histoire interrompue. Intéressante, pas vrai ?

– On peut le dire.

– Comme tu vois, le Nouveau Monde m'intéresse.

Je suis resté au bout du fil, du temps s'est écoulé, je l'ai entendu parler de nouveau normalement, comme si tout ce qui était passé jusque-là dans l'écouteur s'était volatilisé ou n'avait aucune importance.

Il ne me restait plus qu'à lui demander quel livre il était en train de lire.

– Un livre ? Je ne lis rien. Je ne peux pas me concentrer.

– Aucun livre sur ta table ? J'ai du mal à le croire.

– Des journaux, des papiers, des dossiers. Pas de livre.

– Et sur ta table de nuit ?

– Quelle table de nuit ?

– Est-ce que je sais, moi ? La table de nuit près de ton lit.

– Ah oui ! Rilke. La secte des lecteurs diminue mais ne meurt pas, grâce à Dieu.

– Rilke ? De la poésie ? Tu lis encore de la poésie ?

– Pas trop. Un choix de textes. Des petits essais, des vers isolés. Sur l'amour, la protection de la solitude de l'autre et la protection de sa propre solitude ! Si tu veux posséder la solitude de l'autre ou lui donner la tienne, tout est fichu. C'est ça l'idée. Tu te souviens ? « Un bon mariage est celui où chacun fait de l'autre le gardien de sa solitude[1]. » Quelque chose dans ce genre.

– On dit ça du mariage, pas de l'amour.

– Certains affirment que l'amour est une erreur d'attribution, le poète essaye d'enseigner… comment garder l'amour dans le cadre d'un contrat. « C'est pourquoi ce critère doit être pris en compte quand il s'agit de choisir ou de rejeter : savoir si l'on a envie de veiller sur la solitude de l'autre ou si l'on est tenté de le laisser à la porte de sa propre intimité, dont il ne connaît que ce qui émerge, cérémonieusement drapé, de la grande obscurité[2]. » Pas mal dit… Il était jeune, ce vieux poète ?

Il venait apparemment de relire le texte, mécontent de ce qu'il y avait trouvé.

C'était un vainqueur, il avait Lu et ses amis sur les étagères, qui lui permettaient cette aristocratique solitude et ses hypocrisies policées.

– « […] toute vie en commun ne peut consister qu'à fortifier deux solitudes voisines, mais tout ce qu'il est convenu d'appeler don de soi, dévouement, est essentiellement nuisible à cette vie en commun ; en effet, quand un être se quitte il n'est plus rien…[3] » Jeune, pas vrai ? Rilke était jeune à l'époque.

Il s'arrêta, il avait sans doute pris sur la table un des dossiers de couleur, l'avait approché comme on approche son oreille de la terre pour

entendre arriver le train meurtrier, avait écouté un instant le nocturne des lunatiques, puis remis le dossier à sa place, d'un geste mesuré, reprenant le contact avec la terre des vanités.

– « …et quand deux êtres se renoncent eux-mêmes pour se rencontrer…[4] »

Il lisait, je m'en rendais compte, il lisait un passage du livre ou des notes qu'il avait prises.

– « …et quand deux êtres se renoncent eux-mêmes pour se rencontrer, il n'y a plus de sol sous leurs pieds et leur vie ensemble n'est plus qu'une succession de chutes[5]. » « Une succession de chutes », qu'en dis-tu ?

Il ne lisait que parce qu'on le lui avait demandé et il s'adressait, comme d'habitude, à une instance absente. Sa voix était calme, normale.

*

Au cours des semaines et des mois qui suivirent, j'ai longuement parlé de la vieillesse avec Gora.

Le sujet ne lui semblait pas sombre, même après la confirmation du décès de notre ami plus jeune, Peter Gaşpar, dans des circonstances non élucidées. Il n'a pas répliqué même quand je lui ai avoué que je le soupçonnais de rédiger maintenant, après cette nouvelle récente et si tardive, sa propre nécrologie, plus ou moins fidèle à sa biographie. Ce serait présomptueux de ma part, ai-je ajouté, de supposer qu'à la suite de nos entretiens, toujours plus fréquents après la disparition de Peter, je sois devenu à mon tour le héros d'un texte de ce genre. Il a éludé, revenant au thème de la vieillesse.

– Jusqu'au choc de l'angioplastie, je ne sentais pas mon âge. Comme je n'avais pas d'enfants, j'ignorais la fuite des années. J'ai enregistré mes anniversaires des quarante et cinquante ans et je les ai oubliés. La rencontre avec les médecins, leurs appareils et leurs salles d'hôpital m'a réveillé. L'année qui a suivi a été difficile, très difficile. La Nymphomane, comme l'appelait le défunt, me mettait constamment à l'épreuve, je vivais dans une tension perpétuelle. J'ai ressenti alors la maladie comme un avertissement. C'est ça la vieillesse, pas vrai ? La conscience toujours plus aiguë de la fragilité, l'initiation à l'épuisement, l'initiation à la fin, le temps en alerte, pressé, nous poussant chaque jour et chaque nuit plus près de ce lointain qui

nous terrorise. Comme si toute la vie n'était pas ça. Chaque nouveau matin est un pas vers l'inconnu qui peut être n'importe quoi, donc aussi la fin.

Il avait raison, la maladie prépare à l'extinction. Sans de tels préliminaires, on croit toujours pouvoir prolonger indéfiniment l'équivoque.

– Mélancolie et vide ? On scrute l'horizon où l'on disparaîtra comme si l'on n'avait jamais existé, mais la routine est la plus forte. Elle vous ramène à l'immédiat. Les instincts sont encore bien vivants. On retourne dans le chaos qui consomme le temps insensiblement, impitoyablement.

– Mais lorsque le verdict est clairement prononcé, alors la perception se modifie. On vous annonce le bout du voyage. L'expiration. Comme pour tout produit. Date de péremption : 23 ans, 34 ans, 61 ans, trois mois, deux semaines et cinq jours. La tumeur est incurable, il vous reste six mois à vivre. Dernier ajournement. Aujourd'hui, les médecins n'ont pas le droit de vous mentir sur le terme.

– Oui, et chaque jour devient un cadeau que l'on ignorait jusque-là. On commence à faire attention à chaque instant, chaque feuille, chaque souffle de vent, chaque page, on voudrait les déguster, les retenir ainsi en soi, indéfiniment. On avait peur ? On a peur maintenant aussi ? Du néant, du rien que l'on va devenir ?

– Alors, oui. La surprise m'a saisi au pied levé, m'a ravagé les entrailles. Moins maintenant. Moins. Je suis calme.

– La méchanceté aide-t-elle à la fin ? La fureur, les déceptions, la fatigue, le dégoût de tout, y compris de l'écœurante mort ?

– Peut-être. Mais la fureur est dynamisme, elle n'est pas acceptation.

– Et la bonté ? Sérénité et gratitude. Résignation, soumission au destin ?

– Comme une illumination ? Candeur, abandon ? Comme la foi ?

– La foi promet un espoir. Invérifiable. On arrivera peut-être à un stade où la promesse pourra être vérifiée.

– Palade n'était pas croyant, mais il croyait à la transmigration des âmes. Aux réincarnations successives.

– Il n'est pas le seul. Il affirmait qu'il recevait des signes codés. Ceux qui n'en reçoivent pas ne peuvent pas le contredire.

J'ai demandé à Gora de me dire ce qu'il voyait par la fenêtre. Il a commencé par me donner l'heure : quatre heures huit minutes de l'après-midi.

– Nous ne pouvons ignorer l'heure. Nous parlons de la vieillesse, de la mort, donc du temps. Le temps de l'expiration.

Après une pause, il a ajouté : « Juillet, le 19 juillet. »

Je m'attendais à ce qu'il donne l'année, il ne l'a pas fait. Comment voit-on ce 19 juillet de sa fenêtre, quand tant d'hommes naissent et meurent, ce jour-là comme un autre ?

Il m'a décrit le jardin, puis la vallée verdoyante, un vert vital, vigoureux, et plus loin, la forêt, haute et verte. Dans le jardin sous sa fenêtre, une famille de dindons sauvages. La mère et neuf petits, le père absent, à la bibliothèque. Des écureuils. Deux jeunes chevreuils hésitants. Un chat paresseux et gras.

– Un paradis ! Un paradis, pas vrai ?

– Oui, et je ne m'ennuie pas. J'ai mes livres sur les étagères et les mots en moi.

– Ils disparaîtront.

– Tu veux dire que ce ne seront plus mes livres, que je ne serai plus parmi eux ?

– Tu envies ceux qui restent ? Tu regrettes de t'en séparer ?

– Envie ? Ceux qui restent ne sont pas immortels. Ils vivent dans le provisoire. Quand ils disparaîtront, on les évoquera eux aussi pendant quelque temps : la famille, les amis, des livres, des photos. Jusqu'à ce que s'efface la dernière trace. Peu importe quand. Oui, quand on pense aux êtres chers, on est pris de vertige. Même si on ne les a pas vus depuis longtemps. On savait qu'ils étaient là, encore là, quelque part. Notre planète fatiguée disparaîtra-t-elle aussi ? C'est terrible, n'est-ce pas ?

– Tu aimerais retrouver quelqu'un dans l'au-delà ?

– Oh ! oui. Mes parents. De temps en temps. Et d'autres êtres… toujours comme ça, de temps en temps. Si nous en conservons le souvenir, ça suffit et c'est plus sûr. Sans changements déprimants.

Je lui ai demandé comment il voyait les derniers instants. Prolongés à l'infini ou brefs, brefs comme un sursaut ?

Je me croyais résigné, calme, biologiquement calme, comme disait autrefois un interlocuteur de mon pays lointain, mais il arrive que l'idée de la fin m'accable. L'impuissance, le regret, l'insurmontable me vident de mes forces instantanément, comme une expiation sensuelle, un châtiment, sans échappatoire.

– Je ne sais pas, je n'ai pas pensé à l'instant, c'est une pensée insupportable, m'a répondu Gora sans conviction.

En fait, nous ne parlions pas de la vieillesse, mais de la vie. La vieillesse est la vie au ralenti, mais la vie. Fragilisée, diminuée, mais la vie. La mort n'existe pas sans la vie.

– La mort de la matière ? Le périssable, l'organique. Et qu'en est-il de la transcendance ? Les prières, les livres, les manuscrits, les partitions, les dessins qui tentent de défier la matière, même quand ils la représentent. Vanité ?

– Intensité. Pas plus vaine que d'autres vanités. Notre intensité privilégiée. Notre don et notre façon de nous donner.

– Comme l'amour ?

La question l'agaça, je m'en rendis compte, je l'entendis froisser nerveusement des papiers et jeter ses lunettes sur la table.

Je me suis retiré de la nécrologie avec une tristesse enfantine.

En parlant à Gora, je portais en moi un garçon de dix ans ou peut-être un adolescent un peu plus âgé, bien que je me rappelle parfaitement les hésitations, les exaltations et les échecs de mes dix-huit ans, de mes vingt-cinq ans et d'après, bien après. Mais le petit garçon ou l'adolescent étaient toujours là, dans un corps différent et le même pourtant avec un autre esprit, le même pourtant. Comme si c'était hier. Quand cela s'est-il évanoui ? Vraiment évanoui, sans aucun prolongement ?

Quand Lu m'a demandé, voici une semaine, si je voulais prévoir par testament que l'on me débranche des appareils qui maintiennent artificiellement la vie, comme elle avait l'intention de le faire, j'ai répondu qu'il n'était pas question de me débrancher. Elle ne pourrait pas débrancher sa dernière victime des sinistres appareils de maintien des tourments, mon testament interdira cette délivrance. Non parce que j'espérerais un miracle arrêtant l'extinction grâce à quelque médicament prodigieux surgi d'un jour à l'autre, ou par quelque invraisemblable sursaut naturel de l'organisme, mais parce que la maladie, même dans la forme extrême de l'inconscience, me semblait, malgré tout, de la vie. Qui pourrait affirmer précisément, en toute certitude, que l'amnésie apparemment totale du moribond est absolue ? Palade me donnerait raison, lui qui croyait en un monde codé, aux

formules mystérieuses, aux transitions ouvertes, sans fin, en des métamorphoses magiques et imprévisibles. Izy Koch me donnerait raison, lui aussi, qui répétait toujours qu'il n'existe que la vie, c'est tout, selon la croyance des Anciens, c'est ce qui provoque les névroses, notre anxiété, à nous, les refusés de la seconde chance, sans recours, implacablement chassés dans une direction prévisible.

Lu semblait troublée par mon insistance, mais restait catégorique quant à sa propre fin quels qu'en soient le lieu et l'heure. Chacun a accepté le désir de l'autre, formulé en termes juridiques et dûment signé.

Et le lendemain matin, je lui ai montré les traces que nos têtes avaient creusées dans les oreillers de la nuit, je lui ai suggéré d'imaginer l'oreiller gardant l'empreinte de celui qui était subitement décédé et qu'on avait sorti de la chambre. Celui avec lequel on partageait son lit et son temps. Soudain, le temps est vide et la chambre est vide, seul l'oreiller garde la trace qui ne peut être conservée.

– Tu peux te l'imaginer ?

– Je peux, mais je ne veux pas. Le détour a été trop long avant de nous trouver.

Son regard confirmait que le retardataire n'avait pas d'échappatoire, non, je n'en avais pas et je n'en avais pas envie.

Elle restait réceptive aux avertissements confus et aux troubles pressentiments, mais elle vivait une sorte de régénération. Elle était sortie de la maladie et des maux liés au début de l'exil. C'était comme une guérison, disait-elle. Ses belles mains attendaient le retardataire que j'étais.

Libérée des angoisses baroques de l'inadaptation au réel, elle était devenue plus réelle dans son ardeur vigoureuse, plus belle dans son intensité délivrée des crispations.

Le temps s'était montré patient pour nos détours et, à présent, il ralentissait perfidement son rythme. Nous ignorions la solitude de l'autre et nous retrouvions dans celle qui nous enchaînait et nous donnait de la vitalité. Le risque auquel j'aspirais depuis longtemps, après cette première et dernière visite à la mansarde des suspects, n'avait pas perdu de son attrait.

L'éphémère ne m'effrayait pas. Je regardais l'empreinte creusée dans l'oreiller après la nuit défunte. Lu me montrait nos ombres côte à côte sur le

mur blanc, heureux, tous deux, du soleil de la journée qui allait les effacer. Je secouai l'oreiller creusé pour faire disparaître l'empreinte.

Je ne souhaitais ni traces ni souvenirs. Lu avait accepté la décision du captif de se défendre de lui-même, fût-ce sans succès.

1. Rainer Maria Rilke, lettre à Emanuel von Bodman, 17 août 1901. *(N.d.T.)*
2. *Ibid. (N.d.T.)*.
3. Rainer Maria Rilke, lettre à Friedrich Westhoff, 29 avril 1904, in *Œuvres 3, Correspondance*, édition établie et annotée par Philippe Jaccottet, traductions Blaise Briod, Philippe Jaccottet et Pierre Klossowski, Seuil, 1976, p. 47. *(N.d.T.)*
4. *Ibid. (N.d.T.)*
5. *Ibid.*, p. 47-48. *(N.d.T.)*